




6000995994



HISTOIRE

DE

LA RÉFORMATION

DU SEIZIÈME SIÈCLE.

SE TROUVE AUSSI :

A Paris, chez A. CHERBULIEZ, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 68.
— *Strasbourg*, chez TREUTTEL et WURTZ, libraires.
— *Valence*, chez MARC AUREL frères, libraires.
— *Bruxelles*, chez Ve P. I. DEMAT, libraire.
— *Amsterdam*, chez H. HOEVEKER, libraire.
— *Francfort s/M.*, chez S. SCHMERBER, libraire.
— *Londres*, chez DULEAU et Ce, libraire.
— *Lausanne*, chez DUCLOUX et frères NOIR, libraires.
— *Neuchâtel*, chez J. P. MICHAUD, libraire.

N. B. Cet ouvrage aura quatre volumes.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, N° 24.

HISTOIRE

DE LA

RÉFORMATION

DU SEIZIÈME SIÈCLE,

PAR J. H. MERLE D'AUBIGNÉ.

« J'appelle accessoire, l'estat des affaires de ceste vie « caduque et transitoire. J'appelle principal, le gou- « vernement spirituel auquel reluit souverainement la « providence de Dieu. »

THÉODORE DE BÈZE.

Tome Premier.



PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE JACOB, N° 24;

J. J. RISLER, LIBRAIRE, RUE DE L'ORATOIRE, N° 6.

GENÈVE,

MADAME S. GUERS, LIBRAIRE, A LA CITÉ.

M DCCC XXXV.

AVANT-PROPOS.

Ce n'est pas l'histoire d'un parti que je me propose d'écrire, c'est celle de l'une des plus grandes révolutions qui se soient opérées dans l'humanité; c'est celle d'une impulsion puissante donnée, il y a trois siècles, au monde, et dont l'influence s'aperçoit encore partout de nos jours. L'histoire de la réformation est autre chose que l'histoire du protestantisme. Dans la première, tout porte la marque d'une régénération de l'humanité, d'une transformation religieuse et sociale qui émane de Dieu. Dans la seconde, on voit trop souvent une dégénération notable des principes primitifs, le jeu des partis, l'esprit de secte, l'empreinte de petites individualités. L'histoire du protestantisme pourrait n'intéresser que les protestants. L'histoire de la réformation est pour tous les chrétiens, ou plutôt pour tous les hommes.

L'historien peut choisir dans le champ qui s'offre à ses travaux; il peut décrire les grands événements qui changent la face d'un peuple ou la face du monde : ou bien il peut raconter ce cours tranquille et progressif ou d'une nation, ou de l'Église, ou de l'humanité, qui succède d'ordinaire à de puissantes mutations sociales.

Ces deux champs de l'histoire sont d'une haute importance. Mais l'intérêt a paru se porter de préférence sur ces époques qui, sous le nom de révolutions, enfantent un peuple ou la société tout entière, à une nouvelle ère et à une nouvelle vie.

C'est une telle transformation qu'avec de très-petites forces j'essaie de décrire, espérant que la beauté du sujet suppléera à mon insuffisance. Le nom de révolution que je lui donne est discrédité de nos jours auprès de plusieurs, qui le confondent presque avec révolte. C'est à tort. Une révolution est un changement qui s'opère dans les choses du monde. C'est quelque chose de nouveau qui se déroule (*revolvo*) du sein de l'humanité; et même ce mot, avant la fin du dernier siècle, a été pris plus souvent en un bon qu'en un mauvais sens : une heureuse, a-t-on dit, une merveilleuse révolution. La réformation étant le rétablissement des principes du christianisme primitif, est le contraire d'une révolte. Elle a été un mouvement régénérateur pour ce qui devait revivre, mais conservateur pour ce qui doit toujours subsister. Le christianisme et la réformation tout en établissant le grand principe de l'égalité des âmes devant Dieu, tout en renversant les usurpations d'un sacerdoce superbe qui prétendait s'établir entre le Créateur et sa créature, posent comme principe primitif de l'ordre social, qu'il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et crient à tous les hommes : « Aimez tous vos frères : Craignez « Dieu : Honorez le roi. »

La réformation se distingue éminemment des révolutions de l'antiquité, et de la plupart de celles des temps modernes. Dans celles-ci, c'est de changements

politiques qu'il est question, c'est d'établir ou de renverser la domination d'un seul ou celle de plusieurs. L'amour de la vérité, de la sainteté, de l'éternité, fut le ressort simple et puissant qui opéra celle que nous avons à décrire. Elle signale une marche progressive dans l'humanité. En effet, si l'homme, au lieu de ne rechercher que des intérêts matériels, temporels, terrestres, se propose un but plus élevé, et recherche des biens immatériels et immortels, il avance, il progresse. La réformation est l'un des plus beaux jours de cette marche glorieuse. Elle est un gage que la lutte nouvelle qui maintenant s'accomplit, se terminera pour la vérité, par un triomphe plus pur, plus spirituel, et plus magnifique encore.

Le christianisme et la réformation sont les deux plus grandes révolutions de l'histoire. Elles ne s'opérèrent pas seulement chez un peuple, comme les divers mouvements politiques que l'histoire nous raconte, mais chez plusieurs peuples, et leurs effets doivent se faire ressentir jusqu'au bout du monde.

Le christianisme et la réformation sont la même révolution, mais opérée à des époques et au milieu de circonstances différentes. Elles sont dissemblables dans des traits secondaires; elles sont une dans les lignes premières et principales. L'une est une répétition de l'autre. L'une finit le monde ancien, l'autre commença le monde nouveau; entre elles est l'âge moyen. L'une est la mère de l'autre, et si la fille, à quelques égards, porte des marques d'infériorité, elle a d'un autre côté des caractères qui lui sont tout à fait propres.

La promptitude de son action est l'un de ces caractères. Les grandes révolutions qui ont amené la chute

d'une monarchie, le changement de tout un système politique, ou qui ont lancé l'esprit humain dans une nouvelle carrière de développements, ont été lentement, graduellement préparées; l'ancien pouvoir a été long-temps miné, et l'on en a vu les principaux appuis peu à peu disparaître. Il en fut même ainsi lors de l'introduction du christianisme. Mais la réformation semble au premier coup d'œil nous présenter un autre aspect. L'église de Rome paraît sous Léon X dans toute sa force et sa gloire. Un moine parle, et dans la moitié de l'Europe, cette puissance et cette gloire s'écroulent. Cette révolution rappelle les paroles par lesquelles le fils de Dieu annonce son second avénement. « Comme l'éclair sort de l'Orient et se fait voir jusqu'à l'Occident, il en sera de même de l'avénement du Fils de l'homme. »

Cette promptitude est inexplicable pour ceux qui ne voient dans ce grand événement qu'une *réforme*, qui en font simplement un acte de critique, lequel consista à faire un choix parmi les doctrines, à laisser les unes, à garder les autres, et à coordonner celles qu'on avait retenues, de manière à en faire un ensemble nouveau.

Comment tout un peuple, comment plusieurs peuples eussent-ils fait si promptement un si pénible travail? Comment cet examen critique eut-il allumé ce feu de l'enthousiasme, qui est nécessaire à de grandes et surtout à de promptes révolutions? Mais la réformation fut tout autre chose; et c'est ce que son histoire montrera. Elle fut une nouvelle effusion de cette vie que le christianisme a apportée au monde. Elle fut le triomphe de la plus grande des doctrines, de celle qui anime ceux qui l'embrassent de l'enthou-

siasme le plus pur et le plus puissant, la doctrine de la foi, la doctrine de la grâce. Si la réformation eût été ce que s'imaginent de nos jours beaucoup de catholiques et beaucoup de protestants; si elle eût été ce système négatif d'une raison négative, qui rejette enfantinement ce qui lui déplaît, et méconnaît les grandes idées et les grandes vérités du christianisme universel, elle n'eût jamais dépassé les limites étroites d'une académie, d'un cloître, d'une cellule. Mais elle n'eut aucun rapport avec ce que la plupart entendent par protestantisme. Loin d'être un corps amaigri, épuisé, elle se leva comme un homme plein de puissance et de feu.

Deux considérations expliquent la promptitude et l'étendue de cette révolution. L'une doit être cherchée en Dieu, et l'autre parmi les hommes. L'impulsion fut donnée par une main invisible et puissante, et le changement qui s'accomplit fut une œuvre de Dieu. Voilà la conclusion à laquelle est nécessairement amené un observateur impartial, attentif, et qui ne s'arrête pas à la superficie. Mais il reste à l'historien un autre travail; Dieu agit par des causes secondes. Plusieurs circonstances souvent inaperçues préparèrent peu à peu les hommes à la grande transformation du seizième siècle, en sorte que l'esprit humain était mûr quand l'heure de son émancipation sonna.

La tâche de l'historien est de réunir ces deux grands éléments dans le tableau qu'il présente. C'est ce qu'on a cherché à faire dans cette histoire. On nous comprendra facilement quand nous chercherons à découvrir les causes secondes qui contribuèrent à amener la révolution que nous devons décrire. Plusieurs nous

comprendront moins bien peut-être, et seront même tentés de nous taxer de superstition, quand nous attribuerons à Dieu l'accomplissement de cette œuvre. C'est cependant là l'idée qui nous est particulièrement chère. Cette histoire, ainsi que l'indique l'épigraphe que nous lui avons donnée, pose avant tout et en tête ce principe simple et fécond : DIEU DANS L'HISTOIRE. Mais ce principe est généralement négligé et quelquefois contesté. Il nous paraît donc convenable d'exposer sur ce sujet notre manière de voir, et de justifier ainsi la méthode que nous avons suivie.

L'histoire ne saurait plus être de nos jours cette lettre morte des événements, que la plupart des historiens antérieurs se sont bornés à nous faire connaître. On a compris qu'il y a dans l'histoire, comme dans l'homme, deux éléments, la matière et l'esprit. Nos grands écrivains ne pouvant se résigner à produire simplement un récit matériel, qui ne serait qu'une chronique stérile, ont cherché un principe de vie, propre à animer les matériaux des siècles passés.

Les uns ont emprunté à l'art ce principe; ils ont cherché la naïveté, la vérité, le pittoresque de la description, et ont tâché de faire vivre leur récit de la vie des événements mêmes.

D'autres ont demandé à la philosophie l'esprit qui devait féconder leurs travaux. Ils ont uni aux événements des vues, des enseignements, des vérités politiques et philosophiques, et ont animé leurs récits du sens qu'ils en ont fait jaillir, et des idées qu'ils ont su y rattacher.

Ces deux procédés sont bons sans doute, et doi-

vent être employés dans certaines limites. Mais il est une autre source à laquelle il faut avant tout demander l'intelligence, l'esprit et la vie des temps passés; c'est la religion. Il faut que l'histoire vive de la vie qui lui est propre, et cette vie, c'est Dieu. Dieu doit être reconnu, Dieu doit être proclamé dans l'histoire. L'histoire du monde doit être signalée comme les annales du gouvernement du roi souverain.

Je suis descendu dans la lice où m'appelaient les récits de nos historiens. J'y ai vu les actions des hommes et des peuples se développer avec énergie, s'entre-choquer avec violence; j'ai entendu je ne sais quel cliquetis d'armes; mais on ne m'a montré nulle part la figure majestueuse du juge qui préside au combat.

Et pourtant, il y a un principe de vie, émanant de Dieu, dans tous les mouvements des peuples. Dieu se trouve sur cette vaste scène, où viennent successivement s'agiter les générations des hommes. Il y est, il est vrai, un Dieu invisible; mais si la multitude profane passe devant lui, sans s'en soucier, parce qu'il se cache, les âmes profondes, les esprits qui ont besoin du principe même de leur existence, le cherchent avec d'autant plus d'ardeur, et ne sont satisfaits que lorsqu'ils se sont prosternés à ses pieds. Et leurs recherches sont magnifiquement récompensées. Car des hauteurs où ils ont dû parvenir pour rencontrer Dieu, l'histoire du monde, au lieu de leur présenter, comme à la foule ignorante, un chaos confus, leur apparaît comme un temple majestueux auquel la main invisible de Dieu même travaille, et qui s'élève à sa gloire sur le roc de l'humanité.

Ne verrons-nous pas Dieu dans ces grandes appari-

tions, ces grands personnages, ces grands peuples qui se lèvent, sortent tout à coup, pour ainsi dire, de la poudre de la terre, et donnent à l'humanité une impulsion, une forme, une destinée nouvelle? Ne le verrons-nous pas dans ces héros qui jaillissent de la société, à des époques déterminées, qui déploient une activité et une puissance au-dessus des limites ordinaires de la puissance humaine, et autour desquels se groupent, sans hésiter, comme autour d'un pouvoir supérieur et mystérieux, les individus et les peuples? Qui les a poussées dans l'espace du temps, ces comètes à l'apparence gigantesque, à la queue flamboyante, qui ne paraissent qu'à de longs intervalles, répandant sur la troupe superstitieuse des mortels, ou l'abondance et la joie, ou les fléaux et la terreur? Qui, si ce n'est Dieu? Alexandre cherche son origine dans les demeures de la Divinité. Et dans le siècle le plus irréligieux, il n'est pas de grande gloire qui ne s'efforce de se rattacher de quelque manière au ciel.

Et ces révolutions qui viennent précipiter des races de rois, ou même des peuples tout entiers dans la poussière, ces décombres immenses que l'on rencontre au milieu des sables, ces ruines majestueuses que présente le champ de l'humanité, ne crient-elles pas assez fort : *Dieu dans l'histoire* ? Gibbon assis au milieu des restes du Capitole, et en contemplant les décombres augustes, y reconnaît l'intervention d'un destin supérieur. Il la voit, il la sent; en vain voudrait-il détourner les yeux : cette ombre d'une mystérieuse puissance reparaît derrière chaque ruine, et il conçoit l'idée d'en décrire l'influence, dans l'histoire de la désorganisation, de la décadence et de la corruption de cette puis-

sance romaine qui avait asservi les peuples. Cette main puissante qu'aperçut à travers les débris épars des monuments de Romulus, des reliefs de Marc-Aurèle, des bustes de Cicéron et de Virgile, des statues de César et d'Auguste, des trophées de Trajan, et des chevaux de Pompée, un homme d'un génie admirable, mais qui n'avait point fléchi le genou devant Jésus-Christ, ne la découvrirons-nous pas au milieu de toutes les ruines, et ne la reconnaîtrons-nous pas pour celle de notre Dieu?

Chose étonnante! des hommes élevés au milieu des grandes idées du christianisme traitent de superstition cette intervention de Dieu dans les choses humaines, et les païens eux-mêmes l'avaient reconnue!

Le nom que l'antiquité hellénique a donné au Dieu souverain, nous montre qu'elle avait reçu des révélations primitives, cette grande vérité d'un Dieu, principe de l'histoire et de la vie des peuples. Elle l'a appelé *Zeus*[1], c'est-à-dire, celui qui donne *la vie* à tout ce qui vit, aux individus et aux nations. C'est à ses autels que les rois et les peuples viennent prêter leurs serments, et c'est de ses mystérieuses inspirations que Minos et d'autres législateurs prétendent avoir reçu leurs lois. Il y a plus; cette grande vérité est figurée par l'un des plus beaux mythes de l'antiquité païenne. La mythologie elle-même pourrait enseigner les sages de nos jours : il nous semble que c'est un fait qu'il est permis de constater; et peut-être en est-il qui opposeront moins de préjugés aux instructions du paganisme qu'à celles du christianisme lui-même.

1. De ζαω, je vis.

Ce Zeus, ce Dieu souverain, cet Esprit éternel, ce Principe de vie est père de Clio, muse de l'histoire, qui a pour mère Mnémosyme ou la mémoire. L'histoire réunit ainsi, selon l'antiquité, une nature céleste et une nature terrestre. Elle est fille de Dieu et de l'homme. Mais, hélas! la sagesse à courte vue de nos jours orgueilleux est loin de ces hauteurs de la sagesse païenne. On a ôté à l'histoire son divin père, et fille illégitime, aventurière, elle s'en va çà et là dans le monde, sans trop savoir d'où elle vient, et d'où elle sort.

Mais cette divinité de l'antiquité païenne n'est qu'un pâle reflet, une ombre incertaine de l'Éternel, de Jéhovah. Le vrai Dieu que les Hébreux adorent, veut imprimer dans l'esprit de tous les peuples, qu'il règne perpétuellement sur la terre : et à cette fin, il donne, si je puis ainsi dire, un corps à ce règne au milieu d'Israël. Une théocratie visible doit exister une fois sur la terre, pour rappeler sans cesse cette théocratie invisible qui à jamais gouvernera le monde.

Et quel éclat cette grande vérité : Dieu dans l'histoire, ne reçoit-elle pas sous l'économie chrétienne! Qu'est-ce que Jésus-Christ si ce n'est Dieu dans l'histoire ? C'est la découverte de Jésus-Christ qui fit comprendre l'histoire au prince des historiens modernes, Jean de Müller. « L'Évangile, dit-il, est l'accomplissement de toutes les espérances, le point de perfection « de toute la philosophie, l'explication de toutes les « révolutions, la clef de toutes les contradictions apparentes du monde physique et moral, la vie et l'im« mortalité. Depuis que je connais le Sauveur, tout

« est clair à mes yeux; avec lui il n'est rien que je ne « puisse résoudre [1]. »

Ainsi parle ce grand historien; et en effet, n'est-ce pas la clef de la voûte, n'est-ce pas le nœud mystérieux qui tient ensemble toutes les choses de la terre et les rattache au ciel, que Dieu ait paru dans la nature humaine? Il y a une naissance de Dieu dans l'histoire du monde, et Dieu ne serait pas dans l'histoire! Jésus-Christ est le véritable Dieu de l'histoire des hommes. La petitesse même de son apparence le démontre. Si l'homme veut élever sur la terre un ombrage, un abri, attendez les préparatifs, les matériaux, les échafauds, les ouvriers, les gravois, les fossés, les encombres... Mais Dieu, s'il veut le faire, prend la plus petite semence que l'enfant qui vient de naître eût enfermée dans sa faible main, il la dépose dans le sein de la terre, et par ce grain, imperceptible dans son commencement, il produit cet arbre immense sous lequel les familles des hommes peuvent trouver leur ombrage. Faire de grandes choses avec d'imperceptibles moyens, voilà la loi de Dieu.

C'est cette loi qui trouve en Jésus-Christ son plus magnifique accomplissement. Le christianisme qui a pris maintenant possession des portes des peuples, qui règne ou qui plane à cette heure sur toutes les tribus de la terre, de l'orient au couchant, et que la philosophie incrédule elle-même est bien obligée de reconnaître comme la loi spirituelle et sociale de cet univers, le christianisme, ce qu'il y a de plus grand sous la

1. Lettre à Charles Bonnet.

voûte des cieux, que dis-je? dans l'immensité infinie de la création, quel a été son commencement?... Un enfant né dans la plus petite ville de la nation la plus méprisée de la terre, un enfant dont la mère n'a pas eu même ce qu'a la plus indigente, la plus misérable femme de l'une de nos cités, une chambre pour mettre au monde; un enfant, né dans une étable, et couché dans une crêche... O Dieu! je te reconnais là et je t'adore!...

La réformation a connu cette loi de Dieu et a eu la conscience qu'elle l'accomplissait. L'idée que Dieu est dans l'histoire est souvent exposée par les réformateurs. Nous la trouvons en particulier exprimée une fois par Luther, sous l'une de ces figures familières et bizarres, mais non sans quelque grandeur, dont il aimait à se servir pour être compris du peuple. « Le monde, » disait-il un jour dans une conversation de table avec ses amis, « le monde est un vaste et magnifique jeu de « cartes, composé d'empereurs, de rois, de prin- « ces, etc. Le pape pendant plusieurs siècles a vaincu « les empereurs, les princes et les rois. Ils ont plié et « sont tombés sous lui. Alors notre Seigneur Dieu est « venu. Il a donné les cartes : il a pris pour lui la plus « petite (Luther), et avec elle il a battu le pape, ce « vainqueur des rois de la terre.... C'est l'as de Dieu. « Il a renversé de dessus leurs trônes les puissants, et il « a élevé les petits, dit Marie [1]. »

L'époque dont je désire retracer l'histoire, est importante pour le temps actuel. L'homme, quand il sent sa faiblesse, est généralement porté à chercher

1. Discours de table, ou Colloquia.

son secours dans les institutions qu'il voit debout autour de lui, ou dans des inventions hasardées de son imagination. L'histoire de la réformation montre que l'on ne fait rien de nouveau avec des choses vieilles, et que si, selon la parole du Sauveur, il faut des vaisseaux neufs pour du vin nouveau, il faut aussi du vin nouveau pour des vaisseaux neufs. Elle adresse l'homme à Dieu qui opère tout dans l'histoire; à cette parole divine, toujours ancienne par l'éternité des vérités qu'elle renferme, toujours nouvelle par l'influence régénératrice qu'elle exerce, qui épura, il y a trois siècles, la société, qui rendit alors la foi en Dieu aux âmes que la superstition avait affaiblies, et qui, à toutes les époques de l'humanité, est la source d'où procède le salut.

Il est singulier de voir un grand nombre des hommes qu'agite à cette heure un besoin vague de croire à quelque chose de fixe, s'adresser maintenant au vieux catholicisme. En un sens, ce mouvement est naturel; la religion est si peu connue, que l'on ne pense pas la trouver ailleurs que là où on la voit affichée en grandes lettres, sur une enseigne que le temps a rendue respectable. Nous ne disons pas que tout catholicisme soit incapable de donner à l'homme ce dont il a besoin. Nous croyons qu'il faut distinguer soigneusement le catholicisme, de la papauté. La papauté est, selon nous, un système erroné et destructeur; mais nous sommes loin de confondre le catholicisme avec elle. Que d'hommes respectables, que de vrais chrétiens n'a pas renfermés l'Église catholique! Quels services immenses le catholicisme n'a-t-il pas rendus aux peuples actuels, au moment de leur for-

mation, dans un temps où il était encore fortement imprégné d'Évangile, et où la papauté ne se dessinait encore au-dessus de lui que comme une ombre incertaine! Mais nous n'en sommes plus à ces temps. On s'efforce de nos jours de rattacher le catholicisme à la papauté; et si l'on présente des vérités catholiques chrétiennes, ce ne sont guères que des appâts dont on se sert pour attirer dans les filets de la hiérarchie; il n'y a donc rien à attendre de ce côté-là. La papauté a-t-elle renoncé à une de ses pratiques, de ses doctrines, de ses prétentions? Cette religion qui n'a pu être supportée par d'autres siècles, ne le sera-t-elle pas bien moins encore par le nôtre? Quelle régénération a-t-on jamais vu émaner de Rome? Est-ce de la hiérarchie pontificale, toute remplie de passions terrestres, que peut provenir l'esprit de foi, de charité, d'espérance, qui seul nous sauvera? Est-ce un système épuisé, qui n'a pas de vie pour lui-même, qui lutte partout avec la mort, et qui ne subsiste que par des secours pris en dehors de lui, qui pourra donner de la vie à d'autres, et ranimer la société chrétienne du souffle céleste dont elle a besoin?

Ce vide du cœur et de l'esprit qui commence à agiter plusieurs de nos contemporains, en portera-t-il d'autres à s'adresser au nouveau protestantisme, à ce système négatif, à ce latitudinarisme, ce socinianisme plus ou moins modifié, que l'incrédulité du XVIIIe siècle a substitués aux puissantes doctrines du temps des apôtres et des réformateurs? Nous ne pensons pas qu'il se trouve beaucoup de personnes disposées à lui faire cet honneur. L'observateur attentif qui étudie chez les nations protestantes le mouve-

ment et la marche de la grande impulsion qui leur fut donnée il y a trois siècles, est frappé, en effet, de découvrir chez quelques-unes d'elles, une halte, une suspension, dont les symptômes l'attristent. Il lui semble que le torrent généreux, dont les eaux pures se précipitaient d'abord avec puissance et venaient ensuite vivifier tranquillement les lieux où elles passaient, est allé se perdre dans un terrain sablonneux, et forme çà et là des mares immobiles, dont les exhalaisons vicient l'air. Mais c'est une grande erreur que de considérer cette atonie où le protestantisme est tombé en quelques lieux de la Suisse, de la France, et de l'Allemagne, comme une conséquence de la réformation. L'histoire de cette grande révolution prouve qu'elle fut une époque de foi, et nous devons la fausse religion, que l'on appelle en plusieurs lieux protestantisme, à un principe incrédule, et par conséquent étranger à la réforme. La réformation est sortie de la Bible, rendue au peuple allemand par Luther. Le nouveau protestantisme est sorti en partie de la philosophie déiste des derniers siècles, dont les premiers pères se trouvent en Italie. On ne saurait avoir des origines plus différentes et des natures plus opposées. L'identité de ce rationalisme des pays protestants avec la franche incrédulité des pays catholiques, a été dès long-temps démontrée par les faits. Ce sont des émanations diverses du même principe. Les protestants, chez lesquels il y avait plus de science religieuse, plus de connaissance de la Bible, ont été un peu moins loin que les catholiques dans leurs aberrations de la foi; voilà tout. Mais si le mal a été moins grand, il est plus tenace. Le coloris de religion, passé sur ce système

inanimé, trompe bien des âmes qui ne veulent point l'abandonner. D'ailleurs, c'est parmi les ecclésiastiques qu'il s'est particulièrement établi. Il est des clergés qu'on eût aimé voir au premier rang des défenseurs de la vérité, qui ont embrassé ces déplorables errements, et malheureusement les ont maintenus avec une obstination, une intolérance, qui rappellent presque les tristes temps du despotisme papal.

Cette religion bâtarde ne peut guérir le mal, puisqu'elle est le mal lui-même.

Le nouveau protestantisme, comme le vieux catholicisme, sont donc, l'un et l'autre, hors de question et hors de combat. Il faut autre chose pour rendre aux hommes de nos jours la puissance qui sauve. Il faut quelque chose qui ne soit pas de l'homme, mais qui vienne de Dieu. « Que l'on me donne, disait Archi« mède, un point hors du monde, et je l'enlèverai de ses « pôles. » Le vrai christianisme est ce point hors du monde, qui déplace le cœur de l'homme du double pivot de l'égoïsme et de la sensualité, et qui déplacera un jour le monde tout entier de sa mauvaise voie, et le fera tourner sur un axe nouveau de justice et de paix.

Toutes les fois qu'il a été question de religion, il y a eu trois objets sur lesquels l'attention a été portée : Dieu, l'homme, le prêtre. Il ne peut y avoir que trois espèces de religion sur la terre, suivant que c'est Dieu, l'homme ou le prêtre qui en est l'auteur et le chef. J'appelle religion du prêtre, celle qui est inventée par le prêtre, pour la gloire du prêtre, et où une caste sacerdotale domine. J'appelle religion de l'homme, ces systèmes, ces opinions diverses que se fait la raison humaine, et qui, créés par l'homme ma-

lade, sont par conséquent privés de toute force pour le guérir. J'appelle religion de Dieu, la vérité telle que Dieu lui-même l'a donnée, et qui a pour but et pour effet la gloire de Dieu et le salut de l'homme.

Le hiérarchisme ou la religion du prêtre, le christianisme ou la religion de Dieu, le rationalisme ou la religion de l'homme : voilà les trois doctrines qui se partagent de nos jours la chrétienté. Il n'y a aucun salut ni pour l'homme, ni pour la société, soit dans le hiérarchisme, soit dans le rationalisme. Le christianisme seul donnera la vie au monde; et malheureusement que, des trois systèmes dominants, il n'est pas celui qui compte le plus de sectateurs.

Il en a cependant. Le christianisme opère son œuvre de régénération chez beaucoup de catholiques de l'Allemagne, et sans doute d'autres contrées encore. Il l'accomplit avec plus de pureté et de force, selon nous, parmi les chrétiens évangéliques de la Suisse, de la France, de la Grande-Bretagne, des États-Unis, etc. Dieu soit béni de ce que les régénérations individuelles ou sociales que l'Évangile opère, ne sont plus de nos jours de ces raretés qu'il faut aller chercher dans d'antiques annales. Nous avons eu l'occasion de voir un réveil puissant du christianisme commencer, au milieu de luttes et d'épreuves, dans une petite république dont les citoyens vivent heureux et tranquilles au sein des merveilles dont la création les entoure[1]. Ce n'est qu'un commencement; et déjà sortent pour ce peuple, de la corne abondante de l'Évangile, une profession noble, élevée et courageuse des grandes vérités

1. Le canton de Vaud, en Suisse.

de la religion de Dieu; une liberté vaste et réelle; un gouvernement plein de dévouement et de lumière; une affection, trop rare ailleurs, des magistrats pour le peuple, et du peuple pour les magistrats; une impulsion puissante donnée à l'éducation, à l'instruction générale, et qui fera, à cet égard, de cette contrée un pays modèle; une modification lente mais sûre dans les mœurs; des hommes de talent, tous chrétiens, et qui rivalisent avec les premiers écrivains de notre langue. Toutes ces richesses se développant entre le noir Jura et les grandeurs des Alpes, le long des rivages magnifiques du Léman, doivent frapper le voyageur qu'attirent les merveilles de ces montagnes et de ces vallées, et lui présenter l'une des pages les plus éloquentes que la providence de Dieu ait écrites en faveur de l'Évangile de Jésus-Christ.

C'est l'histoire de la réformation en général que je désire décrire. Je me propose de la suivre chez les divers peuples, d'y signaler les mêmes effets des mêmes vérités, ainsi que les diversités qui proviennent du caractère différent de ces nations. Cependant, c'est surtout en Allemagne que nous reconnaîtrons et décrirons l'histoire de la réforme. C'est là qu'on en trouve le type primitif; c'est là qu'elle présente les développements les plus organiques; c'est là qu'elle porte surtout le caractère d'une révolution qui n'est pas limitée à tel ou tel peuple, mais qui concerne le monde universel. La réformation en Allemagne est la vraie et fondamentale histoire de la réforme; elle est la grande planète, et les autres tournent plus ou moins autour d'elle, comme des satellites entraînés par son

mouvement. La réformation en Suisse doit cependant, à quelques égards, faire une exception, soit parce qu'elle s'opéra en même temps que la réforme allemande et indépendamment d'elle, soit parce qu'elle présenta, surtout plus tard, quelques-uns de ces grands traits qui se trouvent dans la réformation germanique. Bien que des souvenirs de famille et de refuge, la pensée de combats, de souffrances, d'exils soutenus pour la cause de la réformation en France, prêtent pour moi à la réforme française un attrait particulier, je n'ai pu cependant la placer sur le même rang que celles dont il vient d'être question.

Je crois que la réformation est une œuvre de Dieu ; on a pu le voir. Cependant, j'espère être impartial en en retraçant l'histoire. Je pense avoir parlé des principaux acteurs catholiques romains de ce grand drame, Léon X, Albert de Magdebourg, Charles-Quint, le docteur Eck, etc., d'une manière plus favorable que ne l'ont fait la plupart des historiens. Et d'un autre côté, je n'ai point voulu cacher les défauts et les fautes des réformateurs.

Dès l'hiver 1831 à 1832, j'ai fait des lectures publiques sur l'époque de la réformation. Je publiai alors mon discours d'ouverture [1]. Ces cours ont servi de travail préparatoire à l'histoire dont je livre au public la première partie.

Cette histoire a été puisée dans les sources, avec lesquelles un long séjour en Allemagne m'a familiarisé. On les trouve indiquées en notes dans le cours de

1. Discours sur l'étude de l'histoire du christianisme, et son utilité pour l'époque actuelle. Paris, 1832, chez J. J. Rissler.

l'ouvrage : il est donc inutile de les citer ici. Je rappellerai seulement les principales, surtout celles de ce premier volume, en marquant la manière dont elles sont indiquées dans le cours de l'ouvrage.

Les œuvres de Luther. Je me suis servi de trois éditions : l'édition allemande, imprimée à Leipsig (L. Opp. (L.)); l'édition allemande de Walch (L. Opp. (W.)), et l'édition latine de Wittemberg (L. Opp. lat.) — Les lettres de Luther. Je me suis presque toujours servi de l'excellente édition en 5 vol., de M. le docteur De Wette (L. Epp.): le premier chiffre désigne le volume, le second la page. — Les œuvres des autres réformateurs, et en particulier de Mélanchton. — Les bulles, décrets, lettres des papes, princes, et autres documents contenus dans divers recueils indiqués. — Les diverses biographies de Luther et des autres réformateurs, écrites, soit par des contemporains, soit par des auteurs qui sont venus plus tard. — L'histoire du Luthéranisme et de la réformation de Seckendoff en allemand, grand in-4°, Leipsig, 1714 (Seckend.); et parmi les historiens modernes, dont la lecture m'a été utile, je rappellerai les écrits de Planck, de George Müller, de Menzel[1].

J'aurais désiré justifier par beaucoup de notes originales les diverses parties de mon récit : j'ai craint que des notes longues et fréquentes n'interrompissent d'une manière désagréable pour le lecteur, le cours de la narration. Je me suis donc borné à quelques passages qui me paraissaient propres à mieux initier le

1. J'ai lu aussi avec intérêt l'histoire de M. Marheineke (4[re] édition), dont une traduction doit paraître.

lecteur à l'histoire que je lui raconte. J'ai cité en latin beaucoup plus qu'en allemand, la première de ces langues étant plus connue en France que la seconde.

Des hommes qui tiennent le premier rang parmi les historiens de cette époque, MM. Michelet et Mignet, s'occupent de travaux qui ont rapport à la réformation. Ils en ont déjà fait connaître oralement quelques fragments, soit dans la faculté des lettres, soit dans une séance de l'Académie des sciences morales et politiques. Mon travail n'a que peu de rapports avec celui de ces écrivains célèbres. C'est une histoire toute simple, tout ordinaire, sans talent, sans art, et sans philosophie, qui rapporte ce qui a été, et qui en indique les principes créateurs; voilà tout. Si MM. Michelet et Mignet publient par voie d'impression le résultat de leurs recherches, nous aurons des écrits d'une tout autre catégorie. Leurs lecteurs futurs ne liront pas ces feuilles : accoutumés par ces écrivains à la magie du style, à la nouveauté des vues, ou à cette organisation puissante de l'histoire, qui développe les événements sous les yeux du lecteur d'une manière si admirable, que trouveraient-ils dans mon simple récit? Je l'adresse à ceux qui aiment à voir les choses passées, simplement comme elles furent, et non dans ce verre magique du génie qui les colore, les agrandit, mais quelquefois aussi les diminue ou les altère.

D'ailleurs on s'apercevra bientôt que c'est dans un tout autre esprit que cette histoire est écrite. Les vues de MM. Michelet et Mignet sur la réformation diffèrent beaucoup entre elles, mais les miennes diffèrent encore plus des leurs. Ce n'est ni la philosophie du dix-huitième siècle, ni le romantisme du dix-neuvième,

qui me fourniront mes jugements et mes couleurs; j'écris l'histoire de la réformation dans l'esprit de cette œuvre elle-même.

Jusqu'à cette heure nous ne possédons pas ce me semble en français, une histoire de cette mémorable époque. Rien n'annonçait qu'une telle lacune dût être remplie, quand j'ai commencé cet ouvrage. Cette circonstance seule a pu me porter à l'entreprendre, et je l'allègue ici comme ma justification. La lacune existe encore; et je demande à Celui duquel procède tout ce qui est bon, de faire que ce faible travail ne demeure pas stérile pour quelques-uns de ceux qui le liront.

N. B. Cet ouvrage aura quatre volumes, cinq au plus, qui paraîtront successivement.

HISTOIRE

DE

LA RÉFORMATION.

HISTOIRE
DE
LA RÉFORMATION
DU SEIZIÈME SIÈCLE.

LIVRE PREMIER.

ÉTAT DES CHOSES AVANT LA RÉFORMATION.

Le monde affaibli chancelait sur ses bases, quand le christianisme parut. Les religions nationales, qui avaient suffi aux pères, ne satisfaisaient plus les enfants. La nouvelle génération ne pouvait plus se caser dans les anciennes formes. Un certain déisme, dépourvu d'esprit et de vie, surnagea quelque temps au-dessus de l'abîme où s'étaient englouties les vigoureuses superstitions des anciens peuples. Mais comme toutes les croyances négatives, il ne pouvait édifier. Rome, et Rome c'était le monde, ensevelit sa grandeur morale, ses vertus civiles et sa liberté, sous les débris de sa foi.

Alors la Parole fut faite chair.

Dieu parut parmi les hommes et comme un homme, afin de sauver ce qui était perdu. En Jésus de Nazareth habita corporellement toute la plénitude de la Divinité.

C'est ici le plus grand événement des annales des peuples. Les temps anciens l'avaient préparé : les nouveaux en découlent. Il est leur centre, leur lien et leur unité.

Le Fils de l'homme vécut trente-trois années ici-bas. Il souffrit, il mourut, il ressuscita, il monta dans les cieux. Ses disciples, en commençant par Jérusalem, parcoururent l'Empire et le monde, annonçant partout leur maître comme « l'auteur du salut éternel. » Un grand nombre d'Asiates, de Grecs, de Romains, conduits jusqu'alors par les prêtres aux pieds de muettes idoles, crurent à cette parole. Un souffle de vie commença à se mouvoir sur ce vaste champ de la mort. Un nouveau peuple, une nation sainte se forma sur la terre ; et le monde étonné contempla dans les disciples du Galiléen une pureté, un renoncement, une charité, un héroïsme, dont il avait perdu jusqu'à l'idée.

Deux traits entre plusieurs distinguaient surtout la nouvelle religion de tous les systèmes humains qu'elle chassait devant elle. L'un avait rapport aux ministres du culte, l'autre aux doctrines.

Les ministres du paganisme étaient presque les dieux auxquels se rapportaient ces religions humaines. Les prêtres menaient les peuples, aussi long-temps du moins que les yeux des peuples n'étaient pas ouverts. Une vaste et orgueilleuse

hiérarchie pesait sur le monde. Jésus-Christ détrôna ces idoles vivantes, détruisit cette hiérarchie superbe, enleva à l'homme ce que l'homme avait enlevé à Dieu, et rapprocha Dieu des humbles de la terre, en se proclamant seul maître et seul médiateur. « Christ seul est votre maître, dit-il : pour vous, vous êtes tous frères[1]. »

Quant à la doctrine, les religions humaines avaient enseigné que le salut venait de l'homme. Les religions de la terre avaient fait un salut terrestre. Elles avaient dit à l'homme que le ciel lui serait donné comme un salaire; elles en avaient fixé le prix, et quel prix! La religion de Dieu enseigna que le salut venait de Dieu, qu'il était un don du ciel, qu'il émanait d'une amnistie, d'une grâce du souverain. « Dieu, dit-elle, a donné la vie éternelle[2]. »

Sans doute le christianisme ne peut se résumer dans ces deux points; mais ils semblent dominer le sujet, surtout quand il s'agit d'histoire. Et dans l'impossibilité où nous sommes de suivre l'opposition entre la vérité et l'erreur dans tous ses traits, nous avons dû choisir les plus saillants.

Tels étaient donc deux des principes constitutifs de la religion qui prenait alors possession de l'Empire et du monde. De leur conservation ou de leur perte dépendait sa chute ou sa grandeur. L'un de ces principes devait dominer l'histoire du christianisme, l'autre devait en dominer la doctrine. Ils ré-

1. Matth., XXIII, 8.
2. 1 Jean V, 11.

gnèrent au commencement l'un et l'autre. Voyons comment ils se perdirent; suivons d'abord les destinées du premier.

L'Église fut au commencement un peuple de frères. Les épîtres, qui décidaient alors des grandes questions de doctrine, ne portaient pas le nom pompeux d'un seul homme, d'un chef. Les saintes Écritures nous apprennent qu'on y lisait simplement ces mots : « Les apôtres, les anciens et les frères, à nos frères [1]. »

Mais déja les écrits mêmes des apôtres nous annoncent que, du milieu de ces frères, il s'élèvera un pouvoir qui renversera cet ordre simple et primitif [2].

Contemplons la formation et suivons les développements de ce pouvoir étranger à l'Église.

Paul, de Tarse, l'un des plus grands apôtres de la religion nouvelle, était arrivé à Rome, capitale de l'Empire et du monde, prêchant le salut qui vient de Dieu. Une église se forma à côté du trône des Césars. Fondée par cet apôtre, elle fut composée d'abord de quelques juifs convertis, de quelques Grecs et de quelques citoyens de Rome. Elle brilla long-temps comme une lumière pure placée sur une montagne. Sa foi fut partout renommée; mais bientôt elle dévia peu à peu de son état primitif. Ce fut par de petits commencements que les deux Rome s'acheminèrent à la domination usurpée du monde.

1. Act. XV, 23.
2. 2 Thess. II.

Les premiers pasteurs ou évêques de Rome s'occupèrent de bonne heure de la conversion des bourgs et des villes qui environnaient cette cité. La nécessité où se trouvaient les évêques et les pasteurs de la Campagne de Rome, de recourir dans des cas difficiles à un guide éclairé, et la reconnaissance qu'ils devaient à l'Église de la métropole, les portèrent à rester, avec elle, dans une étroite union. On vit alors ce qui s'est toujours vu en des circonstances analogues : cette union si naturelle dégénéra bientôt en dépendance. Les évêques de Rome regardèrent comme un droit cette supériorité que les églises voisines leur avaient librement concédée. Les empiétements des pouvoirs forment la majeure partie de l'histoire, comme la résistance de ceux dont les droits sont envahis, forme l'autre. La puissance ecclésiastique ne pouvait échapper à cet enivrement universel qui pousse tous ceux qui sont élevés à vouloir s'élever plus encore. Elle subit cette règle générale de l'humanité.

Néanmoins la suprématie de l'évêque romain se bornait alors à inspecter les églises qui se trouvaient dans le territoire soumis civilement au préfet de Rome [1]. Mais le rang que cette ville des empereurs occupait dans le monde présentait à l'am-

1. Suburbicaria loca. — Voyez le 6[e] canon du concile de Nicée, que Rufin (Hist. ecclés., X, 6) cite ainsi : « Et ut apud « Alexandriam et in urbe Roma, vetusta consuetudo servetur, « ut vel ille Ægypti, vel hic suburbicariarum ecclesiarum sol- « licitudinem gerat, etc. »

bition de son premier pasteur des destinées plus vastes encore. La considération dont jouissaient dans le second siècle les divers évêques de la chrétienté, était proportionnée au rang de la ville où siégeait leur pouvoir. Or Rome était la plus grande, la plus riche et la plus puissante cité du monde. Elle était le siége de l'Empire, la mère des peuples : « Tous les habitants de la terre lui appartiennent, » dit Julien [1]; et Claudien la proclame « la source des lois [2]. »

Si Rome est la reine des cités de l'univers, pourquoi son pasteur ne serait-il pas le roi des évêques? Pourquoi l'Église romaine ne serait-elle pas mère de la chrétienté? Pourquoi les peuples ne seraient-ils pas ses enfants; et son autorité, leur loi souveraine? Il était facile au cœur ambitieux de l'homme de faire de tels raisonnements. L'ambitieuse Rome les fit.

Ainsi Rome païenne en tombant envoya à l'humble ministre du Dieu de paix, assis au milieu de ses ruines, les titres superbes que son invincible épée avait conquis sur les peuples de la terre.

Les évêques des diverses parties de l'Empire, entraînés par ce charme que Rome exerçait depuis des siècles sur tous les peuples, suivirent l'exemple de la Campagne de Rome, et prêtèrent la main à cette œuvre d'usurpation. Ils se plurent à rendre à l'évêque de Rome quelque chose de cet honneur, qui appartenait à la ville reine du monde. Il

1. Julian., Or. I.
2. Claud., in paneg. Stilic., lib. 3.

n'y avait d'abord dans cet honneur aucune dépendance. Ils traitaient le pasteur romain d'égal à égal[1]; mais les pouvoirs usurpés grossissent comme les avalanches. Des avis, d'abord simplement fraternels, devinrent bientôt, dans la bouche du pontife, des commandements obligatoires. Une première place entre des égaux devint à ses yeux un trône.

Les évêques d'Occident favorisèrent l'entreprise des pasteurs de Rome, soit par jalousie envers les évêques d'Orient, soit parce qu'ils préféraient se trouver sous la suprématie d'un pape plutôt que sous la domination d'une puissance temporelle.

D'un autre côté, les partis théologiques qui déchiraient l'Orient, cherchèrent, chacun de leur côté, à intéresser Rome en leur faveur; ils attendaient leur triomphe de l'appui de la principale église de l'Occident.

Rome enregistrait avec soin ces requêtes, ces intercessions, et souriait en voyant les peuples se jeter d'eux-mêmes dans ses bras dominateurs. Elle ne laissait passer aucune occasion d'augmenter et d'étendre son pouvoir. Louanges, flatteries, compliments exagérés, consultations des autres églises, tout devenait à ses yeux et dans ses mains des titres et des documents de son autorité. Tel est le cœur de l'homme sur le trône; l'encens l'enivre, la tête lui tourne. Ce qu'il a est à ses yeux un motif pour avoir davantage. Qui, depuis le plus petit

1. Eusebius, Hist. eccl., l. 5, c. 24; Socrat., Hist. eccl. 5, c. 21; Cyprian., ep. 59, 72, 75.

jusqu'au plus grand, peut prétendre échapper à cette étourdissante influence? La sagesse de Dieu seule peut dans l'élévation garder le cœur.

La constitution patriarcale contribua plus tard à l'exaltation de la papauté romaine. Déjà, dans les trois premiers siècles, les églises des métropoles avaient joui d'une considération particulière. Le concile de Nicée, dans son sixième canon, signala trois villes, dont les églises avaient, selon lui, une ancienne autorité sur celles des provinces environnantes : c'étaient Alexandrie, Rome et Antioche. L'origine politique de cette distinction se trahit par le nom même que l'on donna d'abord à l'évêque de ces cités : on l'appela *Exarque* comme le gouverneur politique [1]. Plus tard on lui donna le nom plus ecclésiastique de *Patriarche*. C'est dans le concile de Constantinople que nous trouvons ce nom pour la première fois employé. Ce même concile créa un nouveau patriarcat, celui de Constantinople même, de la nouvelle Rome, de la seconde capitale de l'Empire. Rome partagea alors avec ces trois églises la suprématie patriarcale. Mais quand l'envahissement de Mahomet eut fait disparaître les siéges d'Alexandrie et d'Antioche, quand le siége de Constantinople déchut et plus tard même se sépara de l'Occident, Rome resta seule, et les circonstances rallièrent tout autour de son siége demeuré dès lors sans rival.

1. Voyez le concile de Chalcédoine, canons 8 et 18, ὁ ἔξαρχος τῆς διοικήσεως.

Bientôt Rome s'avisa de baser ses prétentions sur un droit divin : elle inventa la suprématie de saint Pierre, dont l'Église n'avait rien su jusqu'alors.

Des complices nouveaux et plus puissants que tous les autres vinrent encore à son aide. L'ignorance et la superstition s'emparèrent de l'Église, et la livrèrent à Rome, un bandeau sur les yeux et les mains dans les fers.

Cependant cette captivité ne s'accomplissait point sans combats. Souvent la voix des Églises proclama leur indépendance. Cette voix courageuse retentit surtout dans l'Afrique proconsulaire et dans l'Orient.

Mais Rome trouva, pour étouffer les cris des Églises, de nouveaux alliés. Des princes, que les orages des temps faisaient souvent chanceler sur leur trône, lui offrirent leur appui, si elle voulait, en revanche, les soutenir. Ils lui donnaient de l'autorité spirituelle, pourvu qu'elle le leur rendît en pouvoir séculier. Ils lui firent bon marché des âmes, dans l'espérance qu'elle les aiderait à faire bon marché de leurs ennemis. Le pouvoir hiérarchique qui montait et le pouvoir impérial qui descendait s'appuyèrent ainsi l'un l'autre, et hâtèrent par cette alliance leur double destinée.

Rome n'y pouvait perdre. Un édit de Théodose II et de Valentinien III proclama l'évêque de Rome recteur de toute l'Église [1]. Justinien rendit une ordonnance semblable. Ces décrets ne conte-

1. Rector totius Ecclesiæ.

naient pas tout ce que les papes prétendaient y voir. Mais dans ces temps d'ignorance, il leur était facile de faire prévaloir l'interprétation qui leur était la plus favorable. La domination des empereurs en Italie devenant toujours plus chancelante, les évêques de Rome surent en profiter pour se soustraire à leur dépendance.

Mais déja étaient sortis des forêts du Nord les véritables promoteurs de la puissance papale. Les barbares qui avaient envahi l'Occident et y avaient établi leur domicile, tout nouveaux dans la chrétienté, ignorant la nature spirituelle de l'Église, ayant besoin dans la religion d'un certain appareil extérieur, se prosternèrent, à demi-sauvages et à demi-païens, devant le grand-prêtre de Rome. Avec eux l'Occident fut à ses pieds. D'abord les Vandales, puis les Ostrogoths, un peu plus tard les Bourguignons et les Alains, ensuite les Visigoths, enfin, les Lombards et les Anglo-Saxons vinrent fléchir le genou devant le pontife romain. Ce furent les robustes épaules des enfants du Nord idolâtre qui achevèrent de placer sur le trône suprême de la chrétienté l'un des pasteurs des bords du Tibre.

C'est au commencement du septième siècle que ces choses s'accomplissent en Occident; précisément à la même époque où s'élève en Orient la puissance de Mahomet, prête à envahir aussi de son côté une partie de la terre.

Dès lors le mal ne cesse de croître. On voit, dans le huitième siècle, les évêques de Rome repousser d'une main les empereurs grecs, leurs

souverains légitimes, et chercher à les chasser de l'Italie; tandis que de l'autre, ils caressent les majordomes de France, et demandent à cette puissance nouvelle, qui commence à s'élever en Occident, quelques-uns des débris de l'Empire. Rome établit son autorité usurpée entre l'Orient qu'elle repousse et l'Occident qu'elle appelle. Elle élève son trône entre deux révoltes. Bientôt la papauté donne à l'usurpateur Pepin une prétendue sanction, et obtient de lui, en échange, un vaste territoire comme principauté séculière. Le pape Léon III s'empresse de poser sur la tête de Charlemagne la couronne des empereurs romains. La puissance spirituelle veut paraître avoir le droit de distribuer, selon sa volonté, les premiers sceptres de la terre.

Charlemagne ne légua à ses faibles successeurs que des débris de sa puissance. Au neuvième siècle, la désunion affaiblit partout le pouvoir civil. Rome comprit que c'était le moment pour élever la tête. Quand l'Église pouvait-elle mieux se rendre indépendante de l'État, qu'à cette époque de décadence, où la couronne, que Charles porta, se trouvait brisée, et ses fragments épars sur le sol de son ancien Empire?

Ce fut alors que parurent les prétendues décrétales d'Isidore. Dans ce recueil de soi-disant décrets des papes, les plus anciens évêques, les contemporains de Tacite et de Quintilien, parlaient le latin barbare du neuvième siècle. Les coutumes et les constitutions des Francs étaient gravement attribuées aux Romains du temps des empereurs. Des

papes y citaient la Bible dans la traduction latine de saint Jérôme, qui avait vécu un, deux ou trois siècles après eux. Et Victor, évêque de Rome, l'an 192, écrivait à Théophile, qui fut archevêque d'Alexandrie en 385. L'imposteur qui avait fabriqué ce recueil, s'efforçait d'établir que tous les évêques tenaient leur autorité de l'évêque de Rome, qui tenait la sienne immédiatement de Christ. Non seulement il enregistrait toutes les conquêtes successives des pontifes, mais encore il les faisait remonter aux temps les plus anciens. Les papes n'eurent pas honte de s'appuyer de cette invention méprisable. Déjà, en 865, Nicolas I[er] y choisit des armes[1] pour combattre les princes et les évêques. Cette fable effrontée fut, pendant des siècles, l'arsenal de Rome.

Néanmoins les vices et les crimes des pontifes devaient suspendre pour quelque temps les effets des décrétales. La papauté signale son accès à la table des rois par des libations honteuses. Elle se prend à s'enivrer, et la tête lui tourne au milieu des débauches. C'est vers ces temps que la tradition place sur le trône papal une fille nommée Jeanne, réfugiée à Rome avec son amant, et dont les douleurs de l'enfantement trahirent le sexe au milieu d'une procession solennelle. Mais n'augmentons pas inutilement la honte de la cour des pontifes romains. Des femmes dissolues régnèrent à cette époque dans Rome. Ce trône, qui prétendait s'élever au-dessus de la majesté des rois, s'abaissait

1. Voyez Ep. ad. univer., Epi. sc. Gall. (Mansi XV.)

sous la fange du vice. Théodora et Marozia installaient et destituaient à leur gré les prétendus maîtres de l'Église de Christ, et plaçaient sur le trône de Pierre leurs amants, leurs fils et leurs petits-fils. Ces scandales trop véritables ont peut-être donné naissance à la tradition de la papesse Jeanne.

Rome devient un vaste théâtre de désordres, dont les plus puissantes familles de l'Italie se disputent la possession. Les comtes de Toscane ont d'ordinaire la victoire. En 1033, cette maison ose mettre sur le trône pontifical un jeune garçon élevé dans la débauche, sous le nom de Benoît IX. Cet enfant, de douze ans, continue comme pape ses horribles turpitudes [1]. Un parti élit à sa place Sylvestre III. Le pape Benoît, la conscience chargée d'adultères et la main teinte d'homicides [2], vend enfin la papauté à un ecclésiastique de Rome.

Les empereurs d'Allemagne, indignés de tant de désordres, en nettoyèrent Rome avec l'épée. En 1047, un évêque allemand, Léon IX, occupa le trône pontifical. Ici commence une nouvelle époque pour la papauté. Les papes sentirent la nécessité de tirer la triple couronne de la fange où elle était tombée. Élever Rome, tel fut leur but. Réformer les mœurs du clergé, rendre l'Église indépen-

1. « Cujus quidem post adeptum sacerdotium vita quam « turpis, quam fœda, quamque execranda exstiterit, horresco « referre. » (Désidérius, abbé de Cassino, plus tard pape Victor III, De miraculis a S. Benedicto, etc., lib. 3, init.)

2. « Theophylactus.... cum post multa adulteria et homi« cidia manibus suis perpetrata, etc. » (Bonizo, évêque de Sutri, ensuite de Plaisance, Liber ad amicum.)

dante de l'État, tels furent leurs moyens. La papauté s'élance de son humiliation, et foule bientôt aux pieds les princes de la terre. L'élever, c'est élever l'Église, c'est agrandir la religion, c'est assurer à l'esprit la victoire sur la chair, à Dieu le triomphe sur le monde. Telles sont ses maximes; l'ambition y trouve son profit, le fanatisme son excuse.

Toute cette nouvelle tendance est personnifiée dans un homme : Hildebrand.

Hildebrand, tour à tour indiscrètement exalté ou injustement dénigré, est la personnification du pontificat romain en sa force et sa gloire. Il est l'une de ces apparitions normales de l'histoire, qui renferment en elles tout un ordre de choses nouveau, semblables à celles qu'offrirent en d'autres sphères, Charlemagne, Luther, Napoléon.

Léon IX prit ce moine, en passant à Clugny, et le conduisit à Rome. Dès lors Hildebrand devint l'ame de la papauté, jusqu'à ce qu'il devînt la papauté même. Il gouverna l'Église sous plusieurs noms de pontifes, avant de régner lui-même sous celui de Grégoire VII. Une grande idée s'est emparée de ce grand génie. Il veut fonder une théocratie visible, dont le pape, comme vicaire de Christ, sera le chef. Le souvenir de l'ancienne domination universelle de Rome païenne poursuit son imagination et anime sa ferveur. Il veut rendre à Rome papale ce que la Rome des empereurs a perdu. « Ce que Marius et César, disent ses flatteurs, n'ont pu faire par des torrents de sang, tu l'accomplis par une parole. »

Grégoire VII ne fut point conduit par l'esprit de Christ. Cet esprit de vérité, d'humilité, de douceur, lui fut étranger. Il sut sacrifier ce qu'il savait être vrai, quand il le jugea nécessaire à ses desseins. C'est ce qu'il fit en particulier dans l'affaire de Bérenger. Mais un esprit bien supérieur à celui du vulgaire des pontifes, une conviction intime de la justice de sa cause, l'animèrent sans doute. Il ne conçut pas son système *a priori* et d'un seul jet, comme on le croit d'ordinaire; mais il y fut amené par les circonstances qui l'entouraient et par les besoins qu'il croyait reconnaître dans l'Église.

Son premier coup fut contre les prêtres. Dans un concile tenu à Rome, il les condamna au célibat; car pour accomplir ses desseins, les prêtres devaient être tout à l'Église, et non à leurs familles. Ses légats parcourent les provinces, pour enlever aux pasteurs leurs épouses légitimes. S'il le faut, le pape soulève la populace contre les ministres mariés [1].

Le second coup qu'il porta fut dirigé contre les princes. Il défendit à tous les ecclésiastiques, sous peine d'excommunication, de recevoir d'eux l'investiture de leur charge. Il brise les antiques liens qui unissent les églises et leurs pasteurs à l'autorité royale; mais c'est pour les rattacher tous au trône pontifical. Il prétend y enchaîner d'une main puissante les prêtres, les princes et les peuples, et faire

1. « Hi quocumque prodeunt, clamores insultantium, digitos « ostendentium, colaphos pulsantium, perferunt. Alii membris « mutilati; alii per longos cruciatus superbe necati, etc. » (Martene et Durand, Thesaurus nov. Anecd., I, 231.)

du pape un monarque universel. C'est Rome seule que tout prêtre doit craindre, en Rome seule qu'il doit espérer. Les royaumes et les principautés de la terre sont son domaine. Tous les rois doivent trembler devant les foudres que lance le Jupiter de la Rome moderne. Malheur à celui qui résiste! les sujets sont déliés du serment de fidélité; tout le pays est frappé de l'interdit; tout culte cesse; les temples sont fermés; les cloches sont muettes; les sacrements ne sont plus administrés, et la parole de malédiction atteint jusqu'aux morts eux-mêmes, auxquels la terre, à la voix d'un pontife superbe, refuse la paix des tombeaux.

Cependant Grégoire VII fut à son tour humilié, Rome fut prise. Hildebrand dut s'enfuir. Il mourut à Salerne en disant : *Dilexi justitiam et odivi iniquitatem, propterea morior in exilio.* Et qui osera accuser d'hypocrisie ces paroles dites aux portes du sépulcre?

Les successeurs de Grégoire, semblables aux soldats qui arrivent après une grande victoire, se jetèrent en vainqueurs sur les églises asservies. Les royaumes de la chrétienté, déjà soumis à la puissance spirituelle de Rome, devinrent maintenant ses serfs et ses tributaires. Ce que les armes de la république et de l'Empire n'avaient pu faire, la puissance de l'Église l'accomplit. Les Allemands apportent aux pieds d'un évêque les tributs que leurs ancêtres ont refusés aux plus puissants généraux. Leurs princes en devenant empereurs ont cru recevoir des papes une couronne; mais les papes leur ont donné un joug.

Ainsi tout est changé dans l'Église.

Elle était au commencement un peuple de frères : et maintenant une monarchie absolue s'est établie dans son sein. Tous les chrétiens étaient sacrificateurs du Dieu vivant[1], ayant pour les conduire d'humbles pasteurs. Mais une tête superbe s'est élevée du milieu de ces pasteurs; une bouche mystérieuse prononce des discours pleins d'orgueil; une main de fer contraint tous les hommes, petits et grands, riches et pauvres, libres et esclaves, à prendre la marque de son pouvoir. La sainte et primitive égalité des âmes devant Dieu s'est perdue. La chrétienté, à la voix d'un homme, s'est partagée en deux camps inégaux; d'un côté une caste de prêtres qui ose usurper le nom d'Église, et qui se prétend revêtue, aux yeux du Seigneur, de grands priviléges : de l'autre côté, de serviles troupeaux, réduits à une aveugle et passive soumission : un peuple bâillonné et emmaillotté, livré à une caste superbe. Toute tribu, langue et nation de la chrétienté subit la domination de ce roi spirituel qui a reçu le pouvoir de vaincre.

« L'Église et les ecclésiastiques, disait-on depuis « long-temps, sont le soleil; l'État et les laïques sont « la lune : aux premiers seuls appartient la lumière, « et ils en donnent aux seconds, autant qu'il leur « plaît. »

Partout on retrouvait des signes de cet asservissement du peuple chrétien et de cette apothéose des prêtres. On voyait à Erfurt, du temps de Luther,

1. Pierre II, 9.

un tableau qui représentait bien naïvement les opinions accréditées. L'Église y était peinte sous l'image d'un grand navire cinglant vers le ciel. Il ne s'y trouvait aucun laïque, pas même des rois et des princes; mais en avant le pape et ses cardinaux; le Saint-Esprit au-dessus d'eux, et des deux côtés, des prêtres et des moines. Tandis que le clergé naviguait si commodément et si sûrement vers le paradis, les misérables laïques nageaient de toutes leurs forces autour du navire. Quelques-uns se noyaient; d'autres saisissant avidement des cordes que les saints Pères leur jetaient par grâce, suspendus ainsi au vaisseau, cherchaient à parvenir dans le ciel[1].

« On dirait que les hommes de Dieu qui ne « sont pas prêtres, ne sont pas non plus chrétiens, « s'écrie un réformateur [2], et qu'ils n'ont plus rien « à faire avec l'esprit et la parole de Dieu! »

Ainsi le grand principe qui devait dominer l'histoire du christianisme avait disparu. Le joug de Rome s'étendait d'un bout du monde à l'autre. Plus d'indépendance, plus de vie, plus de sainteté, plus de gloire, plus de liberté. Rome a tout englouti. Seule elle règne.

Mais à côté du principe qui devait dominer l'histoire du christianisme, s'en trouvait un qui devait en dominer la doctrine. C'était la grande idée du christianisme, l'idée de grâce, de pardon,

1. Lutheri Opera (édit. de Walch), XIX, 2290.
2. Zwingle, Act. disp. Zur., 1523.

d'amnistie, de don de la vie éternelle. L'opposition entre la vraie et la fausse doctrine ne saurait sans doute se résumer tout entière dans la question du salut par la foi, et du salut par les œuvres. Néanmoins c'en est le trait le plus saillant. Il y a plus : le salut, considéré comme venant de l'homme, est le principe créateur de toutes les erreurs et de tous les abus. Ce furent les excès produits par cette erreur fondamentale qui amenèrent la réformation, et ce fut par la profession du principe contraire qu'elle fut opérée. Il faut que ce trait ressorte et soit en saillie dans une introduction à l'histoire de la réforme.

Le salut par grâce, tel était donc le second caractère qui distinguait essentiellement la religion de Dieu de toutes les religions humaines. Qu'était-il devenu ? l'Église avait-elle gardé comme un dépôt précieux cette grande et primordiale pensée ? Suivons-en l'histoire.

Les habitants de Jérusalem, de l'Asie, de la Grèce et de Rome, au siècle des premiers empereurs, entendirent cette bonne nouvelle : « Vous êtes sauvés « par grâce ; c'est le don de Dieu[1]. » Et à cette voix de paix, à cet évangile, à cette parole puissante, de nombreuses églises chrétiennes se formèrent au milieu des générations abâtardies du siècle. Mais l'orgueil du cœur de l'homme ne voulut pas laisser la gloire à ce Dieu, à qui toute gloire appartient. Il prétendit mériter ce que Dieu voulait donner. Il se mit à chercher en lui-même ce salut que le

1. Éphés. II.

christianisme lui apportait tout accompli du ciel. Il jeta un voile sur cette vérité salutaire d'un salut qui vient de Dieu et non de l'homme, d'un salut que Dieu donne, mais ne vend point : et dès lors toutes les autres vérités de la religion furent voilées; les ténèbres s'étendirent sur l'Église: et de cette triste et profonde nuit, on vit sortir l'une après l'autre de nombreuses erreurs.

Dès que le salut fut ôté des mains de Dieu, il tomba dans la main des prêtres. Ceux-ci se mirent à la place du Seigneur; et les âmes avides de pardon, ne durent plus regarder vers le ciel, mais vers l'Église, et surtout vers son prétendu chef. Le pontife de Rome fut en place de Dieu aux esprits aveuglés. De là toute la grandeur et toute l'autorité des papes, de là d'indicibles abus.

Qu'il y avait loin de la bonne nouvelle, de la doctrine de paix d'un Dieu qui pardonne, à ces indulgences, à ces pardons acquis par l'achat d'un morceau de papier, sur les places de l'Allemagne, au temps où Luther parut! Et pourtant peu à peu la sainte vérité fut ainsi transformée en une triste erreur.

Sans doute la doctrine d'un salut par la foi ne fut pas entièrement enlevée à l'Église. On la retrouve dans les Pères les plus célèbres, soit après Constantin, soit dans le moyen âge. On ne nia pas formellement la doctrine : les conciles et les papes ne lancèrent pas contre elle leurs bulles et leurs décrets : mais on mit à côté d'elle quelque chose qui l'annulait. Elle subsista pour bien des docteurs, pour bien des âmes humbles et simples : mais la multitude eut tout autre chose. Les hommes avaient

inventé tout un système de pardon. La foule s'y porta, s'y attacha, plutôt qu'à la grâce de Christ; et le système des hommes étouffa celui de Dieu. Parcourons quelques phases de cette triste métamorphose.

Au temps de Vespasien et de ses fils, celui qui avait été le plus intime ami du Galiléen, le fils de Zébédée, avait dit : « Si nous confessons nos pé« chés à Dieu, il est fidèle et juste pour nous les « pardonner. »

Environ cent vingt ans plus tard, sous Commode et sous Septime Sévère, un illustre pasteur de Carthage, Tertullien, en parlant du pardon, tient déjà un langage bien différent. « Il faut, dit-il, un chan« gement dans les habits et dans la nourriture. Il « faut revêtir le sac et la cendre, renoncer à toute « commodité et à tout ornement du corps, se pros« terner devant le prêtre, et supplier tous nos frères « d'intercéder pour nous[1]. » Voilà l'homme détourné de Dieu et retourné sur lui-même.

Les œuvres de la pénitence substituées au salut de Dieu se multiplient dans l'Église, depuis Tertullien jusqu'au treizième siècle. Il faut jeûner, aller pieds nus, ne pas porter de linge, etc.; ou bien quitter sa maison et sa patrie pour des contrées lointaines; ou bien encore, renoncer au monde et embrasser l'état monastique.

Dans le onzième siècle, on joint à tout cela les flagellations volontaires; elles deviennent plus tard dans l'Italie, alors violemment agitée, une vraie

1. Tertull., De pœnit.

manie. Nobles et vilains, jeunes et vieux, et jusqu'à des enfants de cinq ans, vont deux à deux par les villages, les bourgs et les villes, par centaines, par milliers, et par dizaines de milliers, ne portant pour vêtement qu'un tablier lié par le milieu du corps, et visitant en procession les églises au plus fort de l'hiver. Armés d'un fouet, ils se flagellent impitoyablement, et les rues retentissent de cris et de gémissements, qui arrachent des larmes à ceux qui les entendent.

Cependant, bien avant que le mal fût venu à un tel degré, les hommes, accablés par les prêtres, avaient soupiré après la délivrance. Les prêtres eux-mêmes avaient compris que, s'ils n'y portaient remède, leur puissance usurpée leur échapperait. Ils inventèrent donc le système d'échange, célèbre sous le nom d'indulgences. C'est sous Jean le Jeûneur, archevêque de Constantinople, que nous en voyons les premiers commencements. Les prêtres dirent : « Vous ne pouvez, ô pénitents! accomplir les tâches « qui vous sont imposées. Eh bien, nous prêtres « de Dieu et vos pasteurs, nous prendrons sur nous « ce pesant fardeau. Qui jeûnera mieux que nous ? « Qui saura mieux s'agenouiller et dire avec plus « de mérite des psaumes ? » Mais chaque ouvrier est digne de son salaire. « Pour un jeûne de sept semai- « nes, dit Regino, abbé de Prum, on payera, si l'on « est riche, vingt sous, si on l'est moins dix, si l'on « est pauvre trois; ainsi de suite pour autre chose [1]. »

1. Libri duo de ecclesiasticis disciplinis.

Des voix courageuses s'élevèrent contre ce commerce : mais en vain.

Le grand-prêtre de la chrétienté découvrit bientôt les avantages qu'il pouvait tirer de ces indulgences. Son besoin d'argent ne cessait de croître. Voilà une ressource facile qui, sous l'apparence d'une contribution volontaire, remplira ses trésors. Il faut donner de solides bases à une si précieuse découverte. Les chefs de Rome y mettent leur peine. Le docteur irréfragable, Alexandre de Hales, invente, dans le treizième siècle, une doctrine bien propre à assurer cette vaste ressource de la papauté. Une bulle de Clément VII la déclare article de foi. Les plus saintes doctrines doivent contribuer à affermir cette industrie romaine. Christ, dit-on, a fait bien plus qu'il n'était nécessaire pour réconcilier les hommes avec Dieu. Une seule goutte de son sang eût suffi pour cela. Mais il en a beaucoup versé, afin de fonder pour son Église un trésor, que l'éternité même ne saurait épuiser. Les mérites surérogatoires des saints, le prix des œuvres qu'ils ont faites au-delà de leur obligation, ont encore augmenté ce trésor. La garde et l'administration en ont été confiées au vicaire de Christ sur la terre. Il applique à chaque pécheur, pour les fautes commises après le baptême, ces mérites de Christ et des saints, selon la mesure et dans la quantité que ses péchés rendent nécessaire. Qui oserait attaquer un usage d'une aussi sainte origine?

Bientôt se déploie et se complique cette inconcevable industrie. La taxe imposait dix, vingt années, pour telle ou telle espèce de péché. Ce n'est pas

seulement, s'écrièrent les prêtres avides, pour chaque espèce de péché, mais pour chaque acte, qu'il faut autant d'années. Et voilà l'homme accablé sous le poids d'une pénitence presque éternelle.

Mais que signifie cette longue pénitence, puisque la vie est courte? Quand l'accomplira-t-on? Où l'homme en trouvera-t-il le temps? Vous lui imposez plusieurs siècles de pratiques sévères. A la mort, il s'en rira; elle le déchargera de tout son fardeau. Heureuse mort! On y pourvut. Les philosophes d'Alexandrie avaient parlé d'un feu, dans lequel les hommes devaient être purifiés. Plusieurs anciens docteurs avaient admis cette idée. Rome déclara doctrine de l'Église cette opinion philosophique. Le pape réunit par une bulle le purgatoire à son domaine. Il arrêta que l'homme y expierait ce qu'il n'aurait pu expier ici-bas; mais que les indulgences pourraient délivrer les âmes de cet état intermédiaire où leurs péchés devaient les retenir. Thomas d'Aquin l'exposa dans sa fameuse Somme théologique. On n'épargna rien pour remplir les esprits d'épouvante. L'homme est déja porté de sa nature à craindre un avenir inconnu et les sombres demeures qu'il voit au-delà du tombeau. Mais on augmenta cette crainte : on peignit avec d'horribles couleurs les tourments que fait endurer le feu purificateur à ceux qui en deviennent la proie. On voit encore de nos jours dans bien des pays de la catholicité, de ces tableaux exposés dans les temples ou sur les carrefours, où de pauvres âmes, du milieu de flammes ardentes, invoquent avec angoisse quelque secours. Qui eût pu refuser l'argent rédemp-

teur qui, en tombant dans le trésor de Rome, devait racheter l'âme de ces horribles souffrances?

On découvrit un nouveau moyen d'augmenter ce trafic. Jusqu'alors on n'avait exploité que les péchés des vivants; on se mit à exploiter aussi ceux des morts. Au treizième siècle on publia que les vivants pouvaient, au moyen de quelques sacrifices, abréger ou finir les peines qu'enduraient dans le purgatoire leurs ancêtres et leurs amis. Aussitôt le cœur compatissant des fidèles offrit aux prêtres de nouveaux trésors.

Peu après, pour régulariser ce trafic, on inventa (ce fut probablement Jean XXII) la fameuse et scandaleuse taxe des indulgences, dont on a plus de quarante éditions. Les oreilles les moins délicates seraient offensées, si l'on répétait toutes les horreurs qui s'y trouvent. L'inceste coûtera, s'il n'est pas connu, cinq gros, et s'il est connu, six. Tel prix pour le meurtre, tel pour l'infanticide, l'adultère, le parjure, le vol avec effraction, etc.. — « O honte « de Rome! » s'écrie Claudius d'Esperse, théologien romain, et nous ajoutons : « O honte de l'humanité ! » car on ne peut rien reprocher à Rome qui ne retombe sur l'homme lui-même. Rome c'est l'humanité exaltée dans quelques-uns de ses mauvais penchants. Nous disons cela pour être vrai : nous le disons aussi pour être juste.

Boniface VIII, le plus hardi et le plus ambitieux des papes, après Grégoire VII, sut faire plus encore que ses devanciers.

Il publia, l'an 1300, une bulle par laquelle il annonça à l'Église, que tous ceux qui, maintenant

ou à l'avenir, viendraient tous les cent ans à Rome, y obtiendraient une indulgence plénière. D'Italie, de Sicile, de Sardaigne, de Corse, de France, d'Espagne, d'Allemagne, de Hongrie, de toutes parts, on accourut. Des vieillards de soixante et soixante-dix années se mettaient en chemin; et l'on compta à Rome dans un mois jusqu'à deux cent mille pèlerins. Tous ces étrangers apportaient de riches offrandes. Le pape et les Romains virent se remplir leurs trésors.

Bientôt l'avidité romaine plaça chaque jubilé à cinquante, plus tard à trente-trois, et enfin à vingt-cinq années. Puis, pour la plus grande commodité des acheteurs, et le plus grand profit des marchands, on transporta de Rome sur toutes les places de la chrétienté, et le jubilé et ses indulgences. Il n'était plus besoin de sortir de chez soi. Ce que d'autres avaient été chercher au-delà des Alpes, chacun pouvait l'acheter à sa porte.

Le mal ne pouvait devenir plus grand.

Alors le réformateur se leva.

Nous avons vu ce qu'était devenu le principe qui devait dominer l'histoire du christianisme; nous venons de voir ce que devint celui qui devait en dominer la doctrine : tous deux s'étaient perdus.

Établir une caste médiatrice entre l'homme et Dieu, et faire acheter par des œuvres, par des pénitences et à prix d'argent, le salut que Dieu donne, voilà la papauté.

Ouvrir à tous, par Jésus-Christ, sans médiateur humain, sans ce pouvoir qui s'appelle l'Église,

un accès libre au grand don de la vie éternelle que Dieu fait à l'homme, voilà le christianisme et la réformation.

La papauté est un mur immense, élevé par le travail des siècles, entre l'homme et Dieu. Si quelqu'un veut le franchir, qu'il paie ou qu'il souffre. Et encore ne le franchira-t-il pas.

Le réformation est la puissance qui a renversé cette muraille, a rendu Christ à l'homme, et lui a fait ainsi un sentier uni pour venir à son créateur.

La papauté interpose l'Église entre Dieu et l'homme.

Le christianisme et la réformation font rencontrer Dieu et l'homme face à face.

La papauté les sépare. L'Évangile les unit.

Après avoir ainsi tracé l'histoire de la décadence et de l'anéantissement des deux grands principes qui devaient distinguer la religion de Dieu de toutes les religions des hommes, voyons quels furent les résultats de cette immense transformation.

L'histoire nous montre que les faits les plus grands, les révolutions les plus signalées, découlent souvent d'une cause unique. C'est ce que nous trouvons ici. Toutes les erreurs et tous les abus de l'Église peuvent se rapporter à une grande erreur primitive, celle que nous avons signalée, et à laquelle la papauté elle-même a dû son pouvoir.

Mais avant que d'esquisser quelques traits de l'état de la chrétienté à l'époque de la réformation, rendons quelque honneur à cette Église du moyen âge, qui succéda à celle des Apôtres et des Pères,

et qui précéda celle des réformateurs. L'Église demeura l'Église, bien que déchue et toujours plus captive. C'est dire qu'elle fut toujours l'amie la plus puissante de l'homme. Ses mains, quoique liées, purent encore bénir. De grands serviteurs de Jésus-Christ répandirent, durant ces siècles, une lumière bienfaisante; et dans le plus humble couvent, dans la plus obscure paroisse, il se trouva de pauvres moines et de pauvres prêtres pour soulager de grandes douleurs. L'Église catholique ne fut pas la papauté. Celle-ci eut le rôle d'oppresseur, et celle-là d'opprimée. La réformation, qui déclara la guerre à l'une, vint délivrer l'autre. Et il faut le dire, la papauté elle-même fut quelquefois, dans les mains de Dieu, qui fait sortir le bien du mal, un contre-poids nécessaire à la puissance et à l'ambition des princes.

Maintenant jetons un coup d'œil sur l'état de la chrétienté.

La théologie et la religion étaient alors bien distinctes. La doctrine des docteurs, et la pratique des prêtres, des moines et du peuple, offraient deux sphères très-différentes. Elles influaient pourtant l'une sur l'autre, et la réformation eut affaire avec l'une et avec l'autre. Parcourons-les toutes deux, et prenons d'abord un aperçu de l'école ou de la théologie.

La théologie se trouvait encore sous l'influence du moyen âge. Le moyen âge s'était réveillé et avait produit de grands docteurs. Mais leur science ne s'était tournée ni vers l'interprétation des saintes

écritures, ni vers l'examen des faits de l'Église. L'exégèse et l'histoire, ces deux grandes sources de la science théologique, continuèrent à dormir.

Une nouvelle science prit leur place : ce fut la dialectique. L'art de raisonner devint la mine féconde de la nouvelle théologie. Le moyen âge fit la découverte d'Aristote. On apprit à le connaître, soit par de vieilles traductions latines, soit par des traductions arabes. Aristote ressuscité apparut dans l'Occident comme un géant qui se soumit les esprits et presque les consciences. Sa méthode philosophique vint fortifier le penchant que cette époque avait pour la dialectique. Cette méthode était très-propre, en effet, à de subtiles recherches et d'argutieuses distinctions. L'obscurité des traductions du philosophe grec favorisait aussi la subtilité dialectique qui s'était emparée des occidentaux. L'Église alarmée combattit quelque temps cette tendance nouvelle. Elle craignait que cette humeur raisonneuse n'enfantât des hérésies. Mais la dialectique se montra de bonne composition. Des moines l'employèrent contre les hérétiques, et dès lors son triomphe fut assuré.

Le caractère de cette méthode fut d'inventer une multitude de questions sur toutes les matières théologiques, et de les décider ensuite par une *résolution*. Souvent ces questions roulaient sur les sujets les plus inutiles. On demandait si toutes les bêtes avaient été dans l'arche de Noé, et si un homme mort peut dire la messe[1], etc. Mais ne jugeons

1. Hottinger, Hist. Ecclés., V.

pas les scolastiques seulement par de tels exemples. Souvent, au contraire, nous devons reconnaître la profondeur et l'étendue de leur esprit.

Plusieurs d'entre eux distinguaient les vérités théologiques et les vérités philosophiques, affirmant que quelque chose pouvait être vrai théologiquement et faux philosophiquement. On pensait de cette manière concilier l'incrédulité avec une froide et morte adhésion aux formes de l'Église. Mais d'autres docteurs, et Thomas d'Aquin à leur tête, maintenaient que la doctrine révélée n'était nullement en contradiction avec une raison éclairée, et que de même que la charité dans le christianisme n'anéantit pas les affections naturelles de l'homme, mais les redresse, les sanctifie, les ennoblit et les domine, de même aussi la foi n'anéantit pas la philosophie, mais peut l'employer en la sanctifiant et l'éclairant de sa lumière.

La doctrine de la Trinité exerça fort la dialectique de ces théologiens. A force de distinctions et de raisonnements, on les vit tomber dans des erreurs opposées. Les uns distinguèrent les trois personnes de manière à en faire trois dieux : c'est ce que firent Roscelin de Compiègne et ses adhérents. Les autres les confondirent de manière à n'en faire qu'une simple distinction d'idées : c'est ce que firent Gilbert de Poitiers et les siens. Mais la doctrine orthodoxe fut maintenue avec force par d'autres docteurs.

La subtilité dialectique de ces temps ne s'en prit pas moins à la doctrine de la volonté divine. Comment mettre en accord la volonté de Dieu avec sa

toute-puissance et sa sainteté? Les scolastiques trouvaient là nombre de difficultés, et cherchaient à les faire disparaître par des distinctions dialectiques. « On ne peut dire que Dieu veuille le mal, disait « Pierre Lombard; mais on ne peut dire aussi qu'il « ne le veuille pas. »

La plupart de ces théologiens cherchèrent à affaiblir par leurs travaux dialectiques la doctrine de la prédestination qu'ils trouvèrent dans l'Église. Alexandre de Hales se servit pour cela de cette distinction d'Aristote, que chaque action suppose deux facteurs, savoir : une cause agissante et une matière qui doit recevoir l'action de cette cause. La prédestination divine, dit-il, agit sans doute pour le salut de l'homme; mais il doit aussi se trouver une *réceptibilité* pour cette grâce dans l'ame de l'homme. Sans ce second facteur, le premier ne peut rien; et la prédestination consiste en ce que Dieu, connaissant par sa prescience ceux dans lesquels ce second facteur se trouvera, a arrêté de leur communiquer sa grâce.

Quant à l'état primitif de l'homme, ces théologiens distinguaient les dons naturels et les dons gratuits. Les premiers consistaient dans la pureté des forces primitives de l'âme humaine. Les seconds étaient les dons de la grâce que Dieu accordait à cette âme pour qu'elle pût accomplir le bien. Mais ici ces docteurs se séparaient de nouveau. Les uns prétendaient que l'homme n'avait eu primitivement que les dons naturels, et avait dû, par l'usage qu'il en ferait, mériter ceux de la grâce. Mais Thomas d'Aquin, que l'on trouve en général du côté de la

saine doctrine, prétendait que les dons de la grâce avaient été intimement unis, dès le commencement, avec les dons de la nature, puisque le premier homme se trouvait dans une parfaite santé morale. La chute, disaient les premiers, qui inclinaient vers le libre arbitre, a enlevé à l'homme les dons de la grâce, mais elle ne lui a point entièrement ôté les forces primitives de la nature, car toute sanctification eût été impossible, s'il ne se fût plus trouvé en l'homme aucune force morale; tandis que les théologiens les plus stricts pensaient que la chute avait non-seulement ôté la grâce, mais aussi corrompu la nature.

Tous reconnaissaient l'œuvre de réconciliation que Christ a accomplie par ses souffrances et par sa mort. Mais les uns prétendaient que la rédemption ne pouvait virtuellement être opérée que par la satisfaction expiatoire de la mort de Jésus-Christ, tandis que d'autres cherchaient à prouver que Dieu avait simplement attaché à ce prix la rédemption et la grâce. D'autres encore, et parmi eux Abeilard, faisaient consister les suites salutaires de la rédemption, en ce qu'elle faisait naître dans le cœur de l'homme la confiance et l'amour de Dieu.

La doctrine de la sanctification ou de la grâce nous manifeste de nouveau, dans toute sa richesse, la subtilité dialectique de ces théologiens. Tous, admettant la distinction d'Aristote dont nous avons parlé, établissent la nécessité de l'existence dans l'homme, d'une matière disposée à recevoir la grâce : *materia disposita*. Mais Thomas d'Aquin en attribue la disposition à la grâce même. La grâce, disent-ils,

était formatrice pour l'homme avant sa chute : maintenant, qu'il y a en lui quelque chose à détruire, elle est grâce réformatrice. Ils distinguent encore la grâce donnée gratuitement, *gratia gratis data;* et la grâce qui rend agréable, *gratia gratum faciens*, et bien d'autres encore.

La doctrine de la pénitence et des indulgences, que nous avons déja exposée, venait couronner tout ce système et gâter ce qu'il y avait de bon. Pierre Lombard avait le premier distingué trois genres de pénitence : la pénitence du cœur, ou la componction; la pénitence de la bouche, ou la confession; et la pénitence des œuvres, ou la satisfaction extérieure. Il distingua, il est vrai, une absolution devant Dieu et une absolution devant l'Église. Il dit même que la repentance intérieure suffisait pour procurer le pardon des péchés. Mais il sut rentrer, d'un autre côté, dans l'erreur de l'Église. Il admit que pour les péchés commis après le baptême, il fallait ou endurer le feu du purgatoire ou se soumettre à la pénitence ecclésiastique, en en exceptant celui qui aurait une repentance intérieure si parfaite, qu'elle pourrait remplacer toutes les autres douleurs. Puis il se pose des questions que, malgré toute sa dialectique, il se trouve embarrassé à résoudre. Si deux hommes égaux dans leur état spirituel, mais l'un pauvre et l'autre riche, meurent à la fois, que l'un n'ait d'autres secours que les prières ordinaires de l'Église, et que pour l'autre, au contraire, on puisse célébrer beaucoup de messes et faire beaucoup d'œuvres, qu'arrivera-t-il? Le scolastique se tourne et retourne de tous côtés; à la fin il dit :

Ils auront le même sort, mais non par les mêmes causes. Le riche ne sera pas délivré plus parfaitement du purgatoire, mais il le sera plus promptement.

Voilà quelques traits de la théologie qui régnait dans les écoles à l'époque de la réformation. Des distinctions, des idées, quelquefois justes, souvent fausses, mais rien que des idées. La doctrine chrétienne avait perdu ce parfum du ciel, cette force et cette vie pratique qui viennent de Dieu, et qui la caractérisèrent au temps des Apôtres. Elles devaient redescendre d'en haut.

Cependant la science des écoles était pure, si on la compare à l'état réel de l'Église. La théologie des savants était florissante, si on la compare à la religion, aux mœurs, à l'instruction des prêtres, des moines et du peuple. Si la science avait besoin d'un renouvellement, l'Église avait encore plus besoin d'une réforme.

Le peuple de la chrétienté (et dans ce peuple il faut à peu près tout comprendre) n'attendait plus d'un Dieu vivant et saint le don gratuit de la vie éternelle. Il devait donc, pour l'obtenir, recourir à tous les moyens que pouvait inventer une imagination superstitieuse, craintive et alarmée. Le ciel se remplit de saints et de médiateurs, qui devaient solliciter cette grâce. La terre se remplit d'œuvres pies, de sacrifices, de pratiques et de cérémonies, qui devaient la mériter. Voici le tableau que nous fait de la religion à cette époque, un homme qui fut long-temps moine, et plus tard compagnon d'œuvre de Luther, Myconius :

« Les souffrances et les mérites de Christ étaient traités comme une vaine histoire ou comme les fables d'Homère. Il n'était pas question de la foi, par laquelle on s'assure la justice du Sauveur et l'héritage de la vie éternelle. Christ était un juge sévère prêt à condamner tous ceux qui ne recourraient pas à l'intercession des saints ou aux indulgences des papes. A sa place figuraient comme intercesseurs, d'abord la Vierge Marie, semblable à la Diane du paganisme; et puis des saints dont les papes augmentaient sans cesse le catalogue. Ces médiateurs n'accordaient leurs prières que si l'on avait bien mérité des ordres fondés par eux. Pour cela il fallait faire non pas ce que Dieu commande dans sa parole, mais un grand nombre d'œuvres inventées par les moines et par les prêtres, et qui rapportaient beaucoup d'argent. C'étaient des Ave-Maria, des prières de sainte Ursule, de sainte Brigitte. Il fallait chanter, crier jour et nuit. Il y avait autant de lieux de pèlerinage que de montagnes, de forêts ou de vallées. Mais l'on pouvait avec de l'argent racheter ces peines. On apportait donc aux couvents et aux prêtres de l'argent et tout ce qui pouvait avoir quelque valeur, des poulets, des oies, des canards, des œufs, de la cire, du chaume, du beurre, du fromage. Alors les chants retentissaient, les cloches sonnaient, les parfums remplissaient le sanctuaire, les sacrifices étaient offerts, les cuisines regorgeaient, les verres se heurtaient, et les messes terminaient et recouvraient toutes ces œuvres pies. Les évêques ne prêchaient pas, mais ils consacraient les prêtres, les cloches,

les moines, les églises, les chapelles, les images, les livres, les cimetières, etc., etc.; et tout cela fournissait de grands revenus. Des os, des bras, des pieds étaient conservés dans des boîtes d'argent ou d'or : on les donnait à baiser pendant la messe; et cela aussi rapportait un grand profit.

« Tous ces gens maintenaient que le pape, étant à la place de Dieu [1], ne pouvait se tromper, et ils ne souffraient aucune contradiction [2].

« Êtes-vous curieux de ces reliques merveilleuses? venez à l'église de tous les saints, à Wittemberg; vous y trouverez un morceau de l'arche de Noé, un peu de suie provenant de la fournaise des trois jeunes hommes, un morceau de bois de la crèche de Jésus-Christ, des cheveux de la barbe du grand Christophe, et dix-neuf mille autres reliques de plus ou moins grand prix. A Schaffouse, on vous montrera l'haleine de saint Joseph que Nicodème a reçue dans son gant. En Wurtemberg vous rencontrerez un vendeur d'indulgences débiter sa marchandise, la tête ornée d'une grande plume tirée de l'aile de l'archange Michel [3]. Mais il n'est pas nécessaire d'aller chercher au loin ces précieux trésors. Des fermiers de reliques parcourent le pays. Ils les colportent dans les campagnes, comme on l'a fait plus tard des saintes Écritures, et les apportent aux fidèles dans leurs maisons, pour leur

1. 2 Thess. II, 4.

2. Myconius, Hist. de la réform.; et Seckendorf, Hist. du luthéranisme.

3. Müller's Reliquien, 3e vol., p. 22.

épargner les frais et la peine du pèlerinage. On les expose avec pompe dans les églises. Ces colporteurs errants paient une certaine somme aux propriétaires des reliques, et leur donnent tant pour cent de leurs profits.... Le royaume des cieux a disparu, et les hommes ont élevé à sa place sur la terre un honteux marché. »

Aussi un esprit profane avait-il envahi la religion; et les souvenirs les plus sacrés de l'Église, les temps qui appelaient le plus les fidèles au recueillement et à l'amour, étaient déshonorés par des bouffonneries et des profanations toutes païennes. Les « rires de Pâques » tenaient une grande place dans les actes de l'Église. La fête de la résurrection de Christ devant être célébrée avec joie, on recherchait dans les sermons tout ce qui pouvait exciter les rires du peuple. Tel prédicateur chantait comme un coucou; tel autre sifflait comme une oie. L'un traînait à l'autel un laïque revêtu d'un froc; un second récitait les histoires les plus indécentes; un troisième racontait les tours de l'apôtre saint Pierre, entre autres comment au cabaret il avait trompé son hôte en ne payant pas son écot[1]. Le bas clergé profitait de l'occasion pour tourner en ridicule ses supérieurs. Les temples étaient changés en tréteaux et les prêtres en bateleurs.

Si telle était la religion, que devaient être les mœurs?

Sans doute la corruption n'était pas alors universelle. Il ne faut point l'oublier : l'équité le de-

1. Œcolamp., De risu paschali.

mande. On vit jaillir, de la réformation même, une abondance de piété, de justice et de force. La puissance spontanée de Dieu en fut la cause. Mais comment nier qu'elle avait à l'avance déposé les germes de cette vie nouvelle dans le sein de l'Église? Si, de nos jours, on rassemblait toutes les immoralités, toutes les turpitudes qui se commettent dans un seul pays, cette masse de corruption nous effraierait sans doute encore. Néanmoins le mal eut à cette époque des caractères, une généralité qu'il n'a pas eus dès lors. Et surtout l'abomination désolait les lieux saints, comme il ne lui a plus été donné de le faire, depuis les jours de la réformation.

La vie avait déchu avec la foi. La nouvelle du don de la vie éternelle est la puissance de Dieu pour régénérer les hommes. L'amour que ce don précieux produit dans les cœurs, fait des hommes nouveaux. On ne peut s'approcher de Dieu pour en recevoir l'amnistie, sans que le cœur soit fécondé par celui duquel une vertu salutaire émane. « Il y a pardon par devers lui, afin qu'on le craigne. » Mais qu'attendre quand il s'agira de s'approcher d'un homme, et d'acheter un pardon écrit sur du papier, au vil prix d'une marchandise vulgaire? Otez le salut que Dieu donne, vous ôtez la sanctification et les œuvres. Ce fut ce qui arriva.

La doctrine et le débit des indulgences provoquaient puissamment au mal un peuple ignorant. Il est vrai que, selon l'Église, les indulgences ne pouvaient être utiles qu'à ceux qui promettaient de se corriger et qui tenaient leur parole. Mais qu'atten-

dre d'une doctrine inventée en vue du profit qu'on espérait en retirer? Les vendeurs d'indulgences étaient naturellement tentés, afin de mieux débiter leur marchandise, de présenter la chose au peuple de la manière la plus propre à l'attirer et à le séduire. Les savants eux-mêmes ne comprenaient pas trop cette doctrine. Tout ce que la multitude y voyait, c'est que les indulgences permettaient de pécher : et les marchands ne s'empressaient pas de dissiper une erreur si favorable à la vente.

Que de désordres et de crimes dans ces siècles ténébreux, où l'impunité s'acquérait à prix d'argent! Que pouvait-on craindre, quand une petite contribution pour bâtir une église délivrait des vengeances du monde à venir? Quel espoir de renouvellement, quand il n'y avait plus communication entre Dieu et l'homme, et que l'homme, éloigné du Dieu qui est esprit et vie, ne se mouvait plus qu'au milieu de petites cérémonies, de grossières pratiques, dans une atmosphère de mort?

Les prêtres étaient les premiers soumis à cette influence corruptrice. En voulant s'élever, ils s'étaient abaissés. Insensés! ils avaient voulu ravir à Dieu un rayon de sa gloire et le placer dans leur sein; mais leur tentative avait été vaine, et ils n'y avaient caché qu'un élément de corruption dérobé à la puissance du mal. Les annales du temps fourmillent de scandales. En plusieurs lieux, on aimait à voir un prêtre entretenir une femme, afin que les femmes mariées fussent en sûreté contre leurs séductions[1]. Que de scènes humiliantes pré-

1. Nicol. De Clemangis, de præsulib. simoniacis.

sentait alors la maison d'un pasteur. Le malheureux soutenait la mère et les enfants qu'elle lui avait donnés, avec la dîme et les aumônes[1]. Sa conscience était troublée, il rougissait devant le peuple, devant ses domestiques, devant Dieu. La mère craignant, si le prêtre venait à mourir, de tomber dans le dénûment, se pourvoyait à l'avance : elle volait dans sa maison. Son honneur était perdu. Ses enfants étaient pour elle une accusation toujours vivante. Méprisés de tous, ils se jetaient dans les querelles et dans les débauches. Voilà la maison d'un prêtre.... Ces scènes affreuses étaient une instruction dont le peuple savait profiter[2].

Les campagnes étaient le théâtre de nombreux excès. Les lieux où siégeaient les ecclésiastiques étaient souvent des repaires de dissolution. Corneille Adrien à Bruges[3], l'abbé Trinkler à Cappel[4] imitaient les mœurs de l'Orient : ils avaient aussi leurs harems. Des prêtres s'associant à de méchantes gens, fréquentaient les cabarets, jouaient aux dés, et couronnaient leurs orgies par les querelles et le blasphème[5].

Le conseil de Schaffouse leur défendit la danse publique excepté en cas de noces, le port de deux espèces d'armes, et ordonna qu'on dépouillât de leurs habits ceux que l'on trouverait dans une

1. Paroles de Seb. Stor, pasteur de Lichtstall en 1524.
2. Füsslin Beyträge, II, 224.
3. Metern. Nederl. Hist. VIII.
4. Hottinger, Hist. Eccl., IX, 305.
5. Mandement du 3 mars 1517, de Hugo, évêque de Constance.

maison de mauvaises mœurs[1]. Dans l'archevêché de Mayence, ils sautaient durant la nuit par dessus les murailles, faisaient du bruit et toutes sortes de désordres dans les auberges et les cabarets, et brisaient les portes et les serrures[2]. En plusieurs lieux, le prêtre payait à l'évêque une certaine taxe pour la femme avec laquelle il vivait, et par chaque enfant qu'il avait d'elle. Un évêque allemand, se trouvant un jour à un grand festin, dit publiquement que, dans une année, onze mille prêtres s'étaient présentés chez lui à cet effet. Érasme le rapporte[3].

Si l'on montait dans l'ordre hiérarchique, la corruption n'était pas moins grande. Les dignitaires de l'Église préféraient le tumulte des camps aux chants des autels. Savoir, la lance à la main, contraindre ceux qui les entouraient à l'obéissance, était l'une des premières qualités des évêques. Baudouin, archevêque de Trèves, était sans cesse en guerre avec ses voisins et ses vassaux, rasait leurs châteaux, bâtissait des forts, et ne pensait qu'à agrandir son territoire. Certain évêque de Eichstadt, lorsqu'il rendait justice, portait sous son habit une cotte de mailles, et tenait en mains une grande épée. Il avait coutume de dire qu'il défiait cinq Bavarois, pourvu qu'ils l'attaquassent sans fraude[4]. Partout les évêques étaient en guerre con-

1. Müller's Reliq., III, 251.
2. Steubing, Gesch. der Nass. Oran. Lande.
3. « Uno anno ad se delata undecim millia sacerdotum palam concubinariorum. » (Erasmi Opp., tom. IX, p. 401.)
4. Schmidt, Gesch. der Deutschen, tom. IV.



tinuelle avec leurs villes. Les bourgeois demandaient la liberté, les évêques voulaient une obéissance absolue. Si ceux-ci remportaient la victoire, ils punissaient la révolte en immolant à leur vengeance de nombreuses victimes : mais la flamme de l'insurrection brillait au moment même où l'on pensait l'avoir étouffée.

Et quel spectacle offrait le trône pontifical aux temps qui précédèrent immédiatement la réformation ! Rome, il faut le dire, ne vit pas souvent tant de honte.

Rodrigue Borgia, après avoir vécu avec une dame romaine, avait continué le même commerce illégitime avec une fille de cette dame, Roza Vanozza, dont il avait eu cinq enfants. Il était à Rome cardinal, archevêque, vivant avec Vanozza, avec d'autres encore, fréquentant les églises et les hôpitaux, quand la mort d'Innocent VIII rendit vacant le siége pontifical. Il sut l'obtenir en achetant chaque cardinal à un certain prix. Quatre mulets chargés d'argent entrèrent publiquement dans le palais du plus influent de tous, du cardinal Sforza. Borgia fut pape sous le nom d'Alexandre VI.

Le jour de son couronnement, il fit son fils César, jeune débauché, archevêque de Valence et évêque de Pampelune. Puis il célébra dans le Vatican les noces de sa fille Lucrèce, par des fêtes auxquelles assista sa maîtresse Julia Bella, et qu'égayèrent des comédies et des chansons déshonnêtes. « Tous les ecclésiastiques, dit un historien[1],

1. Infessura.

« avaient des maîtresses, et tous les couvents de « la capitale étaient des maisons de mauvaise vie. » L'an 1497, Alexandre donne à son fils aîné le duché de Bénévènt. Le duc disparaît. Un marchand de bois des bords du Tibre (George Schiavoni) a vu, pendant la nuit, jeter un cadavre dans le fleuve; mais il n'a rien dit : c'était chose ordinaire. On retrouva le cadavre du duc. Son frère César avait été l'auteur de sa mort, de concert avec leur mère commune, dit un historien [1]. Les fêtes dissolues que le pape, avec son fils César et sa fille Lucrèce, se donnaient dans le palais pontifical, ne peuvent se décrire, et l'on ne peut y penser. Les bocages les plus impurs de l'antiquité n'en virent pas de semblables. Des historiens ont accusé Alexandre et Lucrèce d'inceste. Le fait ne paraît pas suffisamment prouvé, et cela suffit pour rejeter de telles horreurs. Alexandre mourut en 1503 des poisons qu'il avait préparés, selon sa coutume, pour un riche cardinal. « La ville « entière accourut et ne put se rassasier de con- « templer cette vipère morte [2]. »

Tel est l'homme qui occupait le siége pontifical au commencement du siècle dans lequel la réformation éclata.

Ainsi le clergé avait déconsidéré et la religion et lui-même. Une voix puissante pouvait bien s'écrier : « L'état ecclésiastique est opposé à Dieu et à sa « gloire. Le peuple le sait bien, et c'est ce que ne

1. Tommasi.

2. Gordon, Tommasi, Infessura, Guicciardini, Eccard, etc.

« montrent que trop tant de chansons, de pro-
« verbes et de moqueries contre les prêtres, qui ont
« cours parmi les gens du commun, et toutes ces
« peintures de moines et de prêtres que l'on voit
« sur toutes les murailles et jusque sur les cartes
« à jeu : chacun éprouve un dégoût lorsque seule-
« ment il aperçoit ou il entend de loin un ecclé-
« siastique. » C'est Luther qui parle ainsi [1].

Le mal s'était répandu dans tous les rangs : une efficace d'erreur avait été envoyée aux hommes; la corruption des mœurs répondait à la corruption de la foi; un mystère d'iniquité pesait sur l'Église asservie de Christ.

Une autre conséquence découlait nécessairement de l'oubli dans lequel était tombée la doctrine fondamentale de l'Évangile. L'ignorance de l'esprit était la compagne de la corruption du cœur. Les prêtres ayant pris en leurs mains la distribution d'un salut qui n'appartient qu'à Dieu, avaient un titre suffisant au respect des peuples. Qu'avaient-ils besoin d'étudier les saintes lettres ? Il ne s'agissait plus d'expliquer les Écritures, mais de donner des diplômes d'indulgence; et il n'était pas besoin pour ce ministère, d'avoir acquis avec peine beaucoup de savoir.

On choisissait pour prédicateurs dans les campagnes, dit Wimpheling, des misérables que l'on avait auparavant enlevés à la mendicité, et qui avaient été cuisiniers, musiciens, chasseurs, garçons d'écurie, et pis encore [2].

1. Lettre au cardinal électeur de Mayence, 1525.
2. Apologia pro Rep. Christ.

Le haut clergé lui-même était souvent plongé dans une grande ignorance. Un évêque de Dunfeld s'estimait heureux de n'avoir jamais appris ni le grec ni l'hébreu. Les moines prétendaient que toutes les hérésies provenaient de ces langues, mais surtout du grec. Le Nouveau-Testament, disait l'un d'eux, est un livre rempli de serpents et d'épines. « Le grec, continuait-il, est une nouvelle « langue récemment inventée, et dont il faut bien « se garder. Quant à l'hébreu, mes chers frères, il « est certain que tous ceux qui l'apprennent de- « viennent juifs à l'instant même. » Heresbach, ami d'Érasme, écrivain respectable, rapporte ces paroles. Thomas Linacer, savant et célèbre ecclésiastique, n'avait jamais lu le Nouveau-Testament. Dans ses derniers jours (en 1524), il s'en fit apporter un exemplaire; mais aussitôt il le rejeta loin de lui avec un jurement, parce qu'en l'ouvrant il était tombé sur ces paroles : « Mais moi je vous « dis, ne jurez en aucune manière. » Or il était un grand jureur. « Ou bien ceci n'est pas l'Évangile, dit-il, ou bien nous ne sommes pas chrétiens[1] ! » La faculté de théologie de Paris elle-même ne craignait pas de dire alors devant le parlement : « C'en « est fait de la religion, si l'on permet l'étude du « grec et de l'hébreu. »

S'il y avait çà et là, parmi les ecclésiastiques, quelques connaissances, ce n'était pas dans les saintes lettres. Les Cicéroniens d'Italie affectaient un grand mépris pour la Bible à cause de son

1. Müller's Reliq., tom. III, p. 253.

style; de soi-disant prêtres de l'Église de Christ traduisaient les écrits des saints hommes inspirés par l'esprit de Dieu, en style de Virgile et d'Horace, afin de rendre leurs paroles agréables aux oreilles de la bonne société. Le cardinal Bembus, au lieu du *Saint-Esprit*, écrivait « le souffle du Zé« phyre céleste ; » au lieu de *remettre les péchés*, « fléchir les mânes et les dieux souverains, » et au « lieu de *Christ, fils de Dieu*, « Minerve sortie du « front de Jupiter. » Ayant trouvé un jour le respectable Sadolet occupé d'une traduction de l'épître aux Romains : « Laisse là ces enfantillages, lui « dit-il, de telles inepties ne conviennent pas à « un homme grave [1]. »

Voilà quelques-unes des conséquences du système qui pesait alors sur la chrétienté. Ce tableau montre sans doute avec évidence et la corruption de l'Église et la nécessité d'une réformation. C'est ce qu'on se proposait en l'esquissant. Les doctrines vitales du christianisme avaient presque entièrement disparu, et, avec elles, la vie et la lumière qui constituent l'essence de la religion de Dieu. Les forces du corps de l'Église s'étaient dissipées. Le corps était affaibli, épuisé, et se trouvait étendu, presque sans vie, sur cette partie du monde qu'avait occupée l'empire romain.

Qui lui rendra la vie? d'où le remède à tant de maux viendra-t-il?

Depuis des siècles, un cri universel demandait

1. Felleri, Mon. ined., p. 400.

une réforme dans l'Église, et toutes les puissances humaines s'y étaient essayées. Mais Dieu seul pouvait la faire. Il commença donc par humilier toutes les puissances d'hommes, afin de mettre en évidence leur incapacité. Nous les voyons échouer successivement, et se briser aux pieds du colosse qu'elles prétendaient abattre.

Les princes de la terre luttèrent d'abord avec Rome. Toute la puissance des Hohenstaufen, ces héros dont la couronne impériale ceint la tête, semble engagée à abaisser, à réformer Rome, à délivrer les peuples, et l'Allemagne en particulier, de sa tyrannie. Mais le château de Canossa nous révèle ce que peut le pouvoir de l'Empire contre le chef usurpateur de l'Église. Un prince redoutable, l'empereur Henri IV, après avoir longtemps et inutilement lutté contre Rome, est réduit à passer trois jours et trois nuits dans les fossés de cette forteresse italienne, exposé à tous les frimas de l'hiver, dépouillé de ses vêtements impériaux, sans souliers, recouvert d'un peu de laine, implorant, avec des cris qu'étouffent ses larmes, la pitié d'Hildebrand, devant lequel il se prosterne, et qui veut bien à la fin, après trois lamentables nuits, faire fléchir son inflexibilité papale, et faire grâce au suppliant[1]. Voilà la puis-

1. Voici comment le pape Hildebrand raconte lui-même cet événement : « Tandem rex ad oppidum Canusii in quo « morati sumus, cum paucis advenit, ibique per triduum ante « portam, deposito omni regio cultu, miserabiliter, utpote « discalceatus et laneis inductus, persistens, non prius cum « multo fletu apostolicæ miserationis auxilium, et consolatio-

sance des grands de la terre, des rois et des empereurs du monde, contre Rome.

Vinrent ensuite des adversaires plus à craindre peut-être, les hommes du génie et du savoir. Les lettres se réveillent en Italie, et leur réveil est une énergique protestation contre la papauté. Le Dante, ce père de la poésie italienne, place hardiment dans son enfer les papes les plus puissants : il entend dans le ciel l'apôtre Pierre prononcer les paroles les plus dures et les plus humiliantes contre ses indignes successeurs, et il fait les plus horribles descriptions des moines et du clergé. Pétrarque, ce grand génie, d'un esprit si supérieur à tous les empereurs et à tous les papes de son temps, demande avec hardiesse le rétablissement de la constitution primitive de l'Église. Il invoque à cette fin le secours de son siècle et le pouvoir de l'empereur Charles IV. Laurent Valla, l'un des plus grands savants de l'Italie, attaque avec une grande énergie les prétentions des papes, et le prétendu héritage qu'ils tiennent de Constantin. Une légion de poètes, de savants et de philosophes marchent sur leurs traces. Le flambeau des lettres s'est partout rallumé, et prétend réduire en poudre cet échafaudage romain qui l'offusque. Mais tous ces efforts

« nem implorare destitit, quam omnes qui ibi aderant, ad « tantam pietatem et compassionis misericordiam movit, ut « pro eo multis precibus et lacrymis intercedentes, omnes quidem insolitam nostræ mentis duritiam mirarentur, nonnulli « vero non apostolicæ severitatis gravitatem, sed quasi tyrannicæ feritatis crudelitatem esse clamarent. » (Lib. IV, ep. 12, ad Germanos.)

sont inutiles. Le pape Léon X engage parmi les soutiens et les officiers de sa cour, la littérature, la poésie, les sciences et les arts, qui viennent baiser humblement les pieds d'un pouvoir que, dans leur superbe enfantine, ils avaient prétendu détruire... Voilà la puissance des lettres et de la philosophie contre Rome.

Enfin parut un adversaire qui semblait devoir être plus capable de réformer l'Église, ce fut l'Église elle-même. Aux cris de réforme, répétés de toutes parts, et qui retentissent depuis des siècles, se réunit la plus imposante des assemblées ecclésiastiques, le concile de Constance. Un nombre immense de cardinaux, d'archevêques, d'évêques, dix-huit cents docteurs en théologie et prêtres, l'empereur avec une suite de mille personnes, l'électeur de Saxe, l'électeur Palatin, les ducs de Bavière et d'Autriche, des ambassadeurs de toutes les puissances, donnent à cette assemblée une autorité telle, qu'il n'y en avait jamais eu de semblable dans la chrétienté. Par dessus tout, il faut signaler les illustres et immortels docteurs de l'université de Paris, les d'Ailly, les Gerson, les Clémangis, ces hommes pieux, savants et forts, qui, par la vérité de leurs écrits et la puissance de leurs paroles, donnaient au concile une énergique et salutaire impulsion. Tout plia devant cette assemblée : d'une main elle renversa trois papes à la fois, tandis que de l'autre elle livra Jean Hus aux flammes. Une commission composée de députés de toutes nations, est nommée pour proposer une réforme fondamentale. L'empereur Sigismond appuie ce dessein

de tout le poids de son pouvoir. Il n'y a qu'une voix dans le concile. Tous les cardinaux jurent que celui d'entre eux qui sera élu pape ne congédiera pas l'assemblée, et ne quittera point Constance, avant que la réforme tant demandée se soit accomplie. Colonne est choisi, sous le nom de Martin V. Voici le moment qui va décider de la réformation de l'Église. Tous les prélats, l'empereur, tous les princes et les peuples de la chrétienté l'attendent avec un inconcevable désir.... « Le concile est clos, » s'écrie Martin V, dès qu'il a posé la tiare sur sa tête. Sigismond et l'Église poussent un cri de surprise, d'indignation et de douleur; mais ce cri s'évanouit dans les airs. Et le 16 mai 1418, recouvert de tous les ornements pontificaux, le pape monte sur une mule richement caparaçonnée. L'empereur est à sa droite, l'électeur de Brandebourg est à sa gauche, tenant chacun les rênes de son coursier; quatre comtes élèvent sur la tête papale un dais magnifique, plusieurs princes tout à l'entour soutiennent le caparaçon; une suite à cheval de quarante mille personnes, dit un historien, composée de nobles, de chevaliers, d'ecclésiastiques de tout rang, accompagne solennellement le pontife hors des murs de Constance. Et Rome, seule, sur sa mule, se moque intérieurement de la chrétienté qui l'entoure, et lui apprend que son charme est tel, qu'il faut pour la vaincre un autre pouvoir que des empereurs, des rois, des évêques, des docteurs, toute la science et toute la puissance de ce siècle et de l'Église.

Comment ce qui devait être réformé eût-il pu devenir réformateur? Comment la plaie eût-elle pu trouver la guérison en elle-même?

Néanmoins, les moyens employés pour réformer l'Église, et que l'événement accusa d'impuissance, contribuèrent à affaiblir les obstacles, et préparèrent le terrain aux réformateurs.

Les maux qui affligeaient alors la chrétienté, savoir, la superstition, l'incrédulité, l'ignorance, de vaines spéculations et la corruption des mœurs, fruits naturels du cœur de l'homme, n'étaient pas nouveaux sur la terre. Souvent ils avaient figuré dans l'histoire des peuples. Ils avaient attaqué, surtout dans l'Orient, diverses religions, qui avaient eu leurs jours de gloire. Ces religions énervées avaient succombé à ces maux, étaient tombées sous ces coups, et aucune ne s'en était jamais relevée.

Le christianisme doit-il maintenant subir le même sort? Serait-il perdu comme ces antiques religions des peuples? Le coup qui leur donna la mort, serait-il assez puissant pour lui ôter la vie? N'y aurait-il rien qui le sauve? Ces forces ennemies qui l'accablent, et qui ont déja renversé tant de cultes divers, pourraient-elles bien s'asseoir sans contradiction sur les ruines de l'Église de Jésus Christ?

Non. Il y a dans le christianisme ce qui n'était dans aucune des religions des peuples. Il ne présente pas, comme elles, certaines idées générales, mêlées de traditions et de fables, destinées à suc-

comber tôt ou tard sous les attaques de la raison humaine; mais il renferme une vérité pure, fondée sur des faits capables de soutenir l'examen de tout esprit droit et éclairé. Le christianisme ne se propose pas seulement d'exciter dans l'homme certains sentiments religieux vagues, dont le prestige, une fois dissipé, ne saurait plus renaître; mais il a pour but de satisfaire, et il satisfait réellement tous les besoins religieux de la nature humaine, quel que soit le degré de développement auquel elle soit parvenue. Il n'est pas l'œuvre de l'homme, dont le travail passe et s'efface; mais il est l'œuvre de Dieu qui maintient ce qu'il crée; et il a pour gage de sa durée les promesses de son divin chef.

Il est impossible que l'humanité se mette jamais au-dessus du christianisme. Et si même pendant quelque temps elle a cru pouvoir se passer de lui, il lui apparaît bientôt avec une nouvelle jeunesse et une nouvelle vie, comme le seul moyen de guérison pour les âmes humaines; et les peuples dégénérés se retournent alors, avec une ardeur toute nouvelle, vers ces vérités antiques, simples et puissantes, qu'ils ont dédaignées à l'heure de leur étourdissement.

Le christianisme déploya en effet au seizième siècle le même pouvoir régénérateur qu'il avait exercé au premier. Après quinze siècles, les mêmes vérités produisirent les mêmes effets. Aux jours de la réformation comme aux temps de Paul et de Pierre, l'Évangile, avec une force invincible, renversa d'immenses obstacles. Sa puissance souve-

raine manifesta son efficace du nord jusqu'au midi, parmi les nations les plus opposées quant à leurs mœurs, à leur caractère, à leur développement intellectuel. Alors, comme aux temps d'Étienne et de Jacques, il alluma le feu de l'enthousiasme et du sacrifice dans des nations éteintes, et les éleva jusqu'au martyre.

Comment cette vivification de l'Église et du monde s'accomplit-elle ?

On put observer alors deux lois, par lesquelles Dieu gouverne en tout temps le monde.

D'abord il prépare lentement et de loin ce qu'il veut accomplir. Il a les siècles pour le faire.

Ensuite, quand le temps est venu, il opère les plus grandes choses par les plus petits moyens. Il agit ainsi dans la nature et dans l'histoire. Quand il veut faire croître un arbre immense, il dépose un petit grain dans la terre; quand il veut renouveler son Église, il se sert du plus chétif instrument pour accomplir ce que les empereurs, les savants et les principaux même de l'Église n'ont pu faire. Bientôt nous chercherons et découvrirons cette petite semence, qu'une main divine plaça dans la terre aux jours de la réforme. Nous devons maintenant discerner et reconnaître les divers moyens par lesquels Dieu prépara cette grande révolution.

Nous jetterons d'abord un coup d'œil sur l'état de la papauté elle-même; et, partant de là, nous passerons en revue les diverses influences que Dieu fit concourir à ses desseins.

A l'époque où la réformation était près d'éclater, Rome paraissait en paix et en sûreté. On eût dit que rien ne pouvait plus la troubler dans son triomphe; de grandes victoires avaient été remportées par elle. Les conciles généraux, ces chambres hautes et basses de la catholicité, avaient été soumis. Les Vaudois, les Hussites avaient été comprimés. Aucune université (excepté peut-être celle de Paris, qui élevait quelquefois la voix quand ses rois lui en donnaient le signal) ne doutait de l'infaillibilité des oracles de Rome. Chacun semblait avoir pris son parti de sa puissance. Le haut clergé préférait donner à un chef éloigné la dixième partie de ses revenus, et consumer tranquillement les neuf autres, plutôt que de tout hasarder pour une indépendance qui lui coûterait cher et lui rapporterait peu. Le bas clergé, amorcé par la perspective de places brillantes que l'ambition lui faisait imaginer et découvrir dans le lointain, achetait volontiers par un peu d'esclavage l'attente flatteuse qu'il chérissait. D'ailleurs il était presque partout tellement opprimé par les chefs de la hiérarchie, qu'il pouvait à peine se débattre sous leurs mains puissantes, et bien moins encore se relever hardiment et leur tenir tête. Le peuple fléchissait le genou devant l'autel romain; et les rois eux-mêmes, qui commençaient en secret à mépriser l'évêque de Rome, n'eussent osé porter sur son pouvoir une main que le siècle eût appelée sacrilége.

Mais si l'opposition semblait au dehors s'être ralentie, ou même avoir cessé, quand la réformation

éclata, sa force avait crû intérieurement. Si nous considérons de plus près l'édifice, nous découvrons plus d'un symptôme qui en présageait la ruine. Les conciles généraux, en tombant, avaient répandu leurs principes dans l'Église et porté la division dans le camp de leurs adversaires. Les défenseurs de la hiérarchie s'étaient partagés en deux partis : ceux qui soutenaient le système de la domination papale absolue, d'après les principes d'Hildebrand, et ceux qui voulaient un gouvernement papal constitutionnel, offrant des garanties et des libertés aux Églises.

Mais il y avait plus encore : dans tous les partis, la foi à l'infaillibilité de l'évêque romain était fortement ébranlée. Si nulle voix ne s'élevait pour l'attaquer, c'est que chacun cherchait plutôt à retenir avec anxiété le peu de foi qu'il avait encore. On craignait la moindre secousse, parce qu'elle devait renverser l'édifice. La chrétienté retenait son souffle; mais c'était pour prévenir un désastre, au milieu duquel elle eût craint de périr. Dès le moment où l'homme tremble d'abandonner une persuasion long-temps vénérée, c'est que déjà il ne la possède plus. Et il ne gardera pas long-temps encore l'apparence même qu'il veut maintenir.

Voyons ce qui avait amené ce singulier état de choses.

L'Église en était elle-même la première cause. Les erreurs et les superstitions qu'elle avait introduites dans le christianisme, n'étaient pas proprement ce qui lui avait porté un coup fatal. Il eût fallu que la chrétienté fût placée au-dessus de

l'Église, quant au développement intellectuel et religieux, pour pouvoir la juger à cet égard. Mais il y avait un ordre de choses qui se trouvait à la portée des laïques, et ce fut là que l'Église fut jugée. Elle était devenue terrestre. Cet empire sacerdotal qui dominait les peuples, et qui ne pouvait subsister qu'au moyen des illusions de ses sujets, et en ayant pour couronne une auréole, avait oublié sa nature, laissé le ciel et ses sphères de lumière et de gloire, pour se plonger dans les vulgaires intérêts des bourgeois et des princes. Représentants nés de l'esprit, les prêtres l'avaient échangé pour la chair. Ils avaient abandonné les trésors de la science et la puissance spirituelle de la parole, pour la force brutale et le clinquant du siècle. La chose s'était passée assez naturellement. C'était bien l'ordre spirituel que l'Église avait d'abord prétendu défendre. Mais pour le protéger contre la résistance et les attaques des peuples, elle avait eu recours aux moyens terrestres, aux armes vulgaires, dont une fausse prudence l'avait portée à s'emparer. Quand une fois l'Église s'était mise à manier de telles armes, c'en avait été fait de sa spiritualité. Son bras n'avait pu devenir temporel, sans que son cœur le devînt aussi. Et bientôt on vit, en apparence, l'inverse de ce qui avait été d'abord. Après avoir voulu employer la terre pour défendre le ciel, elle employa le ciel pour défendre la terre. Les formes théocratiques ne furent plus dans ses mains que des moyens d'accomplir des entreprises mondaines. Les offrandes que les peuples venaient déposer devant le

souverain pontife de la chrétienté, servaient à entretenir le luxe de sa cour et les soldats de ses armées. Sa puissance spirituelle lui servait d'échelons pour mettre sous ses pieds les rois et les peuples de la terre. Le charme tomba, et la puissance de l'Église fut perdue, dès que les hommes du siècle purent dire d'elle : « Elle est devenue comme nous. »

Les grands furent les premiers à examiner les titres de cette puissance imaginaire[1]. Cet examen eût peut-être suffi pour renverser Rome. Mais, par bonheur pour elle, l'éducation des princes se trouvait partout dans les mains de ses adeptes. Ceux-ci inspiraient à leurs augustes élèves des sentiments de vénération pour le pontife romain. Les chefs des peuples croissaient dans le sanctuaire de l'Église. Les princes d'une portée ordinaire ne savaient jamais en sortir entièrement. Plusieurs n'aspiraient même qu'à s'y retrouver au moment de leur mort. On aimait mieux mourir sous un froc que sous une couronne.

L'Italie, cette pomme de discorde de l'Europe, fut peut-être ce qui contribua le plus à éclairer les rois. Ils durent entrer avec les papes dans des alliances qui concernaient le prince temporel de l'État de l'Église, et non l'évêque des évêques. Les rois furent très-étonnés de voir les papes prêts à sacrifier les droits prétendus du pontife, pour conserver quelques avantages du prince. Ils aper-

1. Adrien Baillet, Histoire des démêlés de Boniface VIII avec Philippe-le-Bel. (Paris, 1708.)

çurent que ces soi-disant organes de la vérité avaient recours à toutes les petites ruses de la politique, à la tromperie, à la dissimulation, au parjure[1]. Alors tomba le bandeau que l'éducation avait attaché sur les yeux des princes. Alors l'adroit Ferdinand d'Aragon essaya ruse contre ruse. Alors l'impétueux Louis XII fit frapper une médaille avec cette légende : *Perdam Babylonis nomen*[2]. Et l'honnête Maximilien d'Autriche, pénétré de douleur en apprenant la trahison de Léon X, disait ouvertement : « Ce pape aussi n'est « plus pour moi qu'un scélérat. Maintenant je puis « dire qu'aucun pape, dans toute ma vie, ne m'a « tenu sa foi et sa parole... J'espère, si Dieu le veut, « que celui-ci sera le dernier[3]. »

De telles découvertes, faites par les rois, agissaient peu à peu sur les peuples. Plusieurs autres causes avaient ouvert les yeux de la chrétienté, fermés pendant des siècles. Les plus sages commencèrent à s'habituer à l'idée que l'évêque de Rome était un homme, et même quelquefois un très-méchant homme. Le peuple se prit à soupçonner qu'il n'était pas beaucoup plus saint que ses évêques dont la réputation était très-équivoque. Mais les papes eux-mêmes contribuèrent plus que toute autre chose à se déshonorer. Libres de toute contrainte, après le concile de Bâle, ils se livrèrent à cette licence sans frein qu'engendre d'ordinaire une victoire. Les

1. Guicciardini, Histoire d'Italie.
2. Je perdrai le nom de Babylone.
3. Scultet. Annal. ad. an. 1520.

dissolus Romains eux-mêmes en frémirent. Le bruit de ces débordements se répandait dans tous les pays de la chrétienté. Les peuples, incapables d'arrêter le torrent qui entraînait leurs trésors dans ce gouffre de dissolution, cherchaient leurs dédommagements dans la haine[1].

Tandis que bien des circonstances concouraient à saper ce qui existait alors, il en était d'autres qui tendaient à produire quelque chose de nouveau.

Le singulier système de théologie qui s'était établi dans l'Église, devait contribuer puissamment à ouvrir les yeux de la nouvelle génération. Fait pour un siècle de ténèbres, comme s'il eût dû subsister éternellement, ce système devait être dépassé et déchiré de toutes parts, dès que le siècle grandirait. C'est ce qui arriva. Les papes avaient ajouté tantôt ceci et tantôt cela à la doctrine chrétienne! Ils n'avaient changé ou ôté que ce qui ne pouvait cadrer avec leur hiérarchie; ce qui ne se trouvait pas contraire à leur plan pouvait rester jusqu'à nouvel ordre. Il y avait dans ce système des doctrines vraies, telles que la rédemption, la puissance de l'esprit de Dieu, etc., dont un théologien habile, s'il s'en trouvait alors, pouvait faire usage pour combattre et pour renverser toutes les autres. L'or pur mêlé au plomb

1. « Odium romani nominis penitus infixum esse multarum « gentium animis opinor, ob ea, quæ vulgo de moribus ejus « urbis jactantur. » (Erasmi Epist., lib. XII, p. 634.)

vil dans le trésor du Vatican pouvait facilement découvrir la fraude. Il est vrai que si quelque adversaire, courageux s'en avisait, le van de Rome rejetait aussitôt ce grain pur. Mais ces condamnations mêmes ne faisaient qu'augmenter le chaos.

Il était immense, et la prétendue unité n'était qu'un vaste désordre. A Rome il y avait les doctrines de la Cour et les doctrines de l'Église. La foi de la métropole différait de la foi des provinces. Dans les provinces encore, la diversité allait à l'infini. Il y avait foi de princes, foi de peuples, et surtout foi d'ordres religieux. Il y avait opinions de tel couvent, de tel district, de tel docteur et de tel moine.

La vérité, pour passer en paix les temps où Rome l'eût écrasée de son sceptre de fer, avait fait comme l'insecte qui de ses fils forme la chrysalide dans laquelle il se renferme pour la mauvaise saison. Et, chose assez singulière, les instruments dont cette vérité divine s'était servie à cette fin, avaient été les scolastiques tant décriés. Ces industrieux artisans de pensées s'étaient mis à effiler toutes les idées théologiques, et de tous ces fils ils avaient fait un réseau, sous lequel il eût été difficile à de plus habiles que leurs contemporains de reconnaître la vérité dans sa pureté première. On peut trouver dommage que l'insecte plein de vie et quelquefois brillant des plus belles couleurs s'enferme dans sa coque obscure et en apparence inanimée; mais cette enveloppe le sauve. Il en fut de même de la vérité. Si, aux jours de sa puissance, la politique intéressée et ombrageuse de Rome l'eût rencontrée toute nue, elle l'eût tuée,

ou du moins elle eût tenté de le faire. Déguisée, comme elle le fut, par les théologiens du temps, sous des subtilités et des distinctions sans fin, les papes ne l'aperçurent pas, ou comprirent qu'en cet état elle ne pouvait leur nuire. Ils prirent sous leur protection les ouvriers et leur œuvre. Mais le printemps pouvait venir, où la vérité cachée lèverait la tête, et jetterait loin d'elle tous les fils qui la recouvraient. Ayant pris dans sa tombe apparente de nouvelles forces, on la verrait, aux jours de sa résurrection, remporter la victoire sur Rome et ses erreurs. Ce printemps arriva. En même temps que les absurdes enveloppes des scolastiques tombaient l'une après l'autre, sous des attaques habiles et aux rires moqueurs de la nouvelle génération, la vérité s'en échappait, toute jeune et toute belle.

Ce n'était pas seulement des écrits des scolastiques que sortaient de puissants témoignages rendus à la vérité. Le christianisme avait mêlé partout quelque chose de sa vie à la vie des peuples. L'Église de Christ était un bâtiment dégradé; mais en creusant on retrouvait en partie dans ses fondements le roc vif sur lequel il avait été primitivement construit. Plusieurs institutions qui dataient des beaux temps de l'Église, subsistaient encore, et ne pouvaient manquer de faire naître dans bien des âmes, des sentiments évangéliques opposés à la superstition dominante. Les hommes inspirés, les anciens docteurs de l'Église, dont les écrits se trouvaient déposés dans plusieurs bibliothèques, faisaient entendre çà et là une voix solitaire. Elle fut

sans doute écoutée en silence par plus d'une oreille attentive. Les chrétiens, n'en doutons pas (et cette pensée est si douce !), eurent bien des frères et des sœurs dans ces monastères, où trop facilement l'on ne voit autre chose que l'hypocrisie et la dissolution.

Ce n'étaient pas seulement des choses anciennes qui préparaient le réveil religieux, il y avait quelque chose de nouveau qui devait puissamment le favoriser. L'esprit humain croissait. Ce seul fait devait amener son affranchissement. L'arbuste en grandissant renverse les murailles près desquelles il avait été planté, et substitue son ombrage au leur. Le grand-prêtre de Rome s'était fait le tuteur des peuples. Sa supériorité d'intelligence le lui avait rendu facile. Long-temps il les tint dans un état de minorité, et sut les maintenir sous son obéissance. Mais ils grandissaient et le débordaient de toutes parts. Cette tutelle vénérable, qui avait pour cause première les principes de vie éternelle et de civilisation que Rome avait communiqués aux nations barbares, ne pouvait plus s'exercer sans opposition. Un redoutable adversaire s'était posé vis-à-vis d'elle pour la contrôler. La tendance naturelle de l'esprit humain à se développer, à examiner, à connaître, avait donné naissance à ce nouveau pouvoir. Les yeux de l'homme s'ouvraient : il demandait compte de chaque pas à ce conducteur long-temps respecté, sous la direction duquel on l'avait vu marcher sans mot dire, tant que ses yeux avaient été fermés. L'âge de l'enfance était passé pour les peuples de la nouvelle Europe :

l'âge mûr commençait. A la naïve simplicité, disposée à tout croire, avaient succédé un esprit curieux, une raison impatiente de connaître les fondements des choses. On se demandait dans quel but Dieu avait parlé au monde, et si des hommes avaient le droit de s'établir médiateurs entre Dieu et leurs frères. Une seule chose aurait pu sauver l'Église : c'était de s'élever encore plus haut que les peuples. Marcher à leur niveau n'était pas assez. Mais il se trouva au contraire qu'elle leur fut grandement inférieure. Elle se mit à descendre, en même temps qu'ils se mirent à monter. Quand les hommes commencèrent à s'élever vers le domaine de l'intelligence, le sacerdoce se trouva absorbé dans des poursuites terrestres et des intérêts humains. C'est un phénomène qui s'est souvent renouvelé dans l'histoire. Les ailes avaient crû à l'aiglon; et il n'y eut personne qui eût la main assez haute pour l'empêcher de prendre son vol.

Tandis que la lumière sortait en Europe des prisons où elle avait été retenue captive, l'Orient envoyait à l'Occident de nouvelles lueurs. L'étendard des Osmanlis, planté en 1453 sur les murs de Constantinople, en avait fait fuir les savants. Ils avaient transporté en Italie les lettres de la Grèce. Le flambeau des anciens ralluma les esprits éteints depuis tant de siècles. L'imprimerie, récemment inventée, multipliait les voix énergiques qui réclamaient contre la corruption de l'Église, et celles non moins puissantes qui appelaient l'esprit humain dans de nouveaux sentiers. Il y

eut alors comme un grand jet de lumière. Les erreurs et les vaines pratiques furent manifestées. Mais cette lumière, propre à détruire, ne l'était pas à édifier. Ce n'est ni à Homère ni à Virgile qu'il pouvait être donné de sauver l'Église.

Le réveil des lettres, des sciences et des arts, ne fut point le principe de la réformation. Le paganisme des poètes, en reparaissant en Italie, ramena plutôt le paganisme du cœur. De futiles superstitions étaient attaquées; mais c'était l'incrédulité, au ris dédaigneux et moqueur, qui s'établissait à leur place. Se rire de tout, même de ce qu'il y a de plus saint, était alors de mode et la marque d'un esprit fort. On ne voyait dans la religion qu'un moyen de gouverner le peuple. « J'ai une crainte, « s'écriait Érasme en 1516, c'est qu'avec l'étude « de la littérature ancienne, ne reparaisse le paga« nisme ancien. »

On vit alors, il est vrai, comme après les moqueries du temps d'Auguste, et comme, de nos jours, après celles du siècle dernier, percer et paraître une nouvelle philosophie platonicienne, qui attaqua cette impudente incrédulité, et chercha, comme la philosophie actuelle, à inspirer quelque respect pour le christianisme, et à ranimer dans les cœurs le sentiment religieux. Les Médicis favorisèrent à Florence ces efforts des Platoniciens. Mais ce ne sera jamais une religion philosophique qui régénérera l'Église et le monde. Orgueilleuse, dédaignant la prédication de la croix, prétendant ne voir dans les dogmes chrétiens que des figures et des symboles, incompréhensible pour

la majorité des hommes, elle pourra se perdre dans un enthousiasme mystique, mais elle sera toujours impuissante pour réformer et pour sauver.

Que fut-il donc arrivé si le vrai christianisme n'eût pas reparu dans le monde, et si la foi n'eût pas rempli de nouveau les cœurs de sa force et de sa sainteté? La réformation sauva la religion et avec elle la société. Si l'Église de Rome avait eu à cœur la gloire de Dieu et la prospérité des peuples, elle eût accueilli la réformation avec joie. Mais que faisait cela à un Léon X?

L'étude de la littérature ancienne eut, en Allemagne, des effets tout différents de ceux qu'elle eut en Italie et en France. Cette étude fut mêlée avec la foi. Ce qui n'avait produit chez les uns qu'un certain raffinement d'esprit, minutieux et stérile, pénétra toute la vie des autres, échauffa leurs cœurs, et les prépara à une meilleure lumière. Les premiers restaurateurs des lettres, en Italie et en France, se signalèrent par une conduite légère, souvent même immorale. En Allemagne, leurs successeurs, animés d'un esprit grave, recherchèrent avec zèle tout ce qui est vrai. On vit se former dans cette contrée une réunion remarquable d'hommes libres, savants et généreux, au milieu desquels brillaient des princes, et qui s'efforçaient de rendre la science utile à la religion. Les uns apportaient à l'étude la foi humble des enfants; d'autres un esprit éclairé, pénétrant, porté peut-être à dépasser les bornes d'une liberté et d'une critique légitimes : mais les uns et les autres con-

tribuèrent à déblayer les parvis du temple obstrués par tant de superstitions.

Les théologiens moines s'aperçurent du danger, et ils se mirent à pousser des clameurs contre ces mêmes études, qu'ils avaient tolérées en Italie et en France, parce qu'elles y marchaient unies à la légèreté et à la dissolution. Il se forma parmi eux une conjuration contre les langues et les sciences, car derrière elles ils avaient aperçu la foi. Un moine mettait quelqu'un en garde contre les hérésies d'Érasme. « En quoi, lui demanda-t-on, con« sistent-elles? » Il avoua qu'il n'avait pas lu l'ouvrage dont il parlait, et ne sut alléguer qu'une chose, savoir, « qu'il était écrit en trop bon « latin. »

Cependant toutes ces causes extérieures eussent été insuffisantes pour préparer le renouvellement de l'Église.

L'Église était tombée, parce que la grande doctrine de la justification par la foi au Sauveur lui avait été enlevée. Il fallait donc que cette doctrine lui fût rendue, pour qu'elle se relevât. Dès que cette vérité fondamentale était rétablie dans la chrétienté, toutes les erreurs et les pratiques qui avaient pris sa place, toute cette multitude de saints, d'œuvres pies, de pénitences, de messes, d'indulgences, etc., devaient tomber. Aussitôt qu'on reconnaissait le seul médiateur et son seul sacrifice, tous les autres médiateurs et les autres sacrifices disparaissaient. « Cet article de la justification, dit « quelqu'un que l'on peut regarder comme éclairé

« sur la matière[1], est ce qui crée l'Église, la nour« rit, l'édifie, la conserve et la défend. Personne « ne peut bien enseigner dans l'Église, ni résister « avec succès à un adversaire, s'il ne demeure pas « attaché à cette vérité. C'est là, ajoute le réfor« mateur, faisant allusion à la première prophétie, « c'est là le talon qui écrase la tête du serpent. »

Dieu, qui préparait son œuvre, suscita, pendant tout le cours des siècles, une longue suite de témoins de la vérité. Mais cette vérité, à laquelle ces hommes généreux rendaient témoignage, ils n'en eurent pas une connaissance assez claire, ou du moins ils ne surent pas l'exposer d'une manière assez distincte. S'il en eût été autrement, ils fussent devenus les instruments de la réformation, tandis qu'ils ne devaient en être que les avant-coureurs. Incapables d'accomplir l'œuvre, ils furent ce qu'ils devaient être pour la préparer.

Au lieu d'abattre l'arbre par la racine, en prêchant principalement et à voix élevée la doctrine du salut par grâce, ils s'occupèrent des cérémonies, du gouvernement de l'Église, de l'ordre du culte, de l'adoration des saints et de leurs images, de la transsubstantiation, etc., etc.; et s'attachant aux branches de l'arbre, ils purent parvenir quelquefois à l'émonder çà et là, mais ils le laissèrent debout. Pour qu'il y ait une salutaire réformation au dehors, il faut qu'il y ait une véritable réformation au dedans. Or c'est la foi seule qui l'opère.

A peine Rome eut-elle usurpé le pouvoir, qu'il

1. Luther à Brentius.

se forma contre elle une puissante opposition qui traversa tout le moyen âge.

L'archevêque Claude de Turin, dans le neuvième siècle; Pierre de Bruys, son disciple Henri, Arnold de Bresce, dans le douzième siècle, en France et en Italie, cherchent à rétablir l'adoration de Dieu en esprit et en vérité : mais ils cherchent trop cette adoration dans l'absence des images et des pratiques extérieures.

Les mystiques, qui ont existé dans presque tous les âges, recherchant en silence la sainteté du cœur, la justice de la vie, et une tranquille communion avec Dieu, jettent des regards de tristesse et d'effroi sur les désolations de l'Église. Ils s'abstiennent avec soin des querelles de l'école et des discussions inutiles, sous lesquelles la véritable piété avait été ensevelie. Ils cherchent à détourner les hommes du vain mécanisme d'un culte extérieur, du bruit et de l'éclat des cérémonies, pour les amener à ce repos intime d'une âme qui cherche tout son bonheur en Dieu. Ils ne peuvent le faire sans heurter de toutes parts les opinions accréditées, et sans dévoiler la plaie de l'Église. Mais en même temps ils n'ont point une vue claire de la doctrine de la justification par la foi.

Bien supérieurs aux mystiques pour la pureté de la doctrine, les Vaudois forment une longue chaîne de témoins de la vérité. Des hommes plus libres que le reste de l'Église paraissent avoir dès les temps anciens habité les sommités des Alpes du Piémont; leur nombre fut accru, et leur doctrine fut épurée par les disciples de Valdo. Du haut

de leurs montagnes, les Vaudois protestent, pendant une suite de siècles, contre les superstitions de Rome [1]. « Ils combattent pour l'espérance vi« vante qu'ils ont en Dieu par Christ, pour la « régénération et le renouvellement intérieur par « la foi, l'espérance et la charité, pour les mé« rites de Jésus-Christ et la toute suffisance de sa « grâce et de sa justice [2]. »

Cependant cette vérité première de la justification du pécheur, cette doctrine capitale qui devait surgir du milieu de leurs doctrines, comme le mont Blanc du sein des Alpes, ne domine pas assez tout leur système. La cime n'en est pas assez élevée.

Pierre Vaud ou Valdo, riche négociant de Lyon (1170), vend tous ses biens et les donne aux pauvres. Il semble, ainsi que ses amis, avoir eu pour but de rétablir dans la vie la perfection du christianisme primitif. Il commence donc aussi par les branches et non par les racines. Cependant sa parole est puissante, parce qu'il en appelle à l'Écriture, et elle ébranle la hiérarchie romaine jusque dans ses fondements.

Wicleff paraît en 1360 en Angleterre, et en appelle du pape à la parole de Dieu : mais la véritable plaie intérieure du corps de l'Église n'est à ses yeux que l'un des nombreux symptômes de son mal.

Jean Hus parle en Bohême, un siècle avant que

1. Nobla Leyçon.
2. Traité de l'Antechrist, contemporain de la Noble Leçon.

Luther parle en Saxe. Il semble pénétrer plus avant que ses devanciers dans l'essence de la vérité chrétienne. Il demande à Christ de lui faire la grâce de ne se glorifier que dans sa croix et dans l'opprobre inappréciable de ses souffrances. Mais il attaque moins les erreurs de l'Église romaine que la vie scandaleuse du clergé. Néanmoins il fut, si l'on peut dire, le Jean-Baptiste de la réformation. Les flammes de son bûcher allumèrent dans l'Église un feu qui répandit au milieu des ténèbres un éclat immense et dont les lueurs ne devaient pas si promptement s'éteindre.

Jean Hus fit plus : des paroles prophétiques sortirent du fond de son cachot. Il pressentit qu'une véritable réformation de l'Église était imminente. Déjà quand, chassé de Prague, il avait été obligé d'errer dans les champs de la Bohême, où une foule immense avide de ses paroles suivait ses pas, il s'était écrié : « Les méchants ont commencé par « préparer à l'oie[1] de perfides filets. Mais si l'oie « même, qui n'est qu'un oiseau domestique, un ani- « mal paisible, et que son vol ne porte pas bien « haut dans les airs, a pourtant rompu leurs lacs, « d'autres oiseaux dont le vol s'élèvera hardiment « vers les cieux, les rompront avec bien plus de « force encore. Au lieu d'une oie débile, la vérité « enverra des aigles et des faucons au regard per- « çant[2]. » Les réformateurs accomplirent cette prédiction.

1. Hüss signifie *oie* en langue bohême.

2. Epist. J. Hüss, tempore anathematis scriptæ.

Et quand le vénérable prêtre eut été appelé par ordre de Sigismond devant le concile de Constance, quand il eut été jeté en prison, la chapelle de Bethléem où il avait annoncé l'Évangile, et les triomphes futurs de Christ, l'occupèrent davantage que sa défense. Une nuit, le saint martyr croit voir, du fond de son cachot, les images de Christ qu'il avait fait peindre sur les murs de son oratoire, effacées par le pape et par les évêques. Ce songe l'afflige; mais le lendemain il voit plusieurs peintres occupés à rétablir les images en plus grand nombre et avec plus d'éclat. Ce travail achevé, les peintres, entourés d'un grand peuple, s'écrient : « Que maintenant viennent papes et évê« ques! ils ne les effaceront plus jamais. » Et plusieurs peuples se réjouissaient dans Bethléem, et moi avec eux, ajoute Hus. — « Occupez-vous de « votre défense plutôt que de rêves », lui dit son fidèle ami, le chevalier de Chlum, auquel il avait communiqué ce songe. — « Je ne suis pas un rêveur, répondit Hus; mais je tiens ceci pour certain, que l'image de Christ ne sera jamais effacée. Ils ont voulu la détruire; mais elle sera peinte de nouveau dans les cœurs par des prédicateurs qui vaudront mieux que moi. La nation qui aime Christ s'en réjouira. Et moi, me réveillant d'entre les morts, et ressuscitant pour ainsi dire du sépulcre, je tressaillerai d'une grande joie [1]. »

Un siècle s'écoula; et le flambeau de l'Évangile, rallumé par les réformateurs, éclaira en effet plu-

1. Huss Epp. sub temptis concilii scriptæ.

sieurs peuples qui se réjouirent de sa lumière.

Mais ce n'est pas seulement parmi ceux que l'Église de Rome regarde comme ses adversaires, que se fait entendre en ces siècles une parole de vie. La catholicité elle-même, disons-le pour notre consolation, compte dans son sein de nombreux témoins de la vérité. L'édifice primitif a été consumé; mais un feu généreux couve sous ses cendres, et l'on voit de temps en temps de brillantes étincelles s'en échapper.

Anselme de Canterbury, dans un écrit où il enseigne à mourir, dit au mourant : « Regarde uniquement au mérite de Jésus-Christ. »

Un moine, nommé Arnoldi, fait chaque jour dans sa tranquille cellule cette fervente prière. « O « mon Seigneur Jésus-Christ ! je crois que tu es « seul ma rédemption et ma justice[1]. »

Un pieux évêque de Bâle, Christophe de Utenheim, fait écrire son nom sur un tableau peint sur verre qui est encore à la bibliothèque de Bâle, et l'entoure de cette devise qu'il veut toujours avoir sous les yeux. « Mon espérance c'est la « croix de Christ; je cherche la grâce et non les « œuvres[2]. »

Un pauvre chartreux, le frère Martin, écrit une touchante confession dans laquelle il dit : « O Dieu « très-charitable ! je sais que je ne puis être sauvé « et satisfaire ta justice autrement que par le

1. « Credo quod tu, mi Domine Jesu-Christe, solus es mea « justitia et redemptio... » (Leibnitz script. Brunsw., III, 396.)

2. « Spes mea crux Christi; gratiam, non opera quæro. »

« mérite, la passion très-innocente et la mort de « ton fils bien aimé.... Pieux Jésus! tout mon salut « est dans tes mains. Tu ne peux détourner de moi « les mains de ton amour, car elles m'ont créé, « m'ont formé, m'ont racheté. Tu as inscrit mon « nom d'un style de fer, avec une grande miséricorde « et d'une manière ineffaçable sur ton côté, sur tes « mains et sur tes pieds, etc., etc. » Puis le bon chartreux place sa confession dans une boîte de bois, et renferme la boîte dans un trou qu'il fait à la muraille de sa cellule [1].

La piété de frère Martin n'aurait jamais été connue, si l'on n'eût trouvé sa boîte le 21 décembre 1776, en abattant un vieux corps-de-logis qui avait fait partie du couvent des chartreux de Bâle. Que de couvents ont recélé de tels trésors!

Mais ces saints hommes n'avaient que pour eux-mêmes cette foi si touchante, et ils ne savaient la communiquer à d'autres. Vivant dans la retraite, ils pouvaient dire plus ou moins ce que le bon frère Martin écrivit dans sa boîte : « *Et si hæc prædicta confiteri non possim lingua, confiteor tamen corde et scripto.* » Si je ne puis confesser ces choses de la langue, je les confesse du moins de la plume et du cœur. La parole de la vérité était dans le sanctuaire de quelques âmes pieuses; mais, pour nous servir d'une expression de l'Évangile, elle ne courait pas dans le monde.

1. « Sciens posse me aliter non salvari et tibi satisfacere nisi « per meritum, etc. » (Voyez, pour ces citations et d'autres semblables, Flacius, Catal. Test. Veritatis; Wolfii Lect. memorabiles; Müller's Reliquien, etc., etc.)

Cependant, si l'on ne confessait pas hautement la doctrine du salut, on ne craignait pas du moins, dans le sein même de l'Église de Rome, de se prononcer ouvertement contre les abus qui la déshonoraient. L'Italie elle-même eut alors ses témoins contre le sacerdoce. Le dominicain Savonarola s'éleva à Florence, en 1498, contre les vices insupportables de Rome. Mais la torture, le bûcher et l'inquisition en firent justice.

Geiler de Kaisersberg fut pendant trente-trois ans le grand prédicateur de l'Allemagne. Il attaqua avec force le clergé. « Les feuilles jaunissantes « d'un arbre, disait-il, indiquent que la racine « est malade : ainsi un peuple déréglé annonce « un sacerdoce corrompu. » « Si un homme dissolu « ne doit pas lire la messe, disait-il à son évêque, « chassez tous les prêtres de votre diocèse. » Le peuple, en entendant ce ministre courageux, s'accoutumait à voir soulever dans le sanctuaire même, le voile qui couvrait les turpitudes de ses conducteurs.

Cet état de choses dans l'Église même est important à signaler. Quand la sagesse d'en haut recommencera à proférer ses enseignements, il y aura partout des intelligences et des cœurs pour la comprendre. Quand le semeur sortira de nouveau pour semer, il se trouvera de la terre préparée à recevoir la semence. Quand la parole de la vérité viendra à retentir, elle rencontrera des échos. Quand la trompette fera entendre un son éclatant dans l'Église, plusieurs de ses enfants se prépareront au combat.

Nous sommes arrivés près de la scène sur laquelle Luther parut. Avant de commencer l'histoire de cette grande commotion qui fit jaillir dans tout son éclat la lumière de la vérité si long-temps cachée, qui, en renouvelant l'Église, renouvela tant de peuples, donna l'existence à d'autres, et créa une nouvelle Europe et une nouvelle chrétienté, jetons un coup d'œil sur ce qu'étaient alors les diverses nations au milieu desquelles s'accomplit cette révolution religieuse.

L'Empire était une confédération de divers états, qui avaient à leur tête un empereur. Chacun de ces états exerçait la souveraineté sur son propre territoire. La diète impériale, composée de tous les princes ou états souverains, exerçait le pouvoir législatif pour l'ensemble du corps germanique. L'empereur devait ratifier les lois, décrets ou recez de cette assemblée, et était chargé de leur publication et de leur exécution. Les sept princes les plus puissants avaient, sous le titre d'électeurs, le privilége de décerner la couronne impériale.

Les princes et états de la confédération germanique avaient été anciennement sujets des empereurs et tenaient d'eux leurs terres. Mais à l'époque de l'accession au trône de Rodolphe de Habsbourg (1273), avait commencé une période de troubles, pendant laquelle les princes, les villes libres, les évêques avaient acquis une grande indépendance aux dépens de la souveraineté impériale.

Le nord de l'Allemagne, habité principalement

par l'ancienne race saxonne, avait acquis le plus de liberté. L'empereur, sans cesse attaqué par les Turcs dans ses possessions héréditaires, devait ménager ces princes et ces peuples courageux, qui lui étaient alors nécessaires. Des villes libres, au nord, à l'ouest, au sud de l'Empire, étaient parvenues par leur commerce, leurs manufactures, leurs travaux en tout genre, à un haut degré de prospérité, et par cela même d'indépendance. La puissante maison d'Autriche, qui portait la couronne impériale, tenait sous sa main la plupart des états du midi de l'Allemagne, et surveillait de près tous leurs mouvements. Elle s'apprêtait à étendre sa domination sur tout l'Empire, et plus loin encore, quand la réformation vint mettre à ses envahissements une digue puissante et sauva l'indépendance européenne.

Si, aux temps de Paul, ou aux temps d'Ambroise, d'Augustin et de Chrysostome, ou même aux temps d'Anselme et de Bernard, on eût demandé quel serait le peuple dont Dieu se servirait pour réformer l'Église, on eût pensé peut-être aux contrées apostoliques, si illustres dans l'histoire du christianisme, à l'Asie, à la Grèce ou à Rome; peut-être aussi à cette Grande-Bretagne ou à cette France, où de grands docteurs avaient fait entendre leur voix; mais les regards ne se fussent point portés sur les barbares Germains. Toutes les contrées chrétiennes avaient brillé à leur tour dans l'Église; l'Allemagne seule était restée sans éclat. Ce fut elle pourtant qui fut choisie.

Dieu, qui prépara pendant quatre mille ans la

venue de son Messie, et qui fit passer par diverses dispensations, durant plusieurs siècles, le peuple où il devait naître, préparait aussi l'Allemagne, en secret, à l'insu des autres nations, et sans qu'elle s'en doutât elle-même, à devenir le berceau de la régénération religieuse, qui réveillerait plus tard les divers peuples de la chrétienté.

Comme la Judée, où le christianisme naquit, se trouvait au milieu de l'ancien monde, ainsi l'Allemagne était au centre de la chrétienté. Elle se présentait à la fois aux Pays-Bas, à l'Angleterre, à la France, à la Suisse, à l'Italie, à la Hongrie, à la Bohême, à la Pologne, au Danemark et à tout le nord; c'était dans le cœur de l'Europe que devait se développer le principe de la vie, et c'étaient ses battements qui devaient faire circuler à travers toutes les artères de ce grand corps, le sang généreux destiné à en vivifier tous les membres.

La constitution particulière que l'Empire avait reçue conformément aux dispensations de la Providence, favorisait la propagation d'idées nouvelles. Si l'Allemagne avait été une monarchie proprement dite, telle que la France ou l'Angleterre, la volonté arbitraire du souverain eût suffi pour arrêter long-temps les progrès de l'Évangile. Mais elle était une confédération. La vérité combattue dans un état pouvait, au delà d'une frontière très-rapprochée, être reçue avec faveur dans un autre. Il pouvait se former en peu de temps et en diverses localités de l'Empire, de puissants foyers de lumière, qui sauraient peu à peu percer les ténèbres et éclairer les peuples tout à l'entour.

La paix intérieure que Maximilien venait d'assurer à l'Empire, n'était pas moins favorable à la réformation. Long-temps les nombreux membres du corps germanique s'étaient plu à s'entre-déchirer. On n'avait vu que troubles, discordes, guerres sans cesse renaissantes, voisins contre voisins, villes contre villes, seigneurs contre seigneurs. Maximilien avait donné de solides bases à l'ordre public, en instituant la chambre impériale, appelée à juger tous les différends entre les divers états. Les peuples germaniques, après tant de troubles et d'inquiétudes, voyaient commencer une ère nouvelle de sûreté et de repos. Cet état de choses contribua puissamment à adoucir et à civiliser l'esprit national. On put, dans les cités et les campagnes pacifiées des Germains, rechercher et adopter des améliorations, que les discordes en eussent bannies. D'ailleurs, c'est au sein de la paix que l'Évangile aime à remporter ses triomphes. Ainsi Dieu avait voulu, quinze siècles auparavant, qu'Auguste présentât la terre pacifiée aux conquêtes bienfaisantes de la religion de Jésus-Christ. Néanmoins la réformation joua un double rôle dans cette paix qui commença alors pour l'Empire. Elle en fut la cause aussi bien que l'effet. L'Allemagne, quand Luther parut, offrait encore à l'œil observateur ce mouvement qui agite la mer après un temps prolongé d'orages. Le calme n'était pas assuré. Le premier souffle pouvait faire éclater de nouveau la tempête. Nous en verrons plus d'un exemple. La réformation, en imprimant une impulsion toute nouvelle aux peuples germaniques, détruisit pour toujours les an-

ciennes causes d'agitation. Elle mit fin au système de barbarie qui avait dominé jusqu'alors, et donna à l'Europe un système nouveau.

En même temps la religion de Jésus-Christ avait exercé sur l'Allemagne une influence qui lui est propre. Le tiers-état y avait pris de rapides développements. On voyait dans les diverses contrées de l'Empire, dans les villes libres en particulier, de nombreuses institutions propres à développer cette masse imposante d'un peuple. Les arts y fleurissaient. La bourgeoisie se livrait en sécurité aux tranquilles travaux et aux douces relations de la vie sociale. Elle devenait de plus en plus accessible aux lumières. Elle acquérait ainsi toujours plus de considération et d'autorité. Ce n'étaient pas des magistrats appelés souvent à faire plier leur conduite à des exigences politiques, ou des nobles, amateurs avant tout de la gloire des armes, ou un clergé avide et ambitieux, exploitant la religion comme sa propriété exclusive, qui devaient fonder en Allemagne la réformation. Elle devait être l'affaire de la bourgeoisie, du peuple, de la nation tout entière.

Le caractère particulier des Allemands devait se prêter spécialement à une réformation religieuse. Une fausse civilisation ne l'avait point délavé. Les semences précieuses que la crainte de Dieu dépose dans un peuple, n'avaient point été jetées au vent. Les mœurs antiques subsistaient encore. On retrouvait en Allemagne cette droiture, cette fidélité, cet amour du travail, cette persévérance, cette certaine disposition religieuse, que l'on y recon-

naît encore, et qui présage à l'Évangile plus de succès que le caractère léger, moqueur ou grossier, d'autres peuples de notre Europe.

Une autre circonstance contribuait peut-être aussi à rendre l'Allemagne un sol plus favorable au renouvellement du christianisme, que beaucoup d'autres pays. Dieu l'avait gardée. Il lui avait conservé ses forces pour le jour de l'enfantement. On ne l'avait pas vue déchoir quant à la foi, après une époque de force spirituelle, comme cela avait été le cas des nations de l'Asie, de la Grèce, de l'Italie, de la France et de la Grande-Bretagne. Jamais l'Évangile n'avait été apporté à la Germanie dans sa pureté primitive : ses premiers missionnaires lui transmirent déja une religion viciée à plus d'un égard. C'était une loi ecclésiastique, c'était une discipline spirituelle, que Boniface et ses successeurs avaient apportées aux Frisons, aux Saxons et aux autres peuples germains. La foi à la bonne nouvelle, cette foi qui réjouit le cœur de l'homme et le rend véritablement libre, leur était demeurée inconnue. Au lieu de se corrompre, la religion des Allemands s'était plutôt épurée; au lieu de déchoir, elle s'était relevée. On devait s'attendre à trouver chez ce peuple plus de vie, plus de force spirituelle, que chez ces nations déchues de la chrétienté, où de profondes ténèbres avaient succédé à la lumière de la vérité, et une corruption presque universelle à la sainteté des temps primitifs.

On peut faire une remarque analogue quant aux rapports extérieurs de la nation germanique avec

l'Église. Les peuples allemands avaient reçu de Rome le grand élément de la civilisation moderne, la foi. Culture, connaissances, législation, tout, sauf leur courage et leurs armes, leur était venu de la ville sacerdotale. Des liens étroits avaient attaché dès lors l'Allemagne à la papauté. La première était comme une conquête spirituelle de la seconde, et l'on sait ce que Rome a toujours su faire de ses conquêtes. Les autres peuples qui avaient possédé la foi et la civilisation avant que le pontife romain existât, étaient demeurés vis-à-vis de lui dans une plus grande indépendance. Mais cet assujettissement des Germains ne devait servir qu'à rendre la réaction plus puissante au moment du réveil. Quand les yeux de l'Allemagne s'ouvriront, elle déchirera avec indignation les langes dans lesquels on l'a tenue si long-temps captive. L'asservissement qu'elle a eu à subir lui donnera un plus grand besoin de délivrance et de liberté, et de forts champions de la vérité sortiront de cette maison de force et de discipline, où depuis des siècles tout son peuple était renfermé.

Si nous nous rapprochons plus particulièrement du temps de la réforme, nous trouvons dans le gouvernement de l'Allemagne de nouvelles raisons d'admirer la sagesse de celui par lequel les rois règnent et les gouvernements sont élevés. Il y avait alors quelque chose qui ressemblait assez à ce que la politique de nos jours a appelé « un « système de bascule. » Quand le chef de l'Empire était d'un caractère fort, sa puissance augmentait; quand au contraire il était faible, l'influence et

l'autorité des princes et des électeurs croissaient. On remarqua surtout sous Maximilien, prédécesseur de Charles-Quint, cette espèce de hausse et de baisse, qui donnait l'avantage tantôt à l'un, tantôt aux autres. Elle fut alors tout au désavantage de l'empereur. Les princes avaient souvent formé entre eux d'étroites alliances. Les empereurs eux-mêmes les en avaient sollicités dans le dessein de combattre avec eux quelque ennemi commun. Mais la force que ces alliances donnaient aux princes pour résister à un danger passager, pouvait se tourner plus tard contre les empiétements et la puissance de l'empereur. C'est ce qui alors arriva. Jamais les électeurs ne s'étaient sentis plus forts contre leur chef, qu'à l'époque de la réformation. Et le chef ayant pris parti contre elle, on comprend combien cette circonstance fut favorable à la propagation de l'Évangile.

De plus l'Allemagne s'était lassée de ce que Rome appelait, par dérision, « la patience des Germains. » Ceux-ci avaient en effet montré beaucoup de patience depuis les temps de Louis de Bavière. Dès lors les empereurs avaient posé les armes, et la tiare s'était placée sans contradiction au-dessus de la couronne des Césars. Mais le combat n'avait guère fait que se déplacer. Il était descendu de quelques étages. Ces mêmes luttes, dont les empereurs et les papes avaient donné le spectacle au monde, se renouvelèrent bientôt en petit dans toutes les villes de l'Allemagne, entre les évêques et les magistrats. La bourgeoisie avait ramassé le glaive qu'avaient laissé tomber les chefs de

l'Empire. Déja en 1329 les bourgeois de Francfort sur l'Oder avaient tenu tête avec intrépidité à tous leurs supérieurs ecclésiastiques; excommuniés pour être demeurés fidèles au margrave Louis, ils étaient restés vingt-huit ans sans messe, sans baptême, sans mariage, sans sépulture sacerdotale. Et puis, lors de la rentrée des moines et des prêtres, ils en avaient ri comme d'une farce et d'une comédie. Tristes écarts sans doute, mais dont le clergé était lui-même la cause. A l'époque de la réformation, l'opposition entre les magistrats et les ecclésiastiques s'était accrue. A tout moment les priviléges et les prétentions temporelles du clergé amenaient entre ces deux corps des frottements et des chocs. Si les magistrats ne voulaient point céder, les évêques et les prêtres recouraient imprudemment aux moyens extrêmes dont ils disposaient. Quelquefois le pape intervenait, et c'était pour donner l'exemple de la plus choquante partialité ou pour subir l'humiliante nécessité de laisser la victoire à une bourgeoisie opiniâtre et décidée à maintenir son droit. Ces luttes continuelles avaient rempli les villes de haine et de mépris pour le pape, les évêques et les prêtres.

Mais ce n'était pas seulement parmi les bourgmestres, les conseillers et les secrétaires de villes, que Rome et le clergé trouvaient des adversaires, ils en avaient aussi au-dessus et au-dessous de ces classes moyennes de la société. Dès le commencement du seizième siècle, la diète impériale déploya envers les envoyés du pape une inébranlable fermeté. En mai 1510, les États assemblés à Augs-

bourg remirent à l'empereur dix principaux griefs contre le pape et le clergé de Rome. En même temps la colère fermentait dans le peuple. Elle éclata, en 1512, dans les contrées du Rhin, et les paysans, indignés du joug qu'appesantissaient sur eux leurs souverains ecclésiastiques, formèrent alors entre eux l'alliance des souliers.

Ainsi partout, en haut et en bas, retentissait alors un bruit sourd, précurseur de la foudre qui allait bientôt éclater. L'Allemagne paraissait mûre pour l'œuvre dont le seizième siècle avait reçu la tâche. La Providence, qui marche lentement, avait tout préparé; et les passions même que Dieu condamne, devaient être tournées par sa main puissante à l'accomplissement de ses desseins.

Voyons ce qu'étaient les autres peuples.

Treize petites républiques, placées avec leurs alliés au centre de l'Europe, dans des montagnes qui en sont comme la citadelle, formaient un peuple simple et courageux. Qui eût été chercher dans ces obscures vallées ceux que Dieu choisirait pour être, avec des enfants des Germains, les libérateurs de l'Église? Qui eût pensé que de petites villes inconnues, sortant à peine de la barbarie, cachées derrière des monts inaccessibles, aux extrémités de lacs qui n'avaient aucun nom dans l'histoire, passeraient, en fait de christianisme, avant Jérusalem, Antioche, Éphèse, Corinthe et Rome? Néanmoins il en fut ainsi. Ainsi le voulut celui qui fait pleuvoir sur une ville, et qui ne fait point pleuvoir sur une autre; qui veut qu'une pièce de terre soit arrosée de pluie, et qu'une

autre pièce sur laquelle il n'a point plu demeure desséchée [1].

D'autres circonstances encore paraissaient devoir entourer de nombreux écueils la marche de la réformation au sein des populations helvétiques. Si dans une monarchie on avait à redouter les empêchements du pouvoir, on avait à craindre dans une démocratie la précipitation du peuple. Cette réforme, qui dans les états de l'Empire devait s'avancer lentement, marcher pas à pas, pouvait, il est vrai, se décider en un jour dans les conseils souverains des républiques suisses. Mais il fallait se garder d'une hâte imprudente, qui, ne pouvant attendre le moment favorable, introduirait brusquement des innovations, utiles d'ailleurs, et compromettrait ainsi la paix publique, la constitution de l'État, et l'avenir même de la réformation.

Mais la Suisse avait eu aussi ses préparations. C'était un arbre sauvage, mais généreux, qui avait été gardé au fond des vallées, pour y greffer un jour un fruit d'une grande valeur. La Providence avait répandu parmi ce peuple nouveau des principes de courage, d'indépendance et de liberté, destinés à développer tout leur pouvoir quand l'heure de la lutte avec Rome sonnerait. Le pape avait donné aux Suisses le titre de protecteurs de la liberté de l'Église. Mais il semble qu'ils eussent pris cette dénomination d'honneur dans un tout autre sens que le pontife. Si leurs soldats gardaient le pape près de l'ancien capitole, leurs

1. Amos.

citoyens, au sein de leurs Alpes, gardaient avec soin leurs libertés religieuses contre les atteintes du pape et du clergé. Il était défendu aux ecclésiastiques d'avoir recours à une juridiction étrangère. La « lettre des prêtres » (Pfaffenbrief 1370) était une énergique protestation de la liberté suisse contre les abus et la puissance du clergé. Zurich se distinguait entre tous ces états par son opposition courageuse aux prétentions de Rome. Genève, à l'autre extrémité de la Suisse, luttait avec son évêque. Sans doute l'amour de l'indépendance politique pouvait faire oublier à plusieurs de ses citoyens la liberté véritable; mais Dieu voulut que cet amour en portât d'autres à recevoir une doctrine qui affranchirait la nation. Ces deux villes se signalèrent entre toutes les autres dans la grande lutte que nous avons entrepris de décrire.

Mais si les villes helvétiques, accessibles à toute amélioration, devaient être entraînées des premières dans le mouvement de la réforme, il ne devait pas en être ainsi des peuples des montagnes. On eût cru que ces peuplades, plus simples et plus énergiques encore que leurs confédérés des villes, eussent embrassé avec ardeur une doctrine dont la simplicité et la force sont les caractères essentiels; mais celui qui a dit : Alors deux hommes seront dans un champ, l'un sera pris, et l'autre laissé [1], laissa les hommes des montagnes, en prenant ceux de la plaine. Peut-être un observateur attentif eût-il su discerner quelques symptômes de cette différence qui allait se prononcer

1. S. Matth., XXIV.

entre les habitants des villes et ceux du haut pays. Les lumières n'étaient pas parvenues si haut. Ces cantons fondateurs de la liberté suisse, fiers du rôle qu'ils avaient rempli dans la grande lutte de l'indépendance, n'étaient pas disposés à imiter facilement leurs cadets de la plaine. Pourquoi changer cette foi avec laquelle ils avaient chassé l'Autriche et qui avait consacré par des autels toutes les places de leurs triomphes? Leurs prêtres étaient les seuls conducteurs éclairés auxquels ils pussent avoir recours; leur culte, leurs fêtes faisaient diversion à la monotonie de leur vie tranquille, et rompaient agréablement le silence de leurs paisibles retraites. Ils demeurèrent fermés aux innovations religieuses.

En passant les Alpes, nous nous trouvons dans cette Italie qui était, aux yeux d'un grand nombre, la terre sainte de la chrétienté. D'où l'Europe eût-elle attendu le bien de l'Église, si ce n'est de l'Italie, si ce n'est de Rome? La puissance qui amenait tour à tour sur le siége pontifical tant de caractères divers, ne pouvait-elle pas un jour y placer un pontife qui devînt un instrument de bénédictions pour les héritages du Seigneur? Si même on devait désespérer des pontifes, n'y avait-il pas là des évêques, des conciles qui réformeraient l'Église? Il ne sort rien de bon de Nazareth : mais de Jérusalem, mais de Rome!.... Telles pouvaient être les pensées des hommes : mais Dieu pensa tout autrement. Il dit: « Que celui qui est « souillé, se souille encore[1] », et il abandonna l'Ita-

1. Apoc., XXII.

lie à ses injustices. Des causes nombreuses devaient contribuer à priver ce malheureux pays de la lumière de l'Évangile. Ses divers états, toujours rivaux, souvent ennemis, se heurtaient violemment, quand quelque commotion venait les ébranler. Cette terre d'une antique gloire était tour à tour en proie à des guerres intestines et à des invasions étrangères. Les ruses de la politique, la violence des factions, l'agitation des armes paraissaient devoir seules y dominer, et semblaient en bannir pour long-temps l'Évangile et sa paix.

D'ailleurs, l'Italie brisée, hachée, sans unité, paraissait peu propre à recevoir une impulsion commune. Chaque frontière était une barrière nouvelle où serait arrêtée la vérité, s'il lui prenait envie de traverser les Alpes ou d'aborder sur ses riantes rives. La papauté, il est vrai, rêvait alors une unité italienne. Elle eût voulu, comme le disait le pape Jules, chasser les *barbares*, c'est-à-dire les princes étrangers; et elle planait, comme un oiseau de proie, sur les membres tronqués et palpitants du corps de l'ancienne Italie. Mais si elle fût parvenue à ses fins, on peut croire que la réformation n'en eût pas été plus facile.

Et si la vérité devait venir du nord, comment les Italiens, si éclairés, si raffinés dans leur goût, et d'une vie sociale à leurs yeux si exquise, eussent-ils pu condescendre à recevoir quelque chose des barbares germains? Leur orgueil élevait entre eux et la réformation une barrière plus haute que les Alpes. Mais la culture même de leur esprit

était un obstacle encore plus grand que la présomption de leur cœur. Des hommes qui admiraient l'élégance d'un sonnet bien cadencé plus que la majesté et la simplicité des Écritures, étaient-ils un sol propice à la semence de la parole de Dieu ? Une fausse civilisation est, de tous les divers états des peuples, celui qui répugne le plus à l'Évangile.

Enfin, quoi qu'il en fût, Rome demeurait Rome pour l'Italie. Non-seulement la puissance temporelle des papes portait les divers partis italiens à rechercher à tout prix leur alliance et leur faveur, mais encore la domination universelle de Rome offrait plus d'un avantage à l'avarice et à la vanité des autres états ultramontains. Dès qu'il s'agissait d'émanciper de Rome le reste du monde, l'Italie redeviendrait Italie; les querelles domestiques ne prévaudraient pas en faveur du système étranger; et il suffirait d'atteintes portées au chef de la famille péninsulaire, pour ranimer aussitôt les affections et les intérêts communs long-temps assoupis.

La réformation avait donc peu de chances de ce côté-là. Néanmoins il se trouva aussi au-delà des monts des ames préparées pour recevoir la lumière évangélique, et l'Italie ne fut pas alors entièrement déshéritée.

L'Espagne avait ce que n'avait pas l'Italie, un peuple sérieux, noble, dont l'esprit religieux a résisté même à l'épreuve décisive du dix-huitième siècle et de la révolution, et s'est conservé jusqu'à nos jours. De tout temps ce peuple a compté parmi

les membres de son clergé des hommes de piété et de science, et il était assez éloigné de Rome pour pouvoir facilement secouer son joug. Il est peu de nations où l'on pût espérer plus raisonnablement un renouvellement de ce christianisme primitif, que l'Espagne avait probablement reçu de saint Paul lui-même. Et pourtant l'Espagne ne se leva point alors parmi les peuples. Elle fut destinée à accomplir cette parole de la sagesse divine: « Les premiers seront les derniers. » Diverses circonstances préparaient ce triste avenir.

L'Espagne, vu sa position isolée et son éloignement de l'Allemagne, ne devait ressentir que de faibles secousses de ce grand tremblement de terre qui agita si violemment l'Empire. Elle avait d'ailleurs à s'occuper de trésors bien différents de ceux que la parole de Dieu présentait alors aux peuples. Le Nouveau-Monde éclipsa le monde éternel. Une terre toute neuve, et qui semblait être d'argent et d'or, enflammait toutes les imaginations. Un désir ardent de s'enrichir ne laissait pas de place dans un cœur espagnol à de plus nobles pensées. Un clergé puissant, ayant à sa disposition des échafauds et des trésors, dominait dans la péninsule. L'Espagnol rendait volontiers à ses prêtres une servile obéissance, qui, le déchargeant de toute préoccupation spirituelle, le laissait libre de se livrer à ses passions et de courir le chemin des richesses, des découvertes et des continents nouveaux. Victorieuse des Maures, elle avait, au prix du sang le plus noble, fait tomber le croissant des murs de Grenade et de beaucoup d'autres cités,

et planté à sa place la croix de Jésus-Christ. Ce grand zèle pour le christianisme, qui paraissait devoir donner de vives espérances, tourna contre la vérité : car comment l'Espagne catholique, qui avait vaincu l'infidélité, ne s'opposerait-elle pas à l'hérésie? Comment ceux qui avaient chassé Mahomet de leurs belles contrées, y laisseraient-ils pénétrer Luther? Leurs rois firent même davantage : ils armèrent leurs flottes contre la réformation; ils allèrent la chercher, pour la vaincre, en Hollande et en Angleterre. Mais ces attaques firent grandir les nations assaillies; et bientôt leur puissance écrasa l'Espagne. Ainsi ces régions catholiques perdirent par la réformation cette prospérité temporelle même, qui leur avait fait primitivement rejeter la liberté spirituelle de l'Évangile. Néanmoins c'était un peuple généreux et fort, celui qui habitait au-delà des Pyrénées. Plusieurs de ses nobles enfants, avec la même ardeur, mais avec plus de lumière que ceux qui avaient livré leur sang au fer des Arabes, vinrent déposer l'offrande de leur vie sur les bûchers de l'inquisition.

Il en était à peu près du Portugal comme de l'Espagne : Emmanuel-l'Heureux lui donnait un « siècle d'or » qui devait le rendre peu propre au renoncement que l'Évangile exige. La nation portugaise, se précipitant sur les routes récemment découvertes des Indes orientales et du Brésil, tournait le dos à l'Europe et à la réformation.

Peu de pays semblaient devoir être plus disposés que la France à recevoir la doctrine évangélique. Toute la vie intellectuelle et spirituelle du moyen

âge s'était presque concentrée en elle. On eût dit que les sentiers y étaient partout battus pour une grande manifestation de la vérité. Les hommes les plus opposés et dont l'influence avait été la plus puissante sur les peuples français, se trouvaient avoir quelque affinité avec la réformation. Saint Bernard avait donné l'exemple de cette foi du cœur, de cette piété intérieure, qui est le plus beau trait de la réforme. Abeilard avait porté dans l'étude de la théologie ce principe rationnel qui, incapable de construire ce qui est vrai, est puissant pour détruire ce qui est faux. De nombreux soi-disant hérétiques avaient ravivé dans les provinces françaises les flammes de la parole de Dieu. L'université de Paris s'était posée en face de l'Église, et n'avait pas craint de la combattre. Au commencement du quinzième siècle, les Clémangis et les Gerson avaient parlé avec la plus noble hardiesse. La pragmatique-sanction avait été un grand acte d'indépendance, et paraissait devoir être le palladium des libertés gallicanes. Les nobles français, si nombreux, si jaloux de leur prééminence, et qui à cette époque venaient de se voir enlever peu à peu leurs priviléges au profit de la puissance royale, devaient se trouver disposés en faveur d'une révolution religieuse qui pouvait leur rendre un peu de l'indépendance qu'ils avaient perdue. Le peuple, vif, intelligent, susceptible d'émotions généreuses, était accessible, autant ou plus que tout autre, à la vérité. Il semblait que la réformation dût être, en ces contrées, comme l'enfantement qui couronnerait le long travail de

plusieurs siècles. Mais le char de la France, qui depuis tant de générations semblait se précipiter dans le même sens, tourna brusquement au moment de la réforme, et prit une direction toute contraire. Ainsi le voulut celui qui conduit les nations et leurs chefs. Le prince qui était alors assis sur le char et tenait les rênes, qui, amateur des lettres, semblait, entre tous les chefs de la catholicité, devoir être le premier à se précipiter dans le sens de la réforme, jeta son peuple dans une autre voie. Les symptômes de plusieurs siècles furent déçus, et l'élan imprimé à la France vint échouer contre l'ambition et le fanatisme de ses rois. Les Valois la privèrent de ce qui devait lui appartenir. Peut-être si elle avait reçu l'Évangile, fût-elle devenue trop puissante. Dieu voulut prendre des peuples plus faibles et des peuples qui n'étaient pas encore, pour en faire les dépositaires de la vérité. La France, après avoir été presque réformée, se retrouva finalement catholique romaine. L'épée des princes, mise dans la balance, la fit tomber vers Rome. Hélas ! un autre glaive, celui des réformés eux-mêmes, assura la perte de la réformation. Les mains qui s'habituèrent à l'épée se désapprirent à prier. C'est par le sang de ses confesseurs et non par celui de ses adversaires, que l'Évangile triomphe. Ce sang, répandu par l'épée de ses défenseurs, éteint ses flammes et l'étouffe. François Ier se hâta dès le commencement de son règne de sacrifier à la papauté la pragmatique-sanction, et de lui substituer un concordat qui était tout au détriment de la France et à l'avantage de

la couronne et du pape. Soutenant de son glaive les droits des protestants allemands en guerre avec son rival, ce « père des sciences » le plongeait en même temps jusqu'à la poignée, dans le cœur de ses sujets réformés. Ses successeurs firent par fanatisme, par faiblesse, ou pour apaiser le cri de leur conscience coupable, ce qu'il avait fait par ambition. Ils rencontrèrent une résistance puissante; mais ce ne fut pas toujours celle que les martyrs des premiers siècles avaient opposée aux païens. La force des protestants fut leur faiblesse; leur triomphe amena leur chute.

Les Pays-Bas étaient alors l'une des contrées les plus florissantes de l'Europe. Il s'y trouvait un peuple industrieux, éclairé par les nombreux rapports qu'il soutenait avec les diverses parties du monde, plein de courage, passionné pour son indépendance, ses priviléges et sa liberté. Aux portes de l'Allemagne, il devait être l'un des premiers à entendre le bruit de la réformation : il était capable de la recevoir. Mais le sort de ce peuple fut partagé. La vérité fut donnée aux plus pauvres. Ceux qui avaient faim furent remplis de biens, et les riches furent renvoyés à vide. Les Pays-Bas, qui avaient toujours été dans des rapports plus ou moins intimes avec l'Empire, étaient devenus depuis quarante ans la possession de l'Autriche, et échurent après Charles-Quint, à la branche espagnole, au farouche Philippe. Les princes et les gouverneurs de ce malheureux pays y écrasèrent l'Évangile sous leurs pieds et y marchèrent dans le sang des martyrs. Deux parties bien distinctes com-

posaient ces provinces. L'une, plus au sud, regorgeait de richesses; elle céda. Comment toutes ces manufactures portées à la plus haute perfection; comment cet immense commerce par terre et par mer; comment Bruges, ce grand entrepôt du négoce du nord, Anvers, cette reine des cités commerçantes, eussent-elles pu s'accommoder d'une lutte longue et sanglante pour les objets de la foi? Mais les provinces septentrionales, défendues par leurs dunes, la mer, leurs eaux intérieures, et plus encore par la simplicité de leurs mœurs, et la résolution de tout perdre plutôt que l'Évangile, non-seulement sauvèrent leurs franchises, leurs privilèges et leur foi, mais encore conquirent leur indépendance et une glorieuse nationalité.

L'Angleterre ne semblait guère promettre ce qu'elle a depuis tenu. Refoulée du continent, où elle s'était long-temps obstinée à conquérir la France, elle commençait à porter ses regards vers l'Océan, comme vers le royaume qui devait être le vrai but de ses conquêtes, et dont l'héritage lui était réservé. Convertie à deux reprises au christianisme, une fois sous les anciens Bretons, une seconde fois sous les Anglo-Saxons, elle payait alors très-dévotement à Rome le denier annuel de saint Pierre. Cependant elle était réservée à de hautes destinées. Maîtresse de l'Océan, et présente à la fois dans toutes les parties du globe, elle devait être un jour, avec un peuple qu'elle enfanterait, la main de Dieu pour répandre les semences de la vie dans les îles les plus lointaines et dans les plus vastes continents. Déja quelques circon-

stances préludaient à ses destinées; de grandes lumières avaient brillé dans les îles britanniques, et il en restait quelques lueurs. Une foule d'étrangers, artistes, négociants, ouvriers, venus des Pays-Bas, de l'Allemagne, et d'autres contrées encore, remplissaient leurs cités et leurs ports. Les nouvelles idées religieuses y seraient donc facilement et promptement transportées. Enfin l'Angleterre avait alors pour roi un prince bizarre, qui, doué de quelques connaissances et de beaucoup de courage, changeait à tout moment de projets et d'idées, et tournait de côté et d'autre, suivant le sens dans lequel soufflaient ses violentes passions. Il se pouvait que l'une des inconséquences de Henri VIII fût un jour favorable à la réforme.

L'Écosse était alors agitée par les partis. Un roi de cinq ans, une reine régente, des grands ambitieux, un clergé influent, tiraillaient en tout sens cette nation courageuse. Elle devait néanmoins briller un jour au premier rang parmi celles qui recevraient la réformation.

Les trois royaumes du nord, le Danemark, la Suède, et la Norwége, étaient unis sous un sceptre commun. Ces peuples rudes et amateurs des armes semblaient avoir peu de rapports avec la doctrine de l'amour et de la paix. Cependant, par leur énergie même, ils étaient peut-être plus disposés à recevoir la force de la doctrine évangélique que les peuples du midi. Mais, fils de guerriers et de pirates, ils apportèrent, ce semble, un caractère trop belliqueux dans la cause protestante : leur épée la défendit plus tard avec héroïsme.

La Russie, acculée aux derrières de l'Europe, n'avait que peu de relations avec les autres états. D'ailleurs elle appartenait à la communion grecque. La réformation qui s'accomplit dans l'Église d'Occident exerça peu ou point d'influence sur celle d'Orient.

La Pologne semblait bien préparée à une réforme. Le voisinage des chrétiens de Bohême et de Moravie l'avait disposée à recevoir l'impulsion évangélique, que le voisinage de l'Allemagne devait promptement lui communiquer. Déjà en 1500, la noblesse de la grande Pologne avait demandé la coupe pour le peuple, en en appelant aux usages de l'Église primitive. La liberté dont on jouissait dans ses villes, l'indépendance de ses seigneurs, en faisaient un refuge assuré pour des chrétiens persécutés dans leur patrie. La vérité qu'ils y apportaient y fut reçue avec joie par un grand nombre de ses habitants. C'est un des pays où, de nos jours, elle a le moins de confesseurs.

La flamme de réformation qui depuis longtemps avait lui en Bohême, y avait été presque éteinte dans le sang. Néanmoins de tristes débris échappés au carnage subsistaient encore pour voir le jour que Hüs avait pressenti.

La Hongrie avait été déchirée par des guerres intestines; sous le gouvernement de princes sans caractère et sans expérience, qui avaient fini par attacher à l'Autriche le sort de leur peuple, en plaçant cette maison puissante parmi les héritiers de leur couronne.

Tel était l'état de l'Europe au commencement du

seizième siècle, qui devait opérer une si puissante transformation dans la société chrétienne.

Mais nous l'avons dit : c'est sur le vaste plateau de l'Allemagne, et particulièrement dans Wittemberg, cette ville centrale de l'Empire, que doit commencer le grand drame de la réformation.

Voyons quels furent les personnages qui en formèrent comme le prologue, qui préparèrent l'œuvre dont Luther devait être dans la main de Dieu le héros, ou qui même en aidèrent les premiers efforts.

De tous les électeurs de l'Empire, le plus puissant était alors Frédéric de Saxe, surnommé le Sage. Dieu le choisit pour être comme un arbre à l'abri duquel la semence de la vérité pût pousser son premier jet, sans être déracinée par les tempêtes du dehors.

Né à Torgau, en 1463, il montra dès sa jeunesse beaucoup d'amour pour les sciences, la philosophie et la piété. Parvenu en 1487, avec son frère Jean, au gouvernement des états héréditaires de sa famille, il reçut alors de l'empereur Frédéric III, la dignité électorale. En 1493, le pieux prince entreprit un pèlerinage au saint-sépulcre. Henri de Schaumbourg l'arma dans ce lieu vénéré « chevalier du saint-sépulcre. » Il revint en Saxe, dans le milieu de l'année suivante. En 1502, il fonda l'université de Wittemberg, qui devait être la pépinière de la réformation.

Quand la lumière parut, il n'embrassa aucun parti, mais il se trouva là pour la garantir. Nul

n'était plus propre à le faire; il possédait l'estime générale et avait en particulier toute la confiance de l'empereur. Il le remplaçait même quand Maximilien était absent de l'Empire. Sa sagesse ne consistait pas dans les pratiques habiles d'une politique rusée, mais dans une prudence éclairée et prévoyante, dont la première loi était de ne jamais porter atteinte par intérêt propre aux lois de l'honneur et de la religion.

En même temps, il sentait en son cœur la puissance de la parole de Dieu. Un jour que le vicaire-général, Staupitz, se trouvait avec lui, la conversation tomba sur ceux qui font au peuple de belles déclamations. «Tous les discours, dit l'électeur, qui « ne sont remplis que de subtilités et de traditions « humaines, sont admirablement froids, sans nerf « et sans force, puisque l'on ne peut rien avancer « de subtil qu'une autre subtilité ne puisse le dé« truire. » L'Écriture sainte seule est revêtue de tant de puissance et de majesté, que détruisant toutes nos savantes machines à raisonnement, elle nous presse et nous oblige à dire : « Jamais homme « n'a ainsi parlé. » Staupitz ayant témoigné qu'il se rangeait tout à fait à cet avis, l'électeur lui tendit cordialement la main, et lui dit : « Promettez-moi « que vous penserez toujours de même[1]. »

Frédéric était précisément le prince qu'il fallait au berceau de la réformation. Trop de faiblesse de la part des amis de cette œuvre l'eût laissée écraser. Trop de précipitation eût fait trop tôt

1. Luth. Epp.

éclater l'orage, qui, dès son origine, commença sourdement à se former contre elle. Frédéric fut modéré, mais fort. Il eut cette vertu chrétienne, que Dieu a demandée de tout temps à ceux qui adorent ses voies. Il attendit Dieu. Il mit en pratique le sage avis de Gamaliel. Si ce dessein est un ouvrage des hommes, il se détruira de lui-même. S'il vient de Dieu, vous ne pourrez le détruire[1]. « Les choses, disait ce prince à l'un des hommes « les plus éclairés de son temps, Spengler de Nu« remberg, en sont venues à un tel point, que les « hommes ne peuvent plus rien y faire, Dieu seul « doit agir. C'est pourquoi nous remettons en ses « mains puissantes ces grands événements qui « sont trop difficiles pour nous. » La Providence fut admirable dans le choix qu'elle fit d'un tel prince, pour protéger son œuvre dans ses faibles commencements.

Maximilien Ier, qui porta la couronne impériale depuis 1493 à 1519, peut être placé au nombre de ceux qui contribuèrent à préparer la réformation. Il donna aux autres princes de l'Empire et à toute l'Allemagne l'exemple de l'enthousiasme pour les lettres et les sciences. Il fut moins que tout autre, amateur des papes et eut même quelque temps l'idée d'accaparer la papauté. On ne peut dire ce qu'elle fût devenue en ses mains; mais on peut au moins supposer, d'après ce trait, qu'une puissance rivale du pape, telle que la réformation, n'eût pas compté l'empereur d'Allemagne parmi ses adversaires les plus acharnés.

1. Actes V.

Il se trouvait, même parmi les princes de l'Église romaine, des hommes vénérables que de saintes études et une sincère piété avaient préparés à l'œuvre divine qui allait se faire dans le monde. Christophe de Stadion, évêque d'Augsbourg, connaissait et aimait la vérité; mais il eût dû tout sacrifier pour en faire une profession courageuse.... Laurent de Bibra, évêque de Wurzbourg, homme honnête, pieux et sage, honoré de l'empereur et des princes, parlait franchement contre la corruption de l'Église. Mais il mourut en 1519, trop tôt pour la réformation. Jean VI, évêque de Meissen, avait coutume de dire : « Toutes les fois que je lis « la Bible, j'y trouve une autre religion que celle « qu'on nous enseigne. » Jean Thurzo, évêque de Breslau, fut appelé par Luther « le meilleur de tous « les évêques de son siècle [1]. » Mais il mourut en 1520. Conrad, abbé d'Einsiedeln, fut l'ami de Zwingle. Guillaume Briçonnet, évêque de Meaux, contribua puissamment à la réformation de la France. Qui peut dire à quel point la piété éclairée de ces évêques et de beaucoup d'autres aida à préparer dans leur diocèse et plus loin encore, la grande œuvre de la réforme ?

Mais il était réservé à des hommes d'une moins grande puissance que ces princes et ces évêques, d'être les principaux instruments de la providence de Dieu, pour préparer la réformation. Ce furent les lettrés et les savants nommés les *humanistes*, qui exercèrent sur leur siècle la plus grande influence.

1. Luth. Epp. I., p. 524.

Il y avait alors guerre ouverte entre ces disciples des lettres et les théologiens scolastiques. Ceux-ci voyaient avec effroi les grands mouvements qui s'opéraient dans le domaine de l'intelligence, et pensaient que l'immobilité et les ténèbres seraient la garde la plus sûre de l'Église. C'était pour sauver Rome qu'ils combattaient la renaissance des lettres, mais ils contribuèrent ainsi à la perdre. Rome y fut pour beaucoup. Un instant égarée, sous le pontificat de Léon X, elle abandonna ses vieux amis et serra dans ses bras ses jeunes adversaires. La papauté et les lettres formèrent un accord qui semblait devoir rompre l'antique alliance du monachisme et de la papauté. Les papes ne virent pas au premier abord que ce qu'ils avaient pris pour un jouet, était un glaive qui pouvait leur donner la mort. De même dans le siècle dernier, on vit des princes recevoir à leur cour une politique et une philosophie qui, s'ils en eussent subi toute l'influence, eussent renversé leurs trônes. L'alliance ne dura pas long-temps. Les lettres avancèrent, sans se soucier nullement de ce qui pouvait porter atteinte à la puissance de leur patron. Les moines et les scolastiques comprirent qu'abandonner le pape c'était s'abandonner eux-mêmes. Et le pape, malgré le patronage passager qu'il accorda aux beaux-arts, n'en prit pas moins, quand il en eut le désir, les mesures les plus opposées à l'esprit du temps.

C'était un spectacle plein de vie que celui que présentait alors la renaissance des lettres. Esquissons quelques traits de ce tableau, et choisissons

ceux qui se trouvent dans le rapport le plus intime avec la renaissance de la foi.

Pour que la vérité triomphât, il fallait d'abord que les armes par lesquelles elle devait vaincre, fussent sorties des arsenaux où depuis des siècles elles étaient enfouies. Ces armes c'étaient les saintes écritures du vieux et du nouveau Testament. Il fallait ranimer dans la chrétienté l'amour et l'étude des saintes lettres grecques et hébraïques. L'homme que la providence de Dieu choisit pour cette œuvre, s'appela Jean Reuchlin.

Une très-belle voix d'enfant se faisait remarquer dans le chœur de l'église de Pforzheim. Elle attira l'attention du margrave de Bade. C'était celle d'un jeune garçon, de manières agréables et d'un caractère enjoué, Jean Reuchlin, fils d'un honnête bourgeois du lieu. Le margrave lui accorda bientôt toute sa faveur, et le choisit en 1473 pour accompagner son fils Frédéric à l'université de Paris.

Le fils de l'huissier de Pforzheim arriva avec le prince, le cœur transporté de joie, dans cette école la plus célèbre de tout l'Occident. Il y trouva le Spartiate Hermonymos, Jean Weissel, surnommé *la lumière du monde*, et il eut ainsi l'occasion d'étudier sous des maîtres habiles, le grec et l'hébreu, dont il n'y avait alors aucun professeur en Allemagne, et dont un jour il devait être le restaurateur dans la patrie de la réformation. Le jeune et pauvre Allemand copiait pour des étudiants riches, les chants d'Homère, les discours d'Isocrate, et gagnait ainsi de quoi continuer ses études et s'acheter des livres.

Mais voici d'autres choses qu'il entend de la bouche de Weissel, et qui font sur son esprit une impression puissante. « Les papes peuvent se trom-
« per. Toutes satisfactions d'hommes sont un blas-
« phème contre Christ, qui a réconcilié et justifié
« parfaitement l'espèce humaine. A Dieu seul appar-
« tient le pouvoir de donner une entière absolu-
« tion. Il n'est point nécessaire de confesser ses
« péchés aux prêtres. Il n'y a point de purgatoire,
« à moins que ce ne soit Dieu lui-même, qui est
« un feu dévorant et qui purifie de toute souil-
« lure. »

A peine âgé de vingt ans, Reuchlin enseigne à Bâle la philosophie, le grec et le latin; et l'on entend, ce qui était alors un miracle, un Allemand parler grec.

Les partisans de Rome commencent à s'inquiéter, en voyant des esprits généreux fouiller dans ces antiques trésors. « Les Romains font la moue,
« disait Reuchlin, et poussent des cris, prétendant
« que tous ces travaux littéraires sont contraires à
« la piété romaine, puisque les Grecs sont schisma-
« tiques. Oh! que de peines, que de souffrances
« à endurer, pour ramener enfin l'Allemagne à la
« sagesse et à la science! »

Bientôt après Eberhard de Würtemberg appela Reuchlin à Tubingue pour orner cette université naissante, et en 1487, il le conduisit avec lui en Italie. Chalkonydas, Aurispa, Jean Pic de la Mirandole, devinrent, à Florence, ses compagnons et ses amis. Et à Rome, lorsque Eberhard reçut du pape, entouré de ses cardinaux, une audience so-

lennelle, Reuchlin prononça un discours d'une latinité si pure et si élégante, que l'assemblée, qui n'attendait rien de pareil d'un barbare Germain, fut dans le plus grand étonnement, et que le pape s'écria : « Certainement cet homme mérite d'être « mis à côté des meilleurs orateurs de la France et « de l'Italie. »

Dix ans plus tard, Reuchlin fut obligé de se réfugier à Heidelberg, à la cour de l'électeur Philippe, pour échapper à la vengeance du successeur d'Eberhard. Philippe, d'accord avec Jean de Dalberg, évêque de Worms, son ami et son chancelier, s'efforçait de répandre les lumières, qui commençaient à poindre de toutes parts dans l'Allemagne. Dalberg avait fondé une bibliothèque, dont l'usage était ouvert à tous les savants. Reuchlin fit sur ce nouveau théâtre de grands efforts pour détruire la barbarie de son peuple.

Envoyé à Rome par l'électeur, en 1498, pour une importante mission, il profite de tout le temps et de tout l'argent qui lui reste, soit pour faire de nouveaux progrès dans la langue hébraïque, auprès du savant israélite Abdias Sphorne, soit pour acheter tout ce qu'il peut trouver de manuscrits hébreux et grecs, avec le dessein de s'en servir, comme d'autant de flambeaux, pour accroître dans sa patrie le jour qui commence à paraître.

Un Grec illustre, Argyropylos, expliquait dans cette métropole à un auditoire nombreux, les antiques merveilles de la littérature de son peuple. Le savant ambassadeur se rend avec sa suite à la salle où ce docteur enseignait, et au moment où

il y entre il salue le maître, et déplore le malheur de la Grèce expirante sous les coups des Ottomans. L'Hellène étonné demande à l'Allemand : « D'où « es-tu, et comprends-tu le grec? » Reuchlin répond : « Je suis un Germain et je n'ignore pas entiè« rement ta langue. » Sur la demande d'Argyropylos, il lit et explique un morceau de Thucydide, que le professeur avait en ce moment sous les yeux. Alors Argyropylos, saisi d'étonnement et de douleur, s'écrie : « Hélas ! hélas ! la Grèce chassée « et fugitive est allée se cacher au-delà des « Alpes ! »

C'est ainsi que les fils de la rude Germanie et ceux de l'antique et savante Grèce se rencontraient dans les palais de Rome, que l'Orient et l'Occident se donnaient la main dans ce rendez-vous du monde, et que l'un versait dans les bras de l'autre ces trésors intellectuels qu'il avait sauvés en toute hâte de la barbarie des Ottomans. Dieu, quand ses desseins le demandent, rapproche en un instant, par quelque grande catastrophe, ce qui semblait devoir demeurer toujours éloigné.

A son retour en Allemagne, Reuchlin put rentrer en Würtemberg. C'est alors surtout qu'il fit ces travaux qui furent si utiles à Luther et à la réformation. Il traduisit et expliqua les psaumes pénitentiaux, publia, le premier en Allemagne, une grammaire et un dictionnaire hébraïques, et corrigea la Vulgate.

Mais ce n'était pas seulement par ses écrits, c'était aussi par sa vie que Reuchlin cherchait à

avancer le règne de la vérité. Son influence sur la jeunesse était grande, et qui peut mesurer à cet égard tout ce que lui doit la réformation ? Nous n'en citerons qu'un exemple. Un jeune homme, son cousin, fils d'un artiste, célèbre comme fabricant d'armes, nommé *Schwarzerd*, vint loger chez sa sœur Élisabeth, afin d'étudier sous sa direction. Reuchlin, rempli de joie en voyant le génie et l'application du jeune disciple, l'adopta. Conseils, présents de livres, exemples, il n'épargna rien de ce qui pouvait faire de son parent un homme utile à l'Église et à la patrie. Il se réjouissait de voir son œuvre prospérer sous ses yeux, et trouvant le nom allemand Schwarzerd trop barbare, il le traduisit en grec, selon la coutume du temps, et nomma le jeune étudiant *Melanchton*. C'est l'illustre ami de Luther.

Bientôt le pacifique Reuchlin se trouva entraîné bien malgré lui dans une guerre violente, qui fut un des préludes de la réformation.

Il y avait à Cologne un juif baptisé, nommé Pfefferkorn, intimement lié avec l'inquisiteur Hochstraten. Cet homme et les dominicains sollicitèrent et obtinrent de l'empereur Maximilien, peut-être dans de bonnes intentions, un ordre en vertu duquel les juifs devaient apporter tous leurs livres hébreux (la Bib e exceptée), à la maison-de-ville du lieu où ils résidaient. Là ces écrits devaient être brûlés. On alléguait pour raison qu'ils étaient remplis de blasphèmes contre Jésus. Il faut avouer qu'ils étaient au moins pleins d'inepties, et que les juifs eux-mêmes n'eussent pas perdu grand'-

chose à l'exécution que l'on préméditait. Cependant ils ne pensaient pas de même, et nul n'avait le droit de leur enlever des ouvrages qui étaient à leurs yeux d'un grand prix. D'ailleurs les dominicains pouvaient bien avoir d'autres motifs que leur zèle pour l'Évangile. Il est probable qu'ils espéraient extorquer ainsi des juifs de fortes rançons.

L'empereur demanda à Reuchlin de donner son avis sur ces ouvrages. Le savant docteur désigna expressément les livres écrits contre le christianisme, les livrant au sort qu'on leur destinait; mais il chercha à sauver les autres : « Le meilleur « moyen de convertir les Israélites, ajouta-t-il, se- « rait d'établir dans chaque université deux maîtres « de langue hébraïque, qui enseignassent aux « théologiens à lire la Bible en hébreu et à réfuter « ainsi les docteurs de ce peuple. » Les juifs obtinrent par suite de ces avis qu'on leur restituât leurs livres.

Le prosélyte et l'inquisiteur, semblables à des corbeaux affamés qui voient échapper leur proie, poussèrent alors des cris de fureur. Ils choisirent divers passages de l'écrit de Reuchlin, en détournèrent le sens, proclamèrent l'auteur hérétique, l'accusèrent d'avoir une inclination secrète pour le judaïsme, et le menacèrent des chaînes de l'inquisition. Reuchlin se laissa d'abord épouvanter. Mais ces hommes devenant toujours plus orgueilleux et lui prescrivant des conditions honteuses, il publia en 1513 une « défense contre « ses détracteurs de Cologne, » dans laquelle il

dépeignit tout ce parti sous les plus vives et les plus véritables couleurs.

Les dominicains jurent d'en tirer vengeance. Hochstraten dresse à Mayence un tribunal contre Reuchlin. Les écrits du savant sont condamnés aux flammes. Reuchlin en appelle à Léon X. Ce pape, qui n'aimait pas beaucoup ces moines obscurants et fanatiques, remet toute l'affaire à l'évêque de Spire; celui-ci déclare Reuchlin innocent, et condamne les moines aux frais du procès.

Cette affaire eut une grande importance et beaucoup de retentissement en Allemagne. Elle fit paraître sous le jour le plus odieux toute la classe nombreuse des moines théologiens. Elle unit d'une alliance plus intime tous les amis des sciences, appelés alors Reuchlinistes, du nom de leur illustre chef. Cette lutte fut un combat d'avant-poste qui eut une grande influence sur la bataille générale que le courage héroïque de Luther livra bientôt à l'erreur.

Cette union des lettres avec la foi forme un trait important de la réformation, et la distingue soit de l'établissement du christianisme, soit du renouvellement religieux des jours actuels. Les chrétiens contemporains des apôtres eurent contre eux la culture de leur siècle; et, à quelques exceptions près, il en est de même pour ceux de notre temps. La majorité des hommes lettrés fut avec les réformateurs. L'opinion même leur fut favorable. L'œuvre y gagna en étendue : peut-être y perdit-elle en profondeur.

Luther, reconnaissant tout ce qu'avait fait Reuch-

lin, lui écrivit, peu après sa victoire sur les dominicains: « Le Seigneur a agi en toi, afin que la lumière de l'Écriture sainte commençât à reluire « dans cette Germanie, où depuis tant de siècles, « hélas! elle était non seulement étouffée, mais « tout-à-fait éteinte [1]. »

Reuchlin n'avait pas encore douze ans, lorsque naquit l'un des plus grands génies de ce siècle. Un homme plein de vivacité et d'esprit, appelé Gérard, natif de Gouda dans les Pays-Bas, aimait la fille d'un médecin, nommée Marguerite. Les principes du christianisme ne dirigeaient point sa vie, ou tout au moins la passion les fit taire. Ses parents et neuf frères voulaient le contraindre à embrasser l'état ecclésiastique. Il s'enfuit, laissant celle qu'il aimait sur le point de devenir mère, et se rendit à Rome. Marguerite coupable mit au monde un fils. Gérard n'en apprit rien, et quelque temps après, il reçut de ses parents la nouvelle que celle qu'il avait aimée n'était plus. Saisi de douleur, il devint prêtre et se consacra entièrement au service de Dieu. Il revint en Hollande. Elle vivait encore! Marguerite ne voulut pas se marier à un autre. Gérard resta fidèle à ses vœux sacerdotaux. Leur affection se concentra sur leur jeune fils. La mère en avait pris les soins les plus tendres. Le père, après son retour, l'envoya à l'école, quoiqu'il n'eût alors que quatre ans. Il n'en avait pas treize, qu'il se distinguait

1. Maï Vita J. Reuchlin. (Francf., 1687.) Mayerhoff J. Reuchlin und seine Zeit. (Berlin, 1830.)

déjà de telle manière, que son maître Sinthemius de Deventer, l'embrassant un jour plein de joie, s'écria : « Cet enfant atteindra les plus hautes sommités de la science ! » C'était Érasme, de Rotterdam.

Vers ce temps, sa mère mourut, et peu après son père la suivit, de douleur, dans la tombe.

Le jeune Erasme [1], demeuré seul au monde, sentit la plus vive aversion pour la vie monacale, que ses tuteurs voulaient le contraindre à embrasser. A la fin, un ami le persuada d'entrer dans un couvent de chanoines réguliers, ce qu'il pouvait faire sans prendre les ordres. Nous le trouvons bientôt à la cour de l'archevêque de Cambrai, et plus tard à l'université de Paris, ce grand rendez-vous de la science. Il y poursuivit ses études dans la plus grande misère, mais avec l'application la plus infatigable. Dès qu'il pouvait se procurer quelque argent, il l'employait à acheter d'abord des auteurs grecs, et ensuite des habits. Souvent le pauvre Hollandais sollicitait en vain la générosité de ses protecteurs : aussi, plus tard, sa plus grande joie fut-elle de soutenir des jeunes gens studieux mais pauvres. Appliqué sans relâche à la recherche de la vérité et de la science, il reculait cependant devant l'étude de la théologie, craignant d'y découvrir quelques erreurs, et d'être alors dénoncé comme hérétique.

1. Il s'appelait proprement *Gerhard*, comme son père. Il traduisit ce nom hollandais en latin (*Didier*, Désiré), et en grec (*Erasme*).

L'habitude du travail qu'il contracta à cette époque lui demeura toute la vie. Même dans ses voyages (qu'il faisait ordinairement à cheval), il n'était point oisif. Il composait en route, en chevauchant à travers les campagnes, et, arrivé à l'hôtellerie, il couchait par écrit ses pensées. C'est ainsi qu'il fit son fameux *Éloge de la folie*[1] dans un voyage d'Italie en Angleterre.

Érasme s'acquit de bonne heure une grande réputation parmi les savants.

Mais les moines, irrités de son Éloge de la folie, où il s'était moqué de la leur, lui vouèrent une violente haine. Recherché des princes, il était inépuisable, lorsqu'il s'agissait de trouver des excuses pour échapper à leurs invitations. Il aimait mieux gagner sa vie avec l'imprimeur Frobenius, en corrigeant des livres, que de se trouver, entouré de luxe et de faveurs, aux cours magnifiques de Charles-quint, de Henri VIII, de François Ier, ou de ceindre sa tête du chapeau de cardinal qui lui fut offert[2].

Depuis 1509 il enseigna à Oxford. Il vint en 1516 à Bâle; il s'y fixa en 1521, et y mourut en 1536.

Quelle a été son influence sur la réformation? Elle a été trop exaltée d'un côté, et trop dépréciée de l'autre. Érasme n'a jamais été et n'eût ja-

1. Ἐγκώμιον μωρίας. Sept éditions de cet écrit furent enlevées en peu de mois.

2. « A principibus facile mihi contingeret fortuna, nisi mihi « nimium dulcis esset libertas. » (Epist. ad Pirck.)

mais pu être un réformateur, mais il a préparé les voies à d'autres. Non seulement il répandit dans son siècle l'amour de la science et un esprit de recherche et d'examen qui mena bien plus loin qu'il n'alla lui-même, mais encore il sut, à l'abri de la protection de grands prélats et de puissants princes, dévoiler et combattre les vices de l'église par les plus piquantes satires.

Il fit plus : non content d'attaquer les abus, Érasme chercha toujours à ramener les théologiens, de l'étude des scolastiques à l'étude de l'Écriture-Sainte. « Le but le plus élevé du renouvellement « des études philosophiques, dit-il, sera d'appren- « dre à connaître dans la Bible le simple et pur « christianisme. » Belle parole : et plût à Dieu que les organes de la philosophie de nos jours comprissent aussi bien leur mission! « Je suis ferme- « ment résolu, disait-il encore, à mourir sur l'étude « de l'Écriture : en elle est ma joie et ma paix.[1] » « Le sommaire de toute la philosophie chrétienne « se réduit à ceci, dit-il ailleurs : Placer toute notre « espérance en Dieu qui, sans notre mérite, par « grace, nous donne tout par Jésus-Christ ; savoir « que nous sommes rachetés par la mort de son « fils ; mourir aux convoitises mondaines et mar- « cher d'une manière conforme à sa doctrine et à « son exemple, non seulement sans nuire à per- « sonne, mais encore en faisant du bien à tous ; « supporter patiemment l'épreuve dans l'espérance « de la rémunération future ; enfin, ne nous attri-

1. Ad Servatium.

« buer aucun honneur à cause de nos vertus, mais « rendre grâces à Dieu pour toutes nos forces et « toutes nos œuvres. Voilà ce dont il faut pénétrer « l'homme, jusqu'à ce que cela soit devenu pour « lui une seconde nature [1]. »

Mais Érasme ne se contenta pas de faire une si franche profession de la doctrine évangélique; ses travaux firent plus que ses paroles. Il rendit surtout à la vérité un important service par la publication de son édition critique du Nouveau-Testament qui fut la première et long-temps la seule. Elle parut en 1516 à Bâle, un an avant que la réformation commençât. Il l'accompagna d'une traduction latine où il corrigeait hardiment la Vulgate, et de remarques justificatives. Les théologiens et les savants purent ainsi lire la parole de Dieu dans la langue originale. Ils purent reconnaître plus tard la pureté de la doctrine des réformateurs. « Plût à Dieu, dit Érasme en publiant « cet ouvrage, qu'il porte autant de fruit pour le « christianisme, qu'il m'a coûté de peine et d'appli« cation! » Ce vœu fut accompli. Les moines s'écrièrent en vain : « Il veut corriger le Saint-Esprit! » Le Nouveau Testament d'Érasme fit jaillir une grande lumière.

Ce grand homme répandit aussi le goût de la parole de Dieu par ses paraphrases de l'Épître aux Romains.

Érasme fut pour plusieurs comme un pont de passage. Bien des hommes qui eussent été effrayés

1. Ad Joh. Slechta, 1519.

par les vérités évangéliques présentées dans toute leur force et leur pureté, se laissèrent attirer par lui, et devinrent plus tard les fauteurs les plus zélés de la réformation.

Mais par cela même qu'il était bon pour préparer, il ne l'eût pas été pour accomplir. « Érasme « sait très-bien signaler les erreurs, dit Luther, « mais il ne sait pas enseigner la vérité. » L'Évangile de Christ ne fut pas le foyer où s'alluma et s'entretint sa vie, le centre autour duquel rayonna son activité. Il était d'abord savant et ensuite chrétien. La vanité exerçait sur lui trop de pouvoir pour qu'il eût sur son siècle une influence décisive. Il calculait avec anxiété les suites que chacune de ses démarches pourrait avoir pour sa réputation. Il n'y avait rien dont il aimât tant à parler que de lui et de sa gloire. « Le pape, » écrivait-il à un ami intime avec une vanité enfantine, à l'époque où il se déclara l'adversaire de Luther, « le pape m'a « envoyé un diplôme plein de bienveillance et de « témoignages d'honneur. Son secrétaire me jure « que c'est quelque chose d'inouï, et que le pape l'a « dicté lui-même mot à mot. »

Érasme et Luther sont les représentants de deux grandes idées quant à une réforme, de deux grands partis dans leur siècle et dans tous les siècles. Les uns sont les hommes d'une prudence craintive; les autres sont ceux d'une résolution et d'une action courageuses. Ces deux grandes masses d'hommes existaient à cette époque, et elles se personnifièrent dans ces deux illustres chefs. Les premiers croyaient que la culture des sciences théolo-

une réforme à la manière d'Érasme, et telle que la rêvent encore de nos jours beaucoup d'hommes modérés mais timides, qui eût renversé la société chrétienne. Le peuple, dépourvu de cette lumière et de cette piété que la réformation fit descendre jusque dans les rangs les plus obscurs, abandonné à ses passions violentes et à un esprit inquiet de révolte, se fût déchaîné comme l'animal furieux que des provocations excitent et dont aucun frein ne retient plus la colère.

La réformation ne fut autre chose qu'une intervention de l'esprit de Dieu parmi les hommes, un réglement que Dieu mit en la terre. Elle put, il est vrai, remuer les éléments de fermentation qui sont cachés dans le cœur humain, mais Dieu vainquit. La doctrine évangélique, la vérité de Dieu, pénétrant dans la masse des peuples, détruisit ce qui devait périr, mais affermit partout ce qui devait être maintenu. La réformation a édifié dans le monde. La prévention seule a pu dire qu'elle avait abattu. « Le soc de la charrue, a-t-on dit avec rai- « son en parlant de l'œuvre de la réforme, pourrait « aussi penser qu'il nuit à la terre, parce qu'il la « déchire ; il ne fait que la féconder. »

Le grand principe d'Érasme était : « Éclaire, et les « ténèbres disparaîtront d'elles-mêmes. » Ce principe est bon, et Luther le suivit. Mais quand les ennemis de la lumière s'efforcent de l'éteindre ou d'enlever le flambeau de la main qui le porte, faudra-t-il, pour l'amour de la paix, les laisser faire ? faudra-t-il ne pas résister aux méchants ?

Le courage manqua à Érasme. Or il en faut pour opérer une réformation, aussi bien que pour prendre une ville. Il y avait beaucoup de timidité dans son caractère. Dès sa jeunesse, le nom seul de la mort le faisait trembler. Il prenait pour sa santé des soins inouïs. Nul sacrifice ne lui eût coûté pour s'enfuir loin d'un lieu où se trouvait une maladie contagieuse. Le désir de jouir des commodités de la vie surpassait sa vanité même, et ce fut cette raison qui lui fit rejeter plus d'une offre brillante.

Aussi ne prétendit-il pas au rôle de réformateur. « Si les mœurs corrompues de la cour de Rome de- « mandent quelque grand et prompt remède, disait- « il, ce n'est ni mon affaire, ni celle de ceux qui « me ressemblent [1]. » Il n'avait point cette force de la foi qui animait Luther. Tandis que celui-ci était toujours prêt à laisser sa vie pour la vérité, Érasme disait ingénûment : « Que d'autres pré- « tendent au martyre : pour moi, je ne me crois « pas digne de cet honneur [2]. Je crains que, s'il s'é- « levait quelque tumulte, je n'imitasse Pierre dans « sa chute. »

Par ses écrits, par ses paroles, Érasme, plus que tout autre, avait préparé la réformation : et puis quand il vit arriver la tempête qu'il avait lui-même suscitée, il trembla. Il eût tout donné pour ramener le calme d'autrefois, même avec ses pesantes

1. Epist XIV, 1.
2. Ibid.

vapeurs. Mais il n'était plus temps, la digue était rompue. On ne pouvait arrêter le fleuve qui devait à la fois nettoyer et fertiliser le monde. Érasme fut puissant comme instrument de Dieu : quand il cessa de l'être, il ne fut plus rien.

A la fin Érasme ne savait plus pour quel parti se déclarer. Aucun ne lui plaisait, et il les craignait tous. « Il est dangereux de parler, dit-il, et il est « dangereux de se taire. » Dans tous les grands mouvements religieux, il y a de ces caractères indécis, respectables à quelques égards, mais qui nuisent à la vérité, et qui, en ne voulant déplaire à personne, déplaisent à tout le monde.

Que deviendrait la vérité, si Dieu ne suscitait pas pour elle des champions plus courageux? Voici le conseil qu'il donna à Viglius Zuichem, depuis président de la cour supérieure à Bruxelles, sur la manière dont il devait se comporter vis-à-vis des sectaires (car c'est ainsi qu'il appelait déjà les réformateurs) : « Mon amitié pour toi me fait « désirer que tu te tiennes bien loin de la contagion « des sectes, et que tu ne leur fournisses aucune « occasion de dire que Zuichem est des leurs. Si tu « approuves leur doctrine, au moins dissimule, et « surtout ne dispute point avec eux. Un juriscon- « sulte doit éluder ces gens, comme certain mou- « rant éluda le diable. Le diable lui demanda : Que « crois-tu ? Le mourant craignant, s'il confessait sa « foi, d'être surpris dans quelque hérésie, répondit : « Ce que croit l'Église. Le premier insista : Que « croit l'Église ? L'autre répondit : Ce que je crois. « Le diable encore une fois : Et que crois-tu donc ?

« Et le mourant de nouveau : Ce que croit l'Église [1]. » Aussi le duc George de Saxe, ennemi mortel de Luther, ayant reçu d'Érasme une réponse équivoque à une question qu'il lui avait adressée, disait : « Cher Érasme! lave-moi la fourrure et ne « la mouille pas. » Second Curio, dans un de ses ouvrages, décrit deux cieux : le ciel papiste et le ciel chrétien. Il ne trouva Érasme ni dans l'un, ni dans l'autre, mais il le découvrit se mouvant sans cesse entre ces deux cieux dans des cercles sans fin.

Tel fut Érasme. Il lui manqua cet affranchissement intérieur, qui rend véritablement libre. Qu'il eût été différent, s'il s'était abandonné lui-même, pour se donner à la vérité! Mais après avoir cherché à opérer quelque réforme avec l'approbation des chefs de l'Église, après avoir pour Rome abandonné la réformation, quand il vit que ces deux choses ne pouvaient marcher ensemble, il se perdit auprès de tous. D'un côté, ses palinodies ne purent comprimer la colère des partisans fanatiques de la papauté. Ils sentaient le mal qu'il leur avait fait, et ne le lui pardonnaient pas. Des moines impétueux l'accablaient d'injures du haut des chaires. Ils l'appelaient un second Lucien, un renard qui avait dévasté la vigne du Seigneur. Un docteur de Constance avait suspendu le portrait d'Érasme dans son cabinet, afin de pouvoir à chaque instant lui cracher au visage.

Mais de l'autre côté, Érasme, abandonnant l'é-

1. Érasm. Epp. 374.

tendard de l'Évangile, se vit privé de l'affection et de l'estime des hommes les plus généreux du temps où il vécut, et dut renoncer sans doute à ces consolations célestes que Dieu répand dans les cœurs de ceux qui se comportent en bons soldats de Christ.

Les ennemis d'Érasme allèrent, ce nous semble, un peu au-delà de la vérité, quand ils s'écrièrent au moment où Luther parut : « Érasme a pondu « l'œuf et Luther l'a couvé [1]. »

Ces mêmes symptômes de régénération que l'on voyait parmi les princes, les évêques et les savants, se trouvaient parmi les hommes du monde, les seigneurs, les chevaliers et les gens de guerre. La noblesse allemande joua un rôle important dans la réformation. Plusieurs des plus illustres fils de l'Allemagne formèrent une alliance étroite avec les lettrés, et, enflammés d'un zèle ardent, quelquefois emporté, s'efforcèrent de délivrer leur peuple du joug de Rome.

Diverses causes devaient contribuer à donner des amis à la réformation dans les rangs des nobles. Les uns, ayant fréquenté les universités, y avaient reçu dans leur cœur ce feu qui animait les savants. D'autres, élevés dans des sentiments généreux, avaient l'ame ouverte à la belle doctrine de l'Évangile. Plusieurs trouvaient à la réformation je ne

1. Les Œuvres d'Érasme ont été publiées par Jean Le Clerc à Liége, 1703, en dix volumes in-folio. Pour sa vie, voyez Burigny, Vie d'Érasme, Paris, 1757 ; A. Müller, Leben des Erasmus, Hamb., 1828; et la Biographie insérée par Le Clerc dans sa Bibliothèque choisie.

sais quoi de chevaleresque qui les séduisait et les entraînait après elle. D'autres enfin, il faut bien le dire, en voulaient au clergé, qui avait puissamment contribué, sous le règne de Maximilien, à leur enlever leur antique indépendance et à les assujettir aux princes. Remplis d'enthousiasme, ils considéraient la réformation comme le prélude d'un grand renouvellement politique; ils croyaient voir l'Empire sortir de cette crise avec une splendeur toute nouvelle, et un état meilleur, brillant de la gloire la plus pure, s'établir dans le monde, par l'épée des chevaliers, non moins que par la parole de Dieu [1].

Ulrich de Hütten, que l'on a surnommé le Démosthène de l'Allemagne, à cause de ses philippiques contre la papauté, forme comme l'anneau qui unit alors les chevaliers et les gens de lettres. Il brilla par ses écrits non moins que par son épée. Issu d'une ancienne famille de Franconie, il fut envoyé à onze ans au couvent de Foulda, où il devait devenir moine. Mais Ulrich, qui ne se sentait point de penchant pour cet état, s'enfuit à 16 ans du couvent, et se rendit à l'université de Cologne, où il se livra à l'étude des langues et de la poésie. Il mena plus tard une vie errante, se trouva en 1513 au siége de Padoue comme simple soldat, vit

1. « Animus ingens et ferox, viribus pollens.... Nam si consi-« lia et conatus Hutteni non defecissent, quasi nervi copiarum, « atque potentiæ, jam mutatio omnium rerum exstitisset, et « quasi orbis status publici fuisset conversus. » (Camer., Vita Melanchtonis.)

Rome dans tous ses scandales, et aiguisa là ces traits qu'il lança plus tard contre elle.

Déjà avant de quitter l'Italie il publia deux dialogues satiriques contre les papes. Dans l'un (*Julius exclusus*), le belliqueux pape Jules II, célèbre par ses guerres, renvoyé par saint Pierre de la porte du paradis, répond à l'apôtre : « Si dans quelques « mois tu ne me rends pas le ciel de bon gré, je « l'attaquerai avec une armée de 60,000 hommes, et « je t'en chasserai, toi et tous les autres habitants. » Dans l'autre satire (*Pasquillus exul*), Pasquin déclare « qu'il quitte Rome parce qu'on y vend tout, « Dieu, les sacrements, le royaume du ciel, et que « tout y est permis, excepté d'*être pauvre* et de *dire* « *la vérité* : ce que l'on y considère comme les deux « seuls péchés mortels. »

De retour en Allemagne, Hütten composa contre Rome un écrit plus violent encore, intitulé : « La « Trinité romaine. » Il y dévoile tous les désordres de cette cour, et montre la nécessité de mettre fin par la force à sa tyrannie. « Il y a, dit un voya- « geur nommé *Vadiscus*, qui figure dans cet écrit, « trois choses que l'on rapporte ordinairement de « Rome : une mauvaise conscience, un estomac « gâté et une bourse vide. Il y a trois choses que « Rome ne croit pas : l'immortalité de l'âme, la re- « surrection des morts, et l'enfer. Il y a trois choses « dont Rome fait commerce : la grâce de Christ, « les dignités ecclésiastiques, et les femmes. » Ce dernier écrit obligea Hütten à quitter la cour de l'archevêque de Mayence, où il se trouvait quand il le composa.

Lorsque l'affaire de Reuchlin avec les dominicains éclata, Hütten prit fait et cause pour le savant docteur. Son ami d'université, Crotus Robianus et d'autres composèrent alors la fameuse satire connue sous le nom de *Lettres de quelques hommes obscurs*, qui parut en 1516, un an avant les thèses de Luther. Ce fut surtout à Hütten qu'on attribua cet écrit, et il est bien probable qu'il y eut une grande part. Les moines adversaires de Reuchlin, auteurs supposés de ces lettres, s'y entretiennent des affaires du temps et des sujets théologiques, à leur manière et dans leur barbare latin. Ils adressent à leur correspondant, Eratius, professeur à Cologne, les questions les plus niaises et le plus inutiles; ils lui donnent les marques les plus naïves de leur grossière ignorance, de leur incrédulité, de leur superstition, de leur esprit bas et vulgaire, et en même temps de leur orgueil et de leur zèle fanatique et persécuteur. Ils lui racontent plusieurs de leurs aventures burlesques, de leur excès de dissolution, et divers scandales de la vie de Hochstraten, Pfefferkorn et autres chefs de leur parti. Le ton, tantôt hypocrite, tantôt niais, de ces lettres en rend la lecture très-comique. Et le tout est si naturel, que les dominicains et les franciscains d'Angleterre reçurent cet écrit avec grande approbation, et crurent qu'il était vraiment composé dans les principes de leur ordre et pour sa défense. Un prieur du Brabant, dans sa crédule simplicité, en fit même acheter un grand nombre d'exemplaires, et les envoya en présent aux plus distingués d'entre les dominicains. Les moines, tou-

jours plus irrités, sollicitèrent du pape une bulle sévère contre tous ceux qui oseraient lire ces épîtres; mais Léon X s'y refusa. Ils durent supporter la risée générale et dévorer leur colère. Aucun ouvrage ne porta à ces colonnes du papisme un coup plus terrible. Mais ce n'était pas avec des moqueries et des satires que l'Évangile devait triompher. Si l'on eût continué à marcher dans cette voie, si la réformation, au lieu d'attaquer l'erreur avec les armes de Dieu, avait eu recours à l'esprit moqueur du monde, sa cause était perdue. Luther condamna hautement ces satires. Un de ses amis lui en ayant envoyé une, intitulée : « La teneur de la supplication de Pasquin », « Ces inepties que tu « m'a envoyées, répondit-il, me paraissent avoir été « composées par un esprit sans retenue. Je les ai « communiquées à une réunion d'amis, et tous en « ont porté le même jugement [1]. » Et en parlant du même ouvrage, il écrit à un autre de ses correspondants : « Cette supplication me paraît avoir « pour auteur le même histrion qui a composé les « Lettres des hommes obscurs. J'approuve ses dé- « sirs, mais je n'approuve pas son ouvrage, car il ne « s'abstient point d'injures et d'outrages [2]. » Ce jugement est sévère, mais il montre quel esprit se trouvait en Luther, et comme il était au-dessus de ses contemporains.

Ulrich ayant dû renoncer à la protection de l'archevêque de Mayence, rechercha celle de Charles-Quint, qui était alors brouillé avec le pape. Il se

1. L. Epp. I, p. 37.
2. Ibid., p. 38.

rendit en conséquence à Bruxelles, où Charles tenait sa cour. Mais loin de rien obtenir, il apprit que le pape avait demandé à l'empereur de l'envoyer à Rome pieds et mains liés. L'inquisiteur Hochstraten, persécuteur de Reuchlin, était un de ceux que Rome avait chargés de le poursuivre. Indigné que l'on eût osé faire une telle demande à l'empereur, Ulrich quitta le Brabant. Sorti de Bruxelles, il rencontra Hochstraten sur le grand chemin. L'inquisiteur, effrayé, tombe à genoux et recommande son ame à Dieu et aux saints. « Non ! « dit le chevalier, je ne souille pas mon glaive de « ton sang ! » Il lui donna quelques coups de la lame de son épée, et le laissa aller en paix.

Hütten se réfugia dans le château d'Ébernbourg, où François de Sickingen offrait un asile à tous ceux qui étaient persécutés par les ultramontains. C'est là que son zèle brûlant pour l'affranchissement de sa nation lui dicta ces lettres si remarquables qu'il adressa à Charles-Quint, à Frédéric, électeur de Saxe, à Albert, archevêque de Mayence, aux princes et à la noblesse, et qui le mettent au premier rang des orateurs. C'est là qu'il composa tous ces écrits destinés à être lus et compris par le peuple, et qui répandirent dans toutes les contrées germaniques l'horreur de Rome et l'amour de la liberté. Dévoué à la cause du réformateur, son dessein était de porter la noblesse à prendre les armes en faveur de l'Évangile, à fondre avec le glaive sur cette Rome, que Luther ne voulait détruire que par la parole et par la force invincible de la vérité.

Cependant, au milieu de toute cette exaltation guerrière, on aime à retrouver chez Hütten des sentiments tendres et délicats. Lorsque ses parents moururent, il céda à ses frères tous les biens de la famille, quoiqu'il fût l'aîné, et les pria même de ne point lui écrire et de ne lui envoyer aucun argent, de peur que, malgré leur innocence, ils n'eussent à souffrir de ses ennemis et ne tombassent avec lui dans la fosse.

Sa fin fut triste. Après la mort de son ami Sickingen, il se rendit à Bâle, où il fut d'abord très-bien reçu : mais Érasme, qui s'y trouvait, lui ayant fermé sa porte par crainte, il dut quitter cette ville. Il alla à Mulhouse, où il aida à renverser la domination romaine. Obligé de nouveau de s'enfuir, il arriva à Zurich, où il trouva dans Zwingle un ami et un protecteur plus courageux qu'Érasme. Mais bientôt chassé par de nouvelles cabales, il se rendit dans la petite île d'Ufnau dans le lac de Zurich, où le pauvre pasteur Jean Schnepp, à qui Zwingle l'avait recommandé, lui donna une humble hospitalité, et lui prodigua avec charité tous les soins que sa santé réclamait. C'est dans cette île tranquille de la Suisse, que cet homme impétueux, consommé par l'ardeur de son âme, rendit l'esprit à l'âge de 35 ans. Si la vérité ne peut reconnaître en lui un de ses enfants, car elle ne marche jamais sans la sainteté de la vie et la charité du cœur, elle lui accordera du moins une mention honorable comme à l'un des plus redoutables adversaires de l'erreur [1].

1. Les Œuvres de Hütten ont été publiées à Berlin par Munchen, 1822 à 1825, en cinq volumes in-8°.

On peut en dire de même de François de Sickingen, son illustre ami et protecteur. Ce noble chevalier, que plusieurs de ses contemporains estimaient digne de la couronne impériale, brille au premier rang parmi les antagonistes guerriers de Rome. Tout en se plaisant au bruit des armes, il était rempli d'ardeur pour les sciences et de vénération pour ceux qui les professaient. A la tête d'une armée qui menaçait le Wurtemberg, il ordonna, dans le cas où l'on prendrait Stuttgard d'assaut, d'épargner les biens et la maison du grand littérateur Jean Reuchlin. Il le fit ensuite appeler dans son camp, l'embrassa, et lui offrit son secours dans la querelle qu'il avait avec les moines de Cologne. Long-temps la chevalerie s'était fait gloire de mépriser les lettres. L'époque que nous retraçons nous présente un spectacle nouveau. Sous la pesante cuirasse des Sickingen et des Hütten, on aperçoit ce mouvement nouveau des intelligences, qui commence partout à se faire sentir. La réformation donne au monde, pour ses prémices, des guerriers amis des arts de la paix.

Hütten, réfugié à son retour de Bruxelles dans le château de Sickingen, invita le valeureux chevalier à étudier la doctrine évangélique, et il lui expliqua les fondements sur lesquels elle repose. « Et il y a quelqu'un, s'écria Sickingen tout étonné, « qui ose essayer de renverser un tel édifice !... « Qui le pourrait ? »...

Plusieurs hommes, célèbres ensuite comme réformateurs, trouvèrent un refuge dans son château; entre autres Martin Bucer, Aquila, Schwebel, Œco-

lampade, en sorte que Hütten appelait avec raison Ebernbourg « l'hôtellerie des justes. » Œcolampade devait prêcher chaque jour au château. Cependant ces seigneurs guerriers finissaient par s'ennuyer d'entendre tant parler des douces vertus du christianisme; les sermons leur paraissaient trop longs, quelque bref qu'Œcolampade s'efforçât d'être. Ils venaient néanmoins presque journellement à l'église; mais ce n'était guère que pour entendre la bénédiction et faire une courte prière; en sorte qu'Œcolampade s'écriait : « Hélas ! la parole est « semée ici sur des rochers ! »

Bientôt Sickingen, voulant servir à sa manière la cause de la vérité, déclara la guerre à l'archevêque de Trêves, « afin, disait-il, d'ouvrir une porte à l'É« vangile. » En vain Luther, qui avait déjà paru, l'en dissuada-t-il : il attaqua Trèves avec cinq mille cavaliers et mille fantassins. Le courageux archevêque, aidé de l'électeur palatin et du landgrave de Hesse, le força à la retraite. Au printemps suivant, les princes alliés l'attaquèrent dans son château de Landstein. Après un sanglant assaut, Sickingen est contraint de se rendre; il avait été blessé mortellement. Les trois princes pénètrent dans la forteresse, la parcourent, et trouvent enfin l'indomptable chevalier dans un souterrain, couché sur son lit de mort. Il tend sa main à l'électeur palatin sans paraître faire attention aux princes qui l'accompagnent. Mais ceux-ci l'accablent de demandes et de reproches : « Laissez-moi en repos, « leur dit-il, car il faut maintenant que je me pré« pare à répondre à un seigneur plus grand que

« vous !... » Lorsque Luther apprit sa mort, il s'écria : « Le Seigneur est juste mais admirable ! Ce n'est « pas avec le glaive qu'il veut répandre son Évan- « gile. »

Telle fut la triste fin d'un guerrier qui, comme empereur ou électeur, eût élevé peut-être l'Allemagne à un haut degré de gloire, mais qui, réduit à un cercle restreint, dépensa inutilement les grandes forces dont il était doué. Ce n'était pas dans l'esprit tumultueux de ces guerriers que la vérité divine descendue du ciel était venue établir sa demeure. Ce n'était pas par leurs armes qu'elle devait vaincre ; et Dieu, en frappant de néant les projets insensés de Sickingen, mit de nouveau en évidence cette parole de saint Paul : *Les armes de notre guerre ne sont pas charnelles : mais elles sont puissantes par la vertu de Dieu.*

Un autre chevalier, Harmut de Cronberg, ami de Hutten et de Sickingen, paraît cependant avoir eu plus de sagesse et de connaissance de la vérité. Il écrivit avec beaucoup de modestie à Léon X, l'invitant à remettre sa puissance temporelle à celui à qui elle appartenait, à savoir l'empereur. S'adressant à ses sujets comme un père, il chercha à leur faire comprendre la doctrine de l'Évangile, et les exhorta à la foi, à l'obéissance et à la confiance en Jésus-Christ, « qui, ajoutait-il, est le seigneur sou- « verain de nous tous. » Il résigna entre les mains de l'empereur une pension de deux cents ducats, « parce que, disait-il, il ne voulait plus servir celui « qui prêtait l'oreille aux ennemis de la vérité. » Et nous trouvons quelque part de lui cette parole

qui nous semble le placer bien au-dessus de Hütten et de Sickingen : « Notre docteur céleste, le « Saint-Esprit, peut, quand il le veut, enseigner « dans une heure bien plus de la foi qui est en « Christ, que l'on en apprendrait dans dix années « à l'université de Paris. »

Cependant ceux qui ne cherchent que sur les degrés des trônes [1], ou dans les cathédrales et les académies, des amis de la réformation, et qui prétendent qu'il n'y en eut pas parmi le peuple, sont dans une grave erreur. Dieu, qui préparait le cœur des sages et des puissants, préparait aussi dans les retraites du peuple beaucoup d'hommes simples et humbles, qui devaient devenir un jour les serviteurs de sa parole. L'histoire du temps nous montre la fermentation qui animait alors les classes inférieures. Non seulement on vit des jeunes gens sortir de ses rangs, pour occuper ensuite les premières places dans l'Église, mais on vit aussi des hommes qui restèrent toute leur vie adonnés aux professions les plus humbles, contribuer puissamment au grand réveil de la chrétienté. Nous rappellerons quelques traits de la vie de l'un d'entre eux.

Un fils naquit le 5 novembre 1494 à un tailleur de Nuremberg, appelé Hans Sachs. Ce fils, nommé Hans (Jean), comme son père, après avoir fait quelques études auxquelles une forte maladie l'obligea de renoncer, embrassa l'état de cordonnier. Le jeune Hans profita de la liberté que cette humble profession laissait à son esprit, pour pénétrer

1. Voyez Châteaubriand, Études historiques.

dans ce monde supérieur qui plaisait à son âme. Depuis que les chants avaient cessé dans les châteaux des preux, ils semblaient avoir cherché et trouvé un asile parmi les bourgeois des joyeuses cités de l'Allemagne. Une école de chant se tenait dans l'église de Nuremberg. Ces exercices, auxquels le jeune garçon venait mêler sa voix, ouvrirent le cœur de Hans aux impressions religieuses, et contribuèrent à exciter en lui le goût de la poésie et de la musique. Cependant le génie du jeune homme ne pouvait long-temps rester renfermé dans les murs de son atelier. Il voulait voir par lui-même ce monde, dont il avait lu dans les livres tant de choses, dont ses camarades lui faisaient tant de récits, et que son imagination peuplait de merveilles. En 1511, il charge son paquet sur son épaule, et part, se dirigeant vers le sud. Bientôt le jeune voyageur, qui rencontre sur sa route de joyeux camarades, des étudiants courant le pays, et bien de dangereux attraits, sent commencer au dedans de lui un redoutable combat. Les convoitises de la vie et ses saintes résolutions se trouvent en présence. Tremblant pour l'issue, il prend la fuite et va se cacher dans la petite ville de Wels, en Autriche (1513), où il vit dans la retraite et la culture des beaux-arts. L'empereur Maximilien vient à passer par cette ville avec une suite brillante. Le jeune poète se laisse entraîner par l'éclat de cette cour. Le prince le reçoit dans sa vénerie, et Hans s'oublie de nouveau sous les voûtes bruyantes du palais d'Insbrück. Mais sa conscience crie encore une fois avec force. Aussitôt le jeune veneur pose

son brillant uniforme de chasse, il part : il arrive à Schwatz, puis à Münich. Ce fut là qu'en 1514, à l'âge de vingt ans, il chanta son premier hymne « à l'honneur de Dieu, » sur un chant remarquable. Il fut couvert d'applaudissements. Partout dans ses voyages il avait l'occasion de remarquer de nombreuses et tristes preuves de tous les abus sous lesquels la religion était étouffée.

De retour à Nuremberg, Hans s'établit, se marie, devient père de famille. Lorsque la réformation éclate, il prête l'oreille. Il saisit cette sainte Écriture qui lui était déjà devenue chère comme poète, et dans laquelle maintenant il cherche, non plus des images et des chants, mais la lumière de la vérité. Bientôt c'est à cette vérité qu'il consacre sa lyre. D'un humble atelier, situé devant l'une des portes de la ville impériale de Nuremberg, sortent des accents qui retentissent dans toute l'Allemagne, qui préparent les esprits à une ère nouvelle, et rendent partout chère au peuple la grande révolution qui s'accomplit. Les cantiques spirituels de Hans Sachs, sa Bible mise en vers, aidèrent puissamment cette œuvre. Il serait peut-être difficile de dire qui a fait le plus pour elle du prince électeur de Saxe, administrateur de l'Empire, ou du cordonnier de Nuremberg.

Ainsi donc il y avait alors quelque chose parmi tous les états qui annonçait une réformation. De tous côtés on voyait paraître des signes et se presser des événements qui menaçaient de renverser l'œuvre des siècles de ténèbres, et d'amener pour

les hommes « un temps nouveau. » Les lumières dont le siècle venait de faire la découverte, avaient répandu dans tous les pays avec une inconcevable rapidité, une multitude d'idées nouvelles. Les esprits des hommes qui avaient dormi depuis tant de siècles, semblaient vouloir racheter par leur activité tout le temps qu'ils avaient perdu. Les laisser oisifs, sans nourriture, ou ne leur présenter d'autres aliments que ceux qui avaient longtemps entretenu leur languissante vie, eût été méconnaître la nature de l'homme. Déjà l'esprit humain voyait clairement ce qui était et ce qui devait être, et il mesurait d'un regard hardi l'immense abîme qui séparait ces deux mondes. De grands princes siégeaient sur le trône; l'antique colosse de Rome chancelait sous son poids; l'ancien esprit de chevalerie quittait la terre, faisant place à un esprit nouveau qui soufflait à la fois des sanctuaires du savoir et des cabinets des princes. La parole imprimée avait pris des ailes qui la portaient, comme les semences dont l'histoire naturelle nous parle, jusque dans les lieux les plus éloignés. La découverte des deux Indes élargissait le monde.... Tout annonçait une grande révolution.

Mais d'où viendrait le coup qui ferait crouler l'antique édifice, et sortir de ses ruines un édifice nouveau? Personne ne le savait. Qui eut plus de sagesse que Frédéric? qui eut plus de science que Reuchlin? qui eut plus de talents qu'Érasme? qui eut plus d'esprit et de verve que Hütten? qui eut plus de valeur que Sickingen? qui fut plus vertueux que Cronberg? Et pourtant ni Frédéric, ni

Reuchlin, ni Érasme, ni Sickingen, ni Hütten, ni Cronberg..... Les savants, les princes, les guerriers, l'Église elle-même, tous avaient miné quelques fondements; mais on en était resté là: et nulle part on ne voyait paraître la main puissante qui devait être la main de Dieu.

Cependant tous avaient le sentiment qu'elle devait bientôt se montrer. Quelques-uns prétendaient en avoir trouvé dans les étoiles les indices assurés. Ceux-ci, voyant l'état misérable de la religion, annonçaient l'avénement prochain de l'Antechrist. Ceux-là, au contraire, présageaient une réformation imminente. Le monde attendait. — Luther parut.

LIVRE II.

JEUNESSE, CONVERSION ET PREMIERS TRAVAUX DE LUTHER.
1483 — 1517.

Tout était prêt. Dieu, qui prépare son œuvre pendant des siècles, l'accomplit quand l'heure est venue, par les plus faibles instruments. Faire de grandes choses avec les plus petits moyens, telle est la loi de Dieu. S'il veut produire un arbre magnifique, sous les rameaux duquel les familles des hommes trouvent un abri, il emploie une imperceptible semence. Cette loi qui se voit partout dans la nature, se retrouve aussi dans l'histoire. Nous devons maintenant examiner, dans ses commencements et ses premiers développements, le grain chétif que Dieu déposa dans la terre pour y faire fleurir de nouveau son salut. Il prit les réformateurs de l'église là où il en avait pris les apôtres. Il les choisit dans cette classe pauvre, qui, sans être le bas peuple, est à peine la bourgeoisie. Tout doit manifester au monde que l'œuvre est, non de l'homme, mais de Dieu. Le réformateur Zwingle sortit de la cabane d'un berger des Alpes; Mélanchton, le théologien de

la réformation, de la boutique d'un armurier; et Luther, de la chaumière d'un pauvre mineur.

La première époque de la vie de l'homme, celle où il se forme et se développe sous la main de Dieu, est toujours importante. Elle l'est surtout dans la carrière de Luther. Toute la réformation est déjà là. Les diverses phases de cette œuvre se succédèrent dans l'ame de celui qui en fut l'instrument, avant de s'accomplir dans le monde. La connaissance de la réformation qui s'opéra dans le cœur de Luther, donne seule la clef de la réformation de l'Église. Ce n'est que par l'étude de l'œuvre particulière, qu'on peut avoir l'intelligence de l'œuvre générale. Ceux qui négligent la première ne connaîtront de la seconde que des formes et des dehors. Ils pourront savoir certains événements et certains résultats, mais ils ne connaîtront pas la nature intrinsèque de ce renouvellement, parce que le principe de vie qui en fut l'âme, leur demeurera caché. Étudions donc la réformation dans Luther, avant de l'étudier dans les faits qui changèrent la chrétienté.

Jean Luther, fils d'un paysan du village de Mora, près d'Isenac, dans le comté de Mansfeld, en Thuringe, issu d'une famille de simples bourgeois, ancienne et nombreuse [1], épousa la fille d'un habitant de Neustadt, dans l'évêché de Würzbourg, Marguerite Lindemann. Les deux époux quittè-

1. « Vetus familia est et late propagata mediocrium hominum. » (Melancht., Vit. Luth.)

rent les campagnes d'Isenac et vinrent s'établir dans la petite ville de Eisleben en Saxe.

Seckendorff rapporte, sur le témoignage de Rebhan, surintendant à Isenac en 1601, que la mère de Luther, voyant son temps encore éloigné, était venue à la foire de Eisleben, et que, contre son attente, elle y accoucha de son fils. Malgré tout le respect que mérite Seckendorff, ce fait ne paraît pas authentique; en effet aucun des plus anciens historiens de Luther n'en fait mention; de plus, il doit y avoir de Mora à Eisleben environ vingt-quatre lieues, distance que l'on ne franchit pas si facilement dans l'état où se trouvait la mère de Luther, *pour aller à la foire*; et enfin le témoignage de Luther paraît tout à fait opposé à cette assertion[1].

Jean Luther était un homme droit, ardent au travail, ouvert, et poussant la force de caractère jusqu'à l'opiniâtreté. D'une culture d'esprit plus relevée que les hommes de sa classe, il lisait beaucoup. Les livres étaient rares alors, mais Jean ne laissait passer aucune occasion de s'en procurer. Ils étaient ses délassements dans les intervalles de repos que lui laissait un rude et assidu travail. Marguerite possédait les vertus qui parent les femmes honnêtes et pieuses. La pudeur, la crainte de Dieu, et la prière, brillaient surtout

1. « Ego natus sum in Eisleben, baptisatusque apud Sanc-« tum-Petrum ibidem. Parentes mei de prope Isenaco illuc « migrarunt. » (L. Epp. I, p. 390.)

en elle. Elle était regardée par les autres mères de famille de l'endroit comme un modèle qu'elles devaient s'appliquer à suivre [1].

On ne sait pas d'une manière précise depuis combien de temps ces deux époux étaient établis à Eisleben, lorsque le 10 novembre, à onze heures du soir, Marguerite donna le jour à un fils. Melanchton interrogea souvent la mère de son ami sur l'époque de la naissance de son fils. « Je me « rappelle très-bien le jour et l'heure, répondait « elle, mais pour l'année je n'en suis pas certaine. » Mais Jacques, frère de Luther, homme honnête et intègre, a rapporté que, selon l'opinion de toute la famille, Martin naquit l'an de Christ 1483 [2], le 10 novembre; c'était la veille de la Saint-Martin. La première pensée des pieux parents fut de consacrer à Dieu, par le saint baptême, l'enfant qu'il venait de leur accorder. Dès le lendemain, qui se trouvait être un mardi, le père porta son fils avec reconnaissance et avec joie à l'église de Saint-Pierre; ce fut là qu'il reçut le sceau de sa consécration au Seigneur. On l'appela Martin en mémoire de ce jour.

Le jeune Martin n'avait pas encore six mois, lorsque ses parents quittèrent Eisleben, pour se rendre à Mansfeld, qui n'est qu'à cinq lieues de là. Les mines de Mansfeld étaient alors très-célèbres. Jean Luther, homme laborieux, sentant qu'il serait peut-être appelé à élever une famille nom-

1. « Intuebanturque in eam cæteræ honestæ mulieres, ut in « exemplar virtutum. » (Melancht., Vita Lutheri.)

2. Ibid.

breuse, espérait y gagner plus facilement son pain et celui de ses enfants. C'est dans cette ville que l'intelligence et les forces du jeune Luther reçurent leur premier développement; c'est là que son activité commença à se montrer, que son existence se prononça dans ses actions et ses paroles. Les plaines de Mansfeld, les bords du Vipper, furent le théâtre de ses premiers ébats avec les enfants du voisinage.

Les commencements du séjour à Mansfeld furent pénibles pour l'honnête Jean et sa femme. Ils y vécurent d'abord dans une grande pauvreté. « Mes parents, dit le réformateur, ont été très-« pauvres. Mon père était un pauvre bûcheron, et « ma mère a souvent porté son bois sur le dos, « afin d'avoir de quoi nous élever, nous autres « enfants. Ils ont supporté pour nous des travaux « rudes jusqu'au sang. » L'exemple de parents qu'il respectait, les habitudes qu'ils lui inspirèrent, accoutumèrent de bonne heure Luther au travail et à la frugalité. Que de fois Martin peut-il avoir accompagné sa mère dans le bois, fait et porté près d'elle son petit fagot!

Cependant il y a des promesses faites au travail du juste, et Jean Luther en éprouva la réalité. Il acquit un peu plus d'aisance. Il établit à Mansfeld deux fourneaux de forge. Respecté de tous pour son caractère honorable, sa vie sans taches et la justesse de son esprit, il fut fait conseiller de cette ville, capitale du comté de ce nom. Un état de trop grande misère eût pu appesantir l'enfant; l'aisance de la maison paternelle dilata son cœur et éleva son caractère.

Jean profita de sa nouvelle situation pour rechercher la société qu'il préférait. Il faisait grand cas des savants, et invitait souvent à sa table les ecclésiastiques et les maîtres d'école du lieu. Sa maison offrait le spectacle de ces sociétés de simples bourgeois qui honoraient l'Allemagne au commencement du 16e siècle. C'était un miroir où venaient se réfléchir les nombreuses images qui se succédaient sur la scène agitée et préoccupée de ces temps. L'enfant en profita. Sans doute, la vue de ces hommes, auxquels on montrait tant de respect dans la maison de son père, excita plus d'une fois dans le cœur du jeune Martin le désir ambitieux de devenir un jour lui-même un maître d'école, ou un savant.

Dès qu'il fut en âge de recevoir quelque enseignement, ses parents cherchèrent à lui donner la connaissance de Dieu, à lui en inspirer la crainte, et à le former aux vertus chrétiennes. Ils mettaient tous leurs soins à cette première éducation domestique [1]. Cependant ce ne fut pas là que se borna leur tendre sollicitude.

Son père, désireux de lui voir acquérir les éléments des connaissances pour lesquelles il avait tant d'estime, invoqua sur lui la bénédiction de Dieu et l'envoya à l'école. Martin était encore très-petit. Son père, ou un jeune homme de Mansfeld, Nicolas Emler, le portaient souvent dans leurs bras à la maison de George Émile, et retournaient en-

1. « Ad agnitionem et timorem Dei... domestica institutione « diligenter adsuefecerunt. » (Melancht., Vit. Luth.)

suite l'y chercher. Emler épousa plus tard une sœur de Luther. Cinquante ans après, le réformateur rappelait au vieux Nicolas cette marque touchante d'affection, reçue aux premières années de son enfance, et la retraçait sur les premières feuilles d'un livre dont il faisait présent à cet ancien ami[1].

La piété de ses parents, leur activité, leur vertu austère, donnèrent au jeune garçon une impulsion heureuse et lui formèrent un esprit grave et appliqué. C'était alors dans l'éducation le règne des châtiments et de la crainte. Marguerite, tout en approuvant quelquefois la conduite trop sévère de son mari, ouvrit souvent à Martin ses bras maternels, pour le consoler au milieu de ses larmes. Cependant elle-même dépassait aussi les préceptes de cette sagesse qui nous dit : « Celui qui aime « son fils se hâte de le châtier. » Le caractère impétueux de l'enfant donnait lieu à bien des corrections et des réprimandes. « Mes parents, dit plus « tard Luther, m'ont traité durement, en sorte que « j'en devins très-craintif. Ma mère me châtia un « jour si fort pour une noisette, que le sang en « coula. Ils croyaient de tout leur cœur bien faire; « mais ils ne savaient pas discerner les esprits ; ce « qui est pourtant nécessaire pour savoir quand, à « qui et comment les punitions doivent être in- « fligées[2]. »

Le pauvre enfant endurait à l'école des traite-

1. Walther's Nachrichten.
2. Luth., Tischreden, Discours de table.

ments non moins sévères. Son maître le fustigea quinze fois de suite dans une matinée. « Il faut, « disait Luther en rapportant ce fait, fouetter les « enfants, mais il faut en même temps les aimer. » Avec une telle éducation, Luther apprit de bonne heure à mépriser les agréments d'une vie sensuelle. « Ce qui doit devenir grand, doit commencer pe- « titement, » remarque avec justesse l'un de ses plus anciens historiens[1], « et si les enfants sont « élevés dès leur jeunesse avec tant de délicatesse « et de prévenances, on leur nuit pendant toute « leur vie. »

Martin apprit quelque chose à l'école. On lui enseigna les chapitres du catéchisme, les dix commandements, le symbole des apôtres, l'oraison dominicale, des cantiques, des formules de prières, le *donat*, grammaire latine composée dans le 4e siècle par Donatus, maître de saint Jérôme, et qui, perfectionnée dans le onzième siècle par un moine français, Remigius, fut long-temps en grande réputation dans toutes les écoles; il étudia de plus le Cisio-Janus, calendrier très-singulier, composé dans le 10e ou le 11e siècle; enfin tout ce qu'on savait à l'école latine de Mansfeld.

Mais l'enfant ne paraît point avoir été conduit à Dieu. Le seul sentiment religieux qu'on lui voyait alors était celui de la crainte. Chaque fois qu'il entendait prononcer le nom de Christ, il pâlissait épouvanté; car on ne le lui avait représenté que comme un juge terrible et plein de colère[2]. Cette

1. Matthesius.
2. Luth. Oper. (Walch.), XXII, 1785.

crainte servile, qui est si éloignée de la vraie religion, le prépara peut-être à la bonne nouvelle de l'Évangile, et à cette joie qu'il ressentit plus tard, lorsqu'il apprit à connaître Christ, doux et humble de cœur.

Jean Luther, conformément à ses prédilections, voulait faire de son fils un savant. Tout ce monde nouveau de lumière et de science qui commençait partout à s'agiter, pénétrait jusque dans la maison du mineur de Mansfeld, et y excitait l'ambition du père. Les dispositions remarquables, l'application persévérante du jeune homme, faisaient concevoir à Jean les plus belles espérances. Lors donc que Martin eut atteint l'âge de quatorze ans, en 1497, son père prit la grande résolution de se séparer de lui, pour l'envoyer à l'école des Franciscains à Magdebourg. Marguerite dut s'y soumettre, et Martin se prépara à commencer sa carrière loin du toit paternel.

Parmi les jeunes gens de Mansfeld, se trouvait le fils d'un bon bourgeois, Jean Reinecke. Martin et Jean, camarades d'école dès leur enfance, s'étaient intimement liés. Cette amitié dura toute la vie. Jean accompagna vingt-quatre ans plus tard son illustre ami dans le fameux et dangereux voyage de Worms. Il devint inspecteur de fonderie à Mansfeld, et s'attira par ses vertus le respect de tous ses concitoyens. Le réformateur ne cessa pas d'entretenir avec lui une correspondance intime. Les deux jeunes garçons partirent ensemble pour Magdebourg. C'est là, qu'éloignés de leurs familles, ils resserrèrent les liens de leur amitié.

Magdebourg fut pour Martin comme un monde nouveau. Au milieu de nombreuses privations (car il avait à peine de quoi vivre), il examinait, il écoutait. Andreas Proles, provincial de l'ordre des Augustins, prêchait alors avec beaucoup de chaleur la nécessité de réformer la religion et l'Église. Peut-être ces discours firent-ils naître dans l'âme du jeune homme les premières et vagues idées de ce qui y éclata plus tard.

C'était le temps pour Luther d'un rude apprentissage. Lancé dans le monde à quatorze ans, sans amis et sans protecteurs, il tremblait devant ses maîtres, et, dans les heures de récréation, il cherchait péniblement sa nourriture avec des enfants aussi pauvres que lui. « Je quêtais, dit-il, « avec mes camarades quelque peu d'aliments, afin « d'avoir de quoi pourvoir à nos besoins. Un jour, « dans le temps où l'Église célèbre la fête de la nais- « sance de Christ, nous parcourions tous ensemble « les villages voisins, allant de maison en maison « et chantant à quatre voix les cantiques ordinaires « sur le petit enfant Jésus, né à Bethléem. Nous « nous arrêtâmes devant une demeure de paysan, « isolée, au bout d'un village. Le paysan, nous en- « tendant chanter nos hymnes de Noël, sortit avec « quelque aliment qu'il voulait nous donner, et de- « manda d'une grosse voix et avec un ton grossier : « Où êtes-vous, garçons? Épouvantés à ces paroles, « nous nous sauvâmes à toutes jambes. Nous n'a- « vions aucune raison de nous effrayer, car le paysan « nous tendait de bon cœur cette assistance; mais « nos cœurs sans doute étaient rendus craintifs par

« les menaces et la tyrannie dont les maîtres acca-
« blaient alors les écoliers, en sorte qu'un subit
« effroi nous avait saisis. A la fin, cependant, le
« paysan nous appelant toujours, nous nous arrê-
« tâmes, nous laissâmes nos craintes, nous courû-
« mes vers lui, et reçûmes de sa main la nourri-
« ture qu'il nous offrait. C'est ainsi, ajoute Luther,
« que nous avons coutume de trembler et de nous
« enfuir, quand notre conscience est coupable et
« effrayée. Alors nous avons peur même d'un se-
« cours qu'on nous offre, et de ceux qui sont nos
« amis et veulent nous faire toute sorte de biens.[1] »

Un an s'était à peine écoulé, lorsque Jean et Marguerite, apprenant combien leur fils trouvait de difficulté à vivre à Magdebourg, l'envoyèrent à Isenac, où se trouvait une école célèbre et où ils avaient plusieurs parents[2]. Ils avaient d'autres enfants; et bien que leur aisance se fût accrue, ils ne pouvaient entretenir leur fils dans une ville étrangère. Les fourneaux et les veilles de Jean Luther ne faisaient vivre que la famille de Mansfeld. Il espérait que Martin, arrivé à Isenac, y trouverait plus facilement de quoi subsister. Mais il n'y fut pas plus heureux. Ceux de ses parents qui habitaient cette ville ne se soucièrent pas de lui, ou peut-être que très-pauvres eux-mêmes, ils ne pouvaient lui être d'aucun secours.

Quand la faim venait à presser l'écolier, il de-

1. Lutheri Opera. (Walch.), II, 2347.

2. Isenacum enim pene totam parentelam meam habet. (L. Epp. I, p. 390.)

vait, comme à Magdebourg, se joindre à ses camarades d'études, et chanter avec eux devant les maisons pour obtenir son morceau de pain. Cette habitude du temps de Luther s'est conservée jusqu'à nos jours dans plusieurs villes de l'Allemagne. Les voix de ces jeunes gens forment quelquefois un chant plein d'harmonie. Souvent le pauvre et modeste garçon, au lieu de pain, recevait quelque paroles dures. Plus d'une fois accablé de tristesse, il versa en secret bien des larmes; il ne pensait qu'en tremblant à l'avenir.

Un jour, entre autres, on l'avait déjà repoussé de trois maisons, et il se disposait à retourner à jeun dans son gîte, lorsque, parvenu sur la place Saint-George, devant la maison d'un honnête bourgeois, il y demeura immobile et plongé dans de tristes réflexions. Faudra-t-il, faute de pain, qu'il renonce aux études et qu'il aille travailler avec son père dans les mines de Mansfeld?... Tout à coup une porte s'ouvre; une femme paraît sur le seuil : c'est l'épouse de Conrad Cotta, la fille du bourgmestre d'Ilefeld [1]. Elle s'appelait Ursule. Les chroniques d'Isenac l'appellent « la pieuse *Sunamite*, » en souvenir de celle qui retint avec tant d'instances le prophète Élisée à manger du pain chez elle. La Sunamite chrétienne avait déjà remarqué plus d'une fois le jeune Martin dans les assemblées des fidèles; elle avait été touchée de la douceur de son chant et de la dévotion de cet enfant [2]. Elle avait entendu les paroles dures dont

1. Lingk's Reisegesch. Luth.
2. Matthesius.

on assaillait le pauvre écolier. Elle le voyait tout triste devant sa porte; elle vint à son aide, elle lui fit signe d'entrer, et lui servit de quoi apaiser sa faim.

Conrad approuva la bienfaisance de sa femme; il trouva même tant d'agrément dans la société du jeune Luther, que, quelques jours après, il le prit entièrement dans sa maison.

Dès ce moment ses études sont sauvées. Il ne devra plus retourner aux mines de Mansfeld, il ne devra pas enfouir dans la vie obscure d'un commun ouvrier le talent que Dieu lui a confié. Dieu lui a ouvert le cœur et la porte d'une famille chrétienne, au moment où il ne savait plus que devenir. Cet événement déposa dans son âme les premiers germes de cette confiance en Dieu, que les plus fortes tempêtes ne purent dans la suite ébranler.

Luther trouva dans la maison de Cotta une vie bien différente de celle qu'il avait jusqu'alors connue. Il y eut une existence douce, exempte de soucis et de besoins; son esprit devint plus serein, son caractère plus gai, son cœur plus ouvert. Tout son être se réveilla aux doux rayons de la charité, et commença à s'ébattre, de vie, de joie, de bonheur. Ses prières furent plus ardentes, sa soif du savoir plus grande; il fit de rapides progrès.

Aux lettres et aux sciences il ajouta le charme des arts; car les arts aussi grandissaient en Allemagne. Les hommes que Dieu destine à agir sur leurs contemporains, sont d'abord eux-mêmes saisis et entraînés par toutes les tendances de leur

siècle. Luther apprit à jouer de la flûte et du luth. Il accompagnait souvent de ce dernier instrument sa belle voix d'alto : il égayait ainsi son cœur dans ses moments de tristesse. Il se plaisait aussi à témoigner par ses accords sa vive reconnaissance à sa mère adoptive, qui aimait beaucoup la musique. Il a lui-même aimé cet art jusqu'à sa vieillesse, et a composé les paroles et le chant de quelques-uns des plus beaux cantiques de l'Allemagne. Plusieurs même ont passé dans notre langue.

Temps heureux pour le jeune homme! Luther se le rappela toujours avec émotion; et un fils de Conrad étant venu, bien des années après, étudier à Wittemberg, lorsque le pauvre écolier d'Isenac était devenu le docteur de son siècle, il le reçut avec joie à sa table et sous son toit. Il voulait rendre en partie au fils ce qu'il avait reçu du père et de la mère.

C'est en se souvenant de la femme chrétienne qui lui avait donné du pain quand tout le monde le repoussait, qu'il dit cette belle parole : « Il n'y a « rien sur la terre de plus doux que le cœur d'une « femme où la piété habite. »

Mais jamais Luther n'eut honte des jours où, pressé par la faim, il mendiait tristement le pain nécessaire à ses études et à sa vie. Bien loin de là, il pensait avec reconnaissance à cette grande pauvreté de sa jeunesse. Il la regardait comme un des moyens dont Dieu s'était servi pour faire de lui ce qu'il devint plus tard, et il lui en rendait grâce. Les pauvres enfants qui étaient obligés de suivre la même vie, touchaient son cœur. « Ne mé-

« prisez pas, disait-il, les garçons qui cherchent, en « chantant devant les portes, *panem propter Deum*, « du pain pour l'amour de Dieu; moi aussi, j'ai « fait de même. Il est vrai que plus tard mon père « m'a entretenu avec beaucoup d'amour et de fidé- « lité à l'université d'Erfurt, et m'a aidé à la sueur « de son front. Mais j'ai été un pauvre quêteur. « Et maintenant, au moyen de ma plume, je « suis venu si loin, que je ne voudrais pas chan- « ger de fortune avec le Grand-Turc lui-même. « Bien plus; quand on entasserait les uns sur les « autres tous les biens de la terre, je ne les pren- « drais pas en échange de ce que j'ai. Et cependant « je n'en serais pas au point où je me trouve, si je « n'avais été à l'école et si je n'avais appris à écrire. » Ainsi le grand homme trouve dans ces premiers et humbles commencements, l'origine de sa gloire. Il ne craint pas de rappeler que cette voix, dont les accents firent tressaillir l'Empire et le monde, sollicitait naguère un morceau de pain dans les rues d'une pauvre cité. Le chrétien se complaît dans ces souvenirs, parce qu'ils lui rappellent que c'est en Dieu qu'il doit se glorifier.

La force de son intelligence, la vivacité de son imagination, l'excellence de sa mémoire, lui firent bientôt devancer tous ses compagnons d'études [1]. Il fit surtout de rapides progrès dans les langues anciennes, dans l'éloquence et dans la poésie. Il

1. « Cumque et vis ingenii acerrima esset, et imprimis ad « eloquentiam idonea, celeriter æqualibus suis præcurrit. » (Melancht., Vita Luth.)

écrivait des discours, il faisait des vers. Gai, complaisant, ayant ce qu'on appelle un bon cœur, il était chéri de ses maîtres et de ses camarades.

Parmi ses professeurs, il s'attacha particulièrement à Jean Trébonius, homme savant, d'un débit agréable, et qui avait ce respect pour la jeunesse, qui est si propre à l'encourager. Martin avait remarqué que lorsque Trébonius entrait dans la classe, il se découvrait la tête pour saluer les écoliers. Grande condescendance en ces temps pédantesques! Cela avait plu au jeune homme. Il avait compris qu'il valait aussi quelque chose. Le respect du maître avait rehaussé l'élève à ses propres yeux. Les collègues de Trébonius, qui n'avaient pas la même habitude, lui ayant un jour témoigné leur étonnement de cette extrême condescendance, il leur répondit, et ceci ne frappa pas moins le jeune Luther : « Il y a parmi ces jeunes garçons « des hommes dont Dieu fera, un jour, des bourg- « mestres, des chanceliers, des docteurs, des « magistrats. Quand même vous ne les voyez pas « encore avec les signes de leurs dignités, il est « juste pourtant que vous ayez pour eux du res- « pect. » Sans doute le jeune écolier écouta avec plaisir ces paroles, et peut-être se vit-il alors en perspective sur la tête un bonnet de docteur.

Luther avait atteint sa dix-huitième année. Il avait goûté la douceur des lettres. Il brûlait du désir d'apprendre. Il soupirait après une université. Il désirait se rendre à l'une de ces sources de toutes les sciences, où sa soif de savoir pourrait s'étan-

cher[1]. Son père voulait qu'il étudiât le droit. Plein d'espérance dans les talents de son fils, il désirait les cultiver pour le bien public, et les faire paraître au grand jour. Il le voyait déjà remplir des fonctions honorables parmi ses concitoyens, gagner la faveur des princes et briller sur la scène du monde. Il fut arrêté que le jeune homme se rendrait à Erfurt.

Luther arriva dans cette université, l'an 1501. Jodocus, surnommé le docteur d'Isenac, y professait la philosophie scolastique avec beaucoup de succès. Melanchton regrette que l'on n'enseignât alors à Erfurt qu'une dialectique hérissée de difficultés. Il pense que si Luther y avait trouvé d'autres professeurs, si on lui avait enseigné les disciplines plus douces et plus tranquilles de la vraie philosophie, cela eût pu modérer et adoucir la véhémence de sa nature[2]. Le nouveau disciple se mit donc à étudier la philosophie du moyen âge dans les écrits d'Occam, de Scot, de Bonaventure et de Thomas d'Aquin. Plus tard, toute cette scolastique lui fut en horreur. Il tremblait d'indignation lorsqu'on prononçait seulement en sa présence le nom d'Aristote; et il alla jusqu'à dire que si Aristote n'était pas un homme, il ne craindrait pas de le prendre pour le diable. Mais son esprit avide de doctrine avait besoin de meilleurs ali-

1. « Degustata igitur litterarum dulcedine, natura flagrans « cupiditate discendi, appetit academiam. » (Mel., Vit. Luth.)

2. « Et fortassis ad leniendam vehementiam naturæ mitiora « studia veræ philosophiæ.... » (Ibid.)

ments; il se mit à étudier les beaux monuments de l'antiquité, les écrits de Cicéron, de Virgile, et d'autres. Il ne se contentait pas, comme le vulgaire des étudiants, d'apprendre par cœur les productions de ces écrivains, mais il cherchait surtout à approfondir leurs pensées, à se pénétrer de l'esprit qui les animait, à s'approprier leur sagesse, à comprendre le but de leurs écrits, et à enrichir son intelligence de leurs graves sentences et de leurs brillantes images. Doué d'une mémoire facile et d'une imagination puissante, tout ce qu'il lisait ou entendait lui restait toujours présent à l'esprit; c'était comme s'il l'eût vu lui-même. « Ainsi brillait « Luther dès sa jeunesse. Toute l'université, dit « Mélanchton, admirait son génie [1]. »

Mais déjà à cette époque le jeune homme de 18 ans ne travaillait pas uniquement pour la culture de son intelligence; il y avait en lui cette pensée sérieuse, ce cœur porté en haut, que Dieu donne à ceux dont il veut faire ses plus zélés serviteurs. Luther sentait qu'il dépendait de Dieu : simple et puissante pensée, qui est à la fois la source d'une profonde humilité et de grandes actions. Il invoquait avec ferveur la bénédiction divine sur ses travaux. Chaque matin il commençait la journée par la prière; puis il se rendait à l'église; ensuite il se mettait à l'étude, et il ne perdait pas un moment dans tout le cours de la journée. « Bien prier, avait-il coutume de dire, est « plus qu'à moitié étudier. »

1. « Sic igitur in juventute eminebat, ut toti academiæ Lu« theri ingenium admirationi esset. » (Vita Luth.)

Le jeune étudiant passait à la bibliothèque de l'université les moments qu'il pouvait enlever à ses travaux académiques. Les livres étant encore rares, c'était pour lui un grand privilége de pouvoir profiter des trésors réunis dans cette vaste collection. Un jour (il y avait alors deux ans qu'il était à Erfurt, et il avait vingt ans), il ouvrait l'un après l'autre les livres de la bibliothèque, afin d'en connaître les auteurs. Un livre qu'il a ouvert à son tour frappe son attention. Il n'en a point vu de semblable jusqu'à cette heure. Il lit le titre...c'est une Bible! livre rare, inconnu de ce temps. Son intérêt est vivement excité; il se sent tout rempli d'admiration de trouver autre chose dans ce volume que ces fragments d'évangiles et d'épîtres que l'Église a choisis pour les lire au peuple dans les temples, chaque dimanche de l'année. Il avait cru jusqu'alors que c'était là toute la parole de Dieu. Et voilà tant de pages, tant de chapitres, tant de livres, dont il n'avait aucune idée! Son cœur bat en tenant en ses mains toute cette Écriture qui est divinement inspirée. Il parcourt avec avidité et avec des sentiments indicibles toutes ces feuilles de Dieu. La première page sur laquelle il fixe son attention, lui raconte l'histoire d'Anne et du jeune Samuel. Il lit et peut à peine retenir toute la joie dont son âme est pénétrée. Cet enfant que ses parents prêtent à l'Éternel pour tous les jours de sa vie; le cantique d'Anne, où elle déclare que l'Éternel élève le pauvre de la poudre et tire l'indigent de la boue pour le faire asseoir avec les principaux; ce jeune garçon Samuel qui grandit dans le temple

en la présence de l'Éternel, toute cette histoire, toute cette parole qu'il a découverte, lui font éprouver quelque chose qu'il n'a jamais connu. Il retourne chez lui le cœur plein. « Oh! pensait-il, si « Dieu voulait une fois me donner en propre un « tel livre [1] ! » Luther ne savait point encore le grec ni l'hébreu. Il est peu probable qu'il ait étudié ces langues pendant les deux ou trois premières années de son séjour à l'université. C'était en latin qu'était cette Bible qui l'avait transporté de joie. Il revint bientôt à la bibliothèque pour y retrouver son trésor. Il lut et relut, et puis, dans son étonnement et sa joie, il revint lire encore. Les premières lueurs d'une vérité nouvelle se levaient alors pour lui.

Ainsi Dieu lui a fait trouver sa parole. Il a découvert le livre dont il doit un jour donner à son peuple cette traduction admirable, dans laquelle l'Allemagne, depuis trois siècles, lit les oracles de Dieu. Pour la première fois peut-être une main a sorti ce volume précieux de la place qu'il occupait dans la bibliothèque d'Erfurt. Ce livre, déposé sur les rayons inconnus d'une salle obscure, va devenir pour tout un peuple le livre de vie. La réformation était cachée dans cette Bible-là.

Ce fut dans la même année que Luther obtint le premier grade académique, celui de bachelier.

Les travaux excessifs auxquels il s'était livré pour soutenir ses examens, le firent tomber dangereu-

1. « Avide percurrit, cœpitque optare ut olim talem librum « et ipse nancisci posset.... » (M. Adami Vit. Luth., p. 103.)

sement malade. La mort s'approcha de lui. De graves pensées occupaient son esprit. Il crut que tout était fini pour lui sur la terre. On s'intéressait au jeune homme. Il était dommage, pensait-on, de voir tant d'espérances si promptement éteintes. Plusieurs amis venaient le visiter sur son lit de maladie. Dans leur nombre se trouva un vieillard, un vénérable prêtre, qui avait suivi avec intérêt l'étudiant de Mansfeld dans ses travaux et dans sa vie académique. Luther ne put lui cacher la pensée dont il était frappé. « Bientôt, dit-il, je serai « rappelé de ce monde. » Mais le vieillard prophétique lui répondit avec bonté : « Mon cher bache-« lier, ayez bon courage ! vous ne mourrez pas de « cette maladie. Notre Dieu fera encore de vous un « homme qui, à son tour, en consolera plusieurs [1]. « Car Dieu charge de sa croix celui qu'il aime, et « ceux qui la portent avec patience acquièrent « beaucoup de sagesse. » Ces mots frappèrent le jeune malade. C'est quand il est couché dans la poudre de la mort qu'il entend la bouche d'un prêtre lui rappeler que Dieu (comme avait dit la mère de Samuel) élève le misérable. Le vieillard a répandu une douce consolation dans son cœur; il a ranimé ses esprits; il ne l'oubliera jamais. « C'est là la première prédiction que M. le docteur « ait entendue, » dit Matthesius, l'ami de Luther, qui nous la rapporte, « et il l'a souvent rappelée. » On comprend aisément dans quel sens Matthesius appelle cette parole une prédiction.

1. « Deus te virum faciet qui alios multos iterum consolabi-« tur. » (M. Adami Vit. Luth., p. 103.)

Lorsque Luther fut guéri, il y avait en lui quelque chose de nouveau. La Bible, sa maladie, les paroles du vieux prêtre, semblaient lui avoir adressé une nouvelle vocation. Il n'y avait encore cependant rien d'arrêté en son esprit. Il continua ses études. En 1505 il fut fait maître-ès-arts ou docteur en philosophie. L'université d'Erfurt était alors la plus célèbre de l'Allemagne. Les autres n'étaient en comparaison que des écoles inférieures. La cérémonie se fit, selon la coutume, avec une grande pompe. Une procession avec des flambeaux vint rendre hommage à Luther [1]. La fête fut superbe. Tous étaient dans la joie. Luther, encouragé peut-être par ces honneurs, se disposa à se consacrer entièrement au droit, conformément à la volonté de son père.

Mais Dieu avait une autre volonté. Tandis que Luther s'occupait au dehors d'études diverses, tandis qu'il commençait à enseigner la physique et l'éthique d'Aristote, et d'autres branches de la philosophie, son cœur ne cessait de lui crier que la piété était la seule chose nécessaire, et qu'avant tout il devait être sûr de son salut. Il savait le déplaisir que Dieu témoigne contre le péché; il se rappelait les peines que sa parole dénonce au pécheur; et il se demandait avec crainte, s'il était sûr de posséder la faveur divine. Sa conscience lui criait : Non. Son caractère était prompt et décidé : il était résolu de faire tout ce qui pourrait lui assurer une espérance ferme de l'immortalité.

1. Disc. de table, p. 2229.

Deux événements vinrent l'un après l'autre ébranler son âme et précipiter sa résolution.

Parmi ses amis d'université il s'en trouvait un, nommé Alexis, avec lequel il était étroitement lié. Un matin le bruit se répand dans Erfurt qu'Alexis a été assassiné. Luther s'assure en toute hâte de la vérité de ce rapport. Cette perte si subite de son ami l'émeut, et la question qu'il s'adresse : Que deviendrais-je si j'étais ainsi soudainement appelé? remplit son âme des plus vives terreurs.

C'était alors l'été de 1505. Luther, que les vacances ordinaires de l'université laissaient libre, forma la résolution de faire un voyage à Mansfeld, pour revoir les lieux chéris de son enfance, et pour embrasser ses parents. Peut-être aussi voulait-il ouvrir son cœur à son père, le sonder sur le dessein qui commençait à se former dans son esprit, et avoir son aveu pour embrasser une autre vocation. Il prévoyait toutes les difficultés qui l'attendaient. La vie paresseuse de la majorité des prêtres déplaisait souverainement à l'actif mineur de Mansfeld. Les ecclésiastiques étaient d'ailleurs peu estimés dans le monde; ils ne jouissaient la plupart que d'un chétif revenu; et le père qui avait fait beaucoup de sacrifices pour entretenir son fils à l'université, qui le voyait enseigner publiquement, dès sa vingtième année, dans une école célèbre, ne prétendait pas renoncer aux espérances dont se nourrissait son orgueil.

Nous ignorons ce qui se passa pendant le séjour de Luther à Mansfeld. Peut-être la volonté prononcée de son père lui fit-elle craindre de lui ou-

vrir son cœur. Il partit. Il quitta de nouveau la maison paternelle pour les salles de l'académie. Il ne se trouvait plus qu'à une petite distance d'Erfurt, quand il fut surpris par un violent orage. La foudre éclate; le tonnerre s'enfonce dans le sol à ses côtés. Luther tombe prosterné en terre. Son heure est peut-être venue. Ce coup de foudre va lui ravir la vie. La mort, le jugement, l'éternité l'entourent de toutes leurs terreurs, et lui font entendre une voix à laquelle il ne peut plus résister. « Enveloppé des angoisses et de l'épouvante de la « mort, » comme il le dit lui-même [1], il fait vœu, si Dieu le tire de ce danger, d'abandonner le monde et de se donner entièrement à lui. Relevé de terre, voyant toujours devant lui cette mort qui doit un jour l'atteindre, il s'examine sérieusement et se demande ce qu'il doit faire. Les pensées qui l'ont agité naguère se représentent avec plus de force. Il a cherché, il est vrai, à remplir tous ses devoirs. Mais dans quel état se trouve son âme? Peut-il, avec une âme souillée, paraître devant le tribunal d'un Dieu si redoutable? Il faut qu'il devienne saint. Il a soif maintenant de sainteté, comme il avait soif de science. Mais où la trouver? comment l'acquérir? L'université lui a fourni les moyens de satisfaire ses premiers désirs. Qui éteindra cette angoisse, cette ardeur qui le consume? A quelle école de sainteté portera-t-il ses pas? — Il ira dans un cloître; la vie monastique le sauvera. Que de fois il en a entendu raconter la puissance

1. L. Opera. (W.) Tom. XVIII, p. 50.

pour transformer un cœur, pour sanctifier un pécheur, pour rendre un homme parfait! Il entrera dans un ordre monastique. Il y deviendra saint. Il s'assurera ainsi la vie éternelle [1].

Tel fut l'événement qui changea la vocation et toutes les destinées de Luther. Il y a ici le doigt de Dieu. Ce fut sa main puissante qui renversa sur un grand chemin le jeune maître-ès-arts, l'aspirant au barreau, le futur jurisconsulte, pour donner à sa vie une direction toute nouvelle. Rubianus, l'un des amis de Luther à l'université d'Erfurt, lui écrivait plus tard : « La providence divine regar« dait à ce que tu devais un jour devenir, lorsqu'à « ton retour de chez tes parents, le feu du ciel te « fit tomber par terre, comme un autre Paul, près « de la ville d'Erfurt, et t'enlevant à notre société, « te poussa dans la secte d'Augustin. » Des circonstances analogues ont signalé la conversion des deux plus grands organes dont la providence divine se soit servie dans les deux plus grandes révolutions qu'elle ait opérées sur la terre : saint Paul et Luther [2].

Luther rentre à Erfurt. Sa résolution est iné-

1. « Occasio autem fuit ingrediendi illud vitæ genus, quod « pietati et studiis doctrinæ de Deo, existimavit esse conve« nientius. » (Mel., Vit. Luth.)

2. Quelques historiens disent qu'Alexis fut tué par le coup de tonnerre qui épouvanta Luther; mais deux contemporains, Matthesius et Selneccer (in Orat. de Luth.), distinguent ces deux événements : on pourrait même joindre à leur témoignage celui de Mélanchton, qui dit : « Sodalem nescio quo « casu interfectum. » (Vita Luth.)

branlable. Toutefois, ce n'est pas sans peine qu'il va briser des liens qui lui sont chers. Il ne communique à personne son dessein. Mais un soir il invite ses amis d'université à un joyeux et simple repas. La musique vient encore une fois égayer leur réunion intime. Ce sont les adieux que Luther fait au monde. Désormais, au lieu de ces compagnons de plaisir et de travail, des moines; au lieu de ces gais et spirituels entretiens, le silence du cloître; au lieu de ces chants joyeux, les graves accords de la tranquille chapelle. Dieu le demande. Il faut tout immoler. Cependant, une dernière fois encore les joies de sa jeunesse! La collation excite ses amis. Luther lui-même les anime. Mais au moment où ils se livrent avec abandon à leur gaîté, le jeune homme ne peut retenir plus longtemps les pensées sérieuses qui occupent son cœur. Il parle. Il découvre son dessein à ses amis étonnés: ceux-ci cherchent à le combattre, mais en vain. Et la nuit même, Luther, craignant peut-être des sollicitations importunes, quitte sa chambre. Il y laisse tous ses effets et tous ses livres, ne prenant avec lui que Virgile et Plaute (il n'avait point encore de Bible). Virgile et Plaute! l'épopée et la comédie! singulière représentation de l'esprit de Luther! Il y a eu en effet, en lui, toute une épopée, un beau, un grand, un sublime poëme; mais d'un caractère enclin à la gaîté, à la plaisanterie, à la bouffonnerie, il mêla plus d'un trait familier au fond grave et magnifique de sa vie.

Muni de ces deux livres, il se rend seul, dans les ténèbres, au couvent des Ermites de Saint-

Augustin. Il demande qu'on l'y reçoive. La porte s'ouvre et se referme. Le voilà séparé pour toujours de ses parents, de ses compagnons d'étude et du monde! C'était le 17 août 1505. Luther avait alors vingt et un ans et neuf mois.

Enfin il est avec Dieu. Son âme est en sûreté. Cette sainteté tant désirée, il va donc la trouver. Sans doute Luther consacra son entrée dans sa retraite par des prières ferventes. Néanmoins, il n'oublia pas ses amis. Il leur écrivit pour prendre congé d'eux et du monde; et le lendemain il leur envoya ces lettres, avec les habits qu'il avait portés jusqu'alors, et son anneau de maître-ès-arts, qu'il remit à l'université, pour que rien ne lui rappelât plus ce monde qu'il abandonnait.

Ses amis d'Erfurt furent consternés. Faut-il qu'un génie si éminent aille se cacher dans cette vie monastique qui n'est qu'une demi-mort [1]? Pleins d'une vive douleur, ils se hâtèrent de se rendre au couvent, dans l'espérance de faire revenir Luther d'une démarche si affligeante: mais tout fut inutile. Les portes leur furent fermées. Tout un mois se passe, sans que personne ne puisse ni voir le nouveau moine, ni lui parler.

Luther s'était aussi empressé de communiquer à ses parents le grand changement qui venait de s'opérer dans sa vie. Son père fut frappé comme de la foudre. Il tremblait pour son fils, nous apprend Luther lui-même, dans la dédicace de son

1. In vita semi-mortua. (Melch. Adami V. L., p. 102.)

livre sur les vœux monastiques, adressée à son père. Sa faiblesse, sa jeunesse, l'ardeur de ses passions, tout lui faisait craindre qu'après le premier moment d'enthousiasme, l'oisiveté monastique ne fît tomber le jeune homme, ou dans le désespoir, ou dans de grandes fautes. Il savait que la vie des cloîtres en avait déjà perdu plusieurs. D'ailleurs, le conseiller-mineur de Mansfeld avait de tout autres desseins pour son fils. Il se proposait de lui faire contracter un mariage riche et honorable. Et voilà tous ses ambitieux projets renversés en une nuit, par cette action imprudente.

Jean écrivit à son fils une lettre violente dans laquelle il le tutoyait, nous dit encore celui-ci, tandis qu'il l'avait vousoyé depuis qu'il avait reçu le grade de maître-ès-arts. Il lui retirait toute sa faveur, et le déclarait déshérité de l'affection paternelle. En vain les amis de Jean Luther, et sans doute sa femme, cherchaient-ils à l'adoucir et lui disaient-ils : « Si vous voulez sacrifier quelque « chose à Dieu, que ce soit ce que vous avez de « meilleur et de plus cher, votre fils, votre Isaac; » l'inexorable conseiller de Mansfeld ne voulait rien entendre.

Quelque temps après cependant (c'est encore Luther qui le raconte dans un sermon prononcé à Wittemberg le 20 janvier 1544), la peste survint, et enleva à Jean Luther deux de ses fils. Sur ces entrefaites, quelqu'un vint dire au père, dont l'âme était déchirée par la douleur : Le moine d'Erfurt lui-même est aussi mort!... On saisit cette occasion pour rendre au novice le cœur de son père.

Si c'est une fausse alarme, lui disent ses amis, sanctifiez du moins votre affliction en consentant de bon cœur à ce que votre fils soit moine! .... —« A la bonne heure! » dit alors Jean Luther d'un cœur brisé et encore rebelle, « et que Dieu donne « qu'il réussisse! » Plus tard, lorsque Luther, réconcilié avec son père, lui raconta l'événement qui l'avait porté à se jeter dans les ordres monastiques: « Dieu fasse, » répondit le vaillant mineur, « que « vous n'ayez pas pris pour un signe du ciel ce « qui n'était qu'un fantôme du diable! »

Il n'y avait pas alors dans Luther ce qui devait en faire plus tard le réformateur de l'Église. Son entrée dans le couvent en est la preuve. C'était une action dans le sens des siècles dont il allait bientôt contribuer à sortir l'Église. Celui qui allait devenir le Docteur du monde, en était encore le servile imitateur. Une pierre nouvelle était apportée à l'édifice des superstitions, par celui même qui devait bientôt le renverser. Luther cherchait alors son salut en lui-même, en des pratiques et des observances humaines: il ignorait que le salut vient tout entier de Dieu. Il voulait sa propre justice et sa propre gloire, méconnaissant la justice et la gloire du Seigneur. Mais ce qu'il ignorait alors, il l'apprit bientôt. Ce fut dans le cloître d'Erfurt que s'opéra cet immense changement qui substitua dans son cœur, Dieu et sa sagesse, au monde et à ses traditions, et qui prépara la révolution puissante dont il fut le plus illustre instrument.

Martin Luther, en entrant dans le couvent, changea de nom, et se fit appeler Augustin. « Quoi de

« plus insensé et de plus impie, » disait-il en rapportant cette circonstance, « que de rejeter le nom « de son baptême pour l'amour du capuchon! C'est « ainsi que les papes ont honte du nom qu'ils ont « reçu dans le baptême, et montrent de cette ma« nière qu'ils sont déserteurs de Jésus-Christ[1]. »

Les moines l'avaient reçu avec joie. Ce n'était pas pour leur amour-propre une petite satisfaction que de voir l'université abandonnée pour une maison de leur ordre par l'un des docteurs les plus estimés. Néanmoins, ils le traitèrent durement, et lui imposèrent les travaux les plus bas. On voulait humilier le docteur en philosophie, et lui apprendre que sa science ne l'élevait pas au-dessus de ses confrères. On pensait d'ailleurs l'empêcher, de cette manière, de se livrer à ses études, dont le couvent ne retirerait aucun profit. L'ancien maître-ès-arts devait faire les fonctions de gardien, ouvrir et fermer les portes, remonter l'horloge, balayer l'église, nettoyer les chambres[2]. Puis, quand le pauvre moine à la fois portier, sacristain et domestique du cloître, avait fini son travail : *Cum sacco per civitatem!* Avec le sac par la ville! s'écriaient les frères ; et, chargé de son sac à pain, il devait aller dans toutes les rues d'Erfurt, mendiant de maison en maison, obligé peut-être de se présenter à la porte de ceux qui avaient été ses amis ou ses inférieurs. Mais il supportait tout. Porté par son caractère à se con-

1. Sur Genèse, XXXIV, 3.

2. « Loca immunda purgare coactus fuit. » (M. Adami Vit. Luth., p. 103.)

sacrer entièrement à ce qu'il entreprenait, c'était de toute son âme qu'il était devenu moine. Voudrait-il d'ailleurs épargner le corps? avoir égard à ce qui peut satisfaire la chair? Serait-ce ainsi qu'il acquerrait cette humilité, cette sainteté qu'il était venu chercher dans les murs du cloître?

Le pauvre moine, accablé de peine, s'empressait de mettre à profit pour la science, chaque instant qu'il pouvait dérober à ses viles occupations. Il se mettait alors à l'écart, et se livrait à ses études chéries. Mais bientôt les frères le découvraient, l'entouraient, murmuraient contre lui, l'arrachaient à ses travaux et lui disaient: « Allons! allons! ce « n'est pas en étudiant, mais en mendiant du pain, « du blé, des œufs, des poissons, de la viande et « de l'argent, que l'on se rend utile au cloître[1]. » Et Luther se soumettait, posait ses livres, et reprenait son sac. Se repentirait-il du joug qu'il avait pris? non. Il faut amener jusqu'à sa fin cette œuvre. Ce fut alors que commença à se développer dans son âme l'inflexible persévérance avec laquelle il poursuivit en tout temps les résolutions qu'il avait une fois formées. La résistance qu'il apportait à de rudes assauts donna une forte trempe à sa volonté. Dieu l'exerçait dans de petites choses, pour qu'il apprît à demeurer ferme dans les grandes. D'ailleurs, pour pouvoir délivrer son siècle des misérables superstitions sous lesquelles il soupirait, il fallait qu'il en portât le poids. Pour vider la coupe, il fallait qu'il en bût la lie.

1. Selneccerì Orat. de Luth.

Ce rude apprentissage ne se prolongea pourtant pas autant que Luther eût pu le craindre. Le prieur du couvent, sur l'intercession de l'université dont Luther était membre, le déchargea des basses fonctions qu'on lui avait imposées. Le jeune moine se mit alors à l'étude avec un nouveau zèle. Les œuvres des Pères de l'Église, surtout celles d'Augustin, attirèrent son attention. L'exposition que cet illustre docteur a faite des Psaumes, et son livre de la Lettre et de l'Esprit, étaient ses écrits favoris. Rien ne le frappait davantage que les sentiments de ce Père sur la corruption de la volonté de l'homme et sur la grâce divine. Il sentait par sa propre expérience la réalité de cette corruption, et la nécessité de cette grâce. Les paroles d'Augustin répondaient à son cœur : s'il eût pu être d'une autre école que celle de Christ, c'eût été sans doute de celle du docteur d'Hippone. Il savait presque par cœur les œuvres de Pierre d'Ailly et de Gabriel Biel. Il fut frappé de ce que dit le premier, que si l'Église ne s'était pas décidée pour le contraire, il serait bien préférable d'admettre que l'on reçoit vraiment dans la sainte cène du pain et du vin et non de simples accidents.

Il étudia aussi avec soin les théologiens Occam et Gerson, qui s'expriment l'un et l'autre si librement sur l'autorité des papes. A ces lectures il joignait d'autres exercices. On l'entendait, dans des disputes publiques, débrouiller les raisonnements les plus compliqués, et se tirer de labyrinthes dont d'autres que lui ne pouvaient trouver l'issue.

Tous les auditeurs en étaient dans l'admiration [1].

Mais ce n'était pas pour acquérir la réputation d'un grand génie qu'il était entré dans le cloître : c'était pour trouver les aliments de la piété [2]. Il ne regardait donc ces travaux que comme des hors-d'œuvre.

Il aimait, par-dessus tout, à puiser la sagesse à la source pure de la parole de Dieu. Il trouva dans le couvent une Bible attachée à une chaîne. Il revenait sans cesse à la Bible enchaînée. Il comprenait peu la parole; mais elle était pourtant sa plus douce lecture. Il lui arrivait quelquefois de rester un jour entier à méditer un seul passage. Un autre jour, il apprenait par cœur plusieurs fragments des prophètes; mais surtout il désirait que les écrits des apôtres et des prophètes servissent à lui faire bien connaître la volonté de Dieu, à augmenter la crainte qu'il avait de son nom, et à nourrir sa foi par les fermes témoignages de la parole [3].

Ce fut, à ce qu'il paraît, à cette époque qu'il commença à étudier les Écritures dans les langues originales, et à jeter ainsi le fondement de la plus parfaite et de la plus utile de ses œuvres, la traduction de la Bible. Il se servait d'un lexique hé-

1. « In disputationibus publicis labyrinthos aliis inextrica-« biles, diserte multis admirantibus explicabat. » (Melancht., Vit. Luth.)

2. « In eo vitæ genere non famam ingenii, sed alimenta pie-« tatis quærebat. » (Ibid.)

3. « Et firmis testimoniis aleret timorem et fidem. » (Ibid.)

braïque de Reuchlin, qui venait de paraître. Un frère du couvent, versé dans le grec et l'hébreu, et avec lequel il demeura toujours intimement lié, Jean Lange, lui donna probablement les premières directions[1]. Il faisait aussi un grand usage des savants commentaires de Nicolas Lyra, mort en 1340. C'est ce qui faisait dire à Pflug, qui fut plus tard évêque de Naumbourg : « Si Lyra n'eût joué de la « lyre, Luther n'eût jamais sauté. » « *Si Lyra non « lyrasset, Lutherus non saltasset.* »

Le jeune moine étudiait avec tant d'application et de zèle, qu'il lui arriva souvent, pendant deux ou trois semaines, de ne pas dire ses heures. Mais bientôt il était effrayé à la pensée de transgresser les règles de son ordre. Il s'enfermait alors pour réparer sa négligence. Il se mettait à répéter consciencieusement toutes les heures omises, sans penser à manger ou à boire. Il en perdit une fois le sommeil pendant sept semaines.

Brûlant du désir d'atteindre cette sainteté qu'il était venu chercher dans le cloître, Luther se livrait à toute la rigidité de la vie ascétique. Il cherchait à crucifier la chair par les jeûnes, les macérations et les veilles[2]. Renfermé dans sa cellule comme en une prison, il luttait sans relâche contre les mauvaises pensées et les mauvais penchants de son cœur. Un peu de pain et un maigre hareng

1. Gesch. d. deutsch. Bibelübersetzung.

2. « Summa disciplinæ severitate se ipse regit, et omnibus « exercitiis lectionum, disputationum, jejuniorum, precum, « omnes longe superat. » (Melancht., Vita Luth.)

étaient souvent sa seule nourriture. Il était naturellement d'une grande sobriété. Aussi ses amis le virent-ils souvent, même plus tard et lorsqu'il ne pensait plus acheter le ciel par des abstinences, se contenter des plus chétifs aliments, et rester même quatre jours de suite sans manger et sans boire [1]. C'est un témoin fidèle qui le rapporte, Mélanchton, et l'on voit le cas que l'on doit faire des fables que l'ignorance et la prévention ont débitées sur l'intempérance de Luther. Rien ne lui coûtait, à l'époque que nous décrivons, pour être saint, pour acquérir le ciel. Jamais l'Église romaine n'éleva un moine plus pieux. Jamais cloître ne vit un travail plus sincère et plus infatigable pour acheter le bonheur éternel. Quand Luther, devenu réformateur, dit que le ciel ne s'achetait pas, il sut ce qu'il disait. « Vraiment, écrivait-il au duc George de Saxe, « j'ai été un moine pieux, et j'ai suivi les règles de « mon ordre si sévèrement que je ne saurais le dire. « Si jamais moine était entré dans le ciel par sa « moinerie, certes, j'y serais entré. C'est ce dont « peuvent rendre témoignage tous les religieux « qui m'ont connu. Si cela eût dû durer long-« temps encore, je me serais martyrisé jusqu'à la « mort, à force de veilles, de prières, de lectures « et d'autres travaux [2]. »

Nous touchons à l'époque qui fit de Luther un

1. « Erat enim natura, valde modici cibi et potus; vidi continuis quatuor diebus, cum quidem recte valeret, prorsus « nihil edentem aut bibentem. » (Melancht., Vita Luth.)

2. L. Opp. (W.), XIX, 2299.

homme nouveau, et qui, en lui révélant l'immensit de l'amour de Dieu, le mit en état de l'annonce au monde.

Luther ne trouvait point, dans la tranquillité d cloître et dans la perfection monacale, cette pai qu'il y était venu chercher. Il voulait avoir l'assu rance de son salut : c'était le grand besoin de so âme. Sans cela point de repos. Or, les craintes qu l'avaient agité dans le monde, le poursuivaien dans sa cellule. Bien plus, elles y augmentaient; l moindre cri de son cœur retentissait avec forc sous les voûtes silencieuses du cloître. Dieu l'y avai amené pour qu'il apprît à se connaître lui-même et à désespérer de ses propres forces et de ses pro pres vertus. Sa conscience, éclairée par la parol divine, lui disait ce que c'était que d'être saint mais il était rempli d'effroi, en ne retrouvant, n dans son cœur, ni dans sa vie, cette image de sain teté qu'il avait contemplée avec admiration dan la parole de Dieu. Triste découverte que fai tout homme sincère! Point de justice au-dedans point de justice au dehors; partout omission péché, souillure.... Plus le caractère naturel d Luther était ardent, plus aussi cette résistance se crète et constante que la nature de l'homme op pose au bien, était forte en lui et le jetait dans l désespoir.

Les moines et les théologiens du temps l'invi taient à faire des œuvres, pour satisfaire la justic divine. Mais quelles œuvres, pensait-il, pourraien sortir d'un cœur tel que le mien? Comment pour rais-je, avec des œuvres souillées dans leur princip

même, subsister devant la sainteté de mon juge? « Je me trouvais devant Dieu un grand pécheur, « dit-il, et je ne pensais pas qu'il me fût possible « de l'apaiser par mes mérites. »

Une conscience délicate le portait à regarder la moindre faute comme un grand péché. A peine en avait-il fait la découverte, qu'il s'efforçait de l'expier par les plus sévères mortifications; et cela ne servait qu'à lui faire éprouver l'inutilité de tous les remèdes humains. « Je me suis tourmenté, dit-il, « jusqu'à la mort afin de procurer à mon cœur « troublé, à ma conscience agitée, la paix devant « Dieu; mais, entouré d'horribles ténèbres, je ne « trouvais la paix nulle part. »

Toutes les pratiques de la sainteté monacale qui endormaient tant de consciences vulgaires autour de lui, et auxquelles, dans l'angoisse, il avait lui-même recours, ne lui paraissaient bientôt que les inutiles remèdes d'une religion d'empirique et de charlatan. « Lorsqu'étant encore moine, je sentais « quelques tentations m'assaillir : Je suis perdu !.... « pensais-je.... Aussitôt je recourais à mille moyens « pour apaiser les cris de mon cœur. Je me con- « fessais tous les jours.... Mais tout cela ne faisait « rien. Alors, accablé de tristesse, je me tourmen- « tais par la multitude de mes pensées. Regarde! « disais-je, te voilà envieux, impatient, colère.... « c'est pourquoi il ne te sert de rien, ô malheu- « reux, d'être entré dans cet ordre sacré... »

Et pourtant Luther, imbu des préjugés de son temps, avait dès sa jeunesse considéré les pratiques dont il éprouvait maintenant l'impuissance,

comme des remèdes assurés pour une âme malad«
Que penser de l'étrange découverte qu'il venait d
faire dans la solitude du cloître? On peut don
habiter dans le sanctuaire et porter au-dedans d
soi un homme de péché.... Il a trouvé un aut
habit, mais non un autre cœur. Ses espéranc
sont déçues. A quoi s'arrêter?.... Toutes ces règl
et ces observances ne seraient-elles donc qu
des inventions d'hommes? Une telle suppositio
lui paraît tantôt une séduction du diable, et tant
une irrésistible vérité. En lutte avec la voix sain
qui parle dans son cœur, ou avec les institutio
vénérables que des siècles ont sanctionnées, Lu
ther passait sa vie dans un continuel comba
Son corps s'usait, ses forces l'abandonnaient;
lui arrivait quelquefois de rester comme mort[1].

Un jour, accablé de tristesse, il s'enferma dan
sa cellule, et, pendant plusieurs jours et plusieur
nuits, il ne permit à personne de l'approcher. U
de ses amis, Lucas Edemberger, inquiet sur l
malheureux moine, et ayant quelque pressenti
ment de l'état dans lequel il se trouvait, prit ave
lui de jeunes garçons accoutumés à chanter dan
les chœurs, et vint heurter à la porte de la cellule
Personne n'ouvre, ni ne répond. Le bon Edem
berger, encore plus effrayé, enfonce la porte. Lu
ther est étendu sur le plancher sans connaissanc
et sans signe de vie. Son ami cherche en vain

1. « Sæpe eum cogitantem attentius de ira Dei, aut de mi
« randis pœnarum exemplis, subito tanti terrores concutiebant
« ut pene exanimaretur. » (Melanchton, Vita Luth.)

rappeler ses sens : même immobilité. Alors les jeunes garçons commencent à chanter un doux cantique. Leurs voix pures agissent comme un charme sur le pauvre moine, dont la musique fut toujours une des plus grandes joies; et peu à peu il reprend ses forces, la connaissance et la vie[1]. Mais si la musique pouvait, pour quelques instants, lui rendre un peu de sérénité, il fallait un autre et plus puissant remède pour guérir réellement son mal; il fallait ce son doux et subtil de l'Évangile, qui est la voix de Dieu même. Il le comprenait bien. Aussi ses douleurs et ses épouvantes le portaient-elles à étudier avec un zèle nouveau les écrits des apôtres et des prophètes[2].

Luther n'était pas le premier moine qui eût passé par de pareils combats. Les cloîtres enveloppaient souvent de l'obscurité de leurs murs des vices abominables, qui eussent fait frémir toute âme honnête si on les avait mis à découvert; mais souvent aussi ils cachaient des vertus chrétiennes qui y croissaient en silence, à l'ombre d'une salutaire obscurité, et qui, exposées aux regards du monde, en eussent fait l'admiration. Ceux qui possédaient ces vertus, ne vivant qu'avec eux-mêmes et avec Dieu, n'excitaient pas l'attention et étaient souvent même ignorés du modeste couvent où ils étaient renfermés; leur vie n'était connue que de Dieu. Quelquefois ces humbles solitaires tombaient dans cette théologie mystique, triste maladie des esprits

1. Seckend., p. 53.

2. « Hoc studium ut magis expeteret, illis suis doloribus et « pavoribus movebatur. » (Melancht., Vita Luth.)

les plus nobles, qui fit autrefois les délices des premiers moines sur les bords du Nil, et qui consume inutilement les âmes dont elle s'empare.

Cependant, si l'un de ces hommes se trouvait appelé à une place éminente, il y déployait des vertus dont l'influence salutaire se faisait longtemps et au loin ressentir. La chandelle était mise sur le chandelier, et elle éclairait toute la maison. Plusieurs étaient réveillés par cette lumière. Ainsi ces âmes pieuses se propageaient de génération en génération ; et on les vit briller comme des flambeaux isolés, dans les temps mêmes où les cloîtres n'étaient souvent que les impurs réceptacles de profondes ténèbres.

Un jeune homme s'était ainsi fait remarquer dans l'un des couvents de l'Allemagne. Il se nommait Jean Staupitz; il était issu d'une famille noble de la Missnie. Un élan généreux l'avait poussé dès sa plus tendre jeunesse vers la science et la vertu[1]. Il sentit le besoin de la retraite pour s'adonner aux lettres. Mais bientôt il trouva que la philosophie et l'étude de la nature ne pouvaient pas grand'-chose pour notre salut éternel. Il se mit donc à étudier la théologie. Mais il s'appliquait surtout à joindre la pratique à la science. Car, dit l'un de ses biographes, c'est en vain que l'on se pare du nom de théologien, si on n'annonce pas ce beau nom par sa vie[2]. L'étude de la Bible, la connais-

1. « A teneris unguiculis, generoso animi impetu, ad vir« tutem et eruditam doctrinam contendit. » (Melch., Adam Vita Staupizii.)

2. Ibid.

sance de soi-même, les combats qu'il eut à livrer, comme Luther, avec les ruses et les convoitises de son cœur, amenèrent Staupitz au Rédempteur. Il trouva dans la foi en Christ la paix de son âme. La justice de la vie, la profondeur de la science, l'éloquence de la parole, non moins qu'un extérieur distingué et des manières pleines de dignité, ornaient cet homme remarquable. L'électeur de Saxe, Frédéric le Sage, en fit son ami; il l'employa dans diverses ambassades, et fonda sous sa direction l'université de Wittemberg. Staupitz fut le premier doyen de la faculté de théologie de cette école, d'où la lumière devait un jour jaillir pour éclairer les écoles et les églises de tant de peuples. Il assista au concile de Latran, au nom de l'archevêque de Salzbourg, devint provincial de son ordre en Thuringe et en Saxe, et plus tard vicaire-général des Augustins pour toute l'Allemagne.

Staupitz gémissait de la corruption des mœurs et des erreurs de doctrine qui dévastaient l'Église. Ses écrits sur l'amour de Dieu, sur la foi chrétienne, sur la ressemblance avec la mort de Christ, et le témoignage de Luther en font foi. Mais il regardait le premier de ces maux comme beaucoup plus grand que le dernier. D'ailleurs la douceur et l'indécision de son caractère, son désir de ne point sortir du cercle d'action qu'il se croyait assigné, le rendaient plus propre à être le restaurateur d'un couvent que le réformateur de l'Église. Il eût voulu n'élever à des charges de quelque importance que des hommes distingués; mais n'en trouvant pas, il se résignait à en employer d'au-

tres. « Il faut labourer, disait-il, avec les chevaux « que l'on trouve, et si l'on n'a pas de chevaux, la- « bourer avec des bœufs [1]. »

Nous avons vu les angoisses et les luttes intérieures auxquelles Luther était en proie dans son couvent d'Erfurt. A cette époque on annonça la visite du vicaire-général. Staupitz arriva en effet pour faire son inspection ordinaire. L'ami de Frédéric, le fondateur de l'université de Wittemberg, le chef des Augustins, porta des regards bienveillants sur ces moines soumis à son autorité. Bientôt l'un des frères attira son attention. C'était un jeune homme d'une stature moyenne, que l'étude, l'abstinence et les veilles avaient maigri, en sorte que l'on pouvait compter tous ses os [2]. Ses yeux, que l'on compara plus tard à ceux du faucon, étaient abattus; sa démarche était triste, son regard décelait une âme agitée, en proie à mille combats, mais forte pourtant et portée à la résistance. Il y avait dans tout son être quelque chose de grave, de mélancolique et de solennel. Staupitz, dont une longue expérience avait exercé le discernement, découvrit aisément ce qui se passait dans cette âme, et distingua de suite ce jeune frère de tous ceux qui l'entouraient. Il se sentit attiré vers lui, et éprouva bientôt pour son subordonné un intérêt paternel. Il avait eu à lutter comme Luther, il pouvait donc le comprendre. Il pouvait surtout lui montrer le chemin de la paix qu'il avait lui-même trouvé. Ce qu'il apprit

1. L. Opp. (W.) V. 2189.
2. P. Mosellani Epist.

des circonstances qui avaient amené dans le couvent le jeune Augustin, augmenta encore sa sympathie. Il invita le prieur à le traiter avec plus de douceur. Il profita des occasions que sa charge lui offrait pour gagner la confiance du jeune frère. Il s'approcha de lui avec affection, et chercha de toutes manières à dissiper la timidité du novice, augmentée encore par le respect et la crainte que lui inspirait un homme d'un rang aussi élevé que l'était celui de Staupitz.

Le cœur de Luther, que des traitements durs avaient jusqu'alors fermé, s'ouvrit enfin et se dilata aux doux rayons de la charité. « Comme dans l'eau « le visage répond au visage, ainsi le cœur d'un « homme répond à celui d'un autre homme [1]. » Le cœur de Staupitz répondit au cœur de Luther. Le vicaire-général le comprit. Le moine sentit pour lui une confiance qu'il n'avait point encore connue. Il lui révéla la cause de sa tristesse, il lui dépeignit les horribles pensées qui l'agitaient, et alors commencèrent dans le cloître d'Erfurt des entretiens pleins de sagesse et d'instruction.

« C'est en vain, dit avec abattement Luther à « Staupitz, que je fais des promesses à Dieu; le pé« ché est toujours le plus fort.

— « O mon ami, lui répondit le vicaire-général « en faisant un retour sur lui-même, j'ai juré plus « de mille fois à notre Dieu saint, de vivre pieuse« ment, et je ne l'ai jamais tenu. Maintenant je ne « veux plus le jurer, car je sais que je ne le tiendrai

1. Proverbes. XXVII. 9.

« pas. Si Dieu ne veut pas user de grâce envers « moi pour l'amour de Christ, et m'accorder un « heureux départ, quand je devrai quitter cette « terre, je ne pourrai, avec tous mes vœux et tou- « tes mes bonnes œuvres, subsister devant lui. Il « faudra que je périsse[1]. »

Le jeune moine s'effraie à la pensée de la justice divine. Il expose au vicaire-général toutes ses craintes. La sainteté ineffable de Dieu, sa majesté souveraine l'épouvantent. Qui pourra soutenir le jour de sa venue? qui pourra subsister quand il paraîtra?

Staupitz reprend la parole. Il sait où il a trouvé la paix, il l'apprendra au jeune homme. « Pourquoi, « lui dit-il, te tourmentes-tu de toutes ces spécu- « lations et ces hautes pensées?... Regarde aux « plaies de Jésus-Christ, au sang qu'il a répandu « pour toi: c'est là que la grâce de Dieu t'apparaîtra. « Au lieu de te martyriser pour tes fautes, jette-toi « dans les bras du Rédempteur. Confie-toi en lui, en « la justice de sa vie, en l'expiation de sa mort. Ne « recule pas; Dieu n'est pas irrité contre toi, c'est « toi qui es irrité contre Dieu. Écoute le fils de « Dieu. Il est devenu homme pour te donner l'as- « surance de la faveur divine. Il te dit : Tu es ma « brebis ; tu entends ma voix ; personne ne te ra- « vira de ma main[2]. »

Mais Luther ne trouve point en lui la repentance qu'il croit nécessaire au salut : il répond (et c'est

1. L. Opp. (W.) VIII, 2725.
2. L. Opp. (W.) II. 264.

la réponse ordinaire des âmes angoissées et craintives) : « Comment oser croire à la faveur de Dieu, « tant qu'il n'y a point en moi une véritable con« version ? Il faut que je change pour qu'il m'ac« cepte. »

Son vénérable guide lui montre qu'il ne peut y avoir de véritable conversion, aussi long-temps que l'homme craint Dieu comme un juge sévère.— « Que direz-vous donc, s'écrie Luther, à tant de « consciences auxquelles on prescrit mille ordon« nances insupportables pour gagner le ciel ? »

Alors il entend cette réponse du vicaire-général, ou plutôt il ne croit pas qu'elle vienne d'un homme : il lui semble que c'est une voix qui retentit du ciel [1] : « Il n'y a, dit Staupitz, de repen« tance véritable que celle qui commence par l'a« mour de Dieu et de la justice [2]. Ce que les autres « s'imaginent être la fin et l'accomplissement de la « repentance, n'en est au contraire que le com« mencement. Pour que tu sois rempli d'amour « pour le bien, il faut avant tout que tu sois rempli « d'amour pour Dieu. Si tu veux te convertir, ne re« cherche pas toutes ces macérations et ces mar« tyres. Aime celui qui t'a aimé le premier. »

Luther écoute : il écoute encore. Ces consolations le remplissent d'une joie inconnue et lui donnent une lumière nouvelle. « C'est Jésus-Christ,

1. Te velut e cœlo sonantem accepimus. (L. Epp. I, 115, ad Staupitzium, du 30 mai 1518.)

2. Pœnitentia vero non est, nisi quæ ab amore justitiæ et Dei incipit, etc. (Ibid.)

« pense-t-il en son cœur, oui, c'est Jésus-Christ lui-
« même qui me console si admirablement par ces
« douces et salutaires paroles [1]. »

Cette parole, en effet, pénétra au fond du cœur du jeune moine comme la flèche aiguë d'un homme puissant [2]. Pour se repentir il faut aimer Dieu ! Éclairé de cette lumière nouvelle, il se mit à conférer les Écritures. Il rechercha tous les passages où elles parlent de repentance, de conversion. Ces mots, si redoutés jusqu'alors (pour employer ses expressions pittoresques), sont devenus pour lui un jeu agréable et la plus douce récréation. Tous les passages de l'Écriture qui l'effrayaient, lui semblent maintenant accourir de toutes parts, sourire, sauter autour de lui, et jouer avec lui [3]. »

« Auparavant, s'écrie-t-il, quoique je dissimu-
« lasse avec soin devant Dieu l'état de mon cœur,
« et que je m'efforçasse de lui exprimer un amour
« qui n'était qu'une contrainte et une fiction toute
« pure, il n'y avait pour moi dans l'écriture aucune
« parole plus amère que celle de *repentance*. Mais
« maintenant il n'en est point qui me soit plus douce
« et plus agréable [4]. Oh ! que les préceptes de Dieu
« sont doux, quand on ne les lit pas seulement

1. Memini inter jucundissimas et salutares fabulas tuas, quibus me solet Dominus Jesus mirifice consolari. (Ibid.)

2. Hæsit hoc verbum tuum in me, sicut sagitta potentis acuta. (Ibid.)

3. Ecce jucundissimum ludum, verba undique mihi colludebant, planeque huic sententiæ arridebant et assultabant. (Ibid.)

4. Nunc nihil dulcius aut gratius mihi sonet quam pœnitentia, etc. (Ibid.)

« dans les livres, mais aussi dans les plaies précieu-« ses du Sauveur [1]. »

Cependant Luther, consolé par les paroles de Staupitz, retombait quelquefois dans l'abattement. Le péché se faisait de nouveau sentir à sa conscience craintive, et alors à la joie du salut succédait tout son ancien désespoir. « O mon péché ! « mon péché ! mon péché ! » s'écria un jour le jeune moine en présence du vicaire-général, et avec l'accent de la plus vive douleur. — « Eh ! voudrais-tu « n'être qu'en peinture un pécheur, répliqua celui-« ci, et n'avoir aussi qu'un Sauveur en peinture ? » Puis Staupitz ajouta avec autorité : « Sache que « Jésus-Christ est Sauveur, même de ceux qui sont « de grands, de vrais pécheurs, et dignes d'une « entière condamnation. »

Ce n'était pas seulement le péché qu'il trouvait dans son cœur, qui agitait Luther : aux troubles de la conscience venaient se joindre ceux de la raison. Si les saints préceptes de la Bible l'agitaient, telle des doctrines du divin livre augmentait encore ses tourments. La vérité, qui est le grand moyen par lequel Dieu donne la paix à l'homme, doit nécessairement commencer par lui enlever la fausse sécurité qui le perd. La doctrine de l'élection troublait surtout le jeune homme, et le lançait dans un champ difficile à parcourir. Devait-il croire que c'était l'homme qui le premier choisissait Dieu

1. Ita enim dulcescunt præcepta Dei, quando non in libris tantum, sed in vulneribus dulcissimi Salvatoris legenda intelligimus. (Ibid.)

pour sa part ? ou que c'était Dieu qui le premier choisissait l'homme ? La Bible, l'histoire, l'expérience journalière, les écrits d'Augustin, tout lui avait montré qu'il fallait toujours et en toute chose, remonter en dernière fin à cette volonté souveraine par laquelle tout existe, et de laquelle tout dépend. Mais son esprit ardent eût voulu aller plus loin. Il eût voulu pénétrer dans le conseil secret de Dieu, en dévoiler les mystères, voir l'invisible et comprendre l'incompréhensible. Staupitz l'arrêta. Il l'invita à ne pas prétendre sonder le Dieu caché, mais à s'en tenir à ce qui nous en est manifesté en Christ. « Regarde les plaies de « Christ, lui dit-il, et tu y verras reluire avec « clarté le conseil de Dieu envers les hommes. On « ne peut comprendre Dieu hors de Jésus-Christ. « En Christ vous trouverez ce que je suis et ce « que je demande, a dit le Seigneur. Vous ne le « trouverez nulle part ailleurs, ni dans le ciel, ni « sur la terre [1]. »

Le vicaire-général fit plus encore. Il fit reconnaître à Luther le dessein paternel de la providence de Dieu, en permettant ces tentations et ces combats divers que son âme devait soutenir. Il les lui fit voir sous un jour bien propre à ranimer son courage. Dieu se prépare par de telles épreuves les âmes qu'il destine à quelque œuvre importante. Il faut éprouver le navire, avant de le lancer à la vaste mer. S'il est une éducation nécessaire à tout homme, il en est une particulière pour ceux qui

1. L. Opp. (W.) XXII, p. 489.

doivent agir sur leur génération. C'est ce que Staupitz représenta au moine d'Erfurt. « Ce n'est pas en « vain, lui dit-il, que Dieu t'exerce par tant de com« bats : tu le verras ; il y a de grandes choses dans « lesquelles il se servira de toi comme de son mi« nistre. »

Ces paroles, que Luther écoute avec étonnement et avec humilité, le remplissent de courage, et lui font reconnaître en lui des forces qu'il n'avait pas même soupçonnées. La sagesse et la prudence d'un ami éclairé révèlent peu à peu l'homme fort à lui-même. Staupitz n'en reste pas là. Il lui donne pour ses études de précieuses directions. Il l'exhorte à puiser désormais toute sa théologie dans la Bible, en laissant de côté les systèmes des écoles. « Que « l'étude des Écritures, lui dit-il, soit votre occupa« tion favorite. » Jamais meilleur conseil ne fut mieux suivi. Mais ce qui réjouit surtout Luther, c'est le présent que Staupitz lui fit d'une Bible. Enfin il possède lui-même ce trésor qu'il a dû chercher jusqu'à cette heure ou dans la bibliothèque de l'université, ou à la chaîne du couvent, ou dans la cellule d'un ami. Dès lors il étudie l'Écriture, et surtout les épîtres de saint Paul, avec un zèle toujours croissant. Il ne joint plus à l'étude de la Bible que celle de saint Augustin. Tout ce qu'il lit s'imprime avec force dans son âme. Les combats ont préparé son cœur à comprendre la parole. Le sol a été labouré très-profond ; la semence incorruptible le pénètre avec puissance. Quand Staupitz quitta Erfurt, un nouveau jour s'était levé pour Luther.

Néanmoins, l'œuvre n'était pas finie. Le vicaire-général l'avait préparée : Dieu réservait à un instrument plus humble de l'accomplir. La conscience du jeune Augustin n'avait pas encore trouvé le repos. Son corps succomba enfin sous les efforts et sous la tension de son âme. Il fut atteint d'une maladie qui le conduisit aux portes du tombeau. C'était alors la seconde année de son séjour au couvent. Toutes ses angoisses et ses terreurs se réveillèrent avec une force nouvelle à l'approche de la mort. Ses souillures et la sainteté de Dieu troublèrent de nouveau son âme. Un jour que le désespoir l'accablait, un vieux moine entra dans sa cellule et lui adressa quelques paroles de charité. Luther lui ouvrit son cœur et lui fit connaître les craintes qui l'agitaient. Le respectable vieillard était incapable de suivre cette âme dans tous ses doutes, comme l'avait fait Staupitz, mais il savait son Credo, et il y avait trouvé de quoi consoler son cœur. Il appliquera au jeune frère ce même remède. Le ramenant donc à ce symbole des apôtres, que Luther apprit dans sa première enfance à l'école de Mansfeld, le vieux moine prononça avec bonhomie cet article : *Je crois la rémission des péchés.* Ces simples paroles, que le pieux frère récita avec candeur, dans un moment décisif, répandirent une grande consolation dans l'âme de Luther. « Je crois, « répéta-t-il bientôt en lui-même sur son lit de dou« leur, je crois la rémission des péchés. » — « Ah, « dit le moine, il ne faut pas seulement croire que « les péchés sont remis à David ou à Pierre : c'est « là ce que croient les démons. Le commandement

« de Dieu est que nous croyions qu'ils nous sont re-« mis à nous-mêmes [1]. » Que ce commandement parut doux au pauvre Luther! « Voici ce que dit « saint Bernard dans son discours sur l'annonciation, « ajouta le vieux frère : Le témoignage que le saint « Esprit rend dans ton cœur est celui-ci : Tes péchés « te sont remis. » Luther rechercha dès lors dans les écrits des apôtres et des prophètes tout ce qui pourrait fortifier cette espérance qui remplissait son cœur. Chaque jour il invoquait le secours d'en haut, et chaque jour aussi la lumière croissait dans son âme.

La santé qu'avait trouvée son esprit rendit la santé à son corps. Il se releva promptement du lit de maladie. Il avait reçu doublement une vie nouvelle. Les fêtes de Noël, qui bientôt arrivèrent, lui firent goûter en abondance toutes les consolations de la foi. Il prit part avec une douce émotion à ces saintes solennités; et lorsqu'au milieu des pompes de ce jour, il dut chanter ces paroles : *O beata culpa quæ talem meruisti Redemptorem* [2] ! tout son être dit *amen*, et tressaillit de joie.

Luther était depuis deux ans dans le cloître. Il devait être consacré prêtre. Il avait beaucoup reçu, et il entrevoyait avec joie la perspective que lui offrait le sacerdoce, de donner gratuitement ce qu'il avait reçu gratuitement. Il voulut profiter

1. Davidi aut Petro.... Sed mandatum Dei esse, ut singuli homines nobis remitti peccata credamus. (Melancht., Vit. L.)

2. O faute bienheureuse, qui as mérité un tel Rédempteur! (Keil., p. 16.)

de la solennité qui s'approchait pour se réconcilier pleinement avec son père. Il l'invita à y assister, et lui demanda même d'en fixer le jour. Jean Luther, qui n'était point encore entièrement apaisé envers son fils, accepta néanmoins cette invitation, et indiqua le dimanche 2 mai 1507.

Au nombre des amis de Luther, se trouvait le vicaire d'Isenac, Jean Braun, qui avait été pour lui un conseiller fidèle pendant son séjour dans cette ville. Luther lui écrivit le 22 avril; c'est la plus ancienne lettre du réformateur. Elle est adressée « A Jean Braun, saint et vénérable prêtre de « Christ et de Marie. »

Ce n'est que dans les deux premières lettres de Luther que le nom de Marie se trouve.

« Le Dieu qui est glorieux et saint dans toutes « ses œuvres, dit le candidat à la prêtrise, ayant « daigné m'élever magnifiquement, moi malheu« reux et de toute manière indigne pécheur, et m'ap« peler, par sa seule et très-libérale miséricorde à « son sublime ministère, je dois, pour témoigner ma « reconnaissance d'une bonté si divine et si magnifi« que (autant du moins que la poudre peut le faire), « remplir de tout mon cœur l'office qui m'est confié.

« C'est pourquoi, très-cher père, seigneur et « frère, je viens vous demander, si le temps et « vos affaires ecclésiastiques et domestiques le per« mettent, de daigner me secourir de votre pré« sence et de vos prières, afin que mon sacrifice « soit agréable devant la face de Dieu.

« Mais je vous avertis que vous devez venir « directement à notre monastère, et y habiter

«quelque temps avec nous, sans chercher au «dehors dans les carrefours une autre hôtellerie. «Il faut que vous deveniez un habitant de nos «cellules.»

Luther ajouta en *post scriptum* : « S'il ne s'agis- «sait pas d'une si humble affaire et d'un pauvre «moine mort au monde, j'inviterais aussi le col- «lége de Schalb, ces hommes excellents, qui ont «si bien mérité de moi; mais je n'ose les impor- «tuner [1]. »

Enfin le jour arriva. Le mineur de Mansfeld ne manqua pas à la consécration de son fils. Il lui donna même une marque non équivoque de son affection et de sa générosité, en lui faisant, à cette occasion, un cadeau de vingt florins.

La cérémonie eut lieu. C'était Jérôme, évêque de Brandebourg, qui officiait. Au moment où il conféra à Luther la puissance de célébrer la messe, il lui mit en main le calice, et lui dit ces paroles solennelles : *Accipe potestatem sacrificandi pro vivis et mortuis.* « Reçois la puissance de sacrifier «pour les vivants et pour les morts. » Luther écouta alors tranquillement ces paroles, qui lui accordaient le pouvoir de faire l'œuvre même du fils de Dieu; mais il en frémit plus tard. « Que la «terre ne nous ait pas alors engloutis tous deux, «dit-il, ce fut à tort et une grande patience et lon- «ganimité du Seigneur [2]. » « Dans la papauté, «dit-il encore, on consacrait les prêtres non pour

1. Schalbense Collegium. (L. Ep. I, p. 3.)
2. L. Opp. XVI. (W.) 1144.

« prêcher la parole de Dieu, mais pour dire la « messe. Mais nous, nous consacrons d'après le « commandement de Christ, pour prêcher le pur « Évangile. La consécration de la papauté est donc « défectueuse; car, tout culte qui n'est pas institué selon le commandement de Dieu, est sans « aucune valeur [1]. » Si Luther ne fut pas consacré par les hommes selon la vérité, il reçut de Dieu la consécration véritable pour prêcher sa parole.

Le père dîna ensuite au couvent avec son fils, les amis du jeune prêtre et les moines. La conversation tomba sur l'entrée de Martin dans le cloître. Les frères l'exaltaient fort, comme une œuvre des plus méritoires. Alors, l'inflexible Jean, se tournant vers eux, leur dit : « N'avez-vous pas « lu dans l'Écriture qu'on doit obéir à son père et « à sa mère ? » Ces paroles frappèrent Luther; elles lui présentèrent sous un tout autre aspect l'action qui l'avait amené dans le sein du couvent, et elles retentirent encore long-temps dans son cœur.

Luther, d'après le conseil de Staupitz, fit, peu après sa consécration, de petites courses à pied dans les cures et les couvents des environs, soit pour se distraire et procurer à son corps l'exercice nécessaire, soit pour s'habituer à la prédication.

Un jour il était allé à Amstadt, à deux milles allemands d'Erfurt, pour y visiter le couvent des Carmes déchaussés. « L'un des conventuels, ra-« conte-t-il lui-même, Henri Le Hardi, que l'on

1. Disc. de table, p. 1348.

« regardait comme un homme extraordinaire, fai-
« sait une lecture pendant que nous étions à table.
« Il prônait fort l'état monastique, et faisait remar-
« quer quels priviléges il avait sur tous les autres
« états. Nous autres jeunes moines, assis autour de
« la table, ouvrions de grands yeux, et tout en
« mangeant nous nous redressions avec suffisance,
« remplis de joie d'entendre ainsi exalter notre
« sainte moinerie [1]. »

Luther ne devait pas demeurer caché dans un couvent obscur. Le temps était venu pour lui d'être transporté sur un plus grand théâtre. Staupitz, avec qui il resta toujours dans des relations suivies, sentait bien qu'il y avait dans le jeune moine une âme trop active pour qu'elle fût renfermée dans un cercle étroit. Il parla de lui à Frédéric, électeur de Saxe; et ce prince éclairé appela Luther, en 1508 (probablement vers la fin de l'année), comme professeur à l'université de Wittemberg. Wittemberg était le champ sur lequel il devait livrer de rudes batailles. Luther sentit que là se trouvait sa vocation. On lui demandait de se rendre promptement à son nouveau poste. Il répondit sans délai à l'appel, et partit sans prendre congé de plusieurs de ses intimes amis. Dans la précipitation de son déplacement, il n'eut pas même le temps d'écrire à celui qu'il nommait son maître et son père bien-aimé, le curé d'Isenac, Jean Braun. Il le fit quelques mois plus tard. « Ne t'étonne point, lui écrivait-il de Wittem-

1. Lingk Reisgesch. Luth., p. 12.

« berg, que je me sois éloigné comme en cachette
« et sans te rien dire; ne pense pas qu'un vent
« glacé du nord ait éteint toute l'ardeur de ma
« charité. Mon départ a été si subit, que ceux avec
« lesquels je vivais l'ont presque ignoré. Je suis
« éloigné, je l'avoue; mais la meilleure partie de
« moi-même est restée vers toi, et plus je me suis
« éloigné de corps, plus je me suis rapproché d'es-
« prit[1]. » Luther avait été trois ans dans le cloître
d'Erfurt.

Arrivé à Wittemberg, il se rendit au couvent des Augustins, où une cellule lui fut assignée; car, quoique professeur, il ne cessa pas d'être moine. Il était appelé à enseigner la physique et la dialectique. On avait eu égard sans doute, en lui assignant ces fonctions, aux études philosophiques qu'il avait faites à Erfurt, et au grade de maître-ès-arts dont il était revêtu. Ainsi Luther, qui avait alors faim et soif de la parole de Dieu, se voyait obligé de se livrer presque exclusivement à l'étude de la philosophie scolastique d'Aristote. Il avait besoin du pain de vie que Dieu donne au monde, et il devait s'occuper de subtilités humaines. Quelle contrainte! que de soupirs ne poussa-t-il pas! « Je « suis bien, par la grâce de Dieu, écrit-il à Braun, « si ce n'est que je dois étudier de toutes mes forces « la philosophie. J'ai désiré vivement, dès mon ar-« rivée à Wittemberg, d'échanger cette étude con-« tre celle de la théologie; mais », ajouta-t-il, pour que l'on ne crût pas que c'était de la théologie

1. L. Epp. I, p. 5 (du 17 mars 1509).

du temps qu'il était question, « c'est de cette « théologie qui recherche le fruit de la noix, la « pulpe du froment, et la moelle des os, que je « parle[1]. Quoi qu'il en soit, Dieu est Dieu, conti- « nue-t-il avec cette confiance qui fut l'âme de sa « vie : l'homme se trompe presque toujours dans « ses jugements; mais celui-ci est notre Dieu. Il « nous conduira avec bonté aux siècles des siècles. » Les travaux que Luther fut alors obligé de faire, lui furent d'une grande utilité pour combattre plus tard les erreurs des scolastiques.

Il ne pouvait s'en tenir là. Le désir de son cœur devait s'accomplir. Cette même puissance qui, quelques années auparavant, avait poussé Luther du barreau vers la vie religieuse, le poussait maintenant de la philosophie vers la Bible. Il se mit avec zèle à l'étude des langues anciennes, et surtout du grec et de l'hébreu, afin de puiser la science et la doctrine dans les sources mêmes d'où elles jaillissent. Quelques mois après son arrivée à l'université, il demanda le grade de bachelier en théologie. Il l'obtint, à la fin de mars 1509, avec la vocation particulière de se livrer à la théologie biblique, *ad Biblia*.

Tous les jours, à une heure après midi, Luther était appelé à parler sur la Bible : heure précieuse pour le professeur et pour les disciples, et qui les faisait pénétrer toujours plus avant dans le sens divin de ces révélations long-temps perdues pour le peuple et pour l'école!

1. ....Theologia quæ nucleum nucis et medullam tritici et medullam ossium scrutatur. (L. Epp. I. 6.)

Il commença ces leçons par l'explication de psaumes, et en vint bientôt à l'épître aux Romains. Ce fut surtout, en la méditant, que la lumière de la vérité entra dans son cœur. Retiré dans sa tranquille cellule, il consacrait des heures à l'étude de la parole divine, l'épître de saint Paul ouverte devant lui. Un jour, parvenu au dix-septième verset du premier chapitre, il y lut ce passage du prophète Habacuc : « Le juste vivra par la foi. » Cet enseignement le frappe. Il y a donc pour le juste une autre vie que celle du reste des hommes : et cette vie, c'est la foi qui la donne. Cette parole qu'il reçoit dans son cœur comme si Dieu même l'y déposait, lui dévoile le mystère de la vie chrétienne et augmente en lui cette vie. Long-temps après, au milieu de tous ses travaux, il croyait entendre cette voix : « Le juste vivra par la foi [1]. »

Les leçons de Luther, ainsi préparées, ressemblaient peu à ce qu'on avait entendu jusqu'alors. Ce n'était plus un rhéteur disert ou un scolastique pédant qui parlait; c'était un chrétien qui avait éprouvé la puissance des vérités révélées; qui les tirait de la Bible; qui les sortait du trésor de son cœur, et les présentait toutes pleines de vie à ses auditeurs étonnés. Ce n'était plus un enseignement d'homme, c'était un enseignement de Dieu.

Cette exposition toute nouvelle de la vérité fit du bruit, la rumeur s'en répandit au loin, et attira à l'université récemment fondée une foule de jeunes étudiants étrangers. Plusieurs professeurs

1. Seckend., p. 55.

mêmes assistaient aux leçons de Luther, et entre autres le célèbre Martin Pollich de Mellerstadt, docteur en médecine, en droit, et en philosophie, qui avait organisé avec Staupitz l'université de Wittemberg, et en avait été le premier recteur. Mellerstadt, appelé souvent « la lumière du monde », se mêlait modestement aux disciples du nouveau professeur. « Ce moine, disait-il, déroutera tous les « docteurs; il introduira une nouvelle doctrine, et « réformera toute l'Église; car il se fonde sur la « parole de Christ, et personne au monde ne peut, « ni combattre, ni renverser cette parole, quand « même on l'attaquerait avec toutes les armes de « la philosophie, des sophistes, des scotistes, des « albertistes, des thomistes, et avec tout le tar-« taret[1] !... »

Bientôt Staupitz, qui était la main de la Providence pour développer les dons et les trésors cachés dans Luther, l'invita à prêcher dans l'église des Augustins. A cette proposition, le jeune professeur recule. Il veut se borner aux fonctions académiques ; il tremble à la pensée d'y ajouter celles de la prédication. En vain Staupitz le sollicite : « Non, non, répond-il, ce n'est pas une petite « chose que de parler aux hommes à la place de « Dieu[2]. » Touchante modestie dans ce grand réformateur de l'Église! Staupitz insiste. Mais l'ingénieux Luther trouve, dit un de ses historiens, quinze arguments, prétextes et défaites pour se

1. Melch. Adam. Vita Lutheri, p. 104.
2. Fabricius centifol. Lutheri, p. 33.

défendre de cette vocation. Enfin le chef des Au gustins continuant toujours son attaque : « Ah « monsieur le docteur, dit Luther, en faisant cel « vous m'ôtez la vie. Je ne pourrai pas y tenir troi « mois. »—« A la bonne heure, » répondit le vicaire général; « qu'il en soit ainsi au nom de Dieu! Ca « notre Seigneur Dieu a aussi besoin là haut d'hom « mes dévoués et habiles. » Luther dut se rendre.

Au milieu de la place de Wittemberg se trouvai une vieille chapelle en bois, de trente pieds d long sur vingt de large, dont les cloisons, soute nues de tous côtés, tombaient en ruine. Une vieill chaire, faite de planches et haute de trois pieds recevait le prédicateur. C'est dans cette misérabl chapelle que commença la prédication de la ré forme. Dieu voulut que ce qui devait rétablir s gloire eût les commencements les plus humbles On venait seulement de poser les fondements d l'église des Augustins, et en attendant qu'elle fû achevée, on se servait de ce temple chétif. « C « bâtiment, » ajoute le contemporain de Luther, qu nous rapporte ces circonstances[1], « peut bien êtr « comparé à l'étable où Christ naquit. C'est dan « cette misérable enceinte que Dieu a voulu, pou « ainsi dire, faire naître une seconde fois son fil « bien aimé. Parmi ces milliers de cathédrales e « d'églises paroissiales, dont le monde est rempli, i « n'y en eut alors aucune que Dieu choisît pour la « prédication glorieuse de la vie éternelle. »

Luther prêche : tout frappe dans le nouveau pré-

1. Myconius.

dicateur. Sa figure pleine d'expression, son air noble, sa voix pure et sonore, captivent les auditeurs. Avant lui, la plupart des prédicateurs avaient cherché plutôt ce qui pouvait amuser leur auditoire que ce qui pouvait le convertir. Le grand sérieux qui domine dans les prédications de Luther, et la joie dont la connaissance de l'Évangile a rempli son cœur, donnent à la fois à son éloquence une autorité, une chaleur et une onction que n'eurent point ses devanciers. « Doué d'un esprit « prompt et vif, dit l'un de ses adversaires[1], d'une « mémoire heureuse, et se servant avec une facilité « remarquable de sa langue maternelle, Luther ne « le céda en éloquence à aucun de son âge. Pérorant du haut de la chaire comme s'il eût été « agité de quelque forte passion, accommodant « son action à ses paroles, il frappait d'une manière « surprenante les esprits de ses auditeurs, et comme « un torrent il les entraînait où il voulait. Tant « de force, de grâce et d'éloquence, ne se voient « que rarement chez les peuples du nord. » « Il « avait, dit Bossuet, une éloquence vive et impé- « tueuse, qui entraînait les peuples et les ravis- « sait[2]. »

Bientôt la petite chapelle ne put plus contenir les auditeurs qui s'y pressaient en foule. Le conseil de Wittemberg choisit alors Luther pour son prédicateur, et l'appela à prêcher dans l'église de la ville. L'impression qu'il y produisit fut encore

1. Florimond Raymond. Hist. hæres., cap. 5.
2. Hist. des variat., l. 1er.

plus grande. La force de son génie, l'éloquence de sa diction et l'excellence des doctrines qu'il annonçait, étonnaient également ses auditeurs. Sa réputation se répandit au loin, et Frédéric le Sage vint lui-même une fois à Wittemberg pour l'entendre.

Ainsi Luther enseignait à la fois dans la salle académique et dans le temple, lorsqu'il fut arrêté dans ces travaux. En 1510, selon quelques-uns seulement en 1511 ou 1512, son ordre l'envoya à Rome, probablement à l'occasion de quelques dissentiments intérieurs. Cette dispensation divine était nécessaire à Luther. Il fallait qu'il connût Rome. Plein des préjugés et des illusions du cloître, il se l'était toujours représentée comme le siége de la sainteté.

Il partit. Il traversa les Alpes. Mais à peine était-il descendu dans les plaines de la riche et voluptueuse Italie, qu'il trouva sur tous ses pas des sujets d'étonnement et de scandale. Le pauvre moine allemand fut reçu dans un riche couvent des Bénédictins, situé sur le Pô, en Lombardie. Ce couvent avait trente-six mille ducats de rente; douze mille ducats étaient consacrés à la table, douze mille aux édifices, et douze mille aux autres besoins des moines[1]. La richesse des appartements, la beauté des habits, la recherche des mets frappèrent également Luther. Le marbre, la soie, le luxe sous toutes ses formes, quel nouveau spectacle pour l'humble frère du pauvre couvent de Wittemberg!

1. Discours de table, p. 1468.

Il s'étonna, et il se tut; mais le vendredi étant arrivé, quelle surprise! des viandes abondantes couvraient encore la table des Bénédictins. Alors il se résolut à parler. — « L'Église, leur dit-il, le pape « défendent de telles choses. » Les Bénédictins s'indignèrent de cette réprimande du grossier Germain. Mais Luther ayant insisté et les ayant peut-être menacés de faire connaître leurs désordres, quelques-uns crurent que le plus simple était de se défaire de leur hôte importun. Le portier du couvent l'avertit qu'il courait des dangers en restant davantage. Il se sauva donc de ce monastère épicurien, et arriva à Bologne, où il tomba malade[1]. On a voulu voir dans cette maladie les suites d'un empoisonnement. Il est plus simple de supposer que le changement de vie affecta le moine frugal de Wittemberg, accoutumé à avoir pour principale nourriture des harengs et du pain. Étant guéri, il se remit en route pour Rome, s'attendant à y trouver une tout autre vie que celle des couvents lombards, et impatient d'effacer par la vue de la sainteté romaine les tristes impressions qu'avait laissées dans son esprit son séjour sur le Pô.

Enfin, après un pénible voyage sous le soleil brûlant de l'Italie, au commencement de l'été, il approchait de la ville aux sept montagnes. Son cœur était ému : ses yeux cherchaient la reine du monde et de l'Église. Dès qu'il découvrit de loin la cité éternelle, la ville de saint Pierre et de saint Paul, la

1. Matth. Dresser. Hist. Lutheri.

métropole de la catholicité, il se prosterna en terre en s'écriant : « Rome sainte, je te salue ! »

Luther est dans Rome ; le professeur de Wittemberg est au milieu des ruines éloquentes de la Rome des consuls et des empereurs, et de la Rome des confesseurs de Christ et des martyrs. Là se sont trouvés ce Plaute et ce Virgile dont il emporta avec lui les œuvres dans son cloître, et tous ces grands hommes dont l'histoire a si souvent fait battre son cœur. Il retrouve leurs statues, les décombres des monuments qui attestent leur gloire. Mais toute cette gloire, toute cette puissance a passé : il en foule aux pieds la poussière. Il se rappelle à chaque pas les tristes pressentiments de Scipion, versant des larmes à la vue de Carthage en ruine, de ses palais brûlés, et de ses murs détruits, et s'écriant : « Il en sera de même de Rome ! » « Et en effet, dit Luther, la Rome des Scipion et des « César a été changée en un cadavre. Il y a tant de « décombres, que les fondements des maisons re- « posent à cette heure où se trouvaient jadis les toits. « C'est là, ajoutait-il, en jetant un regard mélanco- « lique sur ses ruines, c'est là qu'ont été les richesses « et les trésors du monde [1]. » Tous ces débris contre lesquels ses pas viennent se heurter, disent à Luther, dans les murs de Rome même, que ce qui est le plus fort aux yeux des hommes, peut être facilement détruit par le souffle du Seigneur.

Mais à des cendres profanes se mêlent des cendres saintes : il s'en souvient. Le lieu de sépulture

1. Discours de table, p. 2374 et 2377.

des martyrs n'est pas loin de celui des généraux de Rome et de ses triomphateurs. Rome chrétienne, et ses douleurs, a plus de puissance sur le cœur du moine de la Saxe que Rome païenne avec sa gloire. C'est ici qu'arriva cette lettre où Paul écrivait : « Le juste est justifié par la foi. » Il n'est pas loin du marché d'Appius et des trois Hôtelleries. Là était cette maison de Narcisse, ici ce palais de César, où le Seigneur délivra l'apôtre de la gueule du lion. Oh ! que ces souvenirs fortifient le cœur du moine de Wittemberg.

Rome présentait alors un tout autre aspect. Le belliqueux Jules II occupait le siége pontifical, et non Léon X, comme l'ont dit sans doute par inattention des historiens distingués de l'Allemagne. Luther a souvent raconté un trait de ce pape. Quand on lui apporta la nouvelle que son armée venait d'être battue par les Français devant Ravennes, il était à réciter ses heures : il jeta le livre contre terre, et dit, en prononçant un horrible jurement : « Eh bien ! te voilà devenu Français.... « Est-ce ainsi que tu protéges ton Église ?... » Puis se tournant du côté du pays aux armes duquel il pensait avoir recours : « Saint Suisse ! priez pour « nous [1]. » L'ignorance, la légèreté et la dissolution, un esprit profane, le mépris de tout ce qui est sacré, un commerce honteux des choses divines, voilà le spectacle qu'offrait cette malheureuse cité. Cependant le pieux moine demeura quelque temps dans ses illusions.

1. Sancte Swizere ! ora pro nobis. (Disc. de table, p. 1314 et 1332.)

Arrivé vers la fête de saint Jean, il entend les Romains répéter autour de lui un proverbe répandu parmi ce peuple. « Bienheureuse, disait-on, est la « mère dont le fils dit une messe la veille de la Saint-« Jean. » « Oh! que je voudrais rendre ma mère bien heureuse! » se disait Luther. Le pieux fils de Marguerite chercha donc à dire une messe ce jour-là; mais il ne le put, la presse était trop grande[1].

Fervent et débonnaire, il parcourait toutes les églises et les chapelles; il croyait tous les mensonges qu'on y débitait; il s'acquittait avec dévotion des pratiques de sainteté qui y étaient requises; heureux de pouvoir faire tant d'œuvres pies dont ces compatriotes étaient privés. « Oh! combien je regrette, se « disait à lui-même le pieux Allemand, que mon « père et ma mère vivent encore! que j'aurais de « plaisir à les délivrer du feu du purgatoire avec mes « messes, mes prières, et tant d'autres œuvres aussi « admirables[2]! » Il avait trouvé la lumière; mais les ténèbres étaient loin d'être entièrement chassées de son entendement. Son cœur était converti; son esprit n'était point encore éclairé; il avait la foi et l'amour, mais il n'avait pas la science. Ce n'était pas peu de chose que de sortir de cette profonde nuit, qui depuis tant de siècles couvrait la terre.

Luther dit plusieurs fois la messe à Rome. Il le fit avec toute l'onction et la dignité qu'une telle action lui semblait requérir. Mais quelle affliction saisit le cœur du moine saxon, en voyant le triste

1. L. Opp. (W.). Dédicace du 117 ps, VIe vol. L. g.
2. Ibid.

et profane mécanisme avec lequel les prêtres romains célébraient le sacrement de l'autel! Les prêtres de leur côté riaient de sa simplicité. Un jour qu'il officiait, il se trouva qu'à l'autel voisin on avait déjà lu sept messes avant qu'il en eût lu une seule. « Marche, marche! lui cria l'un des prêtres, « renvoie vite à Notre-Dame son fils; » faisant ainsi une allusion impie à la transsubstantiation du pain en corps et sang de Christ [1]. Une autre fois Luther n'en était encore qu'à l'évangile, que le prêtre qui était à côté de lui avait déjà fini sa messe. « Passa, passa ! lui cria celui-ci; dépêche; « dépêche! aie donc une fois fini [2] ! »

Son étonnement fut plus grand encore, quand il découvrit dans les dignitaires de la papauté ce qu'il avait trouvé dans les simples prêtres. Il avait mieux espéré d'eux. Sa qualité d'envoyé des Augustins d'Allemagne le fit inviter à plusieurs réunions d'ecclésiastiques distingués. Un jour en particulier, il se trouva à table avec divers prélats; ceux-ci se montrèrent ingénument à lui dans leurs mœurs bouffonnes et leurs conversations impies, et ils ne se gênèrent point de faire en sa présence mille plaisanteries, le croyant sans doute du même esprit qu'eux. Ils racontèrent entre autres devant le moine, en riant et en en tirant gloire, comment à l'autel, lorsqu'ils disaient la messe, au lieu des paroles sacramentales qui doivent transformer le pain et le vin en

1. Matthesius, p. 6.
2. L. Opp. (W.), XIX von der Winkelmesse, etc.

chair et en sang du Sauveur, ils prononçaient sur le pain et le vin ces mots dérisoires : *Panis es et panis manebis*, *vinum es et vinum manebis* (pain tu es et pain tu resteras, vin tu es et vin tu resteras.) Puis, continuaient-ils, nous élevons l'ostensoir, et tout le peuple adore. Luther peut à peine en croire ses oreilles. Son esprit, doué de beaucoup de vivacité et même de gaîté dans la société de ses amis, avait une grande gravité quand il s'agissait de choses saintes. Les plaisanteries de Rome le scandalisaient. « J'étais, dit-il, un jeune moine « grave et pieux; de telles paroles m'affligeaient « vivement. Si l'on parle ainsi à Rome à table libre« ment et publiquement, pensais-je en moi-même « que serait-ce si les actions répondaient aux paroles « et si tous, pape, cardinaux, courtisans, disaient « ainsi la messe. Et moi qui leur en ai entendu « lire dévotement un si grand nombre, comme ils « m'auraient trompé [1] ! »

Luther se mêlait souvent aux moines et aux bourgeois de Rome. Si quelques-uns exaltaient le pape et les siens, le plus grand nombre donnaient un libre cours à leurs plaintes et à leurs sarcasmes. Que n'avait-on pas à raconter sur le pape régnant, sur Alexandre VI, et sur tant d'autres! Un jour ses amis romains lui décrivaient ce repas auquel le pape et son fils avaient convié des cardinaux leurs ennemis, après avoir préparé le poison qu'on devait leur servir. Mais on le servit par mégarde aux deux Borgia. Le père en mourut;

1. Ibid.

le fils échappa au moyen d'un contre-poison. Après avoir fait beaucoup d'actions honteuses, continuaient les interlocuteurs, il fut pris en Espagne; et comme on allait le juger, il cria dans sa prison: Miséricorde! demandant un confesseur. On lui envoya un moine. Il le tua, se couvrit de son capuchon, et s'échappa. « J'ai entendu cela à Rome; « c'est une chose certaine [1], » dit Luther. Un autre jour, passant par une grande rue qui conduisait à l'église de Saint-Pierre, il s'était arrêté tout étonné devant une statue en pierre, représentant un pape sous la figure d'une femme, tenant un sceptre, revêtu du manteau papal et portant un enfant dans ses bras. « C'est une fille de Mayence, lui dit-on, que les cardinaux choisirent pour pape et qui accoucha à cette place. Aussi jamais un pape ne passe dans cette rue. » « Je m'étonne, dit Luther, « que les papes laissent subsister cette figure [2]! »

Luther avait cru trouver l'édifice de l'Église entouré de splendeur et de force; mais ses portes étaient enfoncées et ses murailles consumées par le feu. Il voyait les désolations du sanctuaire, et il reculait d'effroi. Il n'avait rêvé que sainteté, il ne découvrait que profanation.

Les désordres hors des temples ne le frappaient pas moins. « La police est à Rome dure et sévère, « disait-il. Le juge ou capitaine parcourt toutes les

1. Das habe Ich zu Rom für gewiss gehört. (Disc. de table, p. 1322.)

2. Es nimmt mich Wunder dass die Päbste solches Bild leiden können. (Ibid., p. 1320.)

« nuits la ville à cheval avec trois cents serviteurs
« il arrête quiconque se trouve dans les rues
« rencontre-t-il un homme armé, il le pend ou le
« jette dans le Tibre. Et cependant la ville est rem-
« plie de désordres et de meurtres; tandis que là où
« la parole de Dieu est purement et droitement
« annoncée, on voit régner l'ordre et la paix, sans
« qu'il y ait besoin de la loi et de ses rigueurs [1]. »
« On ne saurait croire que de péchés et d'actions
« infames se commettent dans Rome, dit-il encore
« il faut le voir et l'entendre pour le croire. Aussi
« a-t-on coutume de dire: S'il y a un enfer, Rome
« est bâtie au-dessus; c'est un abîme d'où sortent
« tous les péchés [2]. »

Ce spectacle fit déja alors une grande impression sur l'esprit de Luther; elle s'augmenta plus tard. « Plus on approche de Rome, plus on trouve « de mauvais chrétiens,» disait-il plusieurs années après. « On dit communément que celui qui va à « Rome, y cherche pour la première fois un fripon; « que la seconde fois il le trouve; et que la troisiè- « me fois il l'emporte avec lui au moment où il en « sort. Mais maintenant on est devenu si habile, « que l'on fait les trois voyages en un [3] ». L'un des génies les plus tristement célèbres, mais aussi les plus profonds de l'Italie, Machiavel, qui vivait à Florence quand Luther y passa pour se rendre à Rome, a fait la même remarque. « Le plus

1. Disc. de table, p. 2376.
2. Ibid., p. 2377.
3. Adresse à la noblesse chrétienne de la nation allemande.

« grand symptôme, disait-il, de la ruine prochaine « du christianisme (par où il entendait le catholi- « cisme romain), c'est que plus les peuples se rap- « prochent de la capitale de la chrétienté, moins on « trouve en eux d'esprit chrétien. Les exemples « scandaleux et les crimes de la cour de Rome sont « cause que l'Italie a perdu tout principe de piété « et tout sentiment religieux. Nous Italiens, conti- « nue le grand historien, nous devons principale- « ment à l'Église et aux prêtres d'être devenus des « impies et des scélérats [1]. » Luther sentit plus tard tout le prix de ce voyage: « Quand on me donne- « rait cent mille florins, disait-il, je ne voudrais « pas ne pas avoir vu Rome [2] ! »

Ce voyage lui fut aussi avantageux sous le rapport de la science. Comme Reuchlin, Luther sut profiter de son séjour en Italie, pour pénétrer plus avant dans l'intelligence de l'Écriture sainte. Il y prit des leçons d'hébreu d'un rabbin célèbre, nommé Élie Lévita. Il acquit en partie à Rome la connaissance de cette parole divine sous les coups de laquelle Rome devait tomber [3].

Mais ce voyage fut surtout à un autre égard d'une haute importance pour Luther. Non seulement le voile fut tiré, et le rire sardonique, l'incrédulité bouffonne qui se cachaient derrière les superstitions romaines furent révélés au futur réformateur, mais encore la foi vivante que Dieu

1. Dissert. sur la prem. déc. de Tite-Live.
2. Discours de table, p. 2374.
3. Cochleus, Acta Lutheri.

avait mise en lui fut alors puissamment fortifiée. Déja pendant le voyage il lui avait été donné de mieux comprendre la doctrine de l'Évangile. Tombé dangereusement malade à Bologne, ainsi que nous l'avons déja vu, la tristesse, l'accablement qui lui étaient naturels, s'étaient alors emparés de lui. Mourir ainsi loin de l'Allemagne, sous ce ciel brûlant, seul en la terre étrangère, quel sort! Mais au moment où sa mélancolie avait atteint le plus haut degré, cette parole de saint Paul qui l'avait déja frappé à Wittemberg, « Le juste vivra de la foi! » (Rom., ch. I, v. 17), se présenta avec force à son esprit, et vint éclairer son âme comme un rayon du ciel. Restauré, consolé, il reprit bientôt ses forces et quitta Bologne pour la ville du pontife.

Nous avons vu comment il s'était livré d'abord à toutes les vaines pratiques au prix desquelles l'Église avait mis l'expiation des péchés. Un jour entre autres, voulant gagner une indulgence promise par le pape à quiconque monterait à genoux ce que l'on appelle l'escalier de Pilate, le pauvre moine saxon grimpait humblement ces degrés, qu'on lui disait miraculeusement transportés de Jérusalem à Rome. Mais tandis qu'il s'acquittait de cette action méritoire, il crut entendre comme une voix de tonnerre qui lui criait au fond du cœur : « Le juste vivra de sa foi ! » Cette parole, qui déjà à deux reprises l'a frappé comme la voix d'un ange de Dieu, retentit incessamment et avec puissance au-dedans de lui. Il se lève épouvanté, sur les degrés où il traînait son corps; il a hor-

reur de lui-même; il est honteux de voir jusqu'à quel point la superstition l'a abaissé. Il fuit loin du lieu de sa folie [1].

Ce mot puissant a quelque chose de mystérieux dans la vie de Luther. Ce fut une parole créatrice pour le réformateur et pour la réformation. Ce fut par elle que Dieu dit alors : Que la lumière soit, et la lumière fut.

Il faut souvent qu'une vérité soit présentée à plusieurs reprises à notre esprit pour qu'elle produise l'effet qu'elle doit avoir. Luther avait tant étudié l'épître aux Romains, et cependant jamais la justification par la foi qui s'y trouve enseignée, n'avait été si claire pour lui. Maintenant il comprend cette justice qui seule subsiste devant Dieu ; maintenant il reçoit pour lui-même de la main de Christ, cette obéissance que Dieu impute gratuitement au pécheur, dès qu'il porte humblement ses regards sur l'homme-Dieu crucifié. C'est ici l'époque décisive de la vie intérieure de Luther. Cette foi qui l'a sauvé des terreurs de la mort, devient l'âme de sa théologie, sa forteresse dans tous les périls, la puissance de ses paroles, la force de sa charité, le fondement de sa paix, l'aiguillon de ses travaux, sa consolation dans la vie et dans la mort.

Mais cette grande doctrine d'un salut qui émane de Dieu et non de l'homme, ne fut pas seulement la puissance de Dieu pour sauver l'âme de Luther, elle devint encore la puissance de Dieu pour ré-

1. Seckend, p. 56.

former l'Église; arme efficace que manièrent les apôtres; arme trop long-temps négligée, mais tirée enfin, dans son éclat primitif, de l'arsenal du Dieu fort. Au moment où Luther se releva dans Rome, tout ému et saisi par cette parole que Paul avait adressée quinze siècles auparavant aux habitants de cette métropole, la vérité, jusqu'alors tristement captive et liée dans l'Église, se releva pour ne plus retomber.

Il faut ici l'entendre lui-même. « Quoique je « fusse un moine saint et irréprochable, dit-il, ma « conscience était cependant pleine de troubles et « d'angoisses. Je ne pouvais souffrir cette parole : « Justice de Dieu. Je n'aimais point ce Dieu juste « et saint qui punit les pécheurs. J'étais rempli « contre lui d'une secrète colère; je le haïssais de « ce que, non content de nous épouvanter par la « loi et par toutes les misères de la vie, nous « pauvres créatures déjà perdues par le péché ori- « ginel, il augmentait encore notre tourment par « l'Évangile... Mais lorsque par l'esprit de Dieu je « compris ces paroles, lorsque j'appris comment « la justification du pécheur provient de la pure « miséricorde du Seigneur par le moyen de la « foi [1]... alors je me sentis renaître comme un « nouvel homme, et j'entrai à portes ouvertes « dans le paradis même de Dieu [2]. Je vis aussi dès

1. Qua vos Deus misericors justificat per fidem.... (L. Opp. lat. in præf.)

2. Hic me prorsus renatum esse sensi et apertis portis in ipsum paradisum intrasse. (Ibid.)

« lors la chère et sainte Écriture, avec des yeux
« tout nouveaux. Je parcourus toute la Bible, je
« recueillis un grand nombre de passages qui
« m'apprenaient ce qu'était l'œuvre de Dieu. Et
« comme auparavant j'avais haï de tout mon cœur
« ce mot : Justice de Dieu, je commençai dès lors
« à l'estimer et à l'aimer, comme le mot le plus
« doux et le plus consolant. En vérité, cette parole
« de Paul fut pour moi la vraie porte du para-
« dis. »

Aussi quand il fut appelé, en des occasions solennelles, à confesser cette doctrine, Luther retrouva toujours son enthousiasme et sa rude énergie. « Je
« vois, dit-il dans un moment important [1], que le
« diable attaque sans cesse cet article fondamental
« par le moyen de ses docteurs, et qu'il ne peut
« à cet égard ni cesser ni prendre aucun repos. Eh
« bien! moi, docteur Martin Luther, indigne évan-
« géliste de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je con-
« fesse cet article que, « la foi seule justifie devant
« Dieu sans les œuvres, » et je déclare que l'empe-
« reur des Romains, l'empereur des Turcs, l'em-
« pereur des Tartares, l'empereur des Perses, le
« pape, tous les cardinaux, les évêques, les prêtres,
« les moines, les nonnes, les rois, les princes, les
« seigneurs, tout le monde et tous les diables,
« doivent le laisser debout et permettre qu'il de-
« meure à jamais. Que s'ils veulent entreprendre
« de combattre cette vérité, ils attireront sur leur
« tête les feux de l'enfer. C'est là le véritable et saint

1. Glose sur l'édit impérial, 1531. (L. Opp. (L.), tom. XIX.)

« Évangile, et ma déclaration, à moi docteur
« Luther, selon les lumières du Saint-Esprit...
« Il n'y a personne, continue-t-il, qui soit mort
« pour nos péchés, si ce n'est Jésus-Christ fils de
« Dieu. Je le dis encore une fois : que le monde
« et tous les diables s'entre-déchirent et crèvent de
« fureur, cela est pourtant véritable. Et si c'est lui
« seul qui ôte les péchés, ce ne peut être nous
« avec nos œuvres. Mais les bonnes œuvres suivent
« la rédemption, comme les fruits paraissent sur
« l'arbre. C'est là notre doctrine, c'est celle que le
« Saint-Esprit enseigne avec toute la sainte chré-
« tienté. Nous la gardons au nom de Dieu. *Amen !* »

C'est ainsi que Luther trouva ce qui avait manqué jusqu'alors aux docteurs et aux réformateurs, même les plus illustres. Ce fut dans Rome que Dieu lui donna cette vue claire de la doctrine fondamentale du christianisme. Il était venu chercher dans la ville des pontifes la solution de quelques difficultés concernant un ordre monastique ; il en remporta dans son cœur le salut de l'Église.

Luther quitta Rome et revint à Wittemberg, le cœur rempli de tristesse et d'indignation. Détournant ses regards avec dégoût de la ville pontificale, il les portait avec espérance sur les saintes Écritures, et sur cette vie nouvelle que la parole de Dieu semblait alors promettre au monde. Cette parole grandit dans son cœur de tout ce qu'y perdit l'Église. Il se détacha de l'une pour se tourner vers l'autre. Toute la réformation fut dans ce mouvement-là. Elle mit Dieu où était le prêtre.

Staupitz et l'électeur ne perdaient pas de vue le moine qu'ils avaient appelé à l'université de Wittemberg. Il semble que le vicaire-général eût un pressentiment de l'œuvre qu'il y avait à faire dans le monde, et que, la trouvant trop forte pour lui, il voulût y pousser Luther. Rien de plus remarquable et peut-être de plus mystérieux que ce personnage qui se trouve partout pour précipiter le moine dans le chemin où Dieu l'appelle, et puis qui va lui-même finir tristement ses jours dans un couvent. La prédication du jeune professeur avait fait impression sur le prince; il avait admiré la force de son esprit, le nerf de son éloquence et l'excellence des choses qu'il exposait [1]. L'électeur et son ami voulant avancer un homme qui donnait de si grandes espérances, résolurent de lui faire prendre le grade élevé de docteur en théologie. Staupitz se rendit au couvent. Il conduisit Luther dans le jardin du cloître, et là, seul avec lui sous un arbre, le vénérable Père lui dit : « Il faut « maintenant, mon ami, que vous deveniez docteur « de la sainte Écriture. » Luther recula à cette pensée. Cet honneur éminent l'effrayait. « Cherchez-en un « plus digne, répondit-il. Pour moi, je ne puis y « consentir. » Le vicaire-général insista : « Le Sei« gneur Dieu a beaucoup à faire dans l'Église; « il a besoin maintenant de jeunes et vigoureux « docteurs. » Cette parole fut peut-être dite en badinant, ajoute Melanchton; cependant l'événement

1. Vim ingenii, nervos orationis, ac rerum bonitatem expositarum in concionibus admiratus fuerat. (Melancht. Vita Luth.)

y répondit : car d'ordinaire beaucoup de présages précèdent les grandes révolutions [1]. Il n'est pas nécessaire de supposer que Melanchton parle ici de prophéties miraculeuses. Le siècle le plus incrédule, celui qui nous a précédés, a vu se vérifier cette sentence. Que de présages annoncèrent, sans qu'il y eût miracle, la révolution qui le termina!

« Mais je suis faible et maladif, reprit Luther; « je n'ai pas long-temps à vivre. Cherchez un « homme fort. — Le Seigneur, » répondit le vicaire-général, « a affaire dans le ciel comme sur la terre; « mort ou vivant, Dieu a besoin de vous. »

« Il n'y a que le Saint-Esprit qui puisse créer un « docteur en théologie [2], » s'écria alors le moine toujours plus épouvanté. — « Faites ce que de« mande votre couvent, dit Staupitz, et ce que moi« même, votre vicaire-général, je vous commande, « car vous avez promis de nous obéir. » — « Mais « ma pauvreté? reprit le frère : je n'ai rien pour « payer les dépenses qu'une telle promotion en« traîne. » — « Ne vous en inquiétez pas, lui dit son « ami : le prince vous fait la grâce de se charger « lui-même de tous les frais. » Pressé de toutes parts, Luther crut devoir se rendre [3].

C'était vers la fin de l'été 1512. Le 22 septembre, Luther annonça à ses anciens compagnons, les

1. Multa præcedunt mutationes præsagia. (Vita Luth.)

2. Neminem nisi Spiritum Sanctum creare posse doctorem theologiæ. (Weismanni, Hist. Eccl. I, p. 1404.)

3. Ipse narrabat sibi admodum defugienti et recusanti mandatum esse a Staupitio..... (Melancht. Vita Luth.)

Augustins d'Erfurt, l'honneur qu'on allait lui conférer. « Je ne vous parlerai pas de mon insuffi-« sance, leur dit-il; je ne chercherai pas à m'accu-« ser moi-même, de peur que, sous l'apparence de « l'humilité, ne se cachent l'orgueil et l'amour de « la louange. Mais je vous supplie avant tout, au « nom de la miséricorde de Christ, de me recom-« mander à Dieu par vos prières communes, afin « que son bon plaisir et sa bénédiction soient avec « moi. Vous êtes mes débiteurs à cet égard selon « la loi de la charité[1]. »

Peu de temps après, Luther partit pour Leipsig, afin de recevoir des trésoriers de l'électeur l'argent nécessaire à sa promotion. Mais, selon les usages de cour, l'argent n'arrivait pas. Le frère impatienté voulait partir; l'obéissance monacale le retint. Enfin, le 4 octobre, il reçut de Pfeffinger et de Jean Doltzig cinquante florins. Il leur en donna quittance. Il ne prend dans ce reçu d'autre qualité que celle de moine. « Moi Martin, dit-il, frère de l'ordre « des Ermites[2]. » Luther se hâta de retourner à Wittemberg.

Le doyen de la faculté de théologie était alors André Bodenstein, de la ville de Carlstadt. Carlstadt est le nom sous lequel ce docteur est connu d'ordinaire. On l'appelait souvent aussi l'A, B, C. C'était Mélanchton, surtout, qui le désignait ainsi, à cause des trois initiales de son nom. Bodenstein

1. Primum ante omnia, ut me communibus suffragiis Deo commendare velitis. (L. Epp. I, 10.)

2. L. Epp. I, 11.

acquit dans sa patrie les premiers éléments des lettres. Il était d'un caractère sombre, enclin à la colère, à la jalousie, à la vaine gloire, aimant l'agitation, mais plein du désir d'apprendre et doué d'une grande capacité. Il parcourut diverses universités pour augmenter ses connaissances, et il étudia la théologie à Rome même. Revenu d'Italie en Allemagne, il s'établit à Wittemberg. Il y devint docteur en théologie. « A cette époque, dit-il lui-« même plus tard, je n'avais pas encore lu la sainte « Écriture [1]. » Ce trait donne une idée très-juste de ce que c'était que la théologie d'alors. Carlstadt, outre ses fonctions de professeur, était chanoine et archidiacre. Voilà l'homme qui devait un jour troubler la réformation. Il ne voyait alors dans Luther qu'un inférieur; mais l'Augustin devint bientôt pour lui un objet de jalousie. Il disait un jour, « Je « ne veux pas être moins grand que Luther [2]. » Bien éloigné alors de prévoir la grandeur à laquelle était destiné le jeune professeur, Carlstadt conféra à son futur rival la première dignité universitaire.

Le 18 octobre 1512, Luther fut fait licencié en théologie, et prêta ce serment : « Je jure de défen-« dre la vérité évangélique de tout mon pouvoir [3]. » Le jour suivant, Bodenstein lui remit solennellement, en présence d'une nombreuse assemblée, les insignes de docteur en théologie. Il fut fait

1. Weismann, Hist. Eccles. p. 1416.
2. Ibid.
3. Juro me veritatem evangelicam viriliter defensurum.

docteur biblique et non docteur des sentences, et fut ainsi appelé à se consacrer à l'étude de la Bible et non à celle des traditions humaines[1]. Il prêta alors serment, comme il le rapporte lui-même[2], à sa bien-aimée et sainte Écriture. Il promit de la prêcher fidèlement, de l'enseigner purement, de l'étudier toute sa vie, et de la défendre par ses disputes et par ses écrits contre tous les faux docteurs.

Ce serment solennel fut pour Luther sa vocation de réformateur. Appelé par l'université, par son souverain, au nom de la majesté impériale, et du siége de Rome lui-même; engagé par le serment le plus sacré, il fut dès lors le héraut intrépide de la parole de vie. Dans ce jour mémorable, Luther fut armé chevalier de la Bible.

Aussi ce serment prêté à la sainte Écriture peut-il être regardé comme l'une des causes du renouvellement de l'Église. L'autorité seule infaillible, de la parole de Dieu, tel fut le premier et fondamental principe de la réformation. Toute réformation de détail opérée plus tard dans la doctrine, dans les mœurs, dans le gouvernement de l'Église, et dans le culte, ne fut qu'une conséquence de ce principe premier. On peut à peine s'imaginer maintenant la sensation que dut produire cette vérité élémentaire si simple, mais méconnue pendant des siècles. Quelques hommes, d'une vue plus vaste que le vulgaire, en prévirent seuls les immenses

1. Doctor biblicus, *et non pas* sententiarius. (Mélanchton.)
2. L. Opp. (W.) XVI, p. 2061.

conséquences. Bientôt les voix courageuses de tous les réformateurs proclamèrent ce principe puissant, au retentissement duquel Rome s'écroula : « Les chrétiens ne reçoivent d'autres doctrines que celles qui reposent sur les paroles expresses de Christ, des apôtres et des prophètes. Nul homme, nulle assemblée de docteurs n'ont le droit d'en prescrire de nouvelles. »

La situation de Luther était changée. L'appel qu'il avait reçu devint pour le réformateur comme l'une de ces vocations extraordinaires que le Seigneur adressa aux prophètes, sous l'ancienne alliance, et aux apôtres, sous la nouvelle. L'engagement solennel qu'il prit fit une si profonde impression sur son âme, que le souvenir de ce serment suffit, dans la suite, pour le consoler au milieu des plus grands dangers et des plus rudes combats. Et lorsqu'il vit toute l'Europe agitée et ébranlée par la parole qu'il avait annoncée; lorsque les accusations de Rome, les reproches de plusieurs hommes pieux, les doutes et les craintes de son propre cœur, si facilement agité, eussent pu le faire hésiter, craindre et tomber dans le désespoir, il se rappela le serment qu'il avait prêté, et demeura ferme, tranquille et rempli de joie. « Je me suis avancé au nom du Seigneur, disait-il « en un moment critique, et je me suis remis « entre ses mains. Que sa volonté s'accomplisse! « Qui lui a demandé de me créer docteur?.... Si « c'est lui qui m'a créé, qu'il me soutienne! ou « bien s'il se repent de l'avoir fait, qu'il me destitue.... Cette tribulation ne m'épouvante donc

« point. Je ne cherche qu'une chose, c'est de me « maintenir le Seigneur favorable dans tout ce « qu'il m'appelle à faire avec lui. » Une autre fois il disait : « Celui qui entreprend quelque chose « sans vocation divine, cherche sa propre gloire. « Mais moi, docteur Martin Luther, j'ai été con- « traint à devenir docteur. Le papisme a voulu « m'arrêter dans l'acquit de ma charge : mais vous « voyez ce qui lui est arrivé, et il lui arrivera bien « pis encore; ils ne pourront se défendre contre « moi. Je veux au nom de Dieu marcher sur les « lions, et fouler aux pieds les dragons et les vi- « pères. Cela se commencera pendant ma vie, et « se finira après ma mort[1]. »

Depuis l'heure de son serment, Luther ne chercha plus la vérité seulement pour lui-même, il la chercha pour l'Église. Encore tout plein des souvenirs de Rome il entrevit confusément devant lui une carrière, dans laquelle il promit de marcher avec toute l'énergie de son âme. La vie spirituelle qui jusqu'alors s'était manifestée au-dedans de lui, s'étendit au dehors. Ce fut la troisième époque de son développement. L'entrée dans le couvent avait tourné vers Dieu ses pensées ; la connaissance de la rémission des péchés et de la justice de la foi avait affranchi son âme ; le serment de docteur lui donna ce baptême de feu par lequel il devint réformateur de l'Église.

Les moines et les professeurs d'Erfurt furent très-irrités de ce qu'ayant commencé dans leur

1. L. Opp. (W.) XXI, 2061.

ville sa carrière universitaire, il avait pris à Wittemberg le grade de docteur. C'était, à les entendre, une marque de mépris; il était un parjure. Comment préférer une école toute nouvelle à l'illustre université d'Erfurt? Ne se rappelle-t-il pas tous les honneurs que l'on y rend aux docteurs en théologie, et comment des cavaliers magnifiquement vêtus parcourent alors la ville en tout sens[1]? Erfurt sentait que l'université de Wittemberg devait donner à la sienne le coup de mort. Un Augustin composa contre Luther un libelle plein d'amers monsonges. Luther se contenta d'écrire au prieur d'Erfurt une lettre remplie de sagesse et de douceur. « Comment mépriserais-je votre université, « moi qui lui rapporte tout ce que j'ai reçu, comme « un enfant rapporte tout à sa mère? Je suis tran- « quille et plein de paix envers vous tous, quels « que soient les torts qu'on ait à mon égard. Dieu « m'a tellement béni malgré mon indignité, que « je dois bien aimer ceux qui ont mérité autre « chose que de l'amour. Ah! j'ai moi-même mérité « du Seigneur tout le contraire de ce que j'en ai « reçu[2]. »

Mais s'il savait aimer, il savait aussi combattre pour la vérité contenue dans le livre de Dieu. Les premiers adversaires qu'il attaqua furent ces fameux scolastiques qu'il avait lui-même tant étudiés et qui régnaient alors en souverains dans toutes les académies. Il les accusa de pélagia-

1. Disc. de table, p. 2229.
2. L. Epp. I, p. 13.

nisme, il s'éleva avec force contre Bonaventure et Thomas d'Aquin.

« Aristote, Porphyre, les théologiens aux sen« tences (les scolastiques), écrivait-il à Lange, sont « les études perdues de notre siècle. Je ne désire rien « plus ardemment que de dévoiler à plusieurs cet his« trion qui s'est joué de l'Église en se couvrant d'un « masque grec, et de montrer à tous son ignomi« nie [1]. » Dans toutes les disputes publiques on l'entendait répéter : « Les écrits des apôtres et « des prophètes sont plus certains et plus sublimes « que tous les sophismes et toute la théologie de « l'école. » De telles paroles étaient nouvelles; mais peu à peu on s'y habituait. Et environ un an après il put écrire avec triomphe : « Dieu opère. « Notre théologie et saint Augustin avancent admi« rablement et règnent dans notre université. « Aristote décline; il est déjà penché vers sa ruine « prochaine et éternelle. Les leçons sur les sen« tences donnent un admirable ennui. Nul ne peut « espérer d'avoir des auditeurs s'il ne professe pas « la théologie biblique [2]. » Heureuse l'université où l'on peut rendre un tel témoignage!

En même temps que Luther attaquait Aristote, il prenait le parti d'Érasme et de Reuchlin contre leurs ennemis. Il entra en relation avec ces grands hommes, et avec d'autres savants, tels que Pirckheimer, Mutian, Hütten, qui appartenaient plus ou moins au même parti. Il forma aussi à cette

1. Perdita studia nostri sæculi. Epp. I, 15. (8 févr. 1516.)
2. Ep. I, 57 (du 18 mai 1517).

époque une autre amitié qui fut d'une plus haute importance pour toute sa vie.

Il se trouvait alors à la cour de l'électeur un homme remarquable par sa sagesse et sa candeur : c'était George Spalatin. Né à Spalatus ou Spalt dans l'évêché d'Eichstadt, il avait d'abord été curé du village de Hohenkirch, près des forêts de la Thuringe. Il fut ensuite choisi par Frédéric le Sage pour être son secrétaire, son chapelain et le précepteur de son neveu, Jean Frédéric, qui devait un jour porter la couronne électorale. Spalatin fut un homme simple au milieu d'une cour, craintif en présence de grands événements, circonspect et prudent comme son maître [1], en face de l'ardent Luther avec qui il était dans une correspondance journalière. Comme Staupitz, il était fait plutôt pour des temps paisibles. De tels hommes sont nécessaires : ils sont comme ces matières délicates dont on enveloppe les bijoux et les cristaux pour les garantir des secousses du voyage. Elles semblent inutiles; cependant sans elles tous ces joyaux précieux eussent été brisés et perdus. Spalatin n'était pas un homme propre à faire de grandes choses ; mais il s'acquittait fidèlement et sans bruit de la tâche qui lui était donnée [2]. Il fut d'abord un des principaux aides de son maître pour recueillir ces reliques de saints dont Frédéric fut long-temps un grand amateur. Mais peu à peu il se tourna avec son prince vers

1. Secundum genium Herisui. Weismann, Hist. Eccl., I p. 1434.

2. Fideliter et sine strepitu fungens. (Ibid.)

la vérité. La foi qui reparaissait alors dans l'Église, ne le saisit pas vivement comme Luther : il fut conduit par des voies plus lentes. Il devint l'ami de Luther à la cour, le ministre par lequel passaient toutes les affaires entre le réformateur et les princes, le médiateur entre l'Église et l'État. Du reste, l'air de la cour étouffait souvent le bon Spalatin ; il lui prenait de profondes tristesses ; il eût voulu laisser tous ces honneurs et redevenir simple pasteur dans les bois de la Thuringe. Mais Luther le consolait et l'exhortait à demeurer ferme à son poste. Spalatin s'acquit l'estime générale. Les princes et les savants de son âge lui témoignaient les plus sincères égards. Érasme disait : « J'inscris le nom de Spalatin, non « seulement entre mes principaux amis, mais encore « entre mes protecteurs les plus vénérés, et cela non « sur du papier, mais dans mon propre cœur [1]. »

L'affaire de Reuchlin et des moines faisait alors grand bruit en Allemagne. Les hommes les plus pieux étaient souvent indécis sur le parti qu'ils devaient embrasser ; car les moines voulaient détruire des livres judaïques où se trouvaient des blasphèmes contre Christ. L'électeur chargea son chapelain de consulter à cet égard le docteur de Wittemberg, dont la réputation était déjà grande. Luther répondit, et c'est la première lettre qu'il adressa au prédicateur de la cour :

« Que dirai-je? ces moines prétendent chasser « Beelzébub, mais ce n'est pas par le doigt de

1. Melch. Ad. Vita Spalat., p. 100.

« Dieu. Je ne cesse de m'en plaindre et d'en gé-
« mir. Nous autres chrétiens nous commençons à « être sages au dehors, et chez nous hors de sens [1]. « Il y a sur toutes les places de Jérusalem, des « blasphèmes cent fois pires que ceux des Juifs; « et tout y est rempli d'idoles spirituelles. Nous « devrions, pleins d'un beau zèle, enlever et dé- « truire ces ennemis intérieurs. Mais nous laissons « ce qui nous presse, et le diable lui-même nous « persuade d'abandonner ce qui est à nous, en « même temps qu'il nous empêche de corriger ce « qui est aux autres. »

« Mais que fais-je? Tous les prophètes ont pré- « dit que les juifs maudiraient et blasphémeraient « Jésus-Christ leur Dieu et leur roi. Ces moines « s'imaginent-ils pouvoir empêcher que cette « parole s'accomplisse? prétendent-ils rendre Dieu « menteur? Dieu sera trouvé véritable, en dépit « des sueurs de ces innombrables moines [2]. »

Luther cependant ne se perdit point dans cette querelle. La foi vivante en Christ, voilà ce qui remplissait surtout son cœur et sa vie. « Dans mon « cœur, disait-il, règne seule et doit aussi seule « régner, la foi en mon Seigneur Jésus-Christ, qui « est seul le commencement, le milieu et la fin de « toutes les pensées qui occupent mon esprit, « nuit et jour [3]. »

Tous ses auditeurs l'entendaient avec admiration

1. Foris sapere et domi desipere. (L. Epp. I, p. 8.)
2. L. Epp. I, p. 8.
3. Præf. ad Gal.

parler de cette foi en Jésus-Christ, soit dans la chaire de professeur, soit dans le temple. Ses enseignements répandaient la lumière. On s'étonnait de n'avoir pas reconnu plus tôt des vérités qui paraissaient si évidentes dans sa bouche. « Le « désir de se justifier soi-même est la source de « toutes les angoisses du cœur, disait-il. Mais celui « qui reçoit Christ comme sauveur a la paix; et « non seulement la paix, mais la pureté du cœur. « Toute sanctification du cœur est un fruit de la « foi. Car la foi est en nous une œuvre divine, « qui nous change et nous donne une naissance « nouvelle émanant de Dieu même. Elle tue Adam « en nous; et par le Saint-Esprit qu'elle nous commu- « nique, elle nous donne un nouveau cœur et nous « rend des hommes nouveaux. Ce n'est pas par des « spéculations creuses, s'écriait-il encore, mais c'est « par cette voie pratique, que l'on peut obtenir « une connaissance salutaire de Jésus-Christ [1].

Ce fut alors que Luther prêcha sur les dix commandements, des discours qui nous ont été conservés sous le titre de Déclamations populaires. Sans doute, il s'y trouve encore des erreurs. Luther ne s'éclairait lui-même que peu à peu. « Le sentier « des justes est comme la lumière resplendissante, « qui augmente son éclat jusqu'à ce que le jour « soit en sa perfection. » Mais, que de vérité dans ces discours, que de simplicité, que d'éloquence! que l'on comprend bien l'effet qne le nouveau prédicateur devait produire sur son auditoire et sur son

1. Non per speculationem, sed per hanc viam practicam.

siècle! Nous ne citerons qu'un passage, pris au commencement.

Luther monte dans la chaire de Wittemberg et lit ces paroles : « Tu n'auras point d'autres dieux. » Puis s'adressant au peuple qui remplit le sanctuaire, il dit : « Tous les fils d'Adam sont idolâtres, et cou-« pables contre ce premier commandement[1]. »

Sans doute cette assertion étrange surprend les auditeurs. Il s'agit de la justifier : l'orateur poursuit : « Il y a deux genres d'idolâtrie, l'une du « dehors, l'autre du dedans.

« Celle du dehors, où l'homme adore le bois, « la pierre, les bêtes, les étoiles.

« Celle du dedans, où l'homme, craignant le châ-« timent, ou cherchant ses aises, ne rend pas de « culte à la créature, mais l'aime intérieurement « et se confie en elle...

« Quelle religion est celle-ci? Vous ne fléchis-« sez pas le genou devant les richesses et les « honneurs, mais vous leur offrez votre cœur, la « partie la plus noble de vous-mêmes... Ah! vous « adorez Dieu du corps, et de l'esprit la créature.

« Cette idolâtrie règne en tout homme, jusqu'à « ce qu'il en soit guéri gratuitement par la foi « qui est en Jésus-Christ.

« Et comment cette guérison s'accomplit-elle?

« Le voici. La foi en Christ vous ôte toute con-

1. Omnes filii Adæ sunt idololatræ. (Decem præcepta Wittenbergensi populo prædicata per R. P. D. Martinum Lutherum Aug. anno 1516.) Ces discours furent prononcés en allemand nous citons l'édition latine, I, p. 1.

« fiance en votre sagesse, en votre justice, en « votre force; elle vous apprend que si Christ ne « fût mort pour vous et ne vous eût ainsi sauvés, « ni vous ni aucune créature n'eussiez pu le faire [1]. « Alors, vous apprenez à mépriser toutes ces cho- « ses, qui vous demeuraient inutiles.

« Il ne vous reste plus que Jésus, Jésus seul, « Jésus suffisant pleinement à votre âme. N'espé- « rant plus rien de toutes les créatures, vous « n'avez plus que Christ, duquel vous espérez tout « et que vous aimez par-dessus tout.

« Or Jésus est le seul, l'unique, le véritable Dieu. « Qand vous l'avez pour Dieu, vous n'avez plus « d'autres dieux [2]. » C'est ainsi que Luther montre comment l'âme est ramenée à Dieu, son souverain bien, par l'Évangile, suivant cette parole de Christ : « Je suis le chemin : nul ne vient au Père « que par moi. »

L'homme qui parle ainsi à son siècle ne veut pas seulement renverser quelques abus, il veut avant tout établir la religion véritable. Son œuvre n'est pas seulement négative, elle est premièrement positive.

Luther tourne ensuite son discours contre les superstitions qui remplissaient alors la chrétienté, les signes et les caractères mystérieux, les observations de certains jours et de certains mois, les dé-

1. Nisi ipse pro te mortuus esset, teque servaret, nec tu, nec omnis creatura tibi posset prodesse. (Ib.)

2. At Jesus est verus, unus, solus Deus, quem cum habes, non habes alienum deum. (Ib.)

mons familiers, les fantômes, l'influence des astres, les maléfices, les métamorphoses, les incubes et succubes, le patronage des saints, etc., etc., etc.; il attaque l'une après l'autre ces idoles et jette bas vigoureusement ces faux dieux.

Mais c'était surtout à l'académie, devant cette jeunesse éclairée et avide de vérité, que Luther exposait tous les trésors de la parole de Dieu. « Il « expliquait de telle manière les Écritures, dit son « illustre ami Mélanchton, que d'après le jugement « de tous les hommes pieux et éclairés, c'était « comme si un jour nouveau se levait sur la doc- « trine après une longue et profonde nuit. Il mon- « trait la différence qui existe entre la loi et l'Évan- « gile. Il réfutait cette erreur, dominante alors dans « les églises et les écoles, que les hommes méri- « tent par leurs propres œuvres la rémission des « péchés, et sont rendus justes devant Dieu par une « discipline du dehors. Il ramenait ainsi les cœurs « des hommes au Fils de Dieu [1]. Comme Jean-Bap- « tiste, il montrait l'Agneau de Dieu qui a porté les « péchés du monde; il faisait comprendre que les « péchés sont pardonnés gratuitement à cause du « Fils de Dieu, et que l'homme reçoit ce bienfait « par la foi. Il ne changeait rien dans les cérémo- « nies. La discipline établie n'avait pas, au con- « traire, dans son ordre, un observateur et un dé- « fenseur plus fidèle. Mais il s'efforçait de plus en « plus de faire comprendre à tous, ces grandes et

1. Revocavit igitur Lutherus hominum mentes ad Filium Dei. (Melancht. Vit. Luth.)

« essentielles doctrines de la conversion, de la ré« mission des péchés, de la foi, et des vraies conso« lations qui se trouvent dans la croix. Les âmes « pieuses étaient saisies et pénétrées de la douceur « de cette doctrine ; les savants la recevaient avec « joie [1]. On eût dit que Christ, les apôtres et les « prophètes sortaient des ténèbres et d'un cachot « impur [2]. »

La fermeté avec laquelle Luther s'appuyait sur l'Écriture donnait à son enseignement une grande autorité. Mais d'autres circonstances ajoutaient encore à sa force. Chez lui la vie répondait aux paroles. On savait que ce n'était pas sur ses lèvres que prenaient naissance ses discours [3]. Ils provenaient du cœur, et étaient mis en pratique dans toutes ses œuvres. Et quand plus tard la réformation éclata, beaucoup d'hommes influents qui voyaient avec une grande douleur les déchirements de l'Église, gagnés à l'avance par la sainteté des mœurs du réformateur et la beauté de son génie, non seulement ne s'opposèrent point à lui, mais encore embrassèrent la doctrine à laquelle ses œuvres rendaient témoignage [4]. Voilà ce que disent ceux qui connurent Luther, et en particulier l'homme le

1. Hujus doctrinæ dulcedine pii omnes valde capiebantur, et eruditis gratum erat. (Ib.)

2. Quasi ex tenebris, carcere, squalore educi Christum, prophetas, apostolos. (Ib.)

3. Oratio non in labris nasci, sed in pectore. (Melancht. Vita. Luth.)

4. Eique propter auctoritatem, quam sanctitate morum antea pepererat, adsenserunt. (Ib.)

plus sage de son siècle, Mélanchton. L'envie et les préjugés ont osé parler de ses débauches. Wittemberg était changé par cette prédication de la foi. Cette ville était devenue le foyer d'une lumière qui devait éclairer bientôt l'Allemagne et se répandre sur toute l'Église.

Luther, doué d'un cœur affectueux et tendre, désirait voir ceux qu'il aimait en possession de cette lumière qui l'avait guidé aux sentiers de la paix. Il profitait de toutes les occasions qu'il avait comme professeur, comme prédicateur, comme moine, ainsi que de sa correspondance étendue, pour communiquer à d'autres son trésor. Un de ses anciens frères du couvent d'Erfurt, le moine George Spenlein, se trouvait alors dans le couvent de Memmingen, après avoir peut-être passé quelque temps à Wittemberg. Spenlein avait chargé le docteur de vendre divers objets qu'il lui avait laissés, une tunique d'étoffe de Bruxelles, un ouvrage d'un docteur d'Isenac, et un capuchon. Luther s'acquitta soigneusement de cette commission. Il a eu, dit-il à Spenlein dans une lettre du 7 avril 1516, un florin pour la tunique, un demi-florin pour le livre, un florin pour le capuchon, et a remis le tout au Père vicaire, à qui Spenlein devait trois florins. Mais Luther passe promptement de ce compte de dépouilles monacales à un sujet plus important.

« Je voudrais bien, dit-il au frère George, sa-« voir ce que devient ton âme. N'est-elle pas fati-« guée de sa propre justice, ne respire-t-elle pas « enfin, et ne se confie-t-elle pas dans la justice de « Christ? De nos jours l'orgueil en séduit plusieurs,

« et surtout ceux qui s'appliquent de toutes leurs « forces à être justes. Ne comprenant pas la justice « de Dieu qui nous est donnée gratuitement en « Jésus-Christ, ils veulent subsister devant lui avec « leurs mérites. Mais cela ne se peut. Quand tu vi- « vais avec nous, tu étais dans cette erreur et j'y « étais aussi. Je la combats encore sans cesse, et je « n'en ai point entièrement triomphé.

« O mon cher frère, apprends à connaître Christ, « et Christ crucifié. Apprends à lui chanter un nou- « veau cantique, à désespérer de toi-même, et à « lui dire : — Toi, Seigneur Jésus, tu es ma justice, « et moi je suis ton péché. Tu as pris ce qui est à « moi, et tu m'as donné ce qui est à toi[1]. Ce que « tu n'étais pas, tu l'es devenu, afin que ce que je « n'étais pas, je le devinsse ! — Prends garde, ô mon « cher George, de ne prétendre à une pureté telle, « que tu ne veuilles plus te reconnaître pécheur. Car « Christ n'habite que dans les pécheurs. Il est des- « cendu du ciel où il habitait dans les justes, afin « d'habiter aussi dans les pécheurs. Médite avec « soin cet amour de Christ, et tu en savoureras « l'ineffable consolation. Si nos travaux et nos af- « flictions pouvaient nous donner le repos de la « conscience, pourquoi Christ serait-il mort ? Tu « ne trouveras la paix qu'en lui, en désespérant de « toi et de tes œuvres, et en apprenant avec quel « amour il t'ouvre les bras, prenant sur lui

1. Tu, Domine Jesu, es justitia mea ; ego autem sum peccatum tuum : tu assumpsisti meum, et dedisti mihi tuum. (L. Epp. I, p. 17.)

« tous tes péchés, et te donnant toute sa jus-
« tice. »

Ainsi la doctrine puissante qui avait déjà sauvé le monde au temps des apôtres, et qui devait le sauver une seconde fois au temps des réformateurs, était exposée par Luther avec force et avec clarté. Passant par-dessus des siècles nombreux d'ignorance et de superstition, il donnait ici la main à saint Paul.

Spenlein ne fut pas le seul qu'il chercha à instruire sur cette doctrine fondamentale. Le peu de vérité qu'il trouvait à cet égard dans les écrits d'Érasme, l'inquiétait. Il faudrait éclairer un homme dont l'autorité est si grande et le génie si admirable. Mais comment faire? Son ami de cour, le chapelain de l'électeur, est respecté d'Érasme : c'est à lui que Luther s'adresse. « Ce qui me déplaît
« dans Érasme, cet homme d'une si grande érudi-
« tion, mon cher Spalatin, c'est que par la justice
« des œuvres ou de la loi, dont parle l'apôtre, il
« entend l'accomplissement de la loi cérémonielle.
« La justification de la loi ne consiste pas seulement
« dans les cérémonies, mais dans toutes les œuvres
« du décalogue. Quand ces œuvres s'accomplissent
« hors de la foi en Christ, elles peuvent, il est
« vrai, faire des Fabricius, des Régulus, et d'autres
« hommes parfaitement intègres aux yeux du monde :
« mais elles méritent alors aussi peu d'être nom-
« mées *justice*, que le fruit d'un néflier d'être ap-
« pelé figue. Car nous ne devenons pas justes,
« comme Aristote le prétend, en faisant des œuvres
« de justice; mais quand nous sommes devenus jus-

« tes, nous faisons de telles œuvres [1]. Il faut d'abord « que la personne soit changée, ensuite les œuvres. « Abel fut d'abord agréable à Dieu et puis son sa- « crifice. » Luther continue : « Je vous en prie : « remplissez le devoir d'un ami et d'un chrétien, en « faisant connaître ces choses à Érasme. » Cette lettre est datée : « A la hâte, du coin de notre couvent, « le 19 octobre 1516. » Elle met sous leur véritable jour les rapports de Luther avec Érasme. Elle montre l'intérêt sincère qu'il portait à ce qu'il croyait être vraiment avantageux à cet illustre écrivain. Sans doute, plus tard, l'opposition d'Érasme à la vérité le força à le combattre ouvertement; mais il ne le fit qu'après avoir employé tous les moyens que la charité pouvait suggérer pour éclairer son antagoniste.

On entendait donc enfin des idées à la fois claires et profondes sur la nature du bien. On proclamait ce principe, que ce qui fait la bonté réelle d'une œuvre, ce n'est pas sa forme extérieure, mais l'esprit dans lequel elle est accomplie. C'était porter un coup de mort à toutes les observances superstitieuses, qui depuis des siècles étouffaient l'Église et empêchaient les vertus chrétiennes d'y croître et d'y prospérer.

« Je lis Érasme, écrit encore Luther, mais il « perd de jour en jour de son crédit auprès de moi. « J'aime à le voir reprendre avec tant de science et « de fermeté les prêtres et les moines, de leur crou-

1. Non enim justa agendo justi efficimur : sed justi fiendo et essendo, operamur justa. (L. Epp. I, p. 22.)

« pissante ignorance; mais je crains qu'il ne rende
« pas de grands services à la doctrine de Christ.
« Ce qui est de l'homme lui tient plus à cœur que
« ce qui est de Dieu [1]. Nous vivons dans des temps
« dangereux. On n'est pas un bon et judicieux
« chrétien parce qu'on comprend le grec et l'hébreu.
« Jérôme, qui savait cinq langues, est inférieur à
« Augustin qui n'en comprenait qu'une; bien qu'É-
« rasme pense le contraire. Je cache avec grand
« soin mon sentiment touchant Érasme, dans la
« crainte de donner gain de cause à ses adversaires.
« Peut-être le Seigneur lui donnera-t-il l'intelli-
« gence en son temps [2]. »

L'impuissance de l'homme, la toute-puissance de Dieu, telles étaient les deux vérités que Luther voulait rétablir. C'est une triste religion et une triste philosophie que celles qui renvoient l'homme à ses forces naturelles. Les siècles les ont essayées, ces forces si vantées; et tandis que l'homme est parvenu par lui-même à des choses admirables, en ce qui concerne son existence terrestre, il n'a jamais pu ni dissiper les ténèbres qui cachent à son esprit la connaissance du vrai Dieu, ni changer un seul penchant de son cœur. Le plus haut degré de sagesse qu'aient atteint des intelligences ambitieuses ou des âmes brûlantes du désir de la perfection, a été de désespérer d'elles-mêmes. C'est donc une doctrine généreuse, consolante, et souveraine-

1. Humana prævalent in eo plusquam divina.

2. Dabit ei Dominus intellectum suo forte tempore. (L. Epp. I, p. 52.)

ment vraie que celle qui nous dévoile notre impuissance pour nous annoncer une puissance de Dieu, par laquelle nous pourrons toutes choses. Elle est grande cette réformation qui revendique sur la terre la gloire du ciel, et qui plaide auprès des hommes les droits du Dieu fort.

Mais personne ne connut mieux que Luther l'alliance intime et indissoluble qui unit le salut gratuit de Dieu et les œuvres libres de l'homme. Personne ne montra mieux que lui, que ce n'est qu'en recevant tout de Christ, que l'homme peut beaucoup donner à ses frères. Il présentait toujours ces deux actions, celle de Dieu, celle de l'homme, dans le même tableau. C'est ainsi qu'après avoir exposé au frère Spenlein quelle est la justice qui sauve, il ajoute : « Si tu crois fermement ces choses, comme tu le dois (car maudit est quiconque ne les croit pas), accueille tes frères encore ignorants et errants, comme Jésus-Christ t'a accueilli toi-même. Supporte-les avec patience; fais de leurs péchés les tiens propres; et si tu as quelque chose de bon, communique-le-leur : Recevez-vous les uns les autres, dit l'apôtre, comme aussi Christ nous a reçus pour la gloire de Dieu. C'est une triste justice que celle qui ne veut pas supporter les autres, parce qu'elle les trouve mauvais, et qui ne pense qu'à chercher la solitude du désert, au lieu de leur faire du bien par la patience, la prière et l'exemple. Si tu es le « lis et la rose de Christ », sache que ta demeure est parmi les épines. Seulement prends garde que, par ton impatience, tes jugements téméraires et ton orgueil

« caché, tu ne deviennes toi-même une épine.
« Christ règne au milieu de ses ennemis. S'il n'a-
« vait voulu vivre que parmi les bons, et ne mourir
« que pour ceux qui l'aimaient, pour qui, je te le
« demande, fût-il mort, et au milieu de qui eût-il
« vécu ? »

Il est touchant de voir comment Luther mettait lui-même en pratique ces préceptes de charité. Un Augustin d'Erfurt, George Leiffer, était en butte à plusieurs épreuves. Luther l'apprit, et huit jours après la lettre à Spenlein [1], il vint à lui avec compassion : « J'apprends que vous êtes agité par bien
« des tempêtes, et que votre esprit est poussé çà et
« là par les flots... La croix de Christ est divisée
« par toute la terre, et il en revient à chacun sa
« part. Vous donc, ne rejetez pas celle qui vous
« est échue. Recevez-la plutôt comme une relique
« sainte, non dans un vase d'or ou d'argent, mais,
« ce qui est bien préférable, dans un cœur d'or,
« dans un cœur plein de douceur. Si le bois de la
« croix a été tellement sanctifié par le sang et la
« chair de Christ, que nous le considérions comme
« la relique la plus auguste, combien plus les in-
« jures, les persécutions, les souffrances, la haine
« des hommes, doivent-elles être pour nous de
« saintes reliques, puisqu'elles n'ont pas été seule-
« ment touchées par la chair de Christ, mais qu'elles
« ont été embrassées, baisées, bénies par son im-
« mense charité. »

L'enseignement de Luther portait des fruits.

1. Le 15 avril 1516, Epp. I, 18.

Plusieurs de ses disciples se sentaient déjà poussés à professer publiquement les vérités que les leçons du maître leur avaient révélées. Parmi ses auditeurs se trouvait un jeune savant, Bernard de Feldkirchen, professeur de la physique d'Aristote à l'université, et qui cinq ans plus tard fut le premier de tous les ecclésiastiques évangéliques à entrer dans les liens du mariage.

Luther désira que Feldkirchen soutînt, sous sa présidence, des thèses dans lesquelles ses principes étaient exposés. Les doctrines professées par Luther acquéraient ainsi une publicité nouvelle. La dispute eut lieu en 1516.

C'est ici la première attaque de Luther contre le règne des sophistes et contre la papauté, comme il s'exprime lui-même. Quelque faible qu'elle fût, elle lui coûta plus d'un tremblement. « Je permets « qu'on imprime ces propositions, » dit-il bien des années après en les publiant dans ses œuvres, « principalement afin que la grandeur de ma cause, « et le succès dont Dieu l'a couronnée, ne m'élèvent « pas. Car elles manifestent pleinement mon ignominie, c'est-à-dire l'infirmité et l'ignorance, la « crainte et le tremblement avec lesquels je commençai cette lutte. J'étais seul; je m'étais jeté « imprudemment dans cette affaire. Ne pouvant « reculer, j'accordais au pape plusieurs points importants, et même je l'adorais [1]. »

Voici quelques-unes de ces propositions [2] :

1. Sed etiam ultro adorabam. (L. Opp. lat. I, p. 50.)

2. L. W. (L.) XVII, p. 142, et dans les œuvres latines, tom I, p. 51.

« Le vieil homme est la vanité des vanités; il e
« l'universelle vanité; et il rend vaines les autr
« créatures, quelque bonnes qu'elles soient. »

« Le vieil homme est appelé *la chair*, non p
« seulement parce qu'il est conduit par la convo
« tise des sens, mais encore parce que (quan
« même il serait chaste, prudent et juste) il n'e
« pas né de nouveau, de Dieu, par l'Esprit. »

« Un homme qui est en dehors de la grâce c
« Dieu, ne peut observer le commandement c
« Dieu, ni se préparer en tout ou en partie à r
« cevoir la grâce; mais il reste nécessairement so
« le péché. »

« La volonté de l'homme sans la grâce n'est p
« libre, mais elle est esclave, et elle l'est de bo
« gré. »

« Jésus-Christ, notre force, notre justice, cel
« qui sonde les cœurs et les reins, est seul scrut
« teur et juge de nos mérites. »

« Puisque tout est possible par Christ à celui q
« croit, il est superstitieux de chercher d'autr
« secours, soit dans la volonté humaine, soit da
« les saints[1]. »

Cette dispute fit grand bruit, et on l'a considé
rée comme le commencement de la réformation.

Le moment approchait où cette réformatio
allait éclater. Dieu se hâtait de préparer l'instr

1. Cum credenti omnia sint, auctore Christo, possibilia, su
perstitiosum est, humano arbitrio, aliis sanctis, alia deputa
auxilia. (Ibid.)

ment dont il voulait se servir. L'électeur ayant bâti à Wittemberg une nouvelle église, à laquelle il donna le nom d'Église de tous les saints, envoya Staupitz dans les Pays-Bas pour y recueillir les reliques dont il voulait orner le nouveau temple. Le vicaire-général chargea Luther de le remplacer durant son absence, et en particulier de faire la visite de quarante monastères de la Misnie et de la Thuringe.

Luther se rendit d'abord à Grimma et de là à Dresde. Partout il s'efforçait d'établir les vérités qu'il avait reconnues, et d'éclairer les membres de son ordre. — « Ne vous attachez pas à Aristote « ou à d'autres docteurs d'une philosophie trom- « peuse, disait-il aux moines; mais lisez assidû- « ment la parole de Dieu. Ne cherchez pas votre « salut dans vos forces et vos bonnes œuvres, mais « dans les mérites de Christ et dans la grâce « divine [1]. »

Un moine augustin de Dresde s'était enfui de son couvent, et se trouvait à Mayence, où le prieur des Augustins l'avait reçu. Luther écrivit à ce prieur [2] pour lui redemander cette brebis perdue, et il ajouta ces paroles pleines de vérité et de charité : « Je sais, je sais qu'il est nécessaire que des « scandales arrivent. Ce n'est pas un miracle que « l'homme tombe; mais c'en est un que l'homme « se relève et se tienne debout. Pierre tomba afin « qu'il sût qu'il était un homme. On voit aujour-

1. Hilscher's Luther's Anwesenheit in Alt-Dresden. 1728.
2. Premier mai 1516, Epp. I, p. 20.

long-temps l'appui de Rome, firent plus peut-être pour la réformation que contre elle. Cela est vrai surtout de l'ordre des Augustins. Presque tous les hommes pieux, d'un esprit libre et élevé, qui se trouvaient dans les cloîtres, se tournèrent vers l'Évangile. Un sang nouveau et généreux circula bientôt dans ces ordres qui étaient comme les artères de la catholicité allemande. On ne savait rien dans le monde des nouvelles idées de l'Augustin de Wittemberg, que déjà elles étaient le grand sujet de conversation des chapitres et des monastères. Plus d'un cloître fut ainsi une pépinière de réformateurs. Au moment où les grands coups furent portés, des hommes pieux et forts sortirent de leur obscurité et abandonnèrent la retraite de la vie monacale, pour la carrière active de ministres de la parole de Dieu. Déjà, dans cette inspection de 1516, Luther réveilla par ses paroles bien des esprits endormis. Aussi a-t-on nommé cette année « l'étoile du matin du jour évangélique. »

Luther, de retour à Wittemberg, se remit à ses occupations ordinaires. Il était à cette époque accablé de travail : ce n'était point assez d'être professeur, prédicateur, confesseur, il était encore chargé d'un grand nombre d'occupations temporelles concernant son ordre et son couvent. « J'ai « besoin presque continuellement, écrivait-il, de « deux secrétaires, car je ne fais presque rien au- « tre tout le jour qu'écrire des lettres. Je suis pré- « dicateur du couvent, orateur de la table, pas- « teur et prédicateur de la paroisse, directeur des « études, vicaire du prieur (c'est-à-dire onze fois

« prieur!), inspecteur des étangs de Litzkau, avo-
« cat des auberges de Herzberg à Torgau, lecteur
« de saint Paul, commentateur des Psaumes... J'ai
« rarement le temps de dire mes heures et de
« chanter; sans parler encore du combat avec la
« chair et le sang, avec le diable et le monde....
« Vois! quel homme oisif je suis[1]!... »

Vers ce temps, la peste se déclara à Wittemberg. Une grande partie des étudiants et des docteurs quittèrent la ville. Luther resta. « Je ne sais trop,
« écrivait-il à son ami d'Erfurt, si la peste me per-
« mettra de finir l'épître aux Galates. Prompte et
« brusque, elle fait de grands ravages, surtout
« parmi la jeunesse. Vous me conseillez de fuir. Où
« fuirai-je? J'espère que le monde ne s'écroulera
« pas, si le frère Martin tombe[2]. Si la peste fait
« des progrès, je disperserai les frères de tous côtés;
« mais moi, je suis placé ici; l'obéissance ne me
« permet pas de fuir, jusqu'à ce que celui qui m'a
« appelé me rappelle. Non que je ne craigne pas
« la mort (car je ne suis pas l'apôtre Paul, je suis
« seulement son commentateur); mais j'espère que
« le Seigneur me délivrera de la crainte. » Telle était la fermeté du docteur de Wittemberg. Celui que la peste ne pouvait faire reculer d'un pas, reculerait-il devant Rome? céderait-il devant l'échafaud?

Le même courage que Luther montrait en pré-

1. Epp. I, p. 41, à Lange, du 26 octobre 1516.

2. Quo fugiam? spero quod non corruet orbis, ruente fratre Martino. Epp. I, p. 42 (du 26 octobre 1516).

sence des maux les plus redoutables, il le déployait devant les puissants du monde. L'électeur était très-content du vicaire-général. Celui-ci avait fait dans les Pays-Bas une bonne récolte de reliques. Luther en rend compte à Spalatin[1]. C'est une chose singulière que cette affaire de reliques, qui se traite au moment où la réformation va commencer. Certes, les réformateurs savaient peu où ils en devaient venir. Un évêché semblait à l'électeur être seul une récompense digne du vicaire-général. Luther, à qui Spalatin en écrivit, désapprouva fort cette idée. « L'amour bannit le jugement, comme « dit Chrysostome, répondit-il. Il y a bien des « choses qui plaisent à votre prince, et qui pour- « tant déplaisent à Dieu. Je ne nie pas qu'il ne « soit habile dans les choses du monde; mais en « ce qui concerne Dieu et le salut des âmes, je « le regarde comme sept fois aveugle, ainsi que « Pfeffinger son conseiller. Je ne dis pas cela par « derrière comme un calomniateur: ne le leur ca- « chez pas, car je suis prêt moi-même et en toute « occasion, à le dire en face à l'un et à l'autre. Pour- « quoi voulez-vous, continue-t-il, entourer cet « homme (Staupitz) de tous les tourbillons et de « toutes les tempêtes des soucis épiscopaux[2] ? »

L'électeur ne prenait pas en mauvaise part la franchise de Luther. « Le prince, lui écrivait Spa- « latin, parle souvent de vous et avec beaucoup « d'honneur. » Frédéric envoya au moine de quoi

1. L. Epp. I, p. 45.
2. Ib., p. 25.

se faire un froc : c'était de très-beau drap. « Il se-« rait trop beau, dit Luther, si ce n'était pas un « don de prince[1]. Je ne suis pas digne qu'aucun « homme se souvienne de moi, bien moins encore « un prince, et un si grand prince. Ceux qui me « sont le plus utiles sont ceux qui pensent le plus « mal de moi. Rends grâces à notre prince de sa « faveur; mais sache que je désire n'être loué ni « de toi, ni d'aucun homme, toute louange d'hom-« me étant vaine, et la louange qui vient de Dieu « étant seule vraie. »

L'excellent chapelain ne voulait pas se borner à ses fonctions de cour. Il désirait se rendre utile au peuple; mais, comme plusieurs en tout temps, il voulait le faire sans blesser les esprits, sans irriter personne, en se conciliant la faveur générale. « In-« diquez-moi, écrivait-il à Luther, quelque écrit à « traduire en langue vulgaire, mais un écrit qui « plaise généralement et qui en même temps soit « utile. » — « Agréable et utile ! répondit Luther : cette « demande surpasse mes forces. Plus les choses sont « bonnes, moins elles plaisent. Qu'y a-t-il de plus « salutaire que Christ? Et pourtant il est pour la « plupart une odeur de mort. Vous me direz que « vous ne voulez être utile qu'à ceux qui aiment « ce qui est bon. Alors faites seulement entendre « la voix de Christ : vous serez agréable et utile, « n'en doutez pas, mais au très-petit nombre; car « les brebis sont rares dans cette triste région de « loups[2]. »

1. L. Epp. I, p. 45.
2. Ib., p. 46.

Luther recommanda cependant à son ami les sermons du dominicain Tauler. « Je n'ai jamais vu, « dit-il, ni en latin ni dans notre langue, une théo- « logie plus saine et plus conforme à l'Évangile. « Goûtez donc et voyez combien le Seigneur est « doux, mais lorsque vous aurez d'abord goûté et « vu combien est amer tout ce que nous sommes [1]. »

Ce fut dans le courant de l'année 1517 que Luther entra en rapport avec le duc George de Saxe. La maison de Saxe avait alors deux chefs. Deux princes, Ernest et Albert, enlevés dans leur jeunesse, du château d'Altenbourg par Kunz de Kaufungen, étaient devenus, par le traité de Leipsig, les fondateurs des deux maisons qui portent encore leur nom. L'électeur Frédéric, fils d'Ernest, était, à l'époque dont nous faisons l'histoire, le chef de la branche Ernestine; et son cousin, le duc George, l'était de la branche Albertine. Dresde et Leipsig se trouvaient dans les états du duc, et il résidait dans la première de ces villes. Sa mère, Sidonia, était fille du roi de Bohême, George Podiebrad. La longue lutte que la Bohême avait soutenue avec Rome, depuis les temps de Jean Hus, avait eu quelque influence sur le prince de Saxe. Il s'était souvent montré désireux d'une réformation. « Il l'a sucé au sein de sa mère, disait-on; « il est de sa nature ennemi du clergé [2]. » Il tourmentait de plusieurs manières les évêques, les abbés, les chanoines et les moines; et son cousin

1. L. Epp. I, p. 46.
2. Disc. de table, p. 1849.

l'électeur Frédéric dut plus d'une fois intervenir en leur faveur. Il semblait que le duc George dût être e plus chaud partisan d'une réformation. Le dévot 'rédéric, au contraire, qui avait naguère revêtu ans le saint sépulcre les éperons de Godefroy, ui avait ceint la grande et pesante épée du conuérant de Jérusalem, et prêté le serment de comattre pour l'Église, comme autrefois le preux chealier, paraissait devoir être le plus ardent chamion de Rome. Mais quand il s'agit de l'Évangile, utes les prévisions de la sagesse humaine sont ouvent trompées. Le contraire arriva. Le duc eût ris plaisir à humilier l'Église et les gens d'église, abaisser des évêques dont le train de prince surassait beaucoup le sien ; mais recevoir dans son œur la doctrine évangélique qui devait l'humilier, e reconnaître pécheur, coupable, incapable d'être auvé si ce n'est par grâce, c'était toute autre chose. l eût volontiers réformé les autres, mais il ne se ouciait point de se réformer lui-même. Il eût peuttre mis la main à l'œuvre pour obliger l'évêque e Mayence à se contenter d'un seul évêché, et n'avoir que quatorze chevaux dans ses écuries, omme il le dit plus d'une fois [1]; mais quand il it un autre que lui paraître comme réformateur; uand il vit un simple moine entreprendre cette euvre, et la réformation gagner de nombreux artisans parmi les gens du peuple, l'orgueilleux etit-fils du roi hussite devint le plus violent dversaire de la réforme, dont il s'était montré artisan.

1. Disc. de table, p. 1849.

Au mois de juillet 1517, le duc George demanda à Staupitz de lui envoyer un savant et éloquent prédicateur. Celui-ci envoya Luther, le recommandant comme un homme d'une grande science et d'une conduite irréprochable. Le prince l'invita à prêcher à Dresde dans la chapelle du château, le jour de Jacques le Majeur.

Ce jour arrivé, le duc et sa cour se rendirent à la chapelle, pour entendre le prédicateur de Wittemberg. Luther saisissait avec joie l'occasion de rendre témoignage à la vérité, devant une telle assemblée. Il prit pour texte l'Évangile du jour : « Alors la mère des fils de Zébédée s'approcha de « lui avec ses fils, etc. » (Saint Matth., ch. 20, v. 20 à 23.) Il prêcha sur les désirs et les prières insensées des hommes ; puis il parla avec force de l'assurance du salut. Il la fit reposer sur ce fondement, que ceux qui entendent la parole de Dieu avec foi sont les vrais disciples de Christ, élus pour la vie éternelle. Ensuite il traita de l'élection gratuite ; il montra que cette doctrine, si on la présente dans son union avec l'œuvre de Christ, a une grande force pour dissiper les terreurs de la conscience, en sorte que les hommes, au lieu de s'enfuir loin du Dieu saint, à la vue de leur indignité, sont amenés avec douceur à chercher en lui leur refuge. Enfin il raconta une parabole de trois vierges, dont il tira d'édifiantes instructions.

La parole de la vérité fit une impression profonde sur les auditeurs. Deux d'entre eux surtout paraissaient faire une attention particulière au discours du moine de Wittemberg. C'était d'abord

une dame d'un extérieur respectable, qui se trouvait dans les bancs de la cour, et sur les traits de laquelle on eût pu lire une émotion profonde. Elle se nommait madame de la Sale et était grande-maîtresse de la duchesse. C'était ensuite un licencié du droit canon, secrétaire et conseiller du duc, Jerôme Emser. Emser était doué de talents et de connaissances étendues. Homme de cour, politique habile, il eût voulu contenter à la fois les deux partis opposés : passer à Rome pour défenseur de la papauté, et en même temps briller en Allemagne parmi les savants du siècle. Mais sous cet esprit habile se cachait un caractère violent. Ce fut dans la chapelle du château de Dresde que se rencontrèrent pour la première fois Luther et Emser, qui plus tard devaient rompre plus d'une lance.

L'heure du dîner sonna pour le château, et bientôt la famille ducale et les diverses personnes de la cour furent réunies à table. La conversation tomba naturellement sur le prédicateur du matin. « Comment le sermon vous a-t-il plu? dit le duc « à madame de la Sale. — Si je pouvais entendre « encore un tel discours, répondit-elle, je mourrais « en paix. — Et moi, répondit George avec colère, « je donnerais beaucoup d'argent de ne l'avoir « pas entendu, car de tels discours ne sont bons « qu'à faire pécher les gens avec assurance. »

Le maître ayant ainsi fait connaître son opinion, les courtisans se livrèrent sans gêne à tout leur mécontentement. Chacun avait sa remarque. Quelques-uns prétendirent que dans sa parabole des

trois vierges, Luther avait eu en vue trois dames de la cour; sur quoi grandes causeries et nombreuses rumeurs. On plaisante les trois dames que le moine de Wittemberg a ainsi, assure-t-on, publiquement désignées [1]. C'est un ignorant, disent les uns; c'est un moine orgueilleux, disent les autres. Chacun commente le sermon à sa manière et fait dire au prédicateur ce qu'il lui plaît. La vérité était tombée au milieu d'une cour peu préparée à la recevoir. Chacun la déchira à plaisir. Mais tandis que la parole de Dieu était ainsi une occasion de chute pour plusieurs, elle était pour la grande-maîtresse une pierre de relèvement. Ses vœux furent accomplis. Un mois après, elle tomba malade : elle embrassa avec confiance la grâce du Sauveur, et mourût avec joie [2].

Quant au duc, ce ne fut peut-être pas en vain qu'il entendit rendre témoignage à la vérité. Quelle qu'ait été son opposition à la réformation pendant sa vie, on sait qu'au moment de sa mort, il déclara n'avoir d'espérance que dans les mérites de Christ.

Il était naturel qu'Emser fît les honneurs à Luther au nom de son maître. Il l'invita à souper. Luther refusa; mais Emser insista et le contraignit. Luther pensait ne se trouver qu'avec quelques amis; mais il s'aperçut bientôt qu'on lui avait tendu un piége [3]. Un maître-ès-arts de Leip-

1. Has tres postea in aula principis a me notatas garrierunt. (L. Epp. I, 85.)

2. Keith, Leb. Luth., p. 32.

3. Inter medias me insidias conjectum. (L. Epp. I, 85.)

sig et plusieurs dominicains étaient chez le secrétaire du prince. Le maître-ès-arts, plein d'idée de lui-même et de haine contre Luther, l'aborda d'un air amical et mielleux; mais bientôt il s'emporta et se mit à crier de tous ses poumons [1]. Le combat s'engagea. La dispute roula, dit Luther, sur les niaiseries d'Aristote et de saint Thomas [2]. A la fin Luther défia le maître-ès-arts de définir avec toute l'érudition des Thomistes, ce que c'était qu'accomplir les commandements de Dieu. Le maître-ès-arts embarrassé fit bonne mine. «Payez-moi mes honoraires, dit-il, en tendant la main, *da pastum.* » On eût dit qu'il voulait commencer à donner une leçon dans les formes, prenant les convives pour ses écoliers. A cette folle réponse, ajoute le réformateur, nous nous mîmes tous à rire, et là-dessus nous nous quittâmes.

Pendant cette conversation, un dominicain avait écouté à la porte. Il eût voulu entrer, et cracher au visage de Luther [3]. Il se retint néanmoins; mais il s'en vanta plus tard. Emser, charmé de voir ses hôtes se battre, et de paraître lui-même garder un juste milieu, mit un grand empressement à s'excuser auprès de Luther sur la manière dont s'était passée la soirée [4]. Celui-ci retourna à Wittemberg.

Il se remit avec zèle au travail. Il préparait six

1. In me acriter et clamose invectus est. (Ib.)
2. Super Aristotelis et Thomæ nugis. (Ib.)
3. Ne prodiret et in faciem meam spueret. (Ib.)
4. Enixe sese excusavit. (Ib.)

ou sept jeunes théologiens qui devaient incessamment subir un examen pour obtenir la licence d'enseigner. Ce qui le réjouissait le plus, c'est que cette promotion serait à la honte d'Aristote. « Je « voudrais le plus tôt que possible multiplier ses « ennemis [1], » disait-il. A cet effet il publia alors des thèses qui méritent notre attention.

La liberté, tel fut le grand sujet qu'il traita. Il l'avait déjà effleuré dans les thèses de Feldkirchen; il l'approfondit maintenant davantage. Il y a eu dès le commencement du christianisme une lutte plus ou moins vive entre les deux doctrines de la liberté de l'homme et de son asservissement. Quelques scolastiques avaient enseigné, comme Pélage et d'autres docteurs, que l'homme possédait de lui-même la liberté, ou la puissance d'aimer Dieu et de faire le bien. Luther nia cette liberté; non pas pour en priver l'homme, mais au contraire pour la lui faire obtenir. La lutte dans cette grande question n'est donc point, comme on le dit d'ordinaire, entre la liberté et la servitude : elle est entre une liberté provenant de l'homme et une liberté provenant de Dieu. Les uns, qui s'appellent les partisans de la liberté, disent à l'homme : « Tu as le pouvoir de faire le bien, tu « n'as pas besoin d'une liberté plus grande. » Les autres, que l'on a appelés les partisans de la servitude, lui disent au contraire : « La véritable liberté « te manque, et Dieu te l'offre dans l'Évangile. » D'un côté on parle de liberté pour maintenir la ser-

1. Cujus vellem hostes cito quamplurimos fieri. Epp. I, 59.

vitude; de l'autre on parle de servitude pour donner la liberté : telle a été la lutte au temps de saint Paul, au temps d'Augustin, au temps de Luther. Les uns disant : Ne changez rien! sont des champions de servitude. Les autres disant : Que vos fers tombent! sont des champions de liberté.

Mais ce serait se tromper que de résumer toute la réformation dans cette question particulière. Elle est l'une des nombreuses doctrines que maintint le docteur de Wittemberg : voilà tout. Ce serait surtout se faire une illusion étrange que de prétendre que la réformation fut un fatalisme, une opposition à la liberté. Elle fut une magnifique émancipation de l'esprit de l'homme. Rompant les cordes nombreuses dont la hiérarchie avait lié la pensée humaine; réintégrant les idées de liberté, de droit, d'examen, elle affranchit son siècle, nous-mêmes et la plus lointaine postérité. Et que l'on ne dise pas que la réformation affranchit, il est vrai, l'homme de tout despotisme humain, mais le rendit esclave d'autre part, en proclamant la souveraineté de la grâce. Sans doute elle voulut ramener la volonté humaine à la volonté divine, la lui soumettre pleinement, la confondre avec elle. Mais quel est le philosophe qui ignore que la pleine conformité à la volonté de Dieu est la seule, la souveraine, la parfaite liberté, et que l'homme ne sera vraiment libre que quand la suprême justice et l'éternelle vérité régneront seules en lui?

Voici quelques-unes des 99 propositions que

Luther lança dans l'Église contre le rationalisme pélagien de la théologie scolastique :

« Il est vrai que l'homme qui est devenu un mauvais arbre, ne peut que vouloir et faire ce qui est mal.

Il est faux que la volonté laissée à elle-même puisse faire le bien comme le mal ; car elle n'est pas libre, mais captive.

Il n'est pas au pouvoir de la volonté de l'homme de vouloir ou de ne pas vouloir tout ce qui lui est offert.

L'homme ne peut de sa nature vouloir que Dieu soit Dieu. Il préférerait être lui-même Dieu, et que Dieu ne fût pas Dieu.

L'excellente, l'infaillible, l'unique préparation à la grâce, est l'élection et la prédestination éternelle de Dieu [1].

Il est faux de dire que si l'homme fait tout ce qu'il peut, il dissipe les obstacles de la grâce.

En un mot, la nature ne possède ni une raison pure, ni une bonne volonté [2].

Du côté de l'homme il n'y a rien qui devance la grâce, si ce n'est l'impuissance et même la rébellion.

Il n'y a point de vertu morale sans orgueil, ni sans tristesse, c'est-à-dire sans péché.

Du commencement jusqu'à la fin, nous ne som-

1. Optima et infallibilis ad gratiam præparatio et unica dispositio, est æterna Dei electio et prædestinatio. (L. Opp. lat. I, 56.)

2. Breviter, nec rectum dictamen habet natura, nec bonam voluntatem. (Ib.)

mes pas les maîtres de nos actions, mais nous en sommes les esclaves.

Nous ne devenons pas justes en faisant ce qui est juste; mais étant devenus justes, nous faisons ce qui est juste.

Celui qui dit qu'un théologien qui n'est pas logicien est un hérétique et un aventurier, tient un propos aventurier et hérétique.

Il n'y a pas de forme de raisonnement (de syllogisme) qui s'accorde avec les choses de Dieu[1].

Si la forme du syllogisme pouvait s'appliquer aux choses divines, on saurait l'article de la sainte trinité, et on ne le croirait pas.

En un mot, Aristote est à la théologie comme les ténèbres à la lumière.

L'homme est plus ennemi de la grâce de Dieu qu'il ne l'est de la loi elle-même.

Celui qui est hors de la grâce de Dieu pèche sans cesse, quand même il ne tue, ni ne vole, ni ne commet adultère.

Il pèche, car il n'accomplit pas la loi spirituellement.

Ne pas tuer, ne pas commettre adultère, extérieurement seulement et quant aux actions, c'est la justice des hypocrites.

La loi de Dieu et la volonté de l'homme sont deux adversaires qui, sans la grâce de Dieu, ne peuvent être mis d'accord[2].

Ce que la loi veut, la volonté ne le veut jamais,

1. Nulla forma syllogistica tenet in terminis divinis. (Ib.)

2. Lex et voluntas sunt adversari duo, sine gratia Dei implacabiles. (Ib. p. 57.)

si ce n'est que par crainte ou par amour elle fasse semblant de le vouloir.

La loi est le bourreau de la volonté ; mais celle-ci ne reçoit pour maître que l'Enfant qui nous est né[1]. (Ésaïe IX, 6.)

La loi fait abonder le péché, car elle irrite et repousse la volonté.

Mais la grâce de Dieu fait abonder la justice par Jésus-Christ, qui fait aimer la loi.

Toute œuvre de la loi paraît bonne au dehors; mais elle est péché au dedans.

La volonté, quand elle se tourne vers la loi sans la grâce de Dieu, ne le fait que pour son intérêt propre.

Maudits sont tous ceux qui font les œuvres de la loi.

Bénis sont tous ceux qui font les œuvres de la grâce de Dieu.

La loi qui est bonne et dans laquelle on a la vie, c'est l'amour de Dieu qui est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit. (Rom. V. 5.)

La grâce n'est pas donnée pour que l'œuvre se fasse plus souvent et plus aisément, mais parce que sans la grâce il ne peut se faire aucune œuvre d'amour.

Aimer Dieu c'est se haïr soi-même et ne savoir rien hors de Dieu[2]. »

Ainsi Luther attribue à Dieu tout le bien que

1. Lex est exactor voluntatis, qui non superatur nisi per Parvulum qui natus est nobis. (Ib.)

2. L. Opp. Lips. XVII, p. 143, et Opp. lat. I.

l'homme peut faire. Il ne s'agit pas de refaire et rapiéceter, si l'on peut ainsi dire, la volonté de l'homme; il faut lui en donner une toute neuve. Dieu seul a pu dire cela, parce que Dieu seul peut l'accomplir. Voilà l'une des plus grandes et plus importantes vérités que l'esprit humain puisse reconnaître.

Mais Luther, en proclamant l'impuissance de l'homme, ne tombait pas dans l'autre extrême. Il dit, dans la thèse huitième: « Il ne résulte pas de « là que la volonté soit de sa nature mauvaise, c'est-« à-dire que sa nature soit celle du mal même, « comme les Manichéens l'ont enseigné[1]. » La nature de l'homme était originairement essentiellement bonne: elle s'est détournée du bien qui est Dieu, et inclinée vers le mal. Cependant son origine sainte et glorieuse demeure, et elle est capable par la puissance de Dieu de recouvrer cette origine. L'œuvre du christianisme est de la lui rendre. L'Évangile nous montre, il est vrai, l'homme dans un état d'humiliation et d'impuissance, mais entre deux gloires et deux grandeurs: une gloire passée, dont il a été précipité, et une gloire future, à laquelle il est appelé. C'est là la vérité: l'homme le sait, et pour peu qu'il y pense, il découvre facilement que tout ce qu'on lui dit sur sa pureté, sa puissance et sa gloire actuelles, n'est qu'un mensonge dont on veut bercer et endormir son orgueil.

1. Nec ideo sequitur quod sit naturaliter mala, id est natura mali, secundum Manichæos. (Ib.)

de la réformation, et qu'il faut apprendre à connaître.

Un professeur distingué, nommé Jean Meyer, enseignait alors à l'université d'Ingolstadt, en Bavière. Il était né à Eck, village de Souabe, et on l'appelait communément le docteur Eck. Il était ami de Luther, qui estimait ses talents et ses connaissances. Il était plein d'esprit, avait beaucoup lu, et était doué d'une grande mémoire. A l'érudition il joignait l'éloquence. Son geste et sa voix décelaient la vivacité de son génie. Eck était dans le midi de l'Allemagne, sous le rapport du talent, ce que Luther était dans le nord. C'étaient les deux théologiens les plus marquants de l'époque, quoiqu'en des genres bien différents, comme la suite le démontra. Ingolstadt était presque la rivale de Wittemberg. La réputation de ces deux docteurs attirait de toutes parts, dans leurs universités respectives, une foule d'étudiants, avides d'écouter leurs leçons. Leurs qualités personnelles, non moins que la science de leurs enseignements, les rendaient chers à leurs disciples. On a attaqué le caractère de Eck. Un trait de sa vie montrera qu'à cette époque, du moins, son cœur n'était pas fermé à de généreuses impulsions.

Parmi les étudiants que son nom avait attirés à Ingolstadt, se trouvait un jeune homme né sur les bords d'un lac des Alpes, nommé Urbain Régius. Il avait d'abord étudié à l'université de Fribourg en Brisgau. Le fameux jurisconsulte Zasius l'y reçut dans sa famille. Urbain s'enfouissait dans la bibliothèque du savant. Il ne la quittait ni nuit

ni jour. Sujet à l'insomnie, Zasius se levait souvent au milieu de la nuit, et trouvait quelquefois l'étudiant endormi, la tête couchée sur la table, où étaient sa chandelle et ses livres. Alors le grave savant prenait deux gros volumes de jurisprudence, les posait sur chacune des épaules de son disciple, et s'en allait, attendant que les livres qui avaient endormi Urbain le réveillassent aussi. Zasius l'aima comme son fils [1], car il découvrait en lui un germe précieux, qu'il prévoyait devoir bientôt se changer en de beaux fruits.

Arrivé à Ingolstadt, où l'avait attiré le nom du docteur Eck, Urbain y entendit ses cours de philosophie, et se concilia sa faveur. Appelé à pourvoir lui-même à ses besoins, il se vit obligé de se charger de la direction de quelques jeunes nobles. Il devait non seulement surveiller leur conduite et leurs études, mais encore acheter lui-même, pour eux, leurs livres et leurs vêtements. Ceux-ci s'habillaient avec recherche et faisaient bonne chère. Régius embarrassé suppliait les parents de rappeler leurs fils. — « Prenez courage, » lui répondait-on. Ses dettes s'augmentaient; ses créanciers le pressaient. Il ne savait que devenir. L'empereur assemblait alors une armée contre les Turcs. Des recruteurs arrivèrent à Ingolstadt. Dans son désespoir Urbain s'enrôla. Revêtu de l'habit militaire, il parut dans les rangs, au moment où l'on passait la revue du départ. Le docteur Eck arriva justement alors sur la place, avec plusieurs de ses collègues. A sa

1. Amavit eum Zasius ut filium. (M. Adami Vita Regii.)

grande surprise il reconnut son étudiant au milieu des recrues. « Urbain Régius! lui dit-il en s'approchant et fixant sur lui un œil scrutateur. — Me « voici, répondit le conscrit. — Quel est, je vous « prie, la cause de ce changement? » Le jeune homme raconta son histoire. — « Je me charge de « la chose, » répondit Eck. Puis il lui enleva sa hallebarde et le racheta des mains des recruteurs. Les parents, menacés par le docteur de la disgrace du prince, envoyèrent l'argent nécessaire pour payer les dépenses de leurs enfants. Urbain Régius fut sauvé, pour devenir plus tard l'un des plus fermes appuis de la réformation.

Ce fut au docteur Eck que Luther pensa, pour faire connaître dans le midi de l'empire ses thèses sur le pélagianisme et le rationalisme scolastique. Il ne les envoya pourtant pas directement au professeur d'Ingolstadt, mais il les adressa à leur ami commun, l'excellent Christophe Scheurl, secrétaire de la ville de Nuremberg, le priant de les envoyer à Eck, à Ingolstadt, qui n'était pas très-éloigné de Nuremberg. « Je vous envoie, lui dit-il, « mes propositions entièrement paradoxales, et « même kakistodoxales (κακιστόδοξας), comme il paraît à plusieurs. Communiquez-les à notre cher « Eck, cet homme très-érudit et très-spirituel, afin « que j'apprenne et que je voie ce qu'il en pense [1]. » C'est ainsi que Luther parlait alors du docteur Eck;

1. Eccio nostro, eruditissimo et ingeniosissimo viro exhibete, ut audiam et videam quid vocet illas. L. Epp. I, p. 63.

telle était l'amitié qui les unissait. Celui qui la rompit, ce ne fut pas Luther.

Mais ce n'était pas sur ce champ-là que le combat devait s'engager. Ces thèses roulaient sur des doctrines d'une plus haute importance peut-être que celles qui, deux mois plus tard, vinrent mettre l'Église en flammes. Et cependant, malgré les provocations de Luther, elles passèrent inaperçues. On les lut tout au plus dans le giron de l'École, et elles ne firent point de sensation au dehors. C'est qu'il n'y avait ici que des propositions d'université et des doctrines de théologie; tandis que les thèses qui suivirent se rapportaient à un mal qui avait grandi au milieu du peuple, et qui débordait alors de toutes parts dans l'Allemagne. Tant que Luther se contenta de relever des doctrines oubliées, on se tut. Quand il signala des abus qui blessaient tout le monde, chacun prêta l'oreille.

Néanmoins, Luther ne se proposa, dans l'un et l'autre de ces cas, que de susciter ces discussions théologiques alors si fréquentes dans les universités. C'était le cercle où se bornait sa pensée. Il ne songeait point à devenir réformateur. Il était humble, et son humilité allait jusqu'à la défiance et à l'anxiété. « Je ne mérite, vu mon ignorance, « disait-il, que d'être caché dans un coin, sans « être connu de personne sous le soleil[1]. » Mais une main puissante le tira de ce coin, où il eût voulu

1. L. Opp. (W.) XVIII, 1944.

demeurer inconnu du monde. Une circonstance indépendante de la volonté de Luther vint le jeter sur le champ de bataille, et la guerre commença. C'est cette circonstance providentielle que la suite des événements nous appelle à rapporter.

LIVRE III.

LES INDULGENCES ET LES THÈSES.

1517. — Mai 1518.

Il y avait alors une grande agitation parmi le peuple de l'Allemagne. L'Église était descendue dans le mouvement des trafics. Elle avait ouvert un grand marché sur la terre. A la foule des chalands, aux cris et aux plaisanteries des vendeurs, on eût dit une foire, mais une foire tenue par des moines. La marchandise qu'ils faisaient valoir et qu'ils offraient à grand rabais, c'était, disaient-ils, le salut des âmes.

Les marchands parcouraient le pays dans une belle voiture, accompagnés de trois cavaliers, menant grand train et faisant fortes dépenses. On eût dit quelque Éminence sacerdotale en tournée solennelle, avec sa suite et ses officiers, et non un débitant vulgaire ou un moine quêteur. Le cortége approchait-il d'une ville, un député se rendait vers le magistrat : « La grâce de Dieu et du saint « Père est devant vos portes, » disait l'envoyé. Aussitôt tout était en mouvement dans l'endroit. Le clergé, les prêtres, les nonnes, le conseil, les

maîtres d'école, les écoliers, les corps de métier avec leurs drapeaux, hommes et femmes, jeunes et vieux, se rendaient à la rencontre des marchands du pape, tenant en main des cierges allumés, s'avançant au son de la musique et de toutes les cloches, « de manière, dit un historien, que l'on « n'eût pu recevoir plus grandement Dieu lui-« même. » Les salutations faites, tout le cortége se dirigeait vers l'Église. La bulle de grâce du pontife était portée en avant sur un coussin de velours, ou sur un drap d'or. Le chef des marchands d'indulgences venait ensuite, tenant en mains une grande croix rouge en bois; et toute la procession cheminait ainsi au milieu des chants, des prières et de la fumée des parfums. Le son des orgues et une musique retentissante recevaient dans le temple le moine débitant et tout ce qui l'accompagnait. La croix qu'il portait était érigée devant l'autel; on y suspendait les armes du pape, et pendant tout le temps qu'elle demeurait plantée, le clergé du lieu, les pénitenciers et les sous-commissaires venaient chaque jour, après les vêpres ou avant le salut, lui rendre solennellement honneur, tenant en mains de petits bâtons blancs [1]. Cette grande affaire excitait une vive sensation dans les tranquilles cités germaniques.

Un personnage attirait particulièrement l'attention des spectateurs dans ces ventes solennelles.

1. Instruction de l'archevêque de Mayence aux sous-commissaires de l'indulgence, etc., art. 8.

C'était celui qui portait la grande croix rouge et qui était chargé du principal rôle. Revêtu de l'habit des Dominicains, il faisait entendre une voix retentissante, et semblait encore plein de force, quoique déjà il eût atteint sa 63[e] année. Cet homme, fils d'un orfèvre de Leipzig nommé Diez, s'appelait Jean Diezel ou Tezel. Il avait étudié dans sa ville natale, avait été fait bachelier en 1487, et était entré deux ans après dans l'ordre des Dominicains. De nombreux honneurs s'étaient accumulés sur sa tête. Bachelier en théologie, prieur des Dominicains, commissaire apostolique, inquisiteur, *hæreticæ pravitatis inquisitor*, il n'avait cessé depuis l'an 1502 de remplir l'office de marchand d'indulgences. L'habileté qu'il avait acquise comme subordonné l'avait bientôt fait nommer commissaire en chef. Il avait quatre-vingts florins par mois; tous ses frais étaient payés; on lui entretenait une voiture et trois chevaux; mais on peut facilement penser que ses gains accessoires dépassaient de beaucoup son traitement. En 1507, il gagna en deux jours, à Freiberg, deux mille florins. S'il avait les fonctions d'un charlatan, il en avait aussi les mœurs. Convaincu à Inspruck d'adultère et d'une conduite déhontée, il fut près d'expier ses vices au prix de sa vie. L'empereur Maximilien avait ordonné qu'il fût mis dans un sac et jeté à la rivière. L'électeur Frédéric de Saxe étant survenu obtint sa grâce [1]. Mais la leçon qu'il avait reçue ne lui avait pas donné plus de modestie. Il me-

1. Seckendorf. Weissmann. Biblioth. univ. 24, 163.

nait avec lui deux de ses enfants : Miltiz, légat du pape, cite le fait dans une de ses lettres [1]. Il eût été difficile de trouver dans tous les cloîtres de l'Allemagne un homme plus propre que lui au commerce dont on le chargea. A la théologie d'un moine, au zèle et à l'esprit d'un inquisiteur, il unissait la plus grande effronterie; et ce qui lui facilitait surtout son travail, c'était l'imagination de ces histoires bizarres par lesquelles on gagne l'esprit du peuple. Tout moyen lui était bon pour remplir la caisse. Enflant la voix et se livrant à une éloquence de tréteaux, il offrait à tout venant ses indulgences, et savait mieux qu'aucun marchand de foire, faire valoir sa marchandise [2].

Quand la croix avait été élevée et que les armes du pape y étaient suspendues, Tezel montait en chaire, et d'un ton assuré il commençait à exalter la valeur des indulgences, en présence de la foule que la cérémonie avait attirée dans le lieu saint. Le peuple l'écoutait, et ouvrait de grands yeux à l'ouïe des vertus admirables qu'il annonçait. Un historien jésuite dit lui-même en parlant des religieux dominicains que Tezel s'était associés: « Quelques-uns de ces prédicateurs ne manquè« rent pas, comme d'ordinaire, d'outrer le sujet « qu'ils traitaient, et d'exagérer tellement le prix « des indulgences, qu'ils donnèrent occasion au

1. L. Opp. (W.) XV, 862.

2. Circumferuntur venales indulgentiæ in his regionibus a Tecelio Dominicano impudentissimo sycophanta. (Melancht. Vita Luth.)

« peuple de croire qu'on était assuré de son salut « et de la délivrance des âmes du purgatoire aussi-« tôt qu'on avait donné l'argent[1]. » Si tels étaient les disciples, on peut penser ce qu'était le maître. Écoutons l'une de ces harangues qu'il prononçait après l'élévation de la croix :

« Les indulgences, disait-il, sont le don le plus « précieux et le plus sublime de Dieu.

« Cette croix (en montrant la croix rouge) a « autant d'efficace que la croix même de Jésus-« Christ[2].

« Venez et je vous donnerai des lettres munies « de sceaux, par lesquelles les péchés mêmes que « vous auriez envie de faire à l'avenir, vous seront « tous pardonnés.

« Je ne voudrais pas échanger mes priviléges « avec ceux de saint Pierre dans le ciel; car j'ai « sauvé plus d'âmes avec mes indulgences, que « l'apôtre avec ses discours.

« Il n'y a aucun péché assez grand que l'indul-« gence ne puisse remettre; et même si quelqu'un, « ce qui est impossible sans doute, avait fait vio-« lence à la sainte Vierge Marie, mère de Dieu, « qu'il paie, qu'il paie bien seulement, et cela lui « sera pardonné[3].

« La repentance même n'est pas nécessaire.

1. Hist. du Luthéranisme par le P. Mainsbourg, de la compagnie de Jésus, 1681, p. 21.

2. Discours de table, p. 1393.

3. Tezel défend et maintient cette assertion dans ses antithèses, publiées la même année. Th. 99, 100 et 101. « Sub « commissariis insuper ac prædicatoribus veniarum imponere,

« Mais il y a plus : les indulgences ne sauvent « pas seulement les vivants, elles sauvent aussi les « morts.

« Prêtre ! noble ! marchand ! femme ! jeune fille ! « jeune homme ! entendez vos parents et vos au- « tres amis défunts, qui vous crient du fond de « l'abîme : « Nous endurons un horrible martyre ! « Une petite aumône nous délivrerait ; vous pou- « vez la donner, et vous ne le voulez pas ! »

Un frémissement saisissait les âmes à l'ouïe de ces paroles prononcées par la voix formidable du moine charlatan.

« A l'instant même, continuait Tezel, où la « pièce de monnaie retentit au fond du coffre-fort, « l'âme part du purgatoire et s'envole délivrée « dans le ciel [1].

« O gens imbéciles et presque semblables aux « bêtes, qui ne comprenez pas la grâce qui vous « est si richement présentée !.... Maintenant le « ciel est partout ouvert !—Refuses-tu à cette heu- « re d'y entrer ? quand donc y entreras-tu ?.... « Maintenant tu peux racheter tant d'âmes !.... « Homme dur et inattentif ! avec douze gros tu « peux tirer ton père du purgatoire, et tu es assez « ingrat pour ne pas le sauver ! Je serai justifié au « jour du jugement ; mais vous, vous serez punis

« ut si quis per impossibile Dei genitricem semper virginem vio- « lasset, quod eumdem indulgentiarum vigore absolvere pos- « sent, luce clarius est. » (Positiones fratris J. Tezelii quibus defendit indulgentias contra Lutherum.)

1. Thèse 56. (Ibid.)

« d'autant plus sévèrement, pour avoir négligé un « si grand salut.—Je te le déclare : quand tu n'aurais « qu'un seul habit, tu serais obligé de l'ôter et de « le vendre afin d'obtenir cette grâce..... Notre-« Seigneur Dieu n'est plus Dieu. Il a remis tout « pouvoir au pape. »

Puis cherchant à faire usage d'autres armes encore, il ajoutait : « Savez-vous pourquoi notre « très-saint Seigneur distribue une si grande grâ-« ce ?...Il s'agit de relever l'église détruite des saints « Pierre et Paul, en sorte qu'elle n'ait pas sa pa-« reille dans l'univers. Cette église contient les corps « des saints apôtres Pierre et Paul et d'une multi-« tude de martyrs. Ces corps saints, par l'état ac-« tuel de l'édifice, sont maintenant, hélas!.... conti-« nuellement battus, inondés, souillés, déshono-« rés, réduits en pourriture par la pluie, par la « grêle.... Ah ! ces cendres sacrées resteraient-elles « plus long-temps dans la boue et dans l'opprobre[1] ? »

Cette peinture ne manquait pas de faire impression sur plusieurs. On brûlait du désir de venir à l'aide du pauvre Léon X, qui n'avait pas de quoi mettre à l'abri de la pluie les corps de saint Pierre et saint Paul.

Alors l'orateur s'élevait contre les ergoteurs et les traîtres qui s'opposaient à son œuvre : « Je les « déclare excommuniés ! » s'écriait-il.

Puis s'adressant aux âmes dociles, et faisant un usage impie de l'Écriture : « Bienheureux sont les « yeux qui voient ce que vous voyez, car je vous

1. Instruction de l'arch. de Mayence, etc.

« dis que plusieurs prophètes et plusieurs rois ont « désiré de voir les choses que vous voyez, et ils « ne les ont pas vues, et d'ouïr les choses que vous « entendez, et ils ne les ont point entendues! » Et pour terminer, montrant le coffre-fort où l'on recevait l'argent, il concluait d'ordinaire son pathétique discours, en adressant à trois reprises au peuple cet appel : « Apportez! apportez! apportez! » « Il criait ces mots avec un si horrible beuglement, « écrivait Luther, que l'on eût dit un bœuf furieux « qui fondait sur les gens et les frappait de ses « cornes [1]. » Quand il avait fini son discours, il descendait de chaire, courait vers la caisse, et, en présence de tout le peuple, y jetait une pièce d'argent, qu'il avait soin de faire sonner bien fort [2].

Tels étaient les discours que l'Allemagne étonnée entendait aux jours où Dieu préparait Luther.

Le discours terminé, l'indulgence était considérée comme « ayant établi son trône en ce lieu « d'une manière solennelle. » Des confessionaux, ornés des armes du pape, étaient préparés. Les sous-commissaires et les confesseurs qu'ils choisissaient étaient censés représenter les pénitenciers apostoliques de Rome dans les temps d'un grand jubilé; et sur chacun de leurs confessionaux on lisait en grands caractères leurs noms, leurs prénoms et leurs titres [3].

1. Résolut. sur la thèse 32.

2. Tentzel, Reformationsgesch. — Myconii Ref. Hist. — Instruct. de l'archevêque de Mayence aux sous-commissaires de l'indulgence. — Thèses de Luther.

3. Instruction, etc., 5, 69.

Alors on se pressait en foule vers ces confesseurs. On venait, non pas avec des cœurs contrits, mais avec une pièce de monnaie dans la main. Hommes, femmes, petits, pauvres, et ceux même qui vivaient d'aumônes, chacun trouvait alors de l'argent. Les pénitenciers, après avoir exposé de nouveau à chacun en particulier la grandeur de l'indulgence, adressaient aux pénitents cette demande : « De combien d'argent pouvez-vous en conscience vous « priver pour obtenir une si parfaite rémission ? » Cette demande, dit l'instruction de l'archevêque de Mayence aux commissaires, cette demande doit être faite dans ce moment, afin que les pénitents soient par là mieux disposés à contribuer.

Du reste, c'étaient là toutes les dispositions requises. Dans la bulle du pape, il était au moins question de la repentance du cœur et de la confession de la bouche ; mais Tezel et ses compagnons se gardaient bien d'en faire mention : leur bourse fût restée vide. L'instruction archiépiscopale défendait même de parler de conversion ou de contrition. Trois grandes grâces étaient promises; il suffit d'indiquer la première. « La première grâce « que nous vous annonçons, » disaient les commissaires d'après la lettre de leur instruction, « est le « pardon complet de tous les péchés : et l'on ne peut « rien nommer de plus grand qu'une telle grâce, « puisque l'homme qui vit dans le péché est privé « de la faveur divine, et que, par ce pardon complet, il obtient de nouveau la grâce de Dieu [1]...

1. Die erste Gnade ist die vollkommene Vergebung aller Sünden, etc. (Instruction 19.)

« Or, nous déclarons que pour obtenir ces grâces « excellentes, il n'est besoin que d'acheter une in« dulgence [1]. Et quant à ceux qui veulent délivrer « des âmes du purgatoire et leur procurer le par« don de toutes leurs offenses, qu'ils mettent de « l'argent dans la caisse; mais il n'est pas néces« saire qu'ils aient la contrition du cœur ou la con« fession de la bouche [2]. Qu'ils se hâtent seulement « d'apporter leur argent; car ils feront ainsi une « œuvre très-utile aux âmes des trépassés et à la « construction de l'église de Saint-Pierre. » De plus grands biens ne pouvaient être offerts à plus bas prix.

La confession finie (et c'était bientôt fait), les fidèles se hâtaient de se rendre vers le vendeur. Un seul était chargé de la vente. Il tenait son comptoir près de la croix. Il jetait son regard scrutateur sur ceux qui s'approchaient. Il examinait leur air, leur port, leurs habits; et il demandait une somme proportionnée à l'apparence de celui qui se présentait. Les rois, les reines, les princes, les archevêques, les évêques, etc., devaient, selon le règlement, payer pour une indulgence ordinaire vingt-cinq ducats; les abbés, les comtes, les barons, etc., dix. Les autres nobles, les recteurs, et tous ceux qui avaient un revenu de cinq cents florins, en payaient six. Ceux qui avaient deux cents

1. Nur den Beichtbrief zu kaufen. (Ib. 36.)

2. Auch ist nicht nöthig dass sie in dem Herzen zerknirscht sind, und mit dem Mund gebeichtet haben. (Ibid. 38.)

florins par an, en payaient un; d'autres encore un demi. Du reste, si cette taxe ne pouvait être suivie à la lettre, de pleins pouvoirs étaient donnés au commissaire apostolique; et le tout devait être arrangé d'après les données de la « saine raison » et la générosité du donateur[1]. Pour des péchés particuliers Tezel avait une taxe particulière. La polygamie coûtait six ducats; le vol d'église et le parjure neuf ducats; le meurtre huit ducats; la magie deux ducats. Samson, qui faisait en Suisse le même commerce que Tezel en Allemagne, avait une taxe un peu différente. Il faisait payer pour un infanticide quatre livres tournois; pour un parricide, fratricide, etc., un ducat[2].

Les commissaires apostoliques rencontraient quelquefois des difficultés dans leur négoce. Il arrivait souvent, soit dans les villes, soit dans les villages, que les maris étaient opposés à tout ce trafic, et défendaient à leurs femmes de rien porter à ces marchands. Qu'avaient à faire leurs dévotes épouses? « N'avez-vous pas votre dot ou d'autres biens à votre disposition? » leur disaient les vendeurs. « Dans ce cas vous pouvez en disposer pour une œuvre si sainte contre le gré de votre mari[3]. »

La main qui avait donné l'indulgence ne pouvait pas recevoir l'argent; cela était défendu sous

1. Nach den Sätzen der gesunden Vernunft, nach ihrer Magnificenz und Freigebigkeit. (Instruction, etc., 26.)

2. Müller's Reliq. III, p. 264.

3. Instr. 27. Wieder den Willen ihres Mannes.

les peines les plus sévères : on avait de bonnes raisons pour craindre que cette main ne fût pas fidèle. Le pénitent devait déposer de ses propres mains le prix de son pardon dans la caisse [1]. On montrait un visage irrité à ceux qui fermaient audacieusement leurs bourses [2].

Si parmi ceux qui se pressaient dans les confessionaux, il se trouvait quelque homme dont le crime eût été public, sans que les lois civiles l'eussent atteint, il devait faire avant tout pénitence publique. On le conduisait d'abord dans une chapelle ou dans une sacristie; là, on le dépouillait de ses vêtements, on lui ôtait ses souliers et on ne lui laissait que sa chemise. On lui croisait les bras sur la poitrine; on lui plaçait une lumière dans une main, un cierge dans l'autre. Puis le pénitent marchait en tête de la procession qui se rendait à la croix rouge. Il se mettait à genoux jusqu'à ce que le chant et la collecte fussent terminés. Alors le commissaire entonnait le psaume *Miserere mei!* Les confesseurs s'approchaient aussitôt du pénitent et le conduisaient à travers la station vers le commissaire, qui, prenant la verge de sa main et l'en frappant à trois reprises doucement sur le dos [3], lui disait : « Que Dieu ait pitié de toi et te pardonne ton péché! » Alors il entonnait le *Kyrie eleison*, etc. Puis le pénitent étant ramené

1. Ib. 87, 90 et 91.
2. Luth. Opp. Leipz. XVII, 79.
3. Dreimal gelind auf den Rücken. (Instruction.)

devant la croix, le confesseur prononçait l'absolution apostolique et le déclarait réintégré dans la compagnie des fidèles. Tristes momeries, terminées par une parole sainte, qui, dans un tel moment, était une profanation.

Voici l'une des lettres d'absolution. Il vaut la peine de connaître le contenu de ces diplômes qui furent l'occasion de la réforme de l'Église.

« Notre Seigneur Jésus-Christ ait pitié de toi, « N. N.**, et t'absolve par les mérites de sa très-« sainte passion ! Et moi, en vertu de la puissance « apostolique qui m'a été confiée, je t'absous de « toutes les censures ecclésiastiques, jugements et « peines que tu as pu mériter; de plus, de tous les « excès, péchés et crimes que tu as pu commettre, « quelque grands et énormes qu'ils puissent être et « pour quelque cause que ce soit, fussent-ils même « réservés à notre très-saint Père le Pape et au siége « apostolique. J'efface toutes les taches d'inhabilité « et toutes les notes d'infamie que tu aurais pu « t'attirer à cette occasion. Je te remets les peines « que tu aurais dû endurer dans le purgatoire. Je te « rends de nouveau participant des sacrements de « l'Église. Je t'incorpore derechef dans la commu-« nion des saints, et je te rétablis dans l'innocence « et la pureté dans laquelle tu as été à l'heure de « ton baptême. En sorte qu'au moment de ta mort, « la porte par laquelle on entre dans le lieu des « tourments et des peines te sera fermée, et qu'au « contraire la porte qui conduit au paradis de la « joie te sera ouverte. Et si tu ne devais pas bientôt

« mourir, cette grâce demeure immuable pour le
« temps où ta dernière fin paraîtra.

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.
« *Amen.*

« Frère JEAN TEZEL, commissaire, l'a signé de
« sa propre main. »

Avec quelle habileté des paroles présomptueuses et mensongères se trouvent ici intercalées entre des paroles saintes et chrétiennes!

Tous les fidèles devaient venir se confesser dans le lieu même où la croix rouge était plantée. Il n'y avait d'exception que pour les malades, les vieillards et les femmes enceintes. Si cependant il se trouvait dans le voisinage quelque noble en son château, quelque grand personnage en son palais, il y avait aussi exemption pour lui [1]. Car enfin il pouvait ne point se soucier d'être mêlé à tout ce peuple, et son argent valait bien la peine qu'on allât le chercher dans sa maison.

Y avait-il quelque couvent dont les chefs, opposés au commerce de Tezel, défendissent à leurs moines de visiter les lieux où l'indulgence avait érigé son trône, il se trouvait encore moyen de remédier au mal: on leur envoyait des confesseurs chargés de les absoudre, contre les règles de leur ordre et la volonté de leurs chefs [2]. On ne laissait pas un filet de la mine sans trouver moyen de l'exploiter.

Puis arrivait ce qui était le but et la fin de toute

1. Instr. 9.
2. Ibid. 69.

l'affaire : la supputation des deniers. Pour échapper à tout danger, le coffre avait trois clefs : l'une était dans les mains de Tezel, l'autre dans celles du trésorier délégué de la maison Fugger d'Augsbourg, à qui, nous l'avons vu, l'on avait commis l'entreprise de cette vaste spéculation, et la troisième était confiée à l'autorité civile. Quand le temps était venu, les caisses étaient ouvertes en présence d'un notaire public, et le tout dûment compté et enregistré. Christ ne devait-il pas se lever pour chasser du sanctuaire ces profanes vendeurs ?

La mission terminée, les marchands se délassaient de leurs peines. L'instruction du commissaire général leur défendait, il est vrai, de fréquenter les cabarets et les lieux suspects [1]. Mais ils se souciaient peu de cette interdiction. Les péchés devaient paraître bien peu redoutables à des gens qui en faisaient un si facile trafic. « Les quêteurs menaient une mauvaise vie, dit un historien catholique romain; ils dépensaient dans les cabarets, dans les brelans et les lieux infames, tout ce que le peuple retranchait de ses nécessités [2]. » On assure même que lorsqu'ils étaient dans les cabarets il leur arrivait de jouer aux dés le salut des âmes [3].

Mais voyons à quelles scènes cette vente du pardon des péchés donnait alors lieu en Allemagne.

1. Instr. 4.
2. Sarpi, Conc. de Trente, p. 5.
3. Schröck, R. G. v. d. R. I, 116.

Il est des traits qui tout seuls peignent les temps. Nous aimons à laisser parler les hommes dont nous faisons l'histoire.

Le curé de Smiedberg était venu à Wittemberg pour recevoir son traitement. C'était le mercredi après la Fête-Dieu. Le diacre, nommé Jacques Prynau, et le sacristain Séverin Weissen, après que le service fut fini, renfermèrent avec soin le sacrement dans le lieu ordinaire. Mais le lendemain, quand ils ouvrirent la porte fermée si soigneusement la veille, hélas! l'hostie n'était plus là. La serrure cependant était demeurée intacte. Les voilà stupéfaits et tremblants. Le curé, à son retour, s'irrite et leur défend de rentrer dans l'église, jusqu'à ce qu'ils aient pu recevoir l'absolution épiscopale. Heureusement Tezel était à quelque distance. Les deux malheureux courent vers lui, lui racontent leur aventure, et Tezel les tire de peine [1]. L'indulgence qu'il leur donna nous a été conservée. La voici : « Vous nous avez demandé de trouver quel« que moyen de sauver votre pauvre âme. C'est « pourquoi, nous qui cherchons le salut de tous « les hommes, nous vous absolvons vous qui avez « contribué selon vos petits moyens.... et nous dé« fendons à tous ceux que cela regarde de vous « inquiéter de quelque manière que ce soit.... « Donné à Wurtzen, l'an 1516, le 1er juin, dans la « quatrième année du gouvernement de notre très« saint seigneur le Pape Léon X. »

A Magdebourg, Tezel refusait d'absoudre une

1. Seckendorf, p. 46.

femme riche; à moins, lui disait-il, qu'elle ne lui payât à l'avance cent florins. Celle-ci demanda conseil à son confesseur ordinaire qui était Franciscain : « Dieu donne gratuitement la rémission des « péchés, lui répondit cet homme, il ne la vend « pas. » Cependant il la pria de ne point dire à Tezel l'avis qu'elle avait reçu de lui. Mais le marchand ayant pourtant entendu rapporter une parole si contraire à son profit, « Un tel conseiller, « s'écria-t-il, mérite qu'on le chasse ou qu'on le « brûle[1]. »

Tezel ne trouvait que rarement des hommes assez éclairés, et plus rarement encore des hommes assez courageux pour lui résister. D'ordinaire il avait bon marché de la foule superstitieuse. Il avait érigé à Zwickau la croix rouge des indulgences, et les bons paroissiens s'étaient hâtés de faire sonner au fond de la caisse l'argent libérateur. Il s'en allait la bourse pleine. La veille de son départ, les chapelains et leurs acolytes lui demandent un repas d'adieu. La demande était juste. Mais comment faire? l'argent était déjà compté et scellé. Le lendemain matin il fait sonner la grosse cloche. La foule se précipite dans le temple; chacun pense qu'il est arrivé quelque chose d'extraordinaire, puisque la station était terminée. « J'étais résolu, « dit-il, à partir ce matin; mais la nuit dernière « je suis réveillé par des gémissements : je prête « l'oreille.... c'est du cimetière qu'ils viennent.... Hé- « las! c'est une pauvre âme qui m'appelle et me

1. Scultet Annal. evangel., p. IV.

« supplie ardemment de la délivrer du tourmen[redacted]
« qui la consume ! Je suis donc resté un jour d[redacted]
« plus afin d'émouvoir à compassion les cœur[redacted]
« chrétiens en faveur de cette âme misérable. Moi[redacted]
« même je veux être le premier ; mais qui ne suivr[redacted]
« pas mon exemple sera digne de toute condamna[redacted]
« tion. » Quel cœur dans Zwickau n'eût pas ré[redacted]pondu à un tel appel ? Qui sait, d'ailleurs, quell[redacted] est cette âme qui crie dans le cimetière ? On donn[redacted] en abondance, et Tezel avec les chapelains et l[redacted] acolytes mangent joyeusement l'offrande présen[redacted]tée en faveur de l'âme de Zwickau[1] !...

Les marchands d'indulgences s'étaient établis à Hagenau en l'an 1517. La femme d'un cordonnie[redacted]r, profitant de l'autorisation que donnait l'instruc[redacted]c-tion du commissaire général, s'était procuré, ma[redacted]l-gré la volonté de son mari, une lettre d'indulgenc[redacted]e, et l'avait payée un florin d'or. Bientôt elle mouru[redacted]t, et le veuf ne fit point dire de messe pour so[redacted]n âme. Là-dessus le curé l'accusa comme un con[redacted]n-tempteur de la religion, et le juge d'Hagenau l[redacted]e somma de paraître. Le cordonnier prit en poch[redacted]e l'indulgence de sa femme et se rendit à la citation[redacted]. — « Votre femme est-elle morte ? » lui dit le juge [redacted].
« Oui, répondit-il. — Qu'avez-vous fait d'elle ? [redacted]
« J'ai enseveli son corps et j'ai recommandé son âm[redacted]e
« à Dieu. — Mais avez-vous fait lire une messe pou[redacted]r
« le salut de son âme ? — Je ne l'ai point fait ; c'é[redacted]
« tait inutile ; elle est entrée dans le ciel au momen[redacted]t
« de sa mort. — D'où savez-vous cela ? — En voic[redacted]i

1. Löschers Ref. Acta, I, 404. L. Opp. XV, 443, etc.

« le témoignage. » Le veuf alors tire l'indulgence de sa poche, et le juge, en présence du curé, y lit en autant de mots, qu'au moment de sa mort, la femme qui l'a reçue n'ira pas dans le purgatoire, mais entrera tout droit au ciel. — « Si monsieur le « curé, reprend alors l'accusé, prétend qu'une « messe est encore nécessaire, ma femme a été « trompée par notre très-saint Père le Pape; mais « si elle ne l'a pas été, c'est alors monsieur le curé « qui me trompe. » Ainsi le bon sens du peuple faisait justice de ces escobarderies. Il n'y avait rien à répondre; l'accusé fut renvoyé absous [1].

Un jour que Tezel prêchait à Leipsig, et qu'il mêlait à sa prédication quelques-unes de ces histoires dont nous avons donné un échantillon, deux étudiants indignés sortirent de l'église, en s'écriant: « Il nous est impossible d'entendre plus long- « temps les facéties et les puérilités de ce moine [2]. » L'un d'eux, assure-t-on, était le jeune Camérarius, qui fut plus tard l'intime ami de Mélanchton, et qui écrivit sa vie.

Mais celui de tous les jeunes gens de l'époque sur lequel Tezel fit le plus d'impression fut sans doute Myconius, célèbre plus tard comme réformateur et comme historien de la réformation. Il avait reçu une éducation chrétienne. « Mon fils, lui « disait souvent son père, homme pieux de la « Franconie, prie fréquemment, car toutes choses « nous sont données gratuitement de Dieu seul.

1. Musculi Loci communes, p. 362.
2. Hoffmann's Reformationsgesch. v. Leipz., p. 32.

« Le sang de Christ, ajoutait-il, est la seule rançon
« pour les péchés de tout le monde. O mon fils,
« quand il n'y aurait que trois hommes qui dussent
« être sauvés par le sang de Christ, crois, et crois
« certainement que tu es l'un de ces trois hommes-
« là [1]. C'est un affront fait au sang du Sauveur, que
« de douter qu'il sauve. » Puis, prévenant son fils
contre le commerce qui commençait alors à s'éta-
blir en Allemagne : « Les indulgences romaines, lui
« disait-il, sont des filets à pêcher l'argent, et à
« tromper les simples. La rémission des péchés
« et la vie éternelle ne s'achètent pas. »

A l'âge de treize ans, Frédéric fut envoyé à l'é-
cole d'Annaberg pour terminer ses études. Peu
après, Tezel arriva dans cette ville, et y séjourna
deux ans. On accourait en foule à ses prédications.
« Il n'y a, s'écriait Tezel de sa voix de tonnerre, il
« n'y a d'autre moyen d'obtenir la vie éternelle
« que la satisfaction des œuvres. Mais cette satis-
« faction est impossible à l'homme. Il ne lui reste
« donc qu'à l'acheter du pontife romain [2]. »

Quand Tezel dut quitter Annaberg, ses discours
devinrent plus pressants. « Bientôt, s'écria-t-il
« avec l'accent de la menace, je mettrai bas la
« croix, je fermerai la porte du ciel [3], j'éteindrai
« l'éclat de ce soleil de grâce qui reluit à vos yeux. »

1. Si tantum tres homines essent salvandi per sanguinem Christi, certo statueret unum se esse ex tribus illis. (Melch. Adam. Vita Mycon.)

2. Si nummis redimatur a pontifice romano. (Melch. Adam.)

3. Clausurum januam cœli. (Ib.)

uis revenant à la voix tendre de l'exhortation : Voici le jour du salut, disait-il; voici le temps favorable! » Et pour coup de force, le Stentor ontifical [1], s'adressant aux habitants d'un pays ont les mines faisaient la richesse, s'écriait en doublant de voix : « Apportez, bourgeois d'Annaberg! contribuez largement en faveur des indulgences, et toutes vos mines et vos montagnes seront remplies d'argent pur! » Enfin, à la entecôte, il déclara qu'il distribuerait ses lettres ux pauvres, gratuitement et pour l'amour de ieu.

Le jeune Myconius se trouvait au nombre des uditeurs de Tezel. Il sentit en lui un ardent ésir de profiter de cette offre. « Je suis », dit-il en tin aux commissaires vers lesquels il se rendit, je suis un pécheur pauvre, et j'ai besoin d'un pardon gratuit. — Ceux-là seuls, répondirent les marchands, peuvent avoir part aux mérites de Christ, qui tendent à l'Église des mains secourables, c'est-à-dire qui donnent de l'argent. — Que signifient donc, dit Myconius, ces promesses de don gratuit, affichées aux portes et aux murs des temples? — Donnez au moins un gros, » disent s gens de Tezel, après avoir en vain intercédé près de leur maître en faveur du jeune homme. — Je ne le puis. — Seulement six deniers. — Je ne les ai pas même. » Les Dominicains craignent ors qu'il ne soit venu pour les surprendre. Écoute, lui disent-ils, nous voulons te faire

1. Stentor pontificius. (Ib.)

« cadeau des six deniers. » Alors le jeune homme élevant la voix avec indignation, répondit : « Je ne « veux pas d'indulgences qu'on achète. Si je voulais « en acheter, je n'aurais qu'à vendre un de mes « livres d'école. Je veux un pardon gratuit et pour « l'amour de Dieu seul. Vous rendrez compte à « Dieu d'avoir, pour six deniers, laissé échapper « le salut d'une âme.—Ah! ah! disent les autres « qui t'a envoyé pour nous mettre à l'épreuve?.. « —Non, réplique le jeune homme; le désir seul « de recevoir la grâce de Dieu a pu me faire pa« raître devant de si grands seigneurs. » Et il se retira.

« J'étais fort attristé, dit-il, d'être ainsi renvoyé « sans pitié. Mais je sentais cependant en moi un « consolateur qui me disait qu'il y avait un Dieu « dans le ciel, qui pardonnait sans argent et sans « aucun prix, aux âmes repentantes, pour l'amour « de son fils Jésus-Christ. Comme je prenais congé « de ces gens, le Saint-Esprit émut tout mon cœur « Je fondis en larmes, et je priai le Seigneur avec « sanglots : O Dieu! m'écriai-je, puisque ces hom« mes m'ont refusé la rémission de mes péchés « parce que je manquais d'argent pour la payer « toi, Seigneur, aie pitié de moi et me les remet « par pure grâce. Je me rendis dans ma chambre « je pris mon crucifix qui se trouvait sur mon « pupitre, je le mis sur ma chaise et me proster« nai devant lui. Ici je ne saurais plus écrire ce « que j'éprouvai. Je demandai à Dieu d'être mon « père, et de faire de moi tout ce qui lui plairait « Je sentis ma nature changée, convertie, trans-

« formée. Ce qui me réjouissait auparavant devint « pour moi un objet de dégoût. Vivre avec Dieu, « et lui plaire, devint mon plus ardent, mon uni« que désir [1]. »

Ainsi Tezel préparait lui-même la réformation. Par de criants abus il frayait la voie à une doctrine plus pure; et l'indignation qu'il allumait dans une jeunesse généreuse devait éclater un jour avec puissance. On en peut juger par le trait suivant que nous rapportons encore.

Un gentilhomme saxon avait entendu Tezel à Leipsig, et avait été vivement indigné de ses mensonges. Il se rend vers le moine et lui demande « s'il a le droit de pardonner les péchés que l'on « a l'intention de commettre. » Assurément, répond Tezel, j'ai reçu pour cela du Pape un plein pouvoir. « Eh bien! reprend le chevalier, je voudrais « exercer sur l'un de mes ennemis une petite ven« geance, sans porter atteinte à sa vie. Je vous « donne dix écus si vous voulez me remettre une « lettre d'indulgence qui m'en justifie pleinement. » Tezel fit des difficultés : ils tombent d'accord pour trente écus. Bientôt après, le moine marchand part de Leipsig. Le gentilhomme, accompagné de ses valets, l'attend dans un bois entre Jüterbock et Treblin, fond sur lui, lui fait donner quelques coups de bâton et emporte la riche caisse des indulgences que l'inquisiteur avait avec lui. Tezel crie à la violence, et porte sa plainte devant les

1. Lettre de Mycon. à Eberus dans Hechtii, Vita Tezelii, Wittemb., p. 114.

tribunaux. Mais le gentilhomme montre la lettre signée de Tezel lui-même, qui l'exempte à l'avance de toute responsabilité.

Le duc George, que cette action avait d'abord fort irrité, ordonna sur cet écrit que l'on renvoyât et l'accusé absous [1].

Partout ce commerce agitait les esprits, partout et on s'en entretenait. C'était le sujet des conversations dans les châteaux, les académies, les maisons des bourgeois, comme dans les auberges, les cabarets et tous les lieux de rassemblement du peuple [2]. Les opinions étaient partagées; plusieurs croyaient, plusieurs s'indignaient. Mais la partie saine de la nation rejetait avec dégoût tout le système des indulgences. Cette doctrine était tellement en contradiction avec l'Écriture et avec le sens moral, que tous les hommes doués de quelque connaissance de la Bible ou de quelque lumière naturelle, l'avaient déjà condamnée en eux-mêmes et n'attendaient qu'un signal pour faire éclater leur indignation. D'un autre côté les moqueurs trouvaient ample matière. Le peuple, que la mauvaise conduite des prêtres irritait depuis tant d'années, et que la crainte des punitions retenait seule encore dans un certain respect, se laissait aller à toute sa haine. Partout on entendait des plaintes et des sarcarmes sur l'amour de l'argent qui dévorait le clergé.

1. Albinus. Meissn. Chronik. L. W. (W.) XV, 446; etc. Hechtius in Vit. Tezelii.

2. L. Opp. (Leipz.) XVII, p. 111 et 116.

On ne s'en tenait pas là. On attaquait la puissance des clefs et l'autorité du souverain pontife. Pourquoi, disait-on, le pape ne délivre-t-il pas à la fois toutes les âmes du purgatoire, par une sainte charité et à cause de la grande misère de ces âmes, puisqu'il en délivre un si grand nombre pour l'amour d'un argent périssable et de la cathédrale de Saint-Pierre ? »

« Pourquoi célèbre-t-on toujours les fêtes et les anniversaires pour les morts ? Pourquoi le pape ne rend-il pas, ou ne permet-il pas que l'on reprenne les bénéfices et les prébendes qui ont été fondés en faveur des morts, puisque maintenant il est inutile et même répréhensible de prier pour ceux que les indulgences ont à jamais délivrés ? Quelle est donc cette nouvelle sainteté de Dieu et du pape, que, pour l'amour de l'argent, ils accordent à un homme impie et ennemi de Dieu, de délivrer du purgatoire une âme pieuse et aimée du Seigneur, plutôt que de la délivrer eux-mêmes gratuitement par amour, et à cause de sa grande misère[1] ? »

On racontait la conduite grossière et immorale des prédicateurs d'indulgences. « Pour payer, disait-on, ce qu'ils doivent aux voituriers qui les transportent avec leurs marchandises, aux aubergistes chez lesquels ils logent, ou à quiconque leur rend quelque service, ils donnent une lettre d'indulgence pour quatre, cinq ou tant d'âmes que l'on veut en avoir. » Ainsi les brevets de salut avaient cours

1. Luther, thèses sur les indulgences. Th. 82, 83 et 84.

dans les hôtelleries et sur les marchés, comme des billets de banque, ou comme du papier-monnaie, « Apportez! apportez! » « voilà, disaient les gens du peuple, la tête, la queue, le ventre et tout le contenu de leur sermon[1]. »

Un mineur de Schneeberg rencontrant un vendeur d'indulgences, « Faut-il donc ajouter foi, lui dit-il, à ce que vous avez souvent dit de la force de l'indulgence et de l'autorité du pape, et croire qu'on peut, avec un denier jeté dans la caisse, racheter une âme du purgatoire? » Le marchand d'indulgences l'affirme. « Ah! reprend le mineur, quel homme impitoyable doit donc être le pape, qu'il laisse ainsi pour un misérable denier une pauvre âme crier si long-temps dans les flammes! S'il n'a pas d'argent comptant, qu'il amasse quelques cent milliers d'écus, et délivre tout d'une fois toutes ces âmes. Nous autres pauvres gens, nous lui en paierions volontiers les intérêts et le capital[2]. »

Ainsi l'Allemagne était lasse du trafic honteux qui se faisait au milieu d'elle. On ne pouvait plus supporter les impostures de ces maîtres fripons de Rome, comme dit Luther[3]. Cependant aucun évêque, aucun théologien n'osait mettre la main sur leur charlatanerie et sur leurs fraudes. Les esprits étaient en suspens. On se demandait si Dieu ne susciterait pas quelque homme puissant pour l'œuvre

1. L. Opp. (Leips.) XVII, 79.

2. Matthesius, p. 213.

3. Fessi erant Germani omnes, ferendis explicationibus, nundinationibus, et infinitis imposturis Romanensium nebulonum. (L. Opp. lat. in præf.)

re qu'il y avait à faire. Mais on ne le voyait paître nulle part.

Le pape qui occupait alors le trône pontifical 'était pas un Borgia: c'était Léon X, de l'illustre amille des Médicis. Il était habile, sincère, plein e bonté et d'indulgence. Son commerce était empli d'affabilité et d'agrément, sa libéralité sans ornes, et ses mœurs personnelles bien supérieures à celles de sa cour. A ces diverses qualités, il oignait plusieurs des perfections d'un grand prince. Il était surtout grand ami des sciences et des rts. Il aimait la magnificence, et aucune cour ne urpassait la sienne en éclat et en fêtes. Mais le entiment religieux était une chose complétement nconnue à Léon. « Il avait tant d'agréments dans ses manières, qu'il eût été un homme accompli, s'il avait eu quelque connaissance des choses de la religion et un peu plus d'inclination à la piété, de quoi il ne se mit jamais guère en peine », dit Sarpi [1].

Léon avait besoin de beaucoup d'argent. Il levait pourvoir à ses vastes dépenses, suffire à outes ses libéralités, remplir la bourse d'or qu'il etait chaque jour au peuple, entretenir les spectacles licencieux du Vatican, satisfaire aux nombreuses demandes de ses parents et de ses courtisans adonnés aux voluptés, doter sa sœur, qui avait épousé le prince Cibo, fils naturel du pape Innocent VIII, et payer tout ce que lui coûtait son goût des lettres, des arts et des plaisirs. Son

1. Concile de Trente, p. 4.

cousin, le cardinal Pucci, aussi habile dans l'art d'amasser que Léon dans celui de prodiguer, lui conseilla de recourir à la ressource des indulgences. Le pape publia donc une bulle, annonçant une indulgence générale dont le produit serait destiné, disait-il, à la construction de l'église de Saint-Pierre, ce grand monument de la magnificence sacerdotale. Dans une lettre donnée à Rome sous l'anneau du pêcheur en novembre 1517, Léon demande à son commissaire des indulgences 147 ducats d'or, pour payer un manuscrit du 33e livre de Tite-Live. De tous les usages qu'il fit de l'argent des Germains, ce fut sans doute là le meilleur. Mais encore était-il étrange de délivrer les âmes du purgatoire pour acheter le manuscrit des guerres du peuple romain.

Il se trouvait alors en Allemagne un jeune prince qui était à beaucoup d'égards une image vivante de Léon X : c'était Albert, frère cadet de l'électeur Joachim de Brandebourg. Ce jeune homme de 24 ans avait été fait archevêque et électeur de Mayence et de Magdebourg ; deux ans plus tard il fut nommé cardinal. Albert n'avait ni les vertus ni les vices qui ont souvent caractérisé les hauts dignitaires de l'Église. Jeune, léger, mondain, mais non sans quelques sentiments généreux, il voyait fort bien plusieurs des abus de la catholicité, et se souciait peu des moines fanatiques qui l'entouraient. Son équité le portait à reconnaître, au moins en partie, la justice de ce que demandaient les amis de l'Évangile. Dans le secret de son cœur, il n'était point très-opposé à

Luther. Capiton, l'un des réformateurs les plus distingués, fut long-temps son chapelain, son conseiller et son confident intime. Albert assistait régulièrement à ses prédications. « Il ne méprisait « pas l'Évangile, dit Capiton, il l'estimait beaucoup « au contraire, et pendant long-temps il empêcha les « moines d'attaquer Luther. » Mais il eût voulu que celui-ci ne le compromît pas, et que tout en signalant des erreurs de doctrines et les vices des membres inférieurs du clergé, il se gardât bien de mettre au grand jour les fautes des évêques et des princes. Il craignait par-dessus tout de voir son nom mis en avant dans toute cette affaire. « Voyez, » disait plus tard à Luther Capiton, porté à se faire des illusions flatteuses, comme c'est l'ordinaire dans des situations semblables à la sienne; « voyez l'exemple de Christ et des apôtres : « ils ont repris les pharisiens, l'inceste de Corinthe; « mais ils ne les ont jamais nommés. Vous ne sa- « vez pas ce qui se passe dans le cœur des évêques. « Il s'y trouve plus de bien que vous ne le pensez « peut-être. » Mais l'esprit léger et profane d'Albert devait l'éloigner encore plus de la réformation que les susceptibilités et les craintes de son amour-propre. Affable, spirituel, bien fait, somptueux, dissipateur, se plaisant dans les délices de la table, les riches équipages, la magnificence des édifices, les plaisirs licencieux et les sociétés des gens de lettres, ce jeune archevêque-électeur était en Allemagne ce que Léon était à Rome. Sa cour était l'une des plus magnifiques de l'empire. Il était prêt à sacrifier aux plaisirs et aux gran-

deurs tous les pressentiments de vérité qui pouvaient se glisser dans son cœur. Néanmoins on vit en lui, jusqu'à la fin, une certaine lutte avec des convictions meilleures; et plus d'une fois il donna des marques de modération et d'équité.

Albert, comme Léon, avait besoin d'argent. De riches négociants d'Augsbourg, les Fugger, lui avaient fait des avances. Il fallait payer ses dettes. Il y avait plus encore: bien qu'il eût su accumuler deux archevêchés et un évêché, il n'avait pas de quoi payer à Rome son pallium. Cet ornement, fait de laine blanche, semé de croix noires et bénit par le pape, qui l'envoie aux archevêques comme marque de leur juridiction, coûtait 26,000, et quelques-uns disent 30,000 florins.

Albert eut tout naturellement l'idée d'avoir recours, pour obtenir de l'argent, aux mêmes moyens que son chef. Il demanda au pape la ferme générale des indulgences, ou, comme l'on disait à Rome, des «péchés des Germains.»

Quelquefois les papes exploitaient eux-mêmes cette spéculation; quelquefois ils l'affermaient, comme on ferait encore d'une maison de jeu dans quelques gouvernements. Albert offrit à Léon de le partager avec lui le profit de l'affaire. Léon, en acceptant le bail, exigea qu'on payât de suite l'argent du pallium. Albert, qui comptait précisément sur les indulgences pour s'en acquitter, s'adressa de nouveau aux Fugger, qui, jugeant l'affaire bonne, firent à certaines conditions l'avance demandée, et furent nommés caissiers de cette grande

entreprise. C'étaient les banquiers des princes de cette époque. Plus tard on les fit comtes, pour les services qu'ils avaient rendus.

Le pape et l'archevêque s'étant ainsi partagé à l'avance les dépouilles des bonnes âmes de l'Allemagne, il s'agissait de procéder à l'exécution, et de trouver qui voudrait prendre la peine de réaliser la spéculation. Ce travail fut d'abord offert à l'ordre des Franciscains, et leur gardien fut adjoint à Albert. Mais ceux-ci ne se souciaient pas de cette entreprise, qui était déjà en mauvaise réputation auprès de tous les honnêtes gens. Les Augustins, parmi lesquels se trouvaient plus de lumières que dans les autres ordres religieux, s'en fussent moins souciés encore. Cependant les Franciscains craignaient de déplaire au pape, qui venait d'envoyer à leur général de Forli le chapeau de cardinal, chapeau qui avait coûté 30,000 florins à ce pauvre ordre mendiant. Le gardien jugea donc plus prudent de ne pas refuser en face. Mais il suscita à Albert toutes sortes de difficultés. Jamais ils ne pouvaient s'entendre; aussi l'électeur accepta-t-il avec empressement la proposition qui lui fut faite de se charger seul de l'affaire. Les Dominicains, de leur côté, convoitaient une part dans l'exploitation générale qui allait commencer. Tezel, déja fameux dans le métier de crieur public, accourut à Mayence offrir à l'électeur ses services. On se rappelait les mérites dont il avait fait preuve en publiant les indulgences pour les chevaliers de l'ordre Teutonique de la Prusse et de la Livonie; on

l'accepta, et ainsi tout ce trafic passa dans les mains de son ordre [1].

La première fois que Luther entendit parler de Tezel, ce fut, autant que nous le savons, à Grimma, en 1516, au moment où il commençait sa visite des églises. On vint rapporter à Staupitz, qui se trouvait encore avec Luther, qu'il y avait à Würzen un marchand d'indulgences nommé Tezel, qui faisait grand bruit. On cita même quelques-unes de ses paroles extravagantes : Luther s'en indigna, et s'écria : « Si Dieu le veut, je ferai un trou à son « tambour [2]. »

Tezel revenait de Berlin, où il avait reçu l'accueil le plus amical de l'électeur Joachim, frère du fermier général, lorsqu'il vint se fixer à Jüterbock. Les princes de Saxe, indignés contre ce commerce honteux, avaient interdit au marchand l'entrée de leurs provinces. Il devait donc demeurer sur les terres de son patron l'archevêque de Magdebourg. Mais il approchait de la Saxe autant qu'il pouvait. Il n'était à Jüterbock qu'à quatre milles de Wittemberg. « Ce grand batteur de bourses, dit Luther, se « mit à battre [3] bravement le pays, en sorte que l'ar- « gent commença à sauter, tomber, sonner dans « les caisses. » Le peuple accourut en foule de Wittemberg au marché d'indulgences, à Jüterbock.

Luther était encore, à cette époque, rempli de

1. Seckendorf, 42.

2. Lingke, Reisegesch. Luthers, p. 27.

3. En allemand, battre en grange, dreschen. Luthers Opp. XVII.

respect pour l'Église et pour le pape. « J'étais alors « un moine, dit-il, un papiste des plus insensés, « et tellement enivré, même tellement noyé dans « les doctrines de Rome, que j'aurais volontiers « aidé, si je l'avais pu, à tuer quiconque aurait eu « l'audace de refuser le moins du monde obéissance « au pape[1]. J'étais un véritable Saül, comme il en est « encore plusieurs. » Mais en même temps son cœur était prêt à s'embraser pour tout ce qu'il reconnaissait être la vérité, et contre tout ce qu'il croyait être l'erreur. « J'étais un jeune docteur, sorti récem- « ment de la forge, ardent et joyeux dans la parole « du Seigneur[2]. »

Luther se trouvait un jour au confessional à Wittemberg. Plusieurs bourgeois de la ville se présentent successivement; ils se confessent coupables de grands désordres. Adultère, libertinage, usure, bien mal acquis, et autres péchés de ce genre, voilà ce dont viennent entretenir le ministre de la parole, ces âmes dont un jour il devra rendre compte. Il reprend, il corrige, il éclaire. Mais quel est son étonnement quand ces gens lui répondent qu'ils ne veulent point abandonner leurs péchés!... Le pieux moine, tout épouvanté, leur déclare que puisqu'ils ne veulent point promettre de se convertir, il ne peut les absoudre. Ces gens en appellent alors à leurs lettres d'indulgences; ils les exhibent, et ils en revendiquent la vertu. Mais Luther

1. In præf. Opp. Witt. I. Monachum, et papistam insanissimum, ita ebrium, imo submersum in dogmatibus papæ, etc.
2. L. Opp. (W.) XXII.

répond qu'il s'embarrasse peu du papier qu'on lui montre, et ajoute : « Si vous ne vous convertissez « vous périrez tous. » On se récrie, on réclame; le docteur est inébranlable : il faut qu'on cesse de mal faire, qu'on apprenne à bien faire, autrement point d'absolution. « Gardez-vous, ajoute-t-il, de prêter l'oreille aux clameurs des vendeurs d'indulgences : vous avez de meilleures choses à faire que d'acheter ces licences qu'ils vous vendent au prix le plus vil [1]. »

Très-alarmés, ces habitants de Wittemberg se hâtent de retourner vers Tezel, et lui racontent qu'un moine augustin ne fait aucun cas de ses lettres. Tezel à cette nouvelle rugit de colère. Il crie en chaire, il insulte, il maudit [2]; et pour frapper davantage le peuple de terreur, il fait allumer à plusieurs reprises un feu sur la grande place, et déclare qu'il a reçu l'ordre du pape de brûler les hérétiques qui oseraient s'élever contre ses très-saintes indulgences.

Tel est le fait qui fut, non la cause, mais l'occasion première de la réformation. Un pasteur voit les brebis de son troupeau dans une voie qui doit les perdre; il cherche à les en tirer. Il ne pense point encore à réformer l'Église et le monde. Il a vu Rome et sa corruption; mais il ne s'élève point contre Rome. Il sait les abus sous lesquels la chré-

1. Cœpi dissuadere populis et eos dehortari ne indulgentiariorum clamoribus aurem præberent... (L. Opp. lat. in præf.)

2. Wütet schilt und maledeit gräulich auf dem Predigtstuhl. (Myconius Reformationsgesch.)

ienté gémit; mais il ne pense pas à corriger ces bus. Il ne veut pas se faire réformateur[1]. Il deneure tranquille dans le cercle qui lui est assigné. l marche où son Maître l'appelle. Il remplit à Vittemberg ses devoirs de professeur, de prédicaeur, de pasteur. Il est assis dans le temple où les nembres de son Église viennent lui ouvrir leur œur. C'est là, c'est sur ce terrain que le mal ient l'attaquer et que l'erreur vient le chercher lle-même. On veut l'empêcher de s'acquitter de a charge. Sa conscience, les obligations qui le ient à la parole de Dieu se soulèvent. N'est-ce as Dieu qui l'appelle? Résister est un devoir. 'est donc aussi un droit. Il doit parler.

Après cet exposé, il n'est pas nécessaire sans loute de réfuter une imputation mensongère, inentée par quelques-uns des ennemis de Luther, nais seulement après sa mort. C'était une jalousie l'ordre, a-t-on dit, c'était la douleur de voir un commerce honteux et réprouvé confié aux Dominicains plutôt qu'aux Augustins, qui portèrent le docteur de Wittemberg à attaquer Tezel et ses doctrines. Le fait bien établi que ce trafic avait été d'abord offert aux Franciscains qui n'en avaient pas voulu, suffit pour réfuter une imagination que le cardinal Pallavicini lui-même appelle une calomnie[2]. Au reste, nous avons vu le travail de

1. Hæc initia fuerunt hujus controversiæ, in qua Lutherus nihil adhuc suspicans aut somnians de futura mutatione rituum. (Melancht. Vita Luth.)

2. Hist. del conc. di Trent. L. I.

l'âme de Luther. Sa conduite n'a pas besoin d'une autre explication. Il fallait qu'il confessât hautement la doctrine à laquelle il devait son bonheur. Dans le christianisme, quand on a trouvé un bien pour soi-même, on veut aussi le communiquer aux autres. De nos jours on a abandonné ces explications puériles et basses de la grande révolution du seizième siècle. On sait qu'il faut un levier plus puissant pour soulever un monde. On sait que la réformation n'était pas dans Luther seulement, mais que son siècle la devait enfanter.

Luther, que l'obéissance à la vérité de Dieu et la charité envers les hommes appelaient également, monta en chaire. Il prémunit ses auditeurs, mais avec douceur [1], comme il dit lui-même. Son prince avait obtenu du pape pour l'église du château à Wittemberg des indulgences particulières. Quelques-uns des coups dont il allait frapper les indulgences de l'inquisiteur pourraient bien tomber sur celles de l'électeur. N'importe! il bravera sa disgrâce. S'il cherchait à plaire aux hommes, il ne serait pas serviteur de Christ.

« Nul ne peut prouver par l'Écriture, que la « justice de Dieu demande une peine ou une satis- « faction au pécheur, » dit le fidèle ministre de la parole, au peuple de Wittemberg. « Le seul devoir « qu'elle lui impose, c'est une vraie repentance, une « sincère conversion, la résolution de porter la croix « de Christ et de faire de bonnes œuvres. C'est une « grande erreur que de prétendre satisfaire soi-

1. Säuberlich.

« même, pour ses péchés, à la justice de Dieu; car « Dieu les pardonne toujours gratuitement, par « une grâce inestimable.

« L'Église chrétienne, il est vrai, demande quel« que chose au pécheur, et par conséquent elle peut « le lui remettre. Mais c'est là tout... Et encore ces « indulgences de l'Église ne sont tolérées qu'à cause « des chrétiens paresseux et imparfaits, qui ne veu« lent pas s'exercer avec zèle dans les bonnes œuvres; « car elles n'excitent personne à la sanctification, « mais elles laissent chacun dans l'imperfection. »

Puis abordant le prétexte sous lequel les indulgences sont publiées : « On ferait beaucoup mieux, « continue-t-il, de contribuer pour l'amour de « Dieu à la construction de l'église de Saint-Pierre, « que d'acheter dans ce but des indulgences... — « Mais, dites-vous, n'en achèterons-nous donc « jamais? — Oui, je l'ai déjà dit, et je le répète ; « c'est ma volonté, c'est mon conseil, que per« sonne n'en achète. Laissez-les aux chrétiens qui « dorment : mais vous, marchez à part et pour « vous-mêmes ! Il faut détourner des indulgences « les fidèles et les solliciter aux œuvres qu'ils né« gligent. »

Puis, jetant un coup d'œil sur ses adversaires, Luther termine en disant : « Et si quelques-uns « crient que je suis un hérétique (car la vérité que « je prêche est très-nuisible à leur coffre-fort), je « m'inquiète peu de leur criaillerie, car ce ne sont « que quelques sombres et maladifs cerveaux qui « n'ont jamais senti la Bible, jamais lu la doc« trine chrétienne, jamais compris leurs propres

« docteurs, et qui pourrissent enveloppés dans « les lambeaux troués de leurs opinions vaines[1]... « Cependant, Dieu leur donne à eux et à nous un « sens droit!... *Amen.* » — Et le docteur descend de chaire, laissant ses auditeurs tout émus de sa hardie harangue.

Ce sermon fut imprimé, lu avec avidité, et fit une profonde impression sur tous ceux qui le lurent. Tezel y répondit, et Luther se défendit; mais cela n'eut lieu que plus tard, en 1518.

La fête de tous les saints approchait. Des chroniques du temps rapportent ici une circonstance qui, bien que peu importante pour l'histoire de cette époque, peut servir cependant à la caractériser. C'est un songe de l'électeur, dont le fond est sans doute véritable, bien que quelques circonstances puissent avoir été ajoutées par ceux qui l'ont rapporté. Seckendorf le cite[2]. La crainte de faire dire aux adversaires, remarque ce respectable écrivain, que la doctrine de Luther était fondée sur des songes, a empêché peut-être divers historiens d'en parler.

L'électeur Frédéric de Saxe, disent les chroniques du temps, était alors à son château de Schwei-

1. Sondern in ihren löcherichen und zerrissenen Opinien, viel nahe verwesen. (L. Opp. (L.) XVII, p. 119.)

2. Il se trouve aussi dans Löscher, I, 46, etc., Tenzels Anf. und Fortg. der Ref. — Jünkers Ehrenged. p. 148. — Lehmanns Beschr. d. Meissn. Erzgeb., etc.; et dans un manuscrit des archives de Weimar, écrit d'après le récit de Spalatin. C'est d'après ce manuscrit, publié à l'époque du dernier jubilé de la réformation (1817), que nous rapportons ce songe.

nitz, à six lieues de Wittemberg. Le 31 octobre, à l'heure du matin, se trouvant avec son frère le duc Jean, qui était alors co-régent et qui régna seul après sa mort, et avec son chancelier, l'électeur dit au duc :

« Il faut, mon frère, que je vous raconte un rêve que j'ai eu cette nuit et dont je voudrais bien savoir la signification. Il est si bien gravé dans mon esprit que je ne l'oublierais pas, dussé-je vivre mille ans, car il m'est revenu trois fois de suite et toujours avec de nouvelles circonstances.

LE DUC JEAN.

Est-ce un bon ou un mauvais rêve ?

L'ÉLECTEUR.

Je ne le sais : Dieu le sait.

LE DUC JEAN.

Ne vous en inquiétez pas : veuillez me le raconter.

L'ÉLECTEUR.

M'étant mis au lit hier soir, fatigué et abattu, je m'endormis bientôt après ma prière, et reposai doucement environ deux heures et demie. M'étant alors réveillé, j'eus jusqu'à minuit toutes sortes de pensées. Je réfléchissais comment je voulais fêter tous les saints, je priais pour les pauvres âmes dans le purgatoire, et je demandais à Dieu de me conduire, moi, mes conseils et mon peuple, selon la vérité. Je m'endormis de nouveau; et alors je rêvai que le Dieu tout-puissant m'envoyait un moine qui était le fils véritable de l'apôtre saint Paul. Tous les saints l'accompagnaient,

d'après l'ordre de Dieu, afin de lui rendre témoignage auprès de moi, et de déclarer qu'il ne venait point machiner quelque fraude, mais que tout ce qu'il faisait était selon la volonté de Dieu. Ils me demandèrent en même temps de vouloir bien gracieusement permettre qu'il écrivît quelque chose à la porte de l'église du château de Wittemberg : ce que j'accordai par l'organe du chancelier. Là-dessus le moine partit et commença à écrire : mais il le faisait en si grosses lettres que je pouvais depuis Schweinitz lire ce qu'il écrivait. La plume dont il se servait était si grande que l'extrémité atteignait jusqu'à Rome, y perçait les oreilles d'un lion qui y était couché [1], et faisait chanceler sur la tête du pape la triple couronne. Tous les cardinaux et les princes, accourant en hâte, s'efforçaient de la retenir. Moi-même et vous, mon frère, nous voulions la soutenir : je tendis le bras... mais je me réveillai le bras en l'air, tout épouvanté et tout irrité contre ce moine qui ne savait pas mieux gouverner sa plume. Je me remis un peu... ce n'était qu'un songe.

Mais j'étais encore à moitié endormi et je fermai de nouveau les yeux. Le rêve recommença. Le lion, toujours inquiété par la plume, se mit à rugir de toutes ses forces, en sorte que toute la ville de Rome et tous les États du saint empire accoururent, s'informant de ce que c'était. Le pape demanda qu'on s'opposât à ce moine, et s'adressa surtout à moi, parce que c'était dans mon pays qu'il

1. Léon X.

e trouvait. Je me réveillai encore; je récitai une ois « Notre Père, » je demandai à Dieu de préserver sa sainteté papale, et je me rendormis de nouveau....

Alors je rêvai que tous les princes de l'Empire, entre autres vous et moi, accourions à Rome, et nous efforcions les uns après les autres de rompre cette plume; mais plus nous faisions d'efforts, plus elle se roidissait; elle craquait comme si elle eût été de fer : nous nous lassâmes enfin. Je fis alors demander au moine (car j'étais tantôt à Rome et tantôt à Wittemberg) d'où il tenait cette plume et pourquoi elle était si forte. « La plume, répondit-il, provient d'une vieille oie de Bohême, âgée de cent ans [1]. Je la tiens d'un de mes anciens maîtres d'école. Quant à sa force, elle provient de ce que l'on ne peut pas lui ôter l'âme ou la moelle, et j'en suis moi-même tout étonné... » Tout à coup j'entendis un grand cri : de la longue plume du moine étaient sorties un grand nombre d'autres plumes....Je me réveillai une troisième fois : c'était jour....

LE DUC JEAN.

Monsieur le chancelier, que vous en semble? Si nous avions ici un Joseph ou un Daniel éclairés de Dieu!...

LE CHANCELIER.

Vos Altesses connaissent le proverbe vulgaire,

1. Jean Hus. C'est ici l'une des circonstances que l'on a pu ajouter plus tard d'après la fameuse parole de Jean Hus. Voyez le premier livre.

que les songes des jeunes filles, des savants et des grands seigneurs ont ordinairement quelque signification cachée. Mais on ne saura celle de ce songe-ci que dans quelque temps, lorsque les choses auxquelles il a rapport seront passées. C'est pourquoi recommandez-en l'accomplissement à Dieu, et remettez tout en sa main.

LE DUC JEAN.

Je pense comme vous, monsieur le chancelier; il n'est pas convenable que nous allions nous creuser la tête pour trouver ce que ceci peut signifier. Dieu saura tout diriger à sa gloire.

L'ÉLECTEUR.

Que notre Dieu fidèle fasse ainsi ! Cependant je n'oublierai jamais le rêve. J'ai bien pensé à une interprétation.... mais je la garde pour moi. Le temps montrera peut-être si j'ai bien deviné. »

Telle fut, selon le manuscrit de Weimar, la matinée du 31 octobre à Schweinitz : voyons quel en fut le soir à Wittemberg. Nous revenons ici tout à fait sur le terrain de l'histoire, et nous nous trouvons à l'une des places les plus signalées que la main des siècles y ait marquée.

Les paroles de Luther avaient produit peu d'effet. Tezel, sans se troubler, continuait son commerce et ses impies discours [1]. Luther se résignera-t-il à ces criants abus, et gardera-t-il le silence?

1. Cujus impiis et nefariis concionibus incitatus Lutherus, studio pietatis ardens, edidit propositiones de indulgentiis. (Melancht. Vita Luth.)

asteur, il a vivement exhorté ceux qui avaient ecours à son ministère; prédicateur, il a fait re-entir du haut de la chaire une voix d'avertisse-ent. Il lui reste encore à parler comme théolo-ien; il lui reste à s'adresser, non plus à quelques mes dans le confessional, non plus à l'assemblée es fidèles de Wittemberg dans le temple, mais à ous ceux qui sont, comme lui, docteurs de la pa-ole de Dieu. Sa résolution est prise.

Ce n'est pas l'Église qu'il pense attaquer; ce n'est as le pape qu'il va mettre en cause : au contraire, on respect pour le pape ne lui permet pas de se aire plus long-temps sur des prétentions par les-uelles on l'offense. Il faut prendre le parti du ape contre des hommes audacieux qui osent mê-er son nom vénérable à leur honteux trafic. Bien oin de penser à une révolution qui renverse la rimauté de Rome, Luther croit avoir avec lui, ontre des moines impudents, le pape et la catho-cité[1].

La fête de tous les saints était pour Wittemberg n jour très-important, et surtout pour l'église ue l'électeur y avait construite, et qu'il avait rem-lie de reliques. Quiconque visitait ce jour-là cette glise et s'y confessait, obtenait une riche indul-ence. Aussi dans ce grand jour les pèlerins arri-aient-ils en foule à Wittemberg.

Luther, déjà décidé, s'achemine courageusement,

1. Et in iis certus mihi videbar, me habiturum patronum apam, cujus fiducia tunc fortiter nitebar. (L. Opp. lat. in ræf.)

le soir du 31 octobre 1517, vers l'église où se portait la foule superstitieuse des pèlerins, et affiche à la porte de ce temple quatre-vingt-quinze thèses ou propositions contre la doctrine des indulgences. Ni l'électeur, ni Staupitz, ni Spalatin, ni aucun de ses amis, même les plus intimes, n'ont été instruits de cette démarche [1].

Luther y déclare, dans une espèce de préambule, qu'il a écrit ces thèses dans une véritable charité, et avec le désir exprès d'amener au grand jour la vérité. Il s'annonce prêt à les défendre le jour suivant à l'université même, envers et contre tous.

L'attention qu'elles excitent est grande : on les lit, on se les répète. Bientôt les pèlerins, l'université, toute la ville est en rumeur. Voici quelques-unes de ces propositions que l'on voyait alors écrites de la plume du moine à la porte de l'église de Wittemberg :

1. « Lorsque notre maître et seigneur Jésus-« Christ dit : Repentez-vous, il veut que toute la « vie de ses fidèles sur la terre soit une constante « et continuelle repentance. »

2. « Cette parole ne peut être entendue du sacre-« ment de la pénitence (c'est-à-dire de la confession « et de la satisfaction), ainsi qu'il est administré par « le prêtre. »

3. « Cependant le Seigneur ne veut pas seule-« ment parler ici de la repentance intérieure : la

1. Cum hujus disputationis nullus etiam intimorum amicorum fuerit conscius. (L. Epp. I, p. 186.)

repentance intérieure est nulle, si elle ne produit pas extérieurement toutes sortes de mortifications de la chair. »

4. « La repentance et la douleur, c'est-à-dire la vraie pénitence, durent aussi long-temps qu'un homme se déplaît en lui-même, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il passe de cette vie dans la vie éternelle. »

5. « Le pape ne peut, ni ne veut remettre aucune autre peine que celle qu'il a imposée selon son bon plaisir, ou conformément aux canons, c'est-à-dire aux ordonnances papales. »

6. « Le pape ne peut remettre aucune condamnation, mais seulement déclarer et confirmer la rémission que Dieu lui-même en a faite; à moins qu'il ne le fasse dans les cas qui lui appartiennent. S'il fait autrement, la condamnation reste entièrement la même. »

8. « Les lois de la pénitence ecclésiastique ne doivent être imposées qu'aux vivants et ne regardent nullement les morts. »

21. « Les commissaires d'indulgences se trompent quand ils disent que, par l'indulgence du pape, l'homme est délivré de toute punition et sauvé. »

25. « Le même pouvoir qu'a le pape sur le purgatoire dans toute l'Église, chaque évêque et chaque curé l'ont en particulier dans leur diocèse et dans leur paroisse. »

27. « Ceux-là prêchent des folies humaines qui prétendent qu'au moment même où l'argent sonne dans le coffre-fort, l'âme s'envole du purgatoire. »

28. « Ceci est sûr : c'est qu'aussitôt que l'argent « sonne, l'avarice et l'amour du gain arrivent, croissent et se multiplient. Mais le secours et les prières de l'Église ne dépendent que de la volonté et « du bon plaisir de Dieu. »

32. « Ceux qui s'imaginent être sûrs de leur salut « par les indulgences, iront au diable avec ceux qui « le leur enseignent. »

35. « Ils enseignent des doctrines anti-chrétiennes, ceux qui prétendent que pour délivrer une « âme du purgatoire, ou pour acheter une indulgence, il n'y a besoin ni de tristesse, ni de repentir. »

36. « Chaque chrétien qui éprouve une vraie « repentance pour ses péchés, a une entière rémission de la peine et de la faute, sans qu'il ait « besoin pour cela d'indulgence. »

37. « Chaque vrai chrétien, mort ou vivant, a « part à tous les biens de Christ ou de l'Église, « par le don de Dieu et sans lettre d'indulgence. »

38. « Cependant il ne faut pas mépriser la distribution et le pardon du pape, car son pardon « est une déclaration du pardon de Dieu. »

40. « La repentance et la douleur véritables « cherchent et aiment la punition ; mais la douceur de l'indulgence délie de la punition, et fait « que l'on conçoit de la haine contre elle. »

42. « Il faut apprendre aux chrétiens, que le « pape ne pense ni ne veut que l'on compare « en rien l'action d'acheter des indulgences à une « œuvre quelconque de miséricorde. »

43. « Il faut apprendre aux chrétiens, que celui

« qui donne aux pauvres ou qui prête aux néces-
« siteux, fait mieux que celui qui achète une
« indulgence. »

44. « Car l'œuvre de la charité fait croître la
« charité et rend l'homme plus pieux; tandis que
« l'indulgence ne le rend pas meilleur, mais seu-
« lement plus assuré en lui-même, et mieux à
« l'abri de la punition. »

45. « Il faut apprendre aux chrétiens, que celui
« qui voit son prochain dans le besoin, et qui
« malgré cela achète une indulgence, n'achète pas
« l'indulgence du pape, mais charge sur lui la
« colère de Dieu. »

46. « Il faut apprendre aux chrétiens, que s'ils
« n'ont pas du superflu, ils sont obligés de garder
« pour leurs maisons, de quoi se procurer le néces-
« saire, et ne doivent point le prodiguer en indul-
« gences. »

47. « Il faut apprendre aux chrétiens, qu'ache-
« ter une indulgence est une chose libre, et non de
« commandement. »

48. « Il faut apprendre aux chrétiens, que le
« pape ayant plus besoin d'une prière faite avec
« foi, que d'argent, désire la prière plus que l'ar-
« gent, quand il distribue les indulgences. »

49. « Il faut apprendre aux chrétiens, que l'in-
« dulgence du pape est bonne, si l'on ne met pas
« sa confiance en elle; mais qu'il n'y a rien de
« plus nuisible, si elle fait perdre la piété. »

50. « Il faut apprendre aux chrétiens, que si le
« pape connaissait les exactions des prédicateurs
« d'indulgences, il aimerait mieux que la métro-

« pole de Saint-Pierre fût brûlée et réduite en « cendres, que de la voir édifiée avec la peau, la « chair et les os de ses brebis. »

51. « Il faut apprendre aux chrétiens, que le « pape, ainsi que c'est son devoir, distribuerait de « son propre argent, dût-il même pour cela vendre la métropole de Saint-Pierre, à de pauvres « gens que les prédicateurs d'indulgences dépouillent maintenant de leur dernier sou. »

52. « Espérer être sauvé par les indulgences est « une espérance de mensonge et de néant, quand « même le commissaire d'indulgences, et que dis-je ? « le pape lui-même, voudrait pour l'assurer, mettre « son âme en gage. »

53. « Ils sont les ennemis du pape et de Christ « ceux qui, à cause de la prédication des in-« dulgences, défendent de prêcher la parole de « Dieu. »

55. « Le pape ne peut avoir d'autre pensée que « celle-ci : Si l'on célèbre l'indulgence (qui est « moindre) avec une cloche, une pompe et une « cérémonie, il faut, et à bien plus forte raison, « honorer et célébrer l'Évangile (qui est plus « grand) avec cent cloches, cent pompes et cent « cérémonies. »

62. « Le véritable et précieux trésor de l'Église « est le saint Évangile de la gloire et de la grâce « de Dieu. »

65. « Les trésors de l'Évangile sont des filets « dans lesquels il est arrivé de pêcher autrefois « des gens riches et à leur aise. »

66. « Mais les trésors de l'indulgence sont des

« filets avec lesquels on pêche à cette heure les « richesses des gens. »

67. « Il est du devoir des évêques et des pasteurs « de recevoir avec tout respect les commissaires « des indulgences apostoliques. »

68. « Mais il est bien plus encore de leur devoir « de s'assurer, des yeux et des oreilles, que lesdits « commissaires ne prêchent pas les rêves de leur « propre imagination, au lieu des ordres du pape. »

71. « Que celui qui parle contre l'indulgence du « pape, soit maudit. »

72. « Mais que celui qui parle contre les pa-« roles folles et imprudentes des prédicateurs d'in-« dulgences, soit béni. »

76. « L'indulgence du pape ne peut pas ôter le « moindre péché journalier, pour ce qui regarde « la coulpe ou l'offense. »

79. « Dire que la croix ornée des armes du « pape est aussi puissante que la croix de Christ, « est un blasphème. »

80. « Les évêques, pasteurs et théologiens qui « permettent que l'on dise de telles choses au « peuple, devront en rendre compte. »

81. « Cette prédication déhontée, ces éloges im-« pudents des indulgences, font qu'il est difficile « aux savants de défendre la dignité et l'honneur « du pape contre les calomnies des prédicateurs « et les questions subtiles et rusées des gens du « peuple. »

86. « Pourquoi, disent-ils, le pape ne bâtit-il « pas la métropole de Saint-Pierre de son propre « argent, plutôt que de celui des chrétiens pauvres,

« lui dont la fortune est plus grande que celle du
« plus riche Crassus ? »

92. « Puissions-nous donc être débarrassés de
« tous les prédicateurs qui disent à l'Église de
« Christ : Paix ! paix ! et il n'y a point de paix. »

94. « Il faut exhorter les chrétiens à s'appliquer
« à suivre Christ, leur chef, à travers les croix, la
« mort et l'enfer. »

95. « Car il vaut mieux qu'ils entrent par beau-
« coup de tribulations dans le royaume des cieux,
« que d'acquérir une sécurité charnelle par les
« consolations d'une fausse paix. »

Voilà donc le commencement de l'œuvre. Les germes de la réformation étaient cachés dans ces thèses de Luther. Que les abus des indulgences y fussent attaqués, c'était peu de chose ; mais sous ces attaques se trouvait un principe qui, tout en attirant beaucoup moins l'attention de la multitude, devait un jour renverser l'édifice de la papauté. La doctrine évangélique d'une rémission libre et gratuite des péchés était pour la première fois publiquement professée. Maintenant l'œuvre devait marcher. Quiconque aurait cette foi à la rémission des péchés annoncée par le docteur de Wittemberg, quiconque aurait cette repentance, cette conversion et cette sanctification dont il pressait la nécessité, ne se soucierait plus des ordonnances humaines, échapperait aux langes et aux liens de Rome, et acquerrait la liberté des enfants de Dieu. Toutes les erreurs devaient tomber devant cette vérité. C'est par elle que la lumière avait commencé à entrer dans l'âme de

Luther; c'était de même par elle que la lumière devait se répandre dans l'Église. Une connaissance claire de cette vérité était ce qui avait manqué aux précédents réformateurs. De là la stérilité de leurs efforts. Luther reconnut bien, plus tard, qu'en proclamant la justification par la foi, il avait mis la hache à la racine de l'arbre. « C'est « la doctrine, que nous attaquons dans les secta- « teurs de la papauté, dit-il. Hus et Wicklef n'ont « attaqué que leur vie; mais en attaquant leur « doctrine, nous saisissons l'oie par la gorge. Tout « dépend de la parole, que le pape nous a ôtée et « falsifiée. J'ai vaincu le pape, parce que ma doc- « trine est selon Dieu, et que la sienne est selon « le diable [1]. »

Nous avons aussi oublié de nos jours cette doctrine capitale de la justification par la foi, quoique en un sens opposé à celui de nos pères. « Du « temps de Luther, a dit l'un de nos contempo- « rains [2], la rémission des péchés coûtait au moins « de l'argent; mais, de nos jours, chacun se l'admi- « nistre gratis à lui-même. » Ces deux travers se ressemblent fort. Il y a même peut-être plus d'oubli de Dieu dans le nôtre, que dans celui du seizième siècle. Le principe de la justification par la grâce de Dieu, qui tira l'Église de tant de ténèbres à l'époque de la réformation, peut seul aussi renouveler notre génération, mettre fin à ses doutes et à ses oscillations, détruire l'égoïsme qui la ronge,

1. Disc. de table, p. 1365.
2. Harms de Kiel.

établir la moralité et la justice parmi les peuples, en un mot, rattacher à Dieu le monde qui s'en est séparé.

Mais si les thèses de Luther étaient fortes de la force de la vérité qui y était proclamée, elles ne l'étaient pas moins de la foi de celui qui s'en déclarait le défenseur. Il avait tiré avec courage le glaive de la parole. Il avait fait cet acte dans la foi à la puissance de la vérité. Il avait senti qu'en reposant sur les promesses de Dieu, on pouvait hasarder quelque chose, selon le langage du monde. « Que celui qui veut commencer quelque chose de « bon (dit-il en parlant de cette attaque hardie), « l'entreprenne en se confiant dans la bonté de « cette chose, et non pas (qu'il s'en garde!) dans « le secours et la consolation des hommes. De plus, « qu'il ne craigne pas les hommes et le monde tout « entier. Car cette parole ne mentira pas : « Il est « bon de se confier dans le Seigneur. Et certes « pas un de ceux qui se confient en toi ne sera « confus. » Mais que celui qui ne veut, ni ne peut « hasarder quelque chose en se confiant en Dieu, « se garde bien de rien entreprendre [1]. » Sans doute Luther, après avoir affiché ses thèses à la porte de l'église de tous les saints, se retira dans sa tranquille cellule, rempli de cette paix et de cette joie que donne une action faite au nom du Seigneur et pour la vérité éternelle.

Quelle que soit la hardiesse qui éclate dans ces thèses, on y retrouve encore le moine qui trem-

1. L. Opp. Leipz. VI, p. 518.

lérait de découvrir dans son esprit un seul doute ur l'autorité du siége de Rome. Mais en attaquant a doctrine des indulgences, Luther s'en était pris, ans s'en douter, à plusieurs erreurs, dont la lécouverte ne pouvait être agréable au pape, vu qu'elle devait conduire tôt ou tard à révoquer en toute sa suprématie. Luther ne vit pas alors si oin; mais il sentit combien était hardi le pas qu'il renait de faire, et il crut en conséquence devoir en tempérer l'audace, autant que le comportait le respect dû à la vérité. Il ne présenta donc ses thèses que comme des propositions douteuses, à l'égard desquelles il sollicitait les lumières des savants; et il y joignit (il est vrai, selon un usage établi) une solennelle protestation, par laquelle il déclarait qu'il ne voulait rien dire ou affirmer qui ne fût fondé dans la sainte Écriture, les Pères de l'Église et les droits et décrétales du siége de Rome.

Souvent, dans la suite, Luther, à la vue des conséquences immenses et inattendues de cette courageuse attaque, s'étonna de lui-même, et ne put comprendre qu'il eût osé la faire. C'est qu'une main plus puissante et invisible tenait ici les fils conducteurs, et poussait le héraut de la vérité dans un chemin qu'elle lui cachait encore, et devant les difficultés duquel il eût reculé peut-être, s'il les avait connues et s'il se fût avancé seul et de lui-même. « Je suis, dit-il, entré dans cette dis« pute sans propos délibéré, sans ma pensée et ma « volonté, et en étant pris entièrement au dépourvu.

« J'en prends à témoin Dieu, qui sonde tous les « cœurs[1]. »

Luther avait appris la source de ces abus. On lui avait apporté un livret orné des armes de l'archevêque de Mayence et de Magdebourg, qui contenait les règles à suivre dans le débit des indulgences. Ainsi c'était ce jeune prélat, ce prince élégant, qui avait prescrit ou au moins sanctionné tout ce charlatanisme. Luther ne voit en lui qu'un supérieur qu'il doit craindre et vénérer[2]. Il ne veut point battre l'air au hasard, mais plutôt s'adresser à ceux qui ont charge de gouverner l'Église. Il lui adressa une lettre remplie à la fois de franchise et d'humilité. Ce fut le jour même où il afficha les thèses, que Luther écrivit à Albert.

« Pardonnez-moi, très-révérend Père en Christ et très-illustre prince, lui dit-il, si moi qui ne suis que la lie des hommes[3], j'ai la témérité d'écrire à votre sublime Grandeur. Le Seigneur Jésus m'est témoin, que sentant combien je suis petit et méprisable, j'ai long-temps renvoyé de le faire... Que Votre Altesse cependant laisse tomber un regard sur un grain de poudre, et, selon sa douceur épiscopale, reçoive gracieusement ma requête.

« On transporte çà et là dans le pays, l'indulgence papale, sous le nom de Votre Grâce. Je ne veux

1. Casu enim, non voluntate nec studio, in has turbas incidi; Deum ipsum testor. (L. Opp. lat. in præf.)

2. Domino suo et pastori in Christo venerabiliter metuendo. (Adresse de la lettre. Epp. I, p. 68.)

3. Fex hominum. (Ib.)

pas tant accuser les clameurs des prédicateurs (je ne les ai pas entendues), que les fausses idées des gens simples et grossiers du peuple, qui, en achetant des indulgences, s'imaginent être sûrs de leur salut....

« Grand Dieu! les âmes confiées à vos soins, très-excellent Père, sont instruites non pour la vie, mais pour la mort. Le compte juste et sévère qui vous en sera redemandé, croît et augmente de jour en jour.... Je n'ai pu me taire plus long-temps. Non! l'homme n'est point sauvé par l'œuvre ou par l'office de son évêque..... Le juste même est difficilement sauvé, et le chemin qui conduit à la vie est étroit. Pourquoi donc les prédicateurs d'indulgences, par des fables de néant, remplissent-ils le peuple d'une sécurité charnelle?

« L'indulgence seule, à les entendre, doit être proclamée, doit être exaltée... Eh quoi!... le principal et le seul devoir des évêques n'est-il pas d'enseigner au peuple l'Évangile et la charité de Christ[1]? Christ lui-même n'a nulle part ordonné de prêcher l'indulgence; mais il a commandé avec force de prêcher l'Évangile[2]. Quelle horreur donc et quel danger pour un évêque s'il permet qu'on se taise sur l'Évangile, et que le bruit des indulgences retentisse seul et sans cesse aux oreilles de son peuple!...

« Très-digne Père en Dieu, dans l'instruction des

1. Ut populus Evangelium discat atque charitatem Christi. (Ibid.)

2. Vehementer præcipit. (Ib.)

commissaires qui a été publiée sous le nom de Votre Grâce (sans doute, sans votre savoir), il est dit que l'indulgence est le plus précieux trésor, que par elle l'homme est réconcilié avec Dieu, et que le repentir n'est pas nécessaire à ceux qui l'achètent.

« Que puis-je et que dois-je donc faire, très-digne évêque, sérénissime prince? Ah! je supplie Votre Altesse par le Seigneur Jésus-Christ, de porter sur cette affaire le regard d'une paternelle vigilance, de faire entièrement disparaître ce livre, et d'ordonner aux prédicateurs de tenir au peuple d'autres discours. Si vous ne le faites, craignez de voir un jour s'élever quelque voix qui réfutera ces prédicateurs, à la grande honte de Votre Altesse sérénissime. »

Luther envoyait en même temps à l'archevêque ses thèses, et l'invitait par post-scriptum à les lire, afin de se convaincre du peu de certitude qu'avait la doctrine des indulgences.

Ainsi tout le désir de Luther était que les sentinelles de l'Église se réveillassent, et pensassent enfin à faire cesser les maux qui la désolaient. Rien de plus noble et de plus respectueux que cette lettre d'un moine à l'un des plus grands princes de l'Église et de l'Empire. Jamais on n'agit plus dans l'esprit du précepte de Christ : « Rendez « à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce « qui appartient à Dieu. » Ce n'est pas là la marche de révolutionnaires fougueux qui méprisent les dominations et blâment les dignités. C'est le cri de la conscience d'un chrétien et d'un prêtre qui porte

honneur à tous, mais qui avant tout a la crainte de Dieu. Mais toutes les prières et les supplications étaient inutiles. Le jeune Albert, préoccupé par ses plaisirs et les recherches de son ambition, ne répondit point à un appel si solennel. L'évêque de Brandebourg, ordinaire de Luther, homme savant et pieux, auquel il envoya aussi ses thèses, répondit qu'il attaquait le pouvoir de l'Église; qu'il se causerait à lui-même beaucoup de peine et de chagrin, et qu'il lui conseillait fort d'abandonnèr l'affaire. Les princes de l'Église fermaient l'oreille à la voix de Dieu qui se manifestait d'une manière si énergique et si touchante par l'organe de Luther. Ils ne voulaient point comprendre les signes du temps; ils étaient frappés de cet aveuglement qui a entraîné déjà la ruine de tant de puissances et de dignités. « Ils pensèrent alors tous deux, » dit Luther plus tard, « que le pape serait beaucoup « trop fort pour un misérable mendiant tel que « moi[1]. »

Mais Luther pouvait mieux que les évêques, juger de l'effet désastreux des indulgences sur les mœurs et la vie du peuple, car il était en rapport direct avec lui. Il voyait constamment et de près ce que les évêques ne connaissaient que par des rapports infidèles. Si les évêques lui manquèrent, Dieu ne lui manqua pas. Le chef de l'Église qui siége dans le ciel et auquel seul toute puissance a été donnée sur la terre, avait lui-même préparé le terrain, et déposé le grain dans la main de son

1. Solchem elenden Bettler.

serviteur; il donna des ailes à ces semences de la vérité, et il les répandit en un instant sur toute l'étendue de son Église.

Personne ne se présenta le lendemain à l'université pour attaquer les propositions de Luther. Le commerce de Tezel était trop décrié et trop honteux pour qu'un autre que lui-même ou l'un de ses semblables osât relever le gant. Mais ces thèses étaient destinées à retentir ailleurs que sous les voûtes d'une salle académique. A peine avaient-elles été clouées à la porte de l'église du château à Wittemberg, qu'au faible retentissement des coups de marteau, succéda dans toute l'Allemagne un coup tel qu'il pénétra jusque dans les fondements de la superbe Rome, menaça d'une ruine soudaine les murs, les portes et les poteaux de la papauté, étourdit et épouvanta ses héros, et réveilla en même temps du sommeil de l'erreur plusieurs milliers d'hommes[1].

Ces thèses se répandirent avec la rapidité de l'éclair. Un mois ne s'était pas écoulé qu'elles étaient déjà à Rome. « Dans quinze jours, » dit un historien contemporain, « elles furent dans toute « l'Allemagne, et dans quatre semaines elles eurent « parcouru à peu près toute la chrétienté, comme « si les anges mêmes en eussent été les messagers « et les eussent portées devant les yeux de tous les « hommes. Personne ne saurait croire le bruit « qu'elles occasionèrent[2]. » Elles furent plus tard

1. Walther, Nachr. v. Luther, p. 45.
2. Myconius, hist. ref., p. 23.

traduites en hollandais, en espagnol, et un voyageur les vendit à Jérusalem. « Chacun, dit Luther, « se plaignait des indulgences, et comme tous les « évêques et les docteurs avaient gardé le silence « et que personne n'avait voulu attacher le grelot, « le pauvre Luther devint un fameux docteur, « parce qu'à la fin pourtant, disait-on, il en était « venu un qui l'avait osé. Mais je n'aimais pas « cette gloire, et le chant me paraissait trop haut « pour les paroles[1]. »

Les pèlerins qui étaient accourus de tous pays à Wittemberg pour la fête de tous les saints, rapportaient souvent chez eux, au lieu d'indulgences, les fameuses thèses du moine Augustin. Ils contribuèrent ainsi à les répandre. Chacun les lisait, les méditait, les commentait. Un grand nombre d'hommes, droits et honnêtes, se réjouissaient de cette confession simple et frappante de la vérité, et souhaitaient de tout leur cœur que Luther continuât l'œuvre qu'il avait commencée. « Je remar- « que, » dit un homme bien digne de foi, l'un des grands rivaux du réformateur, Érasme, « que plus « on a des mœurs pures et une piété évangélique, « moins aussi l'on est opposé à Luther. Sa vie est « louée par ceux même qui ne peuvent supporter « sa foi. Le monde était ennuyé d'une doctrine où « il se trouvait tant de fables puériles et d'ordon- « nances humaines, et il avait soif de cette eau « vive, pure et cachée, qui sort des veines des évan- « gélistes et des apôtres. Le génie de Luther était

1. Das Lied wollte meiner Stimme zu hoch werden. (L. Opp.)

« fait pour accomplir ces choses, et son zèle devait « l'enflammer pour une entreprise si belle[1]. »

Il faut suivre ces propositions partout où elles pénétrèrent, dans le cabinet des savants, dans la cellule des moines, dans le palais des princes, pour se faire quelque idée des effets divers, mais prodigieux, qu'elles produisirent en Allemagne.

Reuchlin les reçut. Il était las du rude combat qu'il avait eu à livrer contre les moines. La force que le nouvel athlète déployait dans ses thèses, ranima les esprits abattus du vieux champion des lettres, et rendit la joie à son cœur attristé. « Grâces « en soient à Dieu ! » s'écria-t-il après les avoir lues : « maintenant ils ont trouvé un homme qui leur « donnera tant à faire, qu'ils seront bien obligés de « laisser ma vieillesse s'en aller en paix. »

Le prudent Érasme se trouvait dans les Pays-Bas, lorsque les thèses lui parvinrent. Il se réjouit intérieurement de voir ses vœux secrets pour le redressement des abus, exprimés avec tant de courage : il approuva leur auteur, l'exhortant seulement à plus de modération et de prudence. Néanmoins quelques-uns reprochant devant lui à Luther sa violence : « Dieu, dit-il, a donné aux hommes un « médecin qui tranche ainsi dans les chairs, parce « que sans lui la maladie devenait incurable. » Et plus tard l'électeur de Saxe lui demandant son avis sur l'affaire de Luther : « Je ne m'étonne pas « du tout, répondit-il en souriant, qu'il ait occa-

1. Érasme à un Cardinal. Epp. LXIV.

« sioné tant de bruit, car il a commis deux fautes « impardonnables, qui sont d'avoir attaqué la tiare « du pape et le ventre des moines [1]. »

Le docteur Flek, prieur du cloître de Steinlausitz, ne lisait plus la messe depuis long-temps, mais il n'en avait dit à personne la véritable cause. Un jour il trouva dans le réfectoire de son couvent les thèses de Luther : il les prit, il les lut; et, ne se tenant plus de joie, il s'écria : « Ah! il est venu enfin « celui qui vous le fera voir, à vous moines!... » Puis il écrivit au docteur de continuer seulement avec courage ce glorieux combat. Luther l'appelle un homme plein de joie et de consolation [2].

Il se trouvait alors sur l'antique et célèbre siége épiscopal de Würzbourg un homme pieux, honnête et sage, selon le témoignage de ses contemporains, Lorence de Bibra, que nous avons déjà eu l'occasion de nommer. Lorsqu'un gentilhomme venait lui annoncer qu'il destinait sa fille au cloître : « Donnez-lui plutôt un mari, » lui disait-il. Puis il ajoutait : « Avez-vous besoin d'argent pour cela? je « vous en prêterai. » L'empereur et tous les princes avaient pour lui la plus haute estime. Il gémissait sur les désordres de l'Église, et surtout des couvents. Les thèses parvinrent aussi dans son palais épiscopal : il les lut avec grande joie, et déclara publiquement qu'il approuvait Luther. Plus tard, il écrivit à l'électeur Frédéric : « Ne laissez pas partir « le pieux docteur Martin Luther, car on lui fait

1. Müllers Denkw. IV, 256.
2. Flaccii catal. testium verit.

« tort. » L'électeur, réjoui de ce témoignage, l'écrivit de sa propre main au réformateur.

L'empereur Maximilien, prédécesseur de Charles-Quint, lut lui-même avec admiration les thèses du moine de Wittemberg; il découvrit la portée de cet homme; il prévit que cet obscur Augustin pourrait bien devenir un puissant allié pour l'Allemagne dans sa lutte avec Rome. Il fit dire à l'électeur de Saxe par un envoyé : « Gardez avec soin « le moine Luther, car il pourra venir un temps « où l'on aura besoin de lui. » Et peu après se trouvant en diète avec le conseiller intime de l'électeur, Pfeffinger : « Eh bien! lui dit-il, que fait « votre Augustin ? Vraiment ses propositions ne « sont pas à mépriser ! Il en fera voir de belles « aux moines [1]. »

A Rome même, et dans le Vatican, les thèses ne furent pas si mal reçues. Léon X les jugea en ami des lettres plutôt qu'en pape. Le divertissement qu'elles lui causèrent lui fit oublier les vérités sévères qu'elles contenaient ; et comme le maître du sacré palais qui avait la charge d'examiner les livres, Sylvestre Prierias, l'invitait à traiter Luther en hérétique, il répondit : « Ce frère Martin Luther « est un très-beau génie, et tout ce qu'on dit con« tre lui n'est qu'une jalousie de moines [2]. »

Il y eut peu d'hommes sur lesquels les thèses de

1. Schmidt, Brand. Reformationsgesch., p. 124.

2. « Che frate Martino Luthero haveva un bellissimo inge« gno, e che coteste erano invidie fratesche. » (BRANDELLI contemporain de Léon et Dominicain, Hist. trag., pars 3.)

Luther eurent plus d'influence que sur l'écolier d'Annaberg que Tezel avait si impitoyablement repoussé. Myconius était entré dans un couvent. La nuit même de son arrivée, il avait cru voir en songe un champ immense tout couvert d'épis mûrs. « Coupe, » lui avait dit la voix de celui qui le conduisait; et comme il s'était excusé sur son inhabileté, son guide lui avait montré un moissonneur qui travaillait avec une inconcevable activité. « Suis-le et fais comme lui, » avait dit le guide [1]. Myconius, avide de sainteté comme Luther, se livra dans le couvent aux veilles, aux jeûnes, aux macérations et à toutes les œuvres inventées par les hommes. Mais à la fin il désespéra d'arriver jamais au but de ses recherches. Il abandonna les études et ne se livra plus qu'à des travaux manuels. Tantôt il reliait des livres, tantôt il tournait, tantôt il faisait autre chose. Cette activité extérieure ne pouvait néanmoins apaiser sa conscience troublée. Dieu lui avait parlé, il ne pouvait retomber dans son ancien sommeil. Cet état d'angoisses dura plusieurs années. On s'imagine quelquefois que les sentiers des réformateurs furent tout à fait faciles, et qu'en rejetant les pratiques de l'Église, il ne leur restait plus qu'agréments et commodités. On ne sait pas qu'ils n'arrivèrent à la vérité que par des luttes intérieures, mille fois plus pénibles que les observances auxquelles se soumettaient facilement des esprits serviles.

Enfin, l'an 1517 arriva; les thèses de Luther

1. Melch. Adami Vita Myconii.

furent publiées, elles parcoururent la chrétienté; elles arrivèrent aussi dans le couvent où se trouvait alors l'écolier d'Annaberg. Il se cacha avec un autre moine, Jean Voit, dans un coin du cloître, pour les lire tout à son aise[1]. C'était bien là la vérité qu'il avait apprise de son père; ses yeux s'ouvrirent; il sentit en lui une voix qui répondait à celle qui retentissait alors dans toute l'Allemagne, et une grande consolation remplit son cœur. « Je vois bien, dit-il, que Martin Luther est le moissonneur que j'ai vu en songe, et qui m'a enseigné à cueillir des épis. » Il se mit aussitôt à professer la doctrine que Luther avait proclamée. Les moines s'effrayèrent en l'entendant: ils le combattirent; ils s'élevèrent contre Luther et contre son couvent. « Ce couvent, répondait Myconius, est comme le « sépulcre du Seigneur : on voudrait empêcher que « Christ n'y ressuscite; mais on n'y parviendra « pas. » Enfin ses supérieurs voyant qu'ils ne pouvaient le convaincre, lui interdirent pendant un an et demi tout commerce au dehors, ne lui permirent ni d'écrire, ni de recevoir des lettres, et le menacèrent d'une prison éternelle. Cependant l'heure de la délivrance arriva aussi pour lui. Nommé plus tard pasteur à Zwickau, il fut le premier qui se prononça contre la papauté dans les églises de la Thuringe. Alors il put, dit-il, travailler avec son vénérable père Luther, dans la moisson de l'É-

1. Legit tunc cum Joanne Voito, in angulum abditus, libellos Lutheri. (Melch. Adam.)

vangile. Jonas l'a nommé un homme qui pouvait ce qu'il voulait[1].

Sans doute il y eut d'autres âmes encore pour lesquelles les thèses de Luther furent le signal de la vie. Elles allumèrent une lumière nouvelle dans bien des cellules, des cabanes, des palais. Le peuple même, qui ne comprenait pas trop la question théologique, mais qui savait seulement que cet homme s'élevait contre l'empire des moines, l'accueillit avec des éclats de joie. Une sensation immense fut produite en Allemagne par ces hardies propositions. Mais d'autres contemporains du réformateur prévirent les suites graves qu'elles pourraient avoir, et les nombreux obstacles qu'elles devaient rencontrer. Ils exprimèrent hautement leurs craintes et ne se réjouirent qu'en tremblant.

« Je crains bien, » écrivait à son ami Pirckheimer l'excellent chanoine d'Augsbourg, Bernard Adelman, « que le digne homme ne doive enfin céder « à l'avarice et au pouvoir des partisans des indul« gences. Ses représentations ont eu si peu d'effet, « que l'évêque d'Augsbourg, notre primat et mé« tropolitain[2], vient d'ordonner au nom du pape « de nouvelles indulgences pour Saint-Pierre de « Rome. Qu'il se hâte de chercher le secours des « princes ; qu'il se garde de tenter Dieu ; car il fau« drait être destitué de sens pour méconnaître le « danger imminent dans lequel il se trouve. » Adel-

1. Qui potuit quod voluit.

2. Totque uxorum vir, ajoute-t-il. Heumani Documenta litt., p. 167.

man se réjouit fort quand le bruit courut que Henri VIII avait appelé Luther en Angleterre. « Il pourra, pensa-t-il, y enseigner en paix la vé« rité. » Plusieurs s'imaginèrent ainsi que la doctrine de l'Évangile devait avoir pour appui le pouvoir des princes. Ils ne savaient pas qu'elle marche sans ce pouvoir, et que quand il est avec elle, souvent il l'entrave et il l'affaiblit.

Le fameux historien Albert Kranz se trouvait à Hambourg sur son lit de mort, lorsqu'on lui apporta les thèses de Luther : « Tu as raison, frère « Martin! s'écria le mourant, mais tu n'y parvien« dras pas.... Pauvre moine! va dans ta cellule et « crie : O Dieu! aie pitié de moi[1]! »

Un vieux prêtre de Hexter en Westphalie, ayant reçu et lu les thèses dans son presbytère, dit en plat allemand, en branlant la tête : « Cher frère « Martin! si tu parviens à jeter bas ce purgatoire « et tous ces marchands de papier, vraiment tu « es un grand monsieur! » Erbénius, qui vivait un siècle plus tard, écrivit ces rimes au-dessous de ces paroles :

« *Quid vero nunc si viveret,*
« *Bonus iste clericus diceret*[2] *?* »

Non-seulement un grand nombre des amis de Luther conçurent des craintes sur sa démarche, plusieurs encore lui témoignèrent leur désapprobation

1. Frater, abi in cellam, et dic: Miserere meî. (Lindner in Luthers Leben, p. 93.)

2. Que si maintenant il vivait,
Qu'est-ce que le bon clerc dirait ?

L'évêque de Brandebourg, affligé de voir une si importante querelle s'engager dans son diocèse, eût voulu l'étouffer. Il résolut de s'y prendre par la douceur. « Je ne trouve, » lui fit-il dire par l'abbé de Lenin, « dans les thèses sur les indulgences, « rien qui soit contraire à la vérité catholique; je « condamne moi-même ces indiscrètes proclama« tions; mais pour l'amour de la paix et par égard « pour votre évêque, cessez d'écrire à ce sujet. » Luther fut confus de ce qu'un si grand abbé et un si grand évêque s'adressaient à lui avec tant d'humilité. Touché, entraîné par le premier mouvement de son cœur, il répondit : « Je suis content : j'aime « mieux obéir que faire même des miracles, si cela « m'était possible [1]. »

L'électeur vit avec peine le commencement d'un combat, légitime sans doute, mais dont on ne pouvait prévoir la fin. Nul prince ne désirait plus que Frédéric de maintenir la paix publique. Or, quel immense incendie ce petit feu ne pouvait-il pas allumer? quelles grandes discordes, quel déchirement des peuples, cette querelle de moines ne pouvait-elle pas produire? L'électeur fit signifier à plusieurs reprises à Luther toute la peine qu'il ressentait [2].

Dans son ordre même et jusque dans son couvent de Wittemberg, Luther rencontra des désap-

1. Bene sum contentus : malo obedire quam miracula facere, etiam si possem. (Epp. I, 71.)

2. Suumque dolorem sæpe significavit, metuens discordias majores. (Melancht. Vita Luth.)

probateurs. Le prieur et le sous-prieur furent épouvantés des hauts cris que poussaient Tezel et tous ses compagnons. Ils se rendirent dans la cellule du frère Martin, émus et tout tremblants : « De grâce, lui dirent-ils, ne couvrez pas l'ordre « de honte! Déjà les autres ordres, et surtout les « Dominicains, sautent de joie, de ce qu'ils ne « sont pas seuls à porter l'opprobre. » Luther fut ému de ces paroles : mais se remettant bientôt, il répondit : « Chers Pères! si la chose n'est pas « faite au nom de Dieu, elle tombera; sinon lais- « sez-la marcher. » Le prieur et le sous-prieur se turent. « La chose marche encore maintenant, » ajoute Luther après avoir raconté ce trait, « et, « s'il plaît à Dieu, elle ira toujours mieux jusqu'à « la fin. *Amen* [1]. »

Luther eut bien d'autres attaques à soutenir. A Erfurt, on l'accusait de violence, d'orgueil dans la manière dont il condamnait les opinions des autres; reproche que l'on a fait d'ordinaire aux hommes qui ont cette force de conviction que donne la parole de Dieu. On lui reprochait de la précipitation, de la légèreté.

« Ils demandent de moi de la modestie, » répondit Luther, « et ils la foulent eux-mêmes aux pieds « dans le jugement qu'ils portent de moi!... Nous « voyons toujours la paille dans l'œil d'autrui, et « ne remarquons pas la poutre qui est dans le « nôtre.... La vérité ne gagnera pas plus par ma « modestie, qu'elle ne perdra par ma témérité. Je

1. L. Opp. (L.) VI, p. 518.

« désire savoir, » continua-t-il, en s'adressant à Lange, « quelles erreurs vous, et vos théologiens, « vous avez trouvées dans mes thèses. Qui ne « sait que l'on met rarement en avant une idée « nouvelle, sans avoir une apparence d'orgueil et « sans être accusé de chercher des disputes? Si l'hu- « milité elle-même voulait entreprendre quelque « chose de nouveau, ceux qui sont d'une autre opi- « nion crieraient qu'elle est une orgueilleuse[1]! Pour- « quoi Christ et tous les martyrs ont-ils été mis à « mort? Parce qu'ils ont paru d'orgueilleux con- « tempteurs de la sagesse du temps, et qu'ils ont « avancé des nouveautés, sans avoir auparavant « pris humblement conseil des organes de l'an- « cienne opinion. »

« Que les sages d'aujourd'hui n'attendent donc « pas de moi assez d'humilité (ou plutôt d'hypocri- « sie), pour demander leur avis, avant que de pu- « blier ce que mon devoir m'appelle à dire. Ce que « je fais ne se fera pas par la prudence des hom- « mes, mais par le conseil de Dieu. Si l'œuvre est « de Dieu, qui l'arrêtera? si elle n'est pas de lui, « qui l'avancera?... Non pas ma volonté, ni la leur, « ni la nôtre, mais ta volonté, toi, Père saint, qui « es dans le ciel! » — Quel courage, quel noble enthousiasme, quelle confiance en Dieu! et surtout quelle vérité dans ces paroles, et quelle vérité de tous les temps!

Cependant les reproches et les accusations, qui

1. Finge enim ipsam humilitatem nova conari, statim superbiæ subjicietur ab iis qui aliter sapiunt. (L. Epp. I, p. 73.)

revinrent de tous côtés à Luther, ne laissaient pas de faire quelque impression sur son esprit. Il était trompé dans ses espérances. Il s'était attendu à voir les chefs de l'Église, les savants les plus distingués de la nation, s'unir publiquement à lui ; mais il en fut autrement. Une parole échappée à la première impression, fut ce que les mieux disposés lui accordèrent, et plusieurs de ceux qu'il avait jusqu'alors le plus vénérés, le blâmèrent hautement. Il se sentit seul dans toute l'Église, seul contre Rome, seul au pied de cet édifice antique et redoutable dont les fondements pénétraient dans les entrailles de la terre, dont les murailles s'élevaient vers les nues, et sur lequel il venait de porter un coup audacieux[1]. Il en fut troublé, abattu. Des doutes qu'il croyait avoir surmontés revinrent dans son esprit avec plus de force. Il tremblait à la pensée qu'il avait contre lui l'autorité de toute l'Église : se soustraire à cette autorité, récuser cette voix à laquelle les peuples et les siècles avaient humblement obéi, se mettre en opposition avec cette Église qu'il avait été accoutumé dès son enfance à vénérer comme la mère des fidèles.... lui moine chétif.... c'était un effort au-dessus de la puissance humaine. Aucun pas ne lui coûta plus que celui-là. Aussi fut-ce celui qui décida de la réformation.

Personne ne peut décrire mieux que lui le combat qui se livrait alors dans son âme. « J'ai com« mencé cette affaire, dit-il, avec une grande

1. Solus primo eram. (L. Opp. lat. in præf.)

crainte et un grand tremblement. Qui étais-je alors? pauvre, misérable, méprisable frère, plus semblable à un cadavre qu'à un homme[1]. Qui étais-je pour m'opposer à la majesté du pape, devant laquelle tremblaient non-seulement les rois de la terre et le monde entier, mais encore, si je puis ainsi parler, le ciel et l'enfer, contraints à obéir au signal de ses yeux?... Personne ne peut savoir ce que mon cœur a souffert dans ces deux premières années, et dans quel abattement, je pourrais dire dans quel désespoir, j'ai été souvent plongé. Ils ne peuvent s'en faire une idée, ces esprits orgueilleux qui ont ensuite attaqué le pape avec une grande hardiesse; bien qu'avec toute leur habileté ils n'eussent pu lui faire le moindre mal, si Christ ne lui eût déjà fait par moi, son faible et indigne instrument, une blessure dont il ne guérira jamais.... Mais tandis qu'ils se contentaient de regarder et me laissaient seul dans le péril, je n'étais pas si joyeux, si tranquille et si sûr de l'affaire. Car je ne savais pas alors beaucoup de choses que je sais maintenant, grâces à Dieu. Il se trouva, il est vrai, plusieurs chrétiens pieux à qui mes propositions plurent fort et qui en firent grand cas. Mais je ne pouvais les reconnaître et les considérer comme des organes du Saint-Esprit; je ne regardais qu'au pape, aux cardinaux, aux évêques, aux théologiens, aux jurisconsultes, aux moines, aux prê-

1. Miserrimus tunc fraterculus, cadaveri similior quam homini. (L. Opp. lat. I, p. 49.)

« tres.... C'était de là que je m'attendais à voir « souffler l'Esprit. Cependant, après être demeuré « victorieux par l'Écriture de tous les arguments « contraires, j'ai enfin surmonté par la grâce de « Christ, avec beaucoup d'angoisse, de travail, et « à grand'peine, le seul argument qui m'arrêtât en-« core, savoir, « qu'il faut écouter l'Église [1] » ; car « j'honorais, et du fond du cœur, l'Église du pape « comme la véritable Église ; et je le faisais avec « bien plus de sincérité et de vénération que ne le « font ces honteux et infâmes corrupteurs qui, « pour s'opposer à moi, la prônent si fort mainte-« nant. Si j'avais méprisé le pape, comme le mépri-« sent dans leur cœur ceux qui le louent tant des « lèvres, j'eusse tremblé que la terre ne se fût « entr'ouverte à l'heure même, et ne m'eût englouti « tout vivant comme Coré et tous ceux qui étaient « avec lui. »

Combien ces combats honorent Luther ! quelle sincérité, quelle droiture ils nous découvrent dans son âme ! et que ces assauts pénibles qu'il eut à soutenir au dedans et au dehors le rendent plus digne de notre respect que n'eût pu le faire une intrépidité sans lutte et sans combats. Ce travail de son âme nous montre bien la vérité et la divinité de son œuvre. On voit que la cause et le principe de tout était dans le ciel. Qui osera, après tous ces traits que nous avons signalés, dire que la réforma-

1. Et cum omnia argumenta superassem per scripturas, hoc unum cum summa difficultate et angustia, tandem Christo favente, vix superavi, Ecclesiam scilicet esse audiendam. (L. Opp. lat. I, p. 49.)

tion fut une affaire de politique? Non certes, elle ne fut pas l'effet de la politique des hommes, mais de la puissance de Dieu. Si Luther n'avait été poussé que par des passions humaines, il eût succombé à ses craintes; ses mécomptes, ses scrupules eussent étouffé le feu qui avait été allumé dans son âme, et il n'eût jeté dans l'Église qu'une lueur passagère, comme l'ont fait tant d'hommes zélés et pieux dont les noms sont parvenus jusqu'à nous. Mais maintenant le temps de Dieu était arrivé; l'œuvre ne devait pas s'arrêter; l'affranchissement de l'Église devait être accompli. Luther devait tout au moins préparer ce complet affranchissement et ces vastes développements qui sont promis au règne de Jésus-Christ. Aussi éprouva-t-il la vérité de cette magnifique promesse : « Les jeunes gens d'élite se « lassent et se travaillent; même les jeunes gens tom- « bent sans force : mais ceux qui s'attendent à l'Éter- « nel prennent de nouvelles forces; les ailes leur « reviennent comme aux aigles. » Et cette puissance divine qui, remplissant le cœur du docteur de Wittemberg, l'avait jeté dans le combat, lui rendit bientôt toute sa résolution première.

Les reproches, la timidité ou le silence de ses amis l'avaient découragé; les attaques de ses ennemis le ranimèrent : c'est d'ordinaire le cas. Les adversaires de la vérité, en croyant par leur violence faire leur œuvre, font celle de Dieu même[1].

1. Hi furores Tezelii et ejus satellitum imponunt necessitatem Luthero, de rebus iisdem copiosius disserendi et tuendæ veritatis. (Melancht. Vita Luth.)

Tezel releva le gant qui lui avait été jeté, mais d'une main faible. Le sermon de Luther, qui avait été pour le peuple ce que les thèses avaient été pour les savants, fut l'objet de sa première réponse. Il réfuta ce discours point par point et à sa manière; puis il annonça qu'il se préparait à combattre plus amplement son adversaire dans des thèses qu'il soutiendrait à la louable université de Francfort-sur-l'Oder. « Alors, » dit-il, répondant à la conclusion du sermon de Luther, « chacun « pourra apprendre à reconnaître qui est hérésiar- « que, hérétique, schismatique, erroné, témé- « raire, calomniateur, etc., etc. Alors il paraîtra « aux yeux de tous, qui a une sombre cervelle, « qui n'a jamais senti la Bible, lu les doctrines « chrétiennes, et compris ses propres docteurs.... « et pour soutenir les propositions que j'avance, « je suis prêt à souffrir quoi que ce soit, prison, « bâton, eau ou feu.... »

Une chose frappe en lisant cet écrit de Tezel, c'est la différence qui existe entre son allemand et celui de Luther. On dirait qu'une distance de quelques siècles les sépare. Un étranger surtout a quelquefois de la peine à comprendre Tezel, tandis que le langage de Luther est presque entièrement celui de nos jours. Il suffit de comparer deux de leurs écrits, pour voir que Luther est le créateur de la langue allemande. C'est sans doute l'un de ses moindres mérites, mais c'en est pourtant un.

Luther répondit sans nommer Tezel; Tezel ne l'avait point nommé. Mais il n'y avait personne en

Allemagne qui ne pût écrire en tête de leurs publications les noms qu'ils jugeaient convenable de taire. Tezel cherchait à confondre la repentance que Dieu demande avec la pénitence que l'Église impose, afin de donner un plus haut prix à ses indulgences. Luther s'attacha à éclaircir ce point.

« Pour éviter beaucoup de mots, » dit-il dans son langage pittoresque, « j'abandonne au vent « (qui d'ailleurs a plus de loisir que moi) ses autres « paroles, qui ne sont que des fleurs de papier et « des feuilles sèches, et je me contente d'examiner « les bases de son édifice de glouteron. »

« La pénitence que le saint-père impose, ne « peut être celle que demande Jésus-Christ : car « ce que le saint-père impose, il peut en dispenser; « et si ces deux pénitences sont une seule et même « chose, il s'ensuit que le saint-père ôte ce que « Christ met, et déchire le commandement de « Dieu... Ah ! que seulement il me maltraite (continue Luther après avoir cité d'autres interprétations fausses de Tezel), qu'il m'appelle hérétique, schismatique, calomniateur, et tout ce qui « lui plaira, je n'en serai pas pour cela son ennemi, « et je prierai pour lui comme pour un ami.... « Mais il n'est pas possible de souffrir qu'il traite « l'Écriture sainte, notre consolation (Rom. 15, 4), « comme une truie traite un sac d'avoine [1].... »

Il faut s'accoutumer à voir Luther se servir quelquefois d'expressions un peu acerbes et trop

1. Dass er die Schrift, unsern Trost, nicht anders behandelt, wie die Sau einen Habersack.

familières pour notre siècle : c'était l'usage du temps; et l'on trouve d'ordinaire sous ces paroles qui de nos jours choquent les convenances du langage, une force et une justesse qui en rachètent la verdeur. Il continue :

« Celui qui achète des indulgences, disent en-
« core les adversaires, fait mieux que celui qui
« donne une aumône à un pauvre qui n'est pas
« réduit à l'extrémité. — Maintenant, qu'on nous
« apporte la nouvelle que les Turcs profanent nos
« églises et nos croix : nous pouvons l'apprendre
« sans frémir; car nous avons chez nous des Turcs
« cent fois pis, qui profanent et anéantissent le
« seul véritable sanctuaire, la parole de Dieu qui
« sanctifie toutes choses..... — Que celui qui veut
« suivre ce précepte prenne bien garde de ne pas
« donner à manger à celui qui a faim, ou de ne
« pas habiller celui qui est nu, avant qu'ils ren-
« dent l'âme et n'aient par conséquent plus besoin
« de son secours. »

Il est important de comparer ce zèle de Luther pour les bonnes œuvres, avec ce qu'il dit sur la justification par la foi. Au reste, quiconque a quelque expérience et quelque connaissance du christianisme, n'a pas besoin de cette nouvelle preuve d'une vérité dont il a reconnu la pleine évidence; savoir, que plus on est attaché à la justification par la foi, plus aussi l'on connaît la nécessité des œuvres et on est attaché à leur pratique; tandis que le relâchement quant à la doctrine de la foi, entraîne necessairement le relâchement quant aux œuvres. Luther, avant lui

saint Paul, après lui Howard, sont des preuves de la première assertion. Tous les hommes sans foi, dont le monde est rempli, sont des preuves de la seconde.

Puis Luther, venant aux injures de Tezel, les lui rend à sa manière, et dit : « Il me semble, à « l'ouïe de ces invectives, entendre braire contre « moi un gros âne. Je m'en réjouis fort, et je serais « bien triste que de telles gens m'appelassent un « bon chrétien... » Il faut donner Luther tel qu'il est et avec ses faiblesses. Ce penchant à la plaisanterie et à une plaisanterie grossière, en était une. Il était un grand homme, un homme de Dieu ; mais il était un homme et non pas un ange, et même il n'était pas un homme parfait. Qui a le droit de le lui demander?

« Au reste, » ajoute-t-il, provoquant et appelant tous les adversaires au combat, « bien que pour « de tels points il ne soit pas d'usage de brûler « les hérétiques, me voici à Wittemberg, moi, doc- « teur Martin Luther! et y a-t-il quelque inquisiteur « qui prétende mâcher du fer et faire sauter en « l'air des rochers? je lui fais savoir qu'il a un « sauf-conduit pour s'y rendre, portes ouvertes, « table, logement assuré, le tout par les soins « gracieux du louable prince duc Frédéric, électeur « de Saxe, qui ne protégera jamais l'hérésie [1].... »

On voit que le courage ne manquait pas à Luther. Il s'appuyait sur la parole de Dieu; et c'est un rocher qui ne fait jamais défaut dans la tempête.

1. L. Opp. Leipz. XVII, 132.

Mais Dieu dans sa fidélité lui accordait aussi d'autres secours. Aux éclats de joie avec lesquels la multitude accueillit les thèses de Luther, avait succédé bientôt un morne silence. Les savants s'étaient retirés timidement à l'ouïe des calomnies et des insultes de Tezel et de tous les Dominicains. Les évêques, qui avaient auparavant blâmé hautement les abus des indulgences, les voyant enfin attaqués, n'avaient pas manqué, comme cela arrive toujours, de trouver alors l'attaque inopportune. La plupart des amis du réformateur s'étaient effrayés. Chacun s'était enfui. Mais quand la première terreur fut passée, il s'opéra dans les esprits un mouvement contraire. Le moine de Wittemberg, qui pendant quelque temps s'était trouvé presque seul au milieu de l'Église, se vit bientôt entouré de nouveau d'un grand nombre d'amis et d'approbateurs.

Il y en eut un qui, quoique timide, lui demeura pourtant fidèle dans toute cette crise, et dont l'amitié fut ainsi une consolation et un appui. C'était Spalatin. Leur correspondance ne discontinua pas. « Je te rends grâces, » lui dit-il, en parlant d'une marque particulière d'amitié qu'il avait reçue de lui; « mais que ne te dois-je pas [1]? » C'est le 11 novembre 1517, onze jours après la publication des thèses, et par conséquent dans le moment où la fermentation des esprits était sans doute la plus grande, que Luther aime ainsi à épancher sa re-

1. Tibi gratias ago : imo quid tibi non debeo? (L. Epp. I, p. 74.)

connaissance dans le cœur de son ami. Il est intéressant de voir, dans cette même lettre à Spalatin, cet homme fort, qui venait de faire l'action la plus courageuse, déclarer d'où la force provient. « Nous ne pouvons rien de nous-mêmes, nous pou« vons tout par la grâce de Dieu. Toute ignorance « est entièrement invincible pour nous : nulle igno« rance n'est invincible pour la grâce de Dieu. Plus « nous nous efforçons de nous-mêmes de parvenir « à la sagesse, plus nous approchons de la folie [1]. « Et il n'est point vrai que cette ignorance invin« cible excuse le pécheur : car autrement il n'y « aurait aucun péché dans le monde. »

Luther n'avait envoyé ses propositions ni au prince ni à aucun de ses courtisans. Il paraît que le chapelain en témoigna à son ami quelque étonnement : « Je n'ai pas voulu, répond Luther, que « mes thèses parvinssent à notre très-illustre prince, « ou à quelqu'un des siens, avant que ceux qui « pensent y être désignés les eussent eux-mêmes « reçues, de peur qu'ils ne crussent que je les ai « publiées par ordre du prince, ou pour me con« cilier sa faveur, et par opposition à l'évêque de « Mayence. J'apprends qu'il en est déjà plusieurs « qui rêvent de telles choses. Mais maintenant, je « puis jurer en toute sûreté, que mes thèses ont « été publiées sans la connaissance du duc Fré« déric [2]. »

1. Quanto magis conamur ex nobis ad sapientiam, tanto amplius appropinquamus insipientiæ. (Ibid.)

2. Sed salvum est nunc etiam jurare, quod sine scitu ducis Frederici exierint. (L. Epp. I, p. 76.)

Si Spalatin consolait son ami et le soutenait de tout le poids de son influence, Luther de son côté cherchait à répondre aux demandes que lui adressait le modeste chapelain. Entre autres questions, il lui en fit une alors, qui est encore souvent répétée de nos jours. « Quelle est, lui demanda-t-il, la « meilleure manière d'étudier l'Écriture sainte? »

« Jusqu'à présent, répondit Luther, vous ne « m'avez demandé, très-excellent Spalatin, que « des choses qui étaient en mon pouvoir. Mais « vous diriger dans l'étude des saintes Écritures, « est au-dessus de mes forces. Si cependant vous « voulez absolument connaître ma méthode, je ne « vous la cacherai point. »

« Il est très-certain qu'on ne peut parvenir à « comprendre les Écritures ni par l'étude, ni par « l'intelligence. Votre premier devoir est donc de « commencer par la prière[1]. Demandez au Sei- « gneur qu'il daigne vous accorder, en sa grande « miséricorde, la véritable intelligence de sa pa- « role. Il n'y a point d'autre interprète de la parole « de Dieu, que l'auteur même de cette parole, selon « ce qu'il a dit : « Ils seront tous enseignés de Dieu. » « N'espérez rien de vos travaux, rien de votre « intelligence; confiez-vous uniquement en Dieu, « et en l'influence de son esprit. Croyez-en quel- « qu'un qui en a fait l'expérience[2]. » On voit ici

1. Primum, id certissimum est, sacras litteras non posse vel studio, vel ingenio penetrari. Ideo primum officium est ut ab oratione incipias.

2. Igitur de tuo studio desperes oportet omnino, simul et

comment Luther parvint à la possession de la vérité, dont il fut le prédicateur. Ce ne fut pas, comme le disent quelques-uns, en se fiant à une raison orgueilleuse; ce ne fut pas, comme le prétendent d'autres, en se livrant à de haineuses passions. La source la plus pure, la plus sainte, la plus sublime, Dieu même, interrogé par l'humilité, la confiance et la prière, fut celle où il puisa. Mais il est peu d'hommes de notre siècle qui l'imitent, et de là vient qu'il en est peu qui le comprennent. Ces mots seuls de Luther sont pour un esprit attentif une justification de la réforme.

Luther trouva aussi des consolations dans l'amitié de laïques respectables. Christophore Scheurl, cet excellent secrétaire de la ville impériale de Nuremberg, lui donna alors des signes touchants de son amitié [1]. On sait combien les marques d'intérêt sont douces au cœur de l'homme, quand il se voit attaqué de toutes parts. Le secrétaire de Nuremberg faisait plus encore : il eût voulu gagner à son ami de nombreux amis. Il l'invitait à dédier l'un de ses écrits à un jurisconsulte nurembergeois alors célèbre, Jérôme Ebner. « Tu as une haute « idée de mes études, » lui répond Luther avec beaucoup de modestie; « mais je n'en ai que la « plus abjecte. Néanmoins j'ai voulu me conformer

ingenio. Deo autem soli confidas et influxui spiritus. Experto crede ista. (L. Epp. I, p. 88, du 18 janvier.)

1. Literæ tuæ, lui écrit Luther le 11 décembre 1517, animum tuum erga meam parvitatem candidum et longe ultra merita benevolentissimum probaverunt. (L. Epp. I, p. 79.)

« à tes désirs. J'ai cherché... Mais dans toute ma « provision, que je n'ai jamais trouvée si chétive, « il ne s'est rien offert à moi qui ne me parût « tout à fait indigne d'être dédié à un si grand « homme par un si petit homme que moi. » Touchante humilité! C'est Luther qui parle, et c'est du nom inconnu du docteur Ebner qu'il est question. La postérité n'a pas ratifié ce jugement.

Luther, qui n'avait rien fait pour répandre ses thèses, ne les avait pas plus envoyées à Scheurl qu'à l'électeur et à ses courtisans. Le secrétaire de Nuremberg lui en témoigna son étonnement. « Mon dessein, lui répondit-il, n'avait point été « de donner à mes thèses une telle publicité. Je « voulais seulement conférer sur leur contenu avec « quelques-uns de ceux qui demeurent avec nous « ou près de nous [1]. S'ils les avaient condamnées, « je les eusse détruites. S'ils les avaient approuvées, « je les eusse publiées. Mais maintenant elles sont « imprimées, réimprimées et répandues bien au-« delà de toutes mes espérances; tellement que je « me repens de cette production [2]; non que je « craigne que la vérité soit connue du peuple, c'est « cela seul que j'ai cherché; mais ce n'est pas là « la manière de l'instruire: il s'y trouve des ques-« tions qui sont encore douteuses pour moi. Et si « j'avais pensé que mes thèses fissent une telle

1. Non fuit consilium neque votum eas evulgari, sed cum paucis apud et circum nos habitantibus primum super ipsis conferri. (L. Epp. I, p. 95.)

2. Ut me pœniteat hujus fœturæ. (Ibid.)

« sensation, il est des choses que j'eusse omises et « d'autres que j'eusse affirmées avec une plus « entière assurance. » Luther pensa autrement plus tard. Loin de craindre d'avoir trop dit, il déclara qu'il aurait dû dire bien plus encore. Mais les appréhensions que Luther manifeste à Scheurl honorent sa sincérité. Elles montrent qu'il n'y avait en lui aucun plan fait à l'avance et aucun esprit de parti, qu'il n'abondait pas dans son sens et qu'il ne cherchait que la vérité. Quand il l'eut pleinement trouvée, il changea de langage. « Vous « trouverez dans mes premiers écrits, » dit-il bien des années après, « que j'ai très-humblement ac« cordé au pape beaucoup de choses, et de choses « importantes, que maintenant je regarde et je dé« teste comme abominables et blasphématoires [1]. »

Scheurl n'était pas le seul laïque de nom qui donnât alors à Luther des marques de son amitié. Le fameux peintre Albert Durer lui envoya un présent, peut-être l'un de ses ouvrages, et le docteur lui en fit exprimer toute sa reconnaissance [2].

Ainsi Luther éprouvait alors pour lui-même la vérité de cette parole de la sagesse divine: « L'intime ami aime en tout temps, et il naîtra comme un frère dans la détresse. » Mais il s'en souvenait aussi pour les autres. Staupitz, dont la main l'avait conduit et soutenu en tant d'occurren-

1. Quæ istis temporibus pro summa blasphemia et abominatione habeo et execror. (L. Opp. lat. Wit. in præf.)

2. Accepi... simul et donum insignis viri Alberti Durer. (L. Epp. I, 95.)

ces, et qui avait été si haut dans la faveur du prince, était tombé dans sa disgrâce. Il paraît qu'une lettre du vicaire général avait déplu à l'électeur. Luther épousa sa cause avec chaleur. La reconnaissance était dans son cœur, avec tant d'autres vertus que Dieu y avait déposées. « Je l'ai « vu, je lui ai parlé, écrivit-il au prince, lorsque « se rendant à Torgau pour voir Votre Altesse, il a « passé par Wittemberg, et je n'ai pu trouver en « lui qu'un cœur qui vous est entièrement dévoué, « tellement, qu'il m'a dit en finissant : « Je ne sache « pas avoir jamais irrité contre moi mon gracieux « seigneur, à moins que je ne l'aie fait en ayant pour « lui trop d'amour. » Paroles qui peignent tout le cœur de Staupitz. « C'est pourquoi, continue « Luther, je vous supplie de lui rendre votre « faveur. »

Luther ne se contentait pas de se faire l'avocat de ses amis disgraciés, il plaidait la cause de tout son peuple. L'électeur venait de lever un impôt, et on assurait qu'il allait en lever un autre, probablement d'après l'avis de Pfeffinger, conseiller du prince, contre lequel Luther lance souvent quelques paroles piquantes. Le docteur se mit hardiment à la brèche. « Que Votre Altesse, dit-il, ne « méprise pas la prière d'un pauvre mendiant. Je « vous le demande au nom de Dieu, n'ordonnez « pas une nouvelle taxe. J'ai eu le cœur brisé, ainsi « que plusieurs de ceux qui vous sont le plus dé- « voués, en voyant combien la dernière avait nui « à la bonne renommée et à la faveur dont jouis- « sait Votre Altesse. Il est vrai que Dieu vous a doué

« d'une raison élevée, en sorte que vous voyez en « ces choses plus loin que moi, et sans doute que « tous vos sujets. Mais peut-être est-ce la volonté « de Dieu qu'une petite raison en instruise une « grande, afin que personne ne se confie en soi-« même, mais seulement en Dieu notre Seigneur; « lequel daigne garder pour notre bien votre corps « en santé, et votre âme pour la béatitude éter-« nelle. Amen. » C'est ainsi que l'Évangile, en faisant honorer les rois, fait aussi plaider la cause du peuple. Il prêche à la nation ses devoirs, et ses droits, il les rappelle au prince. La voix d'un chrétien tel que Luther, retentissant dans le cabinet d'un souverain, peut souvent tenir lieu de toute une assemblée de législateurs.

Dans cette même lettre où Luther donne deux grandes leçons à son prince, il ne craint pas de lui faire une demande, ou plutôt de lui rappeler une promesse, celle de lui donner un habit neuf. Cette liberté de Luther, dans un moment où il pouvait craindre d'avoir offensé Frédéric, honore également et le prince et le réformateur. « Mais si c'est « Pfeffinger qui en est chargé, ajoute-t-il, qu'il me « le donne en réalité et non en protestations d'a-« mitié. Car tisser de bonnes paroles, c'est ce qu'il « sait faire, mais il n'en sort jamais de bon drap. » Luther pensait que par les avis fidèles qu'il avait donnés à son prince, il avait bien mérité son habit de cour[1]. Quoi qu'il en soit, deux ans plus tard, il ne l'avait pas reçu, et le demandait encore[2]. Cela

1. Mein Hofkleid verdienen. (Epp. L. I, p. 77 et 78.)
2. Ibid., p. 283.

semble indiquer que Frédéric n'était pas autant qu'on l'a dit, à la disposition de Luther.

Ainsi les esprits étaient peu à peu revenus de leur premier effroi. Luther même était disposé à déclarer que ses paroles n'avaient pas la portée qu'on leur avait donnée. De nouvelles circonstances pouvaient détourner l'attention générale, et ce coup porté à la doctrine romaine finit par se perdre dans les airs comme tant d'autres. Mais les partisans de Rome empêchèrent qu'une telle affaire n'eût une telle issue. Ils agrandirent la flamme au lieu de l'étouffer.

Tezel et les Dominicains relevèrent fièrement le gant jeté par le docteur. Brûlant du désir d'écraser le moine audacieux qui était venu troubler leur trafic, et de se concilier la faveur du pontife romain, ils poussèrent un cri de fureur ; ils prétendirent qu'attaquer l'indulgence ordonnée par le pape, c'était attaquer le pape lui-même, et ils appelèrent à leur aide tous les moines et les théologiens de leur école [1]. En effet, Tezel sentit bien qu'un adversaire tel que Luther était trop fort pour lui. Tout déconcerté de l'attaque du docteur, mais surtout plein de colère, il quitta les environs de Wittemberg, et se rendit à Francfort-sur-l'Oder, où il arriva déjà au mois de novembre 1517. Conrad Wimpina, homme de beaucoup d'éloquence, et l'un des théologiens les plus distingués de ce temps, était professeur à l'université de cette ville.

1. Suum senatum convocat; monachos aliquot et theologos sua sophistica utcumque tinctos. (Melancht. Vita Luth., 106.)

Wimpina jetait un regard envieux sur le docteur et l'université de Wittemberg. La réputation de l'un et de l'autre l'offusquait. Tezel lui demanda une réponse aux thèses de Luther, et Wimpina écrivit deux séries d'antithèses, ayant pour but de défendre, la première, la doctrine des indulgences, et la seconde, l'autorité du pape.

Le 20 janvier 1518 eut lieu cette dispute préparée long-temps à l'avance, annoncée avec tant d'éclat, et sur laquelle Tezel fondait ses espérances. Il avait battu le rappel. Des moines avaient été envoyés de tous les cloîtres des environs. Plus de trois cents d'entre eux s'y rencontrèrent. Tezel lut ses thèses. On y retrouvait jusqu'à cette déclaration que, « Quiconque dit que l'âme ne s'envole « pas du purgatoire aussitôt que le denier sonne « au fond du coffre-fort, est dans l'erreur[1]. »

Mais surtout il établissait des propositions en vertu desquelles le pape semblait vraiment « assis « comme Dieu dans le temple de Dieu, » selon le langage d'un apôtre. Il était commode pour cet effronté marchand de se retirer avec tous ses désordres et ses scandales sous le manteau du pape.

Voici ce qu'il se déclara prêt à défendre en présence de la nombreuse assemblée qui l'entourait :

3. « Il faut enseigner aux chrétiens, que le pape, « d'après la grandeur de sa puissance, est au-dessus « de toute l'Eglise universelle, et des conciles, et que

1. Quisquis ergo dicit, non citius posse animam volare, quam n fundo cistæ denarius possit tinnire, errat. (Positiones fratris Ioh. Tezelii, pos. 56, L. Opp. I, p. 94.)

« l'on doit obéir à ses ordonnances en toute sou-
« mission. »

4. « Il faut enseigner aux chrétiens, que le pape « a seul droit de décider dans les choses de la foi « chrétienne; qu'il a seul la puissance, et personne « hors lui, d'expliquer d'après son sens le sens de « l'Écriture sainte, et d'approuver ou condamner « toutes paroles ou œuvres des autres. »

5. « Il faut enseigner aux chrétiens, que le juge-« ment du pape, dans les choses qui concernent la « foi chrétienne et qui sont nécessaires au salut de « l'espèce humaine, ne peut nullement errer. »

6. « Il faut enseigner aux chrétiens, que l'on doit « plus s'appuyer et se reposer, dans les choses de la « foi, sur la pensée du pape, telle que ses jugements « la manifestent, que sur la pensée de tous les « hommes sages, telle qu'ils la tirent de l'Écriture. »

8. « Il faut enseigner aux chrétiens, que ceux « qui portent atteinte à l'honneur et à la dignité « du pape, se rendent coupables du crime de lèse-« majesté et sont dignes de malédiction. »

17. « Il faut enseigner aux chrétiens, qu'il y a « bien des choses que l'Église regarde comme des « articles certains de la vérité universelle, quoi-« qu'elles ne se trouvent ni dans le canon de la « Bible, ni dans les anciens docteurs. »

44. « Il faut enseigner aux chrétiens, que l'on « doit tenir pour hérétiques obstinés, ceux qui dé-« clarent par leurs paroles, actions ou écrits, qu'ils « ne rétracteraient pas leurs propositions héréti-« ques, dût-il pleuvoir ou grêler sur eux excom-« munications sur excommunications. »

48. « Il faut enseigner aux chrétiens, que ceux « qui protégent l'erreur des hérétiques, et qui em-« pêchent par leur autorité qu'ils soient amenés « par-devant le juge qui a le droit de les entendre, « sont excommuniés; que si dans l'espace d'une « année ils ne s'abstiennent pas de le faire, ils se-« ront déclarés infâmes et cruellement punis de « plusieurs châtiments, d'après les conclusions du « droit et pour l'épouvante de tous les hommes [1]. »

50. « Il faut enseigner aux chrétiens, que ceux « qui barbouillent tant de livres et de papier, qui « prêchent ou disputent publiquement et mécham-« ment sur la confession de la bouche, sur la satis-« faction des œuvres, sur les riches et grandes in-« dulgences de l'évêque de Rome et sur son pouvoir; « ceux qui se rangent avec ceux qui prêchent ou « écrivent de telles choses, prennent plaisir à leurs « écrits et les répandent parmi le peuple et dans le « monde; ceux enfin qui parlent de ces choses en « cachette, d'une manière méprisable et sans pu-« deur, doivent tous trembler de tomber dans les « peines que nous venons de nommer, et de se pré-« cipiter eux-mêmes et d'autres avec eux, au jour « à venir, dans l'éternelle condamnation, et ici-bas « déjà dans un grand opprobre. Car chaque bête « qui touche la montagne sera lapidée. »

On voit que Tezel n'attaquait pas Luther seul. Il avait probablement en vue dans la 48e thèse

1. Pro infamibus sunt tenendi, qui etiam per juris capitula terribiliter multis plectentur pœnis in omnium hominum terrorem. (Ibid., p. 98.)

l'électeur de Saxe. Ces propositions, du reste, sentent bien le Dominicain. Menacer tout contradicteur de châtiments cruels, était un argument d'inquisiteur, auquel il n'y avait guère moyen de répondre. Les trois cents moines que Tezel avait rassemblés, ouvraient tous de grands yeux et admiraient ce que Tezel avait dit. Les théologiens de l'université craignaient trop d'être mis au nombre des fauteurs de l'hérésie, et étaient trop attachés aux principes de Wimpina, pour attaquer franchement les étonnantes thèses qui venaient d'être lues.

Toute cette affaire, dont on avait fait si grand bruit, semblait donc ne devoir être qu'un combat simulé; mais parmi la foule des étudiants qui assistaient à la cérémonie, se trouvait un jeune homme de vingt ans, nommé Jean Knipstrow. Il avait lu les thèses de Luther et les avait trouvées conformes aux doctrines de l'Écriture. Indigné de voir la vérité foulée publiquement aux pieds, sans que personne se présentât pour la défendre, le jeune étudiant éleva la voix, au grand étonnement de toute l'assemblée, et attaqua le présomptueux Tezel. Le pauvre Dominicain, qui n'avait pas compté sur une telle opposition, fut tout troublé. Après quelques efforts, il abandonna le champ de bataille et céda la place à Wimpina. Celui-ci résista avec plus de vigueur; mais Knipstrow le pressa de telle manière que, pour mettre fin à une lutte si inconvenante, Wimpina, qui présidait, déclara la discussion close, et passa sans autres à la promotion de Tezel au grade de docteur, récompense de

ce glorieux combat. Wimpina, pour se débarrasser du jeune orateur, le fit envoyer dans le couvent de Pyritz en Poméranie, avec ordre de le garder sévèrement. Mais cette lumière naissante ne fut enlevée des bords de l'Oder que pour répandre plus tard dans la Poméranie une grande clarté [1]. Dieu, quand il le trouve bon, emploie des écoliers pour confondre des docteurs.

Tezel, voulant réparer l'échec qu'il avait reçu, eut recours à l'*ultima ratio* de Rome et des inquisiteurs, le feu. Il fit dresser sur une promenade de l'un des faubourgs de Francfort une chaire et un échafaud. Il s'y rendit avec ses insignes d'inquisiteur de la foi, en procession solennelle. Il déchaîna du haut de la chaire toute sa fureur. Il lança des foudres, et s'écria de sa puissante voix, que cet hérétique Luther devait être mis à mort par le feu. Puis, plaçant les propositions et le sermon du docteur sur l'échafaud, il les brûla [2]. Il s'entendait mieux à cela qu'à défendre des thèses. Il ne trouva point de contradicteurs, et cette fois-ci sa victoire fut complète. L'impudent Dominicain rentra triomphant dans Francfort. Quand les partis puissants sont vaincus, ils ont recours à certaines démonstrations qu'il faut bien leur passer comme une consolation de leur honte.

1. Spieker, Gesch. Dr. M. Luthers. Beckmani Notitia Univ. Francofurt. VIII, etc.

2. Fulmina in Lutherum torquet : vociferatur ubique hunc hereticum igni perdendum esse : propositiones etiam Lutheri et concionem de indulgentiis publice conjicit in flammas. (Melancht. Vita Luth.)

Les secondes thèses de Tezel forment une époque importante de la réformation. Elles déplacèrent la dispute; elles la transportèrent des marchés d'indulgence dans les salles du Vatican, et la détournèrent de Tezel sur le pape. A ce méprisable courtier sur lequel Luther avait mis la main et qu'il avait pris à bras-le-corps, elles substituèrent la personne sacrée du chef de l'Église. Luther en fut étonné. Il est probable que plus tard il eût fait de lui-même ce pas; mais ses ennemis lui en épargnèrent la peine. Dès lors il ne fut plus seulement question d'un commerce décrié, mais de Rome; et le coup dont une main courageuse avait voulu abattre la boutique de Tezel, vint ébranler jusque dans ses bases le trône du pontife-roi.

Les thèses de Tezel ne furent, au reste, que le signal donné à la troupe de Rome. Un cri s'éleva contre Luther parmi tous les moines, furieux de voir paraître un adversaire plus redoutable que ne l'avaient été les Érasme et les Reuchlin. Le nom de Luther retentit du haut de toutes les chaires des Dominicains. Ils s'adressaient aux passions du peuple, ils appelaient le courageux docteur un insensé, un séducteur, un possédé du démon. Sa doctrine était décriée comme la plus horrible hérésie. « Attendez, s'écriaient-ils, encore seulement « quinze jours, au plus tard quatre semaines, et « cet hérétique insigne sera brûlé. » Si cela n'eût dépendu que des Dominicains, le sort de Hus et de Jerôme eût bientôt été celui du docteur saxon; mais Dieu veillait sur lui. Sa vie devait accomplir ce que les cendres de Hus avaient commencé.

Car chacun sert à l'œuvre de Dieu, l'un par sa vie, l'autre par sa mort. Plusieurs s'écriaient déjà que l'université de Wittemberg tout entière était atteinte d'hérésie, et ils la déclaraient infâme [1]. « Poursuivons, continuaient-ils, ce scélérat et tous ses « partisans! » Et en plusieurs endroits ces cris soulevaient en effet les passions du peuple. Ceux qui partageaient les opinions du réformateur étaient signalés à l'attention publique, et partout où les moines se trouvaient les plus forts, les amis de l'Évangile éprouvaient les effets de leur haine. Ainsi commençait à s'accomplir pour la réformation, cette prophétie du Sauveur : « On vous in« juriera, on vous persécutera; on dira faussement « contre vous, à cause de moi, toute sorte de mal. » Cette rétribution du monde ne manque en aucun temps aux disciples décidés de l'Évangile.

Quand Luther eut connaissance des thèses de Tezel, et de l'attaque générale dont elle furent le signal, son courage s'enflamma. Il sentit qu'il fallait résister en face à de tels adversaires; son âme courageuse put facilement s'y résoudre. Mais en même temps leur faiblesse lui révéla sa force, et lui donna le sentiment de ce qu'il était lui-même.

Il ne se laissa pourtant point aller à ces mouvements d'orgueil, si naturels au cœur de l'homme. « J'ai plus de peine, écrivait-il alors à Spalatin, « à m'empêcher de mépriser mes adversaires et de

1. Eo furunt usque, ut Universitatem Wittembergensem propter me infamem conantur facere et hæreticam. (L. Epp. I, p. 92.)

« pécher ainsi contre Christ, que je n'en aurais « à les vaincre. Ils sont tellement ignorants des « choses divines et humaines, que c'est une honte « que d'avoir à combattre avec eux. Et cependant « c'est cette ignorance même qui leur donne leur « inconcevable audace et leur front d'airain [1]. » Mais ce qui fortifiait surtout son cœur au milieu de ce déchaînement universel, c'était l'intime conviction que sa cause était celle de la vérité. « Ne « vous étonnez pas, » écrivait-il à Spalatin au commencement de 1518, « que l'on m'insulte si fort. « J'entends avec joie ces injures. Si l'on ne me « maudissait, nous ne pourrions pas croire si fer« mement que la cause que j'ai entreprise est celle « de Dieu même [2]. Christ a été mis pour être un « signe auquel on contredira. » « Je sais, » disait-il une autre fois, « que la parole de Dieu a été dès « le commencement du monde d'une nature telle, « que quiconque a voulu la porter dans le monde, « a dû, comme les apôtres, abandonner toutes « choses et attendre la mort. S'il n'en était pas « ainsi, ce ne serait pas la parole de Christ [3]. » Cette paix au milieu de l'agitation est une chose inconnue aux héros du monde. On voit des hommes qui sont à la tête d'un gouvernement, d'un parti politique, succomber sous leurs travaux et

1. Epp. Luth. I, p. 92.

2. Nisi maledicerer, non crederem ex Deo esse quæ tracto. (L. Epp. I, 85.)

3. Morte emptum est (verbum Dei), continue-t-il dans un langage plein d'energie, mortibus vulgatum, mortibus servatum, mortibus quoque servandum aut referendum est.

sous leurs peines. Le chrétien acquiert d'ordinaire dans la lutte de nouvelles forces. C'est qu'il connaît une source mystérieuse de repos et de courage qu'ignore celui dont les yeux sont fermés à l'Évangile.

Une chose pourtant agitait quelquefois Luther: c'était la pensée des dissentiments que sa courageuse opposition pourrait produire. Il savait qu'une parole peut suffire pour enflammer tout le monde. Il voyait quelquefois prince contre prince, peut-être peuple contre peuple. Son cœur allemand en était attristé; sa charité chrétienne en était effrayée. Il eût voulu la paix. Cependant il fallait parler. Ainsi le voulait le Seigneur. « Je tremble, disait-il, « je frémis à la pensée que je pourrais être une « cause de discorde entre de si grands princes [1]. »

Il garda encore le silence sur les propositions de Tezel concernant le pape. Si la passion l'avait emporté, il se serait sans doute jeté aussitôt avec impétuosité sur cette étonnante doctrine à l'abri de laquelle son adversaire prétendait se cacher. Il ne le fit point. Il y a dans son attente, sa réserve, son silence, quelque chose de grave et de solennel, qui révèle suffisamment l'esprit qui l'animait. Il attendit, mais non par faiblesse, car le coup n'en fut que plus fort.

Tezel, après son auto-da-fé de Francfort-sur-l'Oder, s'était hâté d'envoyer ses thèses en Saxe. Elles y serviront, pensait-il, d'antidote à celles de

1. Inter tantos principes dissidii origo esse, valde horreo et timeo. (L. Epp. I, p. 93.)

Luther. Un homme arriva de Halle à Wittemberg, chargé par l'inquisiteur d'y répandre ses propositions. Les étudiants de l'université, encore tout indignés de ce que Tezel avait brûlé les thèses de leur maître, apprirent à peine l'arrivée de son messager, qu'ils le cherchèrent, l'entourèrent, le pressèrent, l'effrayèrent : « Comment oses-tu apporter ici de telles choses ? » Quelques-uns lui achetèrent une partie des exemplaires dont il était muni ; d'autres se saisirent du reste, et l'on s'empara ainsi de toute sa provision, qui montait à huit cents exemplaires ; puis, à l'insu de l'électeur, du sénat, du recteur, de Luther et de tous les professeurs [1], les étudiants de Wittemberg affichèrent ces mots aux poteaux de l'université : « Que celui qui a envie d'assister à l'embrasement et aux funérailles des thèses de Tezel, se trouve à deux heures sur la place du marché. »

Ils s'y rassemblèrent en foule à cette heure. Ils livrèrent aux flammes les propositions du Dominicain, au milieu d'acclamations nombreuses. Un exemplaire échappa à l'incendie. Luther l'envoya plus tard à son ami Lange d'Erfurt. Cette jeunesse généreuse, mais imprudente, suivait le précepte des anciens : « Œil pour œil et dent pour dent, » et non celui de Christ. Mais quand les docteurs et les professeurs donnaient un tel exemple à Francfort, faut-il s'étonner que de jeunes étudiants le suivissent à Wittemberg ? La nouvelle

1. Hæc inscio principe, senatu, rectore, denique omnibus nobis. (L. Epp. I, p. 99.)

de cette exécution académique se répandit dans toute l'Allemagne, et fit grand bruit[1]. Luther en ressentit une vive peine.

« Je m'étonne, » écrivit-il à son ancien maître Jodocus à Erfurt, « que vous ayez pu croire que c'é-« tait moi qui avais fait brûler les thèses de Tezel. « Pensez-vous donc que j'aie tellement perdu l'es-« prit? Mais que puis-je faire? Quand il s'agit de « moi, tous croient tout de tous[2]. Puis-je enchaî-« ner les langues du monde entier? Eh bien! qu'ils « disent, qu'ils écoutent, qu'ils voient, qu'ils pré-« tendent ce qui leur plaira. J'agirai tant que le « Seigneur m'en donnera la force, et Dieu aidant, « je ne craindrai jamais rien. » « Ce qu'il en advien-« dra, dit-il à Lange, je l'ignore, si ce n'est que le « péril dans lequel je me trouve devient par cela « même beaucoup plus grand[3]. » Cet acte montre combien les cœurs des jeunes gens brûlaient déjà pour la cause que défendait Luther. C'était un signe d'une haute importance, car un mouvement qui a lieu dans la jeunesse est bientôt porté nécessairement dans la génération tout entière.

Les thèses de Tezel et de Wimpina, quoique peu estimées, produisirent un certain effet. Elles agrandissaient la dispute, elles élargissaient la déchirure faite au manteau de l'Église, elles lançaient dans la querelle des questions palpitantes d'intérêt. Aussi les chefs de l'Église commencèrent-ils à y re-

1. Fit ex ea re ingens undique fabula. (Ibid.)
2. Omnes omnibus omnia credunt de me. (L. Epp. I, p. 109.)
3. L. Epp. I, p. 98.

garder de plus près, et à se prononcer avec force contre le réformateur. « Je ne sais vraiment en qui « Luther se fie, dit l'évêque de Brandebourg, qu'il « ose ainsi porter atteinte à la puissance des évê« ques. » Comprenant que cette nouvelle circonstance demandait de nouvelles démarches, l'évêque vint lui-même à Wittemberg. Mais il trouva Luther animé de cette joie intérieure que donne une bonne conscience, et décidé à livrer le combat. L'évêque sentit que le moine augustin obéissait à une puissance supérieure à la sienne, et il s'en retourna irrité à Brandebourg. Un jour (c'était encore pendant l'hiver 1518), étant assis devant sa cheminée, il dit, en se tournant vers ceux qui l'entouraient : « Je ne veux pas reposer en paix ma « tête, que je n'aie jeté Martin au feu, comme ce « tison ; » et il jette dans le brasier le tison qu'il tenait [1]. La révolution du seizième siècle ne devait pas plus s'accomplir par les chefs de l'Église, que celle du premier ne l'avait été par le sanhédrin et la synagogue. Les chefs du clergé furent opposés, au seizième siècle, à Luther, à la réformation, à ses ministres, comme ils l'avaient été à Jésus-Christ, à l'Évangile, à ses apôtres, et comme, trop souvent, dans tous les temps, ils le sont à la vérité. — « Les évêques, » dit Luther en parlant de la visite que lui avait faite le prélat de Brandebourg, « com« mencent à s'apercevoir qu'ils auraient dû faire « ce que je fais, et ils en ont honte. Ils m'appellent « orgueilleux, audacieux, et je ne nie pas que je le

1. L. Epp. I, p. 121.

« sois. Mais ils ne sont pas gens à savoir ce que « Dieu est et ce que nous sommes [1]. »

Une résistance plus grave que celle de Tezel était déjà opposée à Luther. Rome avait répondu. Une réplique était partie des murailles du sacré palais. Ce n'était pas Léon X qui s'était avisé de parler théologie. « Querelle de moines, avait-il dit : le « mieux est de ne pas s'en mêler; » et une autre fois : « C'est un Allemand ivre qui a écrit ces thèses : « quand son vin aura passé, il parlera tout autre- « ment [2]. » Un Dominicain de Rome, Sylvestre Prierias, maître du sacré palais, exerçait la fonction de censeur. Il fut comme tel le premier qui eut connaissance en Italie des thèses du moine saxon.

Un censeur romain et les thèses de Luther, quelle rencontre ! La liberté de la parole, la liberté d'examen, la liberté de la foi viennent heurter, dans la ville de Rome, ce pouvoir qui prétend tenir en ses mains le monopole des intelligences, et ouvrir et fermer comme il lui plaît la bouche de la chrétienté. La lutte de la liberté chrétienne qui produit des enfants de Dieu, avec le despotisme pontifical qui produit des esclaves de Rome, est comme symbolisée dès les premiers jours de la réformation, dans la rencontre de Luther et de Prierias.

Le censeur romain, prieur général des Dominicains, chargé de décider ce que la chrétienté doit

1. Epp. I, 146.
2. Disc. de table, p. 1337.

dire ou taire, et ce qu'elle doit savoir ou ignorer, se hâta de répondre. Il publia un écrit qu'il dédia à Léon X. Il y laissait tomber un regard de mépris sur le moine allemand, et déclarait avec une suffisance toute romaine, « qu'il était très-curieux « d'éprouver si ce Martin-là avait donc un nez « de fer et une tête d'airain, que l'on ne pût le « mettre en pièces[1] !... » Puis, sous la forme du dialogue, il attaquait les thèses de Luther, employant tour à tour les moqueries, les injures et les menaces.

Ce combat entre l'Augustin de Wittemberg et le Dominicain de Rome se livra sur la question même qui est le principe de la réforme, savoir : «Quelle est pour les chrétiens la seule autorité infaillible?» Voici le système de l'Église exposé d'après ses organes les plus nobles et les plus indépendants[2] :

La lettre de la parole écrite est morte, sans l'esprit d'interprétation qui seul en fait connaître le sens caché. Or, cet esprit n'est point accordé à chaque chrétien, mais à l'Église, c'est-à-dire aux prêtres. C'est une grande témérité que de prétendre que celui qui a promis à l'Église d'être toujours avec elle jusqu'à la fin du monde, aurait pu l'abandonner à la puissance de l'erreur. On dira peut-être que la doctrine et la constitution de l'Église ne sont plus telles qu'on les retrouve dans les

1. An ferreum nasum aut caput æneum gerat iste Lutherus, ut effringi non possit. (Sylv. Prieratis Dialogus.)

2. Voyez Joh. Gersonis Propositiones de sensu litterali S. Scripturæ. (Opp. tom. I.)

saints oracles. Sans doute; mais ce changement n'est qu'apparent, il se rapporte à la forme et non au fond. Il y a plus; ce changement est un progrès. La force vivifiante de l'esprit divin a donné de la réalité à ce qui dans l'Écriture n'était qu'en idée; elle a donné un corps aux esquisses de la parole; elle a mis la dernière main à ses ébauches, et elle a achevé l'ouvrage dont elle n'avait fourni que les premiers traits. Il faut donc comprendre le sens de la sainte Écriture ainsi que l'a déterminé l'Église, conduite par l'Esprit saint. Ici les docteurs catholiques se divisaient. Les conciles généraux, disaient les uns, et Gerson était de ce nombre, sont les représentants de l'Église; c'est le pape, disaient les autres, qui est le dépositaire de l'esprit d'interprétation, et personne n'a le droit de comprendre l'Écriture autrement que l'arrête le pontife romain. C'était l'avis de Prierias.

Telle fut la doctrine que le maître du sacré palais opposa à la réformation naissante. Il avança sur la puissance de l'Église et du pape des propositions dont les plus grands flatteurs de la cour de Rome auraient rougi. Voici l'un des fondements qu'il établit en tête de son écrit : « Quiconque, dit-« il, ne s'appuie point sur la doctrine de l'Église « romaine et du pontife romain, comme sur la règle « infaillible de la foi, de laquelle l'Écriture sainte « elle-même tire sa force et son autorité, est un « hérétique [1]. »

1. A qua etiam sacra Scriptura robur trahit et auctoritatem, hœreticus est (fondamentum tertium).

Puis, dans un dialogue, dont les interlocuteurs sont Luther et Sylvestre, celui-ci cherche à réfuter les propositions du docteur. Les sentiments du moine saxon étaient chose toute nouvelle pour un censeur de Rome; aussi Prierias montre-t-il qu'il n'a compris ni les affections de son cœur, ni les mobiles de son caractère. Il mesurait le docteur de la vérité à la petite mesure des valets de Rome. « O cher Luther! lui dit-il, si tu recevais de notre « seigneur le pape un bon évêché et une indul- « gence plénière pour la réparation de ton église, « tu filerais plus doux, et tu prônerais même l'in- « dulgence que maintenant tu te plais à noircir! » L'Italien, si fier de l'élégance de ses mœurs, parle quelquefois du ton le plus grossier : « Si le propre « des chiens est de mordre, dit-il à Luther, je crains « bien que tu n'aies eu un chien pour père [1]. » Le Dominicain s'étonne presque à la fin, de la condescendance qu'il a eue de parler au moine rebelle, et il termine en montrant à son adversaire les dents cruelles d'un inquisiteur : « L'Église romaine, dit- « il, qui a dans le pape le faîte de son pouvoir « spirituel et temporel, peut contraindre par le « bras séculier ceux qui, ayant d'abord reçu la foi, « s'en écartent. Elle n'est point tenue à employer « des raisons pour combattre et pour vaincre les « rebelles [2]. » De telles paroles, émanant de l'un

1. Si mordere canum est proprium, vereor ne tibi pater canis fuerit. (Sylvestri Prieratis Dialog.)

2. Seculari brachio potest eos compescere, nec tenetur rationibus certare ad vincendos protervientes. (Ibid.)

des dignitaires de la cour romaine, signifiaient quelque chose; elles n'épouvantèrent point Luther; il crut ou feignit de croire que ce Dialogue n'était point de Prierias, mais d'Ulrich de Hütten, ou de l'un des autres auteurs des Lettres de quelques hommes obscurs, qui, disait-il, dans sa satirique humeur et pour exciter Luther contre Prierias, avait compilé cet amas de bêtises et de non sens [1]. Cependant, après avoir gardé quelque temps le silence, ses doutes, s'il en avait, furent dissipés: il se mit à l'œuvre, et dans deux jours sa réponse fut prête [2].

La Bible avait décidé de Luther. Elle avait formé le réformateur et commencé la réformation. Luther n'avait pas eu besoin du témoignage de l'Église pour croire. Sa foi était venue de la Bible elle-même; du dedans et non du dehors. Il était si intimement convaincu que la doctrine évangélique était inébranlablement fondée sur la parole de Dieu, que toute autorité extérieure lui était inutile. Cette expérience qu'avait faite Luther ouvrait à l'Église un nouvel avenir. La source vive qui venait de jaillir pour le moine de Wittemberg, devait devenir un fleuve qui désaltérerait les peuples.

Pour comprendre la parole, il faut que l'Esprit de Dieu en donne l'intelligence, avait dit l'Église; et elle avait eu raison. Mais son erreur avait été de croire que cet Esprit saint fût un monopole ac-

1. Convenit inter nos, esse personatum aliquem Sylvestrum ex obscuris viris, qui tantas ineptias in hominem luserit ad provocandum me adversus eum. (Epp. I, p. 87, du 14 janvier.)

2. T. I, Witt. lat., p. 170.

cordé à une certaine caste, et qu'il pût être parqué dans des assemblées et des colléges, dans une ville, un conclave, ou un cabinet. « Le vent souffle où il « veut, » avait dit le Fils de Dieu en parlant de l'Esprit de Dieu ; et en une autre occasion : « Ils « seront *tous* enseignés de Dieu. » La corruption de l'Église, l'ambition des pontifes, les passions des conciles, les querelles du clergé, la pompe des prélats, avaient fait fuir loin des demeures sacerdotales cet Esprit saint, ce souffle d'humilité et de paix. Il avait déserté les assemblées des superbes, les palais des princes de l'Église, et s'était trouvé chez de simples chrétiens et de modestes prêtres. Il avait fui une hiérarchie dominatrice qui de ses pieds faisait souvent jaillir le sang des pauvres, un clergé fier et ignorant dont les chefs savaient tenir, non la Bible, mais l'épée; et il se trouvait tantôt dans des sectes méprisées, tantôt dans les hommes de l'intelligence et du savoir. La nuée sainte qui s'était éloignée des superbes basiliques et des orgueilleuses cathédrales, était descendue sur les lieux obscurs habités par les humbles, ou sur les cabinets tranquilles témoins d'un consciencieux travail. L'Église, dégradée par son amour du pouvoir et de l'argent, déshonorée aux yeux du peuple par l'usage vénal qu'elle faisait de la doctrine de vie, l'Église vendant le salut pour remplir les trésors que vidaient son orgueil et ses débauches, avait perdu toute considération, et les hommes sensés n'ajoutaient plus aucun prix à son témoignage. Méprisant une autorité si avilie, ils se tournaient avec joie vers la parole divine et son

autorité infaillible, comme vers le seul refuge qui leur demeurât en un désordre si universel.

Le siècle était donc préparé. Le mouvement hardi par lequel Luther changea le point d'appui des grandes espérances du cœur de l'homme, et d'une main puissante les transporta des murs du Vatican sur le rocher de la parole de Dieu, fut salué avec enthousiasme. C'est l'œuvre que se proposa le réformateur dans sa réponse à Prierias.

Il laisse de côté les fondements que le Dominicain avait posés en tête de son ouvrage: « Mais, « dit-il, à votre exemple je vais aussi, moi, poser « quelques fondements.

« Le premier est cette parole de saint Paul : « Si « quelqu'un vous annonce un autre évangile que « celui que nous vous avons annoncé, quand ce « serait nous-mêmes ou un ange du ciel, qu'il soit « anathème. »

« Le second est ce passage de saint Augustin « à saint Jérôme : « J'ai appris à ne rendre qu'aux « seuls livres canoniques l'honneur de croire très- « fermement qu'aucun d'eux n'a erré : quant aux « autres, je ne crois pas ce qu'ils disent, par cela « seul qu'ils le disent. »

Luther pose donc ici d'une main ferme les principes fondamentaux de la réformation : la parole de Dieu : toute la parole de Dieu : rien que la parole de Dieu. « Si vous comprenez bien ces fonde- « ments, continue-t-il, vous comprendrez aussi « que tout votre Dialogue est renversé de fond en « comble; car, vous n'avez fait autre chose que « mettre en avant des mots, des opinions de saint

« Thomas, etc. » Puis, attaquant les axiomes de son adversaire, il déclare franchement qu'il pense que papes et conciles peuvent errer. Il se plaint des flatteries des courtisans romains, qui attribuaient au pape l'un et l'autre pouvoir. Il déclare que l'Église n'existe virtuellement qu'en Christ, et représentativement que dans les conciles [1]. Et en venant à la supposition qu'avait faite Prierias : « Sans doute vous me jugez d'après vous-même, « lui dit-il; mais si j'aspirais à l'épiscopat, certai« nement je ne tiendrais pas ces discours qui son« nent si mal à vos oreilles. Vous imaginez-vous « que j'ignore comment l'on parvient à Rome aux « évêchés et au sacerdoce? Les enfants eux-mê« mes ne chantent-ils pas dans toutes les places « de cette cité ces paroles si connues :

« Maintenant, Rome est plus immonde
« Que tout ce qu'on voit dans le monde [2]? »

C'étaient des chansons qui avaient cours à Rome, avant l'élection de l'un des derniers papes. Néanmoins Luther parle de Léon avec estime. « Je sais, « dit-il, que nous avons en lui comme un Daniel dans « Babylone; son innocence a déjà souvent mis sa « vie en danger. » Il termine en répondant quelques mots aux menaces de Prierias : « Enfin, vous « dites que le pape est à la fois pontife et empe-

1. Ego ecclesiam virtualiter non scio nisi in Christo, representative non nisi in concilio. (L. Opp. lat., p. 174.)

2. Quando hanc pueri in omnibus plateis orbis cantant : Denique nunc facta est.... fœdissima Roma. (Ibid., p. 183.)

« reur, et qu'il est puissant pour contraindre par « le bras séculier. Avez-vous soif du meurtre?... « Je vous le déclare : vous ne m'épouvanterez pas « par vos rodomontades, et par le bruit menaçant « de vos paroles. Si l'on me tue, Christ vit : « Christ mon Seigneur et le Seigneur de tous, « béni éternellement. *Amen* [1]. »

Ainsi, Luther élève d'une main ferme contre l'autel infidèle de la papauté, l'autel de la parole de Dieu, seule sainte, seule infaillible, devant lequel il veut que tout genou fléchisse, et sur lequel il se déclare prêt à immoler sa vie.

Bientôt un nouvel adversaire se présenta dans la lice; c'était encore un Dominicain. Jacques Hochstraten, inquisiteur à Cologne, que nous avons déjà entendu crier contre Reuchlin et les amis des lettres, frémit quand il entendit les premiers pas du héros de la réformation. Il fallait bien que l'obscurantisme et le fanatisme monacal en vinssent aux mains avec celui qui devait leur donner le coup de mort. Le monachisme s'était formé quand la vérité primitive avait commencé à se perdre. Depuis lors les moines et les erreurs avaient crû de pair. Celui qui devait hâter leur ruine avait paru. Mais ces robustes champions ne pouvaient abandonner le champ de bataille sans lui avoir livré un rude combat. Ils le lui livrèrent pendant toute sa vie; mais c'est dans Hochstraten que ce combat est particulièrement personnifié.

1. Si occidor, vivit Christus, Dominus meus et omnium. (Ibid., p. 186.)

Hochstraten et Luther : le chrétien libre et fort, et l'esclave fougueux des superstitions monacales! Hochstraten s'irrite, il se déchaîne, il demande à grands cris la mort de l'hérétique... C'est par les flammes qu'il veut que l'on fasse triompher Rome. « C'est un crime de haute trahison contre l'Église, « s'écrie-t-il, si on laisse vivre une heure de plus « un si horrible hérétique. Qu'on élève à l'instant « pour lui un échafaud! » Ce conseil de sang ne fut bientôt que trop suivi dans beaucoup de royaumes et de provinces, et la voix de bien des martyrs, comme aux premiers temps de l'Église, rendit, au milieu des flammes, témoignage à la vérité. Mais ce fut en vain que le fer et le feu furent invoqués contre Luther. L'ange de l'Éternel se campa continuellement tout autour de lui et le garantit.

Luther répondit à Hochstraten vertement et en peu de paroles : « Va, lui dit-il en finissant, meurtrier insensé qui ne peux jamais être rassasié du « sang des frères; mon sincère désir est que tu te « gardes bien de m'appeler chrétien et fidèle, et « que tu ne cesses, au contraire, de me décrier « comme un hérétique. Comprends bien ces choses, « homme sanguinaire! ennemi de la vérité! et si ta « rage furibonde te porte à entreprendre quelque « chose contre moi, prends garde d'agir avec circonspection, et de bien prendre ton temps; Dieu « sait ce que je me propose s'il m'accorde la vie... « Mon espérance et mon attente, si Dieu le veut, « ne me tromperont pas [1]. » Hochstraten se tut.

1. L. Opp. Leips. XVII, p. 140.

Une attaque plus pénible au cœur de Luther attendait le réformateur. Le docteur Eck, le célèbre professeur d'Ingolstadt, le libérateur d'Urbain Regius, l'ami de Luther, avait reçu les fameuses thèses. Eck n'était pas homme à défendre les abus des indulgences; mais il était docteur de l'École et non de la Bible, versé dans les scolastiques et non dans la parole de Dieu. Eck était ainsi le représentant d'une nouvelle classe d'hommes. Si Prierias avait figuré Rome, si Hochstraten les moines, le nouveau jouteur figurait l'École. Il ne fallait pas croire que cette scolastique, qui depuis environ cinq siècles dominait la chrétienté, se tînt pour désarçonnée par le premier coup de lance du réformateur. L'École se leva et voulut écraser celui qui versait sur elle les flots du mépris. Le moment était venu où le divorce devait s'accomplir. Les hommes de foi et les hommes d'opinion ne pouvaient demeurer confondus. D'un côté, qui, pour la parole divine ; et de l'autre, qui, pour les docteurs humains; et ce ne fut pas une lutte qui termina l'affaire. Eck et Luther, l'École et la parole en vinrent plus d'une fois encore aux mains. Mais c'est alors que le combat s'ouvrit.

Eck dut trouver des erreurs dans plusieurs assertions de Luther. Rien ne nous oblige à douter de la sincérité de ses convictions. Il fut un tenant enthousiaste des opinions scolastiques, comme Luther fut un tenant enthousiaste de la parole de Dieu. On pourrait même supposer que Eck éprouva quelque peine, en se voyant obligé de s'opposer à son ancien ami; cependant il semble, à la ma-

nière dont il l'attaqua, que la passion et la jalousie jouèrent un rôle dans cette affaire.

Ce fut sous le nom d'Obélisques qu'il écrivit ses remarques contre les thèses de Luther. Il garda d'abord quelques apparences. Il ne publia pas son ouvrage, et se contenta de le communiquer confidentiellement à son ordinaire, l'évêque d'Eichstädt. Mais bientôt les Obélisques furent partout répandus, soit que l'indiscrétion vînt de l'évêque, soit qu'elle vînt du docteur. Il en tomba une copie dans les mains d'un ami de Luther, Link, prédicateur à Nuremberg; celui-ci se hâta de l'envoyer à son ami. Eck était un tout autre adversaire que Tezel, Prierias et Hochstraten; plus son écrit surpassait les leurs en science et en subtilité, plus il était dangereux. Il prenait un ton de compassion pour son « faible adversaire, » sachant bien que la pitié écrase mieux que la colère. Il insinuait que les propositions de Luther répandaient le poison bohême, qu'elles sentaient la Bohême, et faisait tomber sur Luther, par ces malignes allusions, la défaveur et la haine attachées en Allemagne au nom de Hus et des schismatiques bohémiens.

La méchanceté qui perçait dans cet écrit indigna Luther. Mais la pensée que ce coup venait d'un ancien ami l'affligea plus encore. C'est donc au prix de l'affection des siens qu'il faut défendre la vérité. Luther épancha son cœur et sa tristesse dans une lettre à Egranus, pasteur à Zwickau. « On m'appelle dans les Obélisques un homme « vénéneux, dit-il, un bohême, un hérétique, un

« séditieux, un insolent, un téméraire. Je passe sur « les plus légères injures, telles qu'endormi, imbé- « cile, ignorant, contempteur du souverain pon- « tife, etc. Il ne s'y trouve que les insultes les plus « noires. Et celui qui les a écrites est un homme « distingué, d'un esprit plein de science, d'une « science pleine d'esprit, et, ce qui me cause le plus « de chagrin, un homme qui m'était uni par une « grande amitié récemment contractée[1] : c'est « Jean Eck, docteur en théologie, chancelier d'In- « golstadt, etc., homme célèbre et illustre par ses « écrits. Si je ne connaissais pas les pensées de « Satan, je m'étonnerais de la fureur qui l'a porté « à rompre une amitié si douce et si nouvelle « encore[2], et cela sans m'avertir, sans m'écrire, « sans me dire un mot.... »

Mais si Luther a le cœur brisé, son courage n'est point abattu. Il s'enflamme au contraire dans le combat. « Réjouis-toi, mon frère, » dit-il à Egranus qu'un violent adversaire avait aussi attaqué, « réjouis-toi, et que toutes ces feuilles volantes ne « t'épouvantent pas ! Plus mes adversaires se livrent « à leur furie, plus j'avance. Je laisse les choses qui « sont derrière moi, afin qu'ils aboient après elles, « et je poursuis celles qui sont devant moi, pour « qu'ils aboient contre elles à leur tour. »

Eck sentit tout ce qu'il y avait de honteux à

1. Et quod magis urit, antea mihi magna recenterque contracta amicitia conjunctus. (L. Epp. I, p. 100.)

2. Quo furore ille amicitias recentissimas et jucundissimas solveret. (Ibid.)

sa conduite, et il s'efforça de se justifier dans une lettre à Carlstadt. Il y appelait Luther « leur ami « commun. » Il rejetait toute la faute sur l'évêque d'Eichstädt, à la sollicitation duquel il prétendait avoir écrit son ouvrage. Son intention n'avait point été de publier les Obélisques. Il eût eu sans cela plus égard aux liens d'amitié qui l'unissaient à Luther. Il demandait enfin, qu'au lieu d'en venir publiquement aux mains avec lui, Luther tournât plutôt ses armes contre les théologiens de Francfort. Le professeur d'Ingolstadt, qui n'avait pas craint de porter le premier coup, commençait à craindre, en pensant à la force de l'adversaire auquel il avait eu l'imprudence de s'attaquer. Il eût volontiers éludé la lutte. Il était trop tard.

Toutes ses belles paroles ne persuadèrent pas Luther. Cependant il voulait se taire. « J'avalerai en « patience, dit-il, ce morceau digne de Cerbère [1]. » Mais ses amis furent d'un autre avis. Ils le sollicitèrent, ils le contraignirent. Il répondit aux Obélisques d'Eck par ses Astérisques ou étoiles, opposant, dit-il, à la rouille et à la couleur livide des Obélisques du docteur d'Ingolstadt, la lumière et la blancheur éclatante des étoiles du ciel. Dans cet ouvrage il traitait son nouvel adversaire moins durement que ceux qu'il avait eus à combattre avant lui; mais son indignation perçait à travers ses paroles.

Il montrait que dans tout ce chaos des Obélisques, il ne se trouvait rien des saintes Écritures,

1. Volui tamen hanc offam Cerbero dignam absorbere patientia. (Ibid.)

rien des Pères de l'Église, rien des canons ecclésiastiques; mais tout ce qu'il y a de plus scolastique, des opinions, des opinions encore, de purs songes[1]; en un mot, tout cela même que Luther avait attaqué. Les Astérisques sont pleins de mouvement et de vie. L'auteur s'indigne des erreurs du livre de son ami; mais il a pitié de l'homme[2]. Il professe de nouveau le principe fondamental qu'il a posé dans sa réponse à Prierias : « Le souverain pontife est un homme, et il peut être induit en erreur; mais Dieu est la vérité et nul ne le trompera[3] ». Et plus loin, usant d'un argument *ad hominem* envers le docteur scolastique, il lui dit : « C'est « certes une impudence, si quelqu'un enseigne « dans la philosophie d'Aristote ce qu'il ne peut « prouver par l'autorité de cet ancien. — Vous « l'accordez. — Eh bien, c'est à plus forte raison la « plus impudente de toutes les témérités, que d'affirmer dans l'Église et parmi les chrétiens ce que « Christ n'a point enseigné lui-même[4]. Or, que le « trésor des mérites de Christ soit dans les mains « du pape, où cela se trouve-t-il dans la Bible ? »

Enfin il ajoute : « Quant au reproche malicieux « d'hérésie bohémienne, je porte avec patience cet

1. Omnia scholasticissima, opiniosissima, meraque somnia. (Asterici. Opp. L. lat. I, 145.)

2. Indignor rei et misereor hominis. (Ibid. 150.)

3. Homo est summus pontifex, falli potest. Sed veritas est Deus, qui falli non potest. (Ib. p. 155.)

4. Longe ergo impudentissima omnium temeritas est, aliquid in ecclesia asserere, et inter christianos, quod non docuit Christus. (Ibid. p. 156.)

« opprobre pour l'amour de Christ. Je vis dans « une université célèbre, une ville estimée, un « évêché considérable, un puissant duché, où tous « sont orthodoxes, et où l'on ne tolérerait pas, « sans doute, un si méchant hérétique. »

Luther ne publia pas les Astérisques : il ne les communiqua qu'à des amis; ce ne fut que plus tard qu'ils furent livrés au public [1].

Cette rupture entre le docteur d'Ingolstadt et le docteur de Wittemberg fit sensation en Allemagne. Ils avaient des amis communs. Scheurl surtout, qui paraît avoir été celui par le moyen duquel les deux docteurs s'étaient liés, Scheurl en fut alarmé. Il était de ceux qui désiraient voir la réforme s'opérer dans l'ensemble de l'Église germanique et par le moyen de ses organes les plus distingués. Mais si, dès le principe, les théologiens les plus considérés de l'époque en venaient aux mains; si, tandis que Luther s'avançait avec des choses nouvelles, Eck se faisait le représentant des choses anciennes, quel déchirement n'y avait-il pas à craindre? De nombreux adhérents ne se grouperaient-ils pas autour de ces deux chefs, et ne verrait-on pas deux camps ennemis se former au sein de l'Empire?

Scheurl s'efforça donc de réconcilier Eck et Luther. Celui-ci déclara qu'il était prêt à tout oublier, qu'il aimait le génie de Eck, qu'il admirait sa

1. Cum privatim dederim Asteriscos meos non fit ei respondendi necessitas. (L. Epp. p. 126.)

science[1], et que ce qu'avait fait cet ancien ami lui avait causé plus de douleur que de colère. Il écrivit à Eck une lettre pleine d'affection[2]. « Je suis « prêt, dit-il à Scheurl, pour la paix et pour la « guerre; mais je préfère la paix. Mettez-vous donc « à l'œuvre; affligez-vous avec nous de ce que le « diable a jeté parmi nous ce commencement de « discorde, et puis réjouissez-vous de ce que Christ « dans sa miséricorde l'a anéanti. » Mais Eck ne répondit point à la lettre de Luther. Il ne lui fit même faire aucun message[3]. Il n'était plus temps de réconcilier les esprits. Le combat s'engagea toujours plus. L'orgueil de Eck et son esprit implacable rompirent bientôt entièrement les derniers fils de cette amitié déjà expirante.

Telles étaient les luttes que le champion de la parole de Dieu avait à soutenir dès son entrée dans la carrière. Mais c'est peu de chose pour le chrétien, que ces combats qui se livrent aux sommités de la société, ces disputes d'académie. Les docteurs humains s'imaginent avoir remporté le plus beau triomphe, s'ils remplissent du bruit de leurs systèmes quelques journaux et quelques salons. Comme il s'agit chez eux d'une affaire d'amour-

1. Diligimus hominis ingenium et admiramur eruditionem. (L. Epp. ad Scheurlum, 15 juin 1518, I, p. 125.)

2. Quod ad me attinet, scripsi ad eum ipsum has, ut vides, amicissimas et plenas literas humanitate erga eum. (Ibid.)

3. Nihil neque literarum neque verborum me participem fecit. (Ibid.)

propre ou de parti, plus que du bien de l'humanité, ces succès éclatants du monde leur suffisent. Aussi leurs travaux ne sont qu'une fumée, qui, après avoir aveuglé, passe sans laisser de vestiges. Ils ont négligé de déposer le feu dans les masses; ils n'ont qu'effleuré l'espèce humaine.

Il n'en est pas ainsi du chrétien; il ne s'agit point pour lui d'un succès de société ou d'académie, mais du salut des âmes. Il néglige donc volontiers l'escrime brillante à laquelle il pourrait se livrer tout à son aise avec les champions du monde, et préfère les travaux obscurs qui apportent la lumière et la vie dans les cabanes des champs et dans les réduits du peuple. C'est ce que fit Luther, ou plutôt, selon le précepte de son maître, « il fit ces choses-ci, sans laisser celles-là. » Tout en combattant les inquisiteurs, les chanceliers d'université, les maîtres du sacré palais, il s'efforça de répandre parmi la multitude des connaissances saines en matière de religion. C'est à ce but que se rapportent divers écrits populaires qu'il publia alors, tels que ses discours sur les dix commandements, prononcés deux ans auparavant dans l'église de Wittemberg, et dont nous avons déjà parlé, et son exposition de l'oraison dominicale pour des laïques simples et ignorants [1]. Qui n'aimerait à connaître ce que le réformateur adressait alors au peuple? Nous citerons donc quelques-unes des paroles qu'il envoyait « courir le pays, » comme il dit dans la préface du second de ces écrits.

1. L. Opp. Leips. VII, p. 1086.

La prière, cet acte intime du cœur, sera sans doute toujours un des points par lesquels une réformation de vérité et de vie devra commencer; et quiconque connaît les livres de prière et de messe du peuple, reconnaîtra la nécessité d'une instruction pratique sur ce sujet.

Il est difficile et même impossible de rendre le langage plein d'énergie et de vie de Luther, et la force de cette langue qui se formait, pour ainsi dire, sous la plume de l'auteur, à mesure qu'il composait. Il est difficile de choisir; et des fragments détachés du texte perdent presque tout leur mérite. Cependant nous essaierons.

Luther voyait autour de lui le pauvre peuple plongé dans une adoration des lèvres : « Quand « tu pries, dit-il, aie peu de paroles, mais beau« coup de pensées et d'affections, et surtout de « profondes. Moins tu parles, mieux tu pries. Peu « de paroles et beaucoup de pensées, c'est chré« tien. Beaucoup de paroles et peu de pensées, « c'est païen.... »

« La prière d'apparence et du corps est ce bour« donnement des lèvres, ce babil extérieur qui se « fait sans aucune attention, et qui frappe les yeux et « les oreilles des hommes; mais la prière en esprit « et en vérité est le désir intime, le mouvement, « les soupirs, qui partent des profondeurs du cœur. « La première est la prière des hypocrites et de « tous ceux qui se confient en eux-mêmes. La se« conde est la prière des enfants de Dieu qui mar« chent dans sa crainte.... »

Puis il dit sur les premiers mots de la prière du

Seigneur : « Notre père : » « Il n'y a point de nom « parmi tous les noms qui nous dispose mieux vis-« à-vis de Dieu que le nom de père. Il n'y aurait « pas pour nous tant d'amour et de consolation à « l'appeler Seigneur, ou Dieu, ou Juge.... Par ce « nom de Père les entrailles du Seigneur sont « émues, car il n'y a pas de voix plus aimable et « plus efficace que l'est celle d'un enfant pour son « père. »

Il poursuit et dit sur ces mots : « qui es au « ciel, » — « Celui qui confesse qu'il a un père qui est « dans le ciel, se reconnaît comme abandonné sur « la terre. De là vient qu'il y a dans son cœur un « désir ardent, comme d'un enfant qui vit hors du « pays de son père, parmi les étrangers, dans la « misère et dans le deuil. C'est comme s'il disait: « Hélas! père! tu es dans le ciel, et moi, ton misé-« rable enfant, je suis sur la terre, loin de toi, « dans toutes sortes de dangers, de nécessités et « de deuil. »

Il ajoute sur ces mots : « Ton nom soit sancti-« fié, » — « Celui qui est colère, envieux, qui mau-« dit, et qui calomnie, déshonore le nom de Dieu, « dans lequel il a été baptisé. Employant à des « usages impies le vase que Dieu s'est consacré, il « ressemble à un prêtre qui se servirait de la coupe « sainte, pour donner à boire à une truie, ou pour « ramasser du fumier... »

Il continue et dit sur ces mots : « Ton règne « vienne, » — « Ceux qui amassent des biens, qui bâ-« tissent avec magnificence, qui cherchent tout ce « que le monde peut donner, et prononcent des

« lèvres cette prière, rassemblent à ces grands « tuyaux d'orgue qui chantent et crient de toutes « forces et sans cesser dans les églises, sans avoir « ni paroles, ni sentiment, ni raison.... »

Plus loin Luther attaque l'erreur des pèlerinages si répandue alors : « L'un va à Rome, l'autre à Saint- « Jacques; celui-ci bâtit une chapelle, celui-là fait « une fondation pour parvenir au règne de Dieu; « mais tous négligent le point essentiel, qui est de « devenir eux-mêmes son royaume. Pourquoi vas- « tu chercher le règne de Dieu au-delà des mers?... « c'est dans ton cœur qu'il doit s'élever. »

« C'est une chose terrible, poursuit-il, que de « nous entendre faire cette demande : « Ta volonté « soit faite! » Où voit-on dans l'Église cette volonté « de Dieu?... Un évêque s'élève contre un autre « évêque, une église contre une autre église. Prê- « tres, moines, nonnes, querellent, combattent, « guerroient, et il n'y a en tout lieu que discorde. « Et cependant chaque parti s'écrie qu'il y a une « bonne volonté, une intention droite; et ainsi, à « l'honneur et à la gloire de Dieu, ils font tous en- « semble une œuvre du diable.... »

« Pourquoi disons-nous « notre pain? » conti- nue-t-il en expliquant ces paroles : « Donne-nous « aujourd'hui notre pain quotidien. » Parce que nous « ne prions pas pour avoir le pain ordinaire que les « païens mangent et que Dieu donne à tous les « hommes, mais pour « notre » pain, à nous qui « sommes « enfants » du père céleste. »

« Et quel est donc ce pain de Dieu? » — C'est Jé- « sus-Christ notre Seigneur : « Je suis le pain vivant

« qui est descendu du ciel et qui donne la vie au « monde. » C'est pourquoi, que l'on ne s'y trompe « pas : tous les sermons et toutes les instructions « qui ne nous peignent et ne nous font pas con- « naître Jésus-Christ, ne sauraient être le pain jour- « nalier et la nourriture de nos âmes.... »

« A quoi sert-il qu'un tel pain nous ait été pré- « paré, s'il ne nous est pas servi, et qu'ainsi nous « ne puissions en goûter?... C'est comme si l'on « avait préparé un magnifique festin, et qu'il n'y « eût personne pour distribuer le pain, pour ap- « porter les mets, pour verser à boire, en sorte que « les convives dussent se nourrir de la vue et du « parfum.... C'est pourquoi il faut prêcher Christ « seul. »

« Mais qu'est-ce donc que connaître Christ, dis- « tu, et quel profit en revient-il?... Réponse : Ap- « prendre et connaître Christ, c'est comprendre ce « que dit l'apôtre : « Christ nous a été fait de la « part de Dieu, sagesse, justice, sanctification et « rédemption. » Or, tu comprends cela, si tu re- « connais que toute ta sagesse est une condamnable « folie, ta justice une condamnable iniquité, ta « sainteté une condamnable souillure, ta rédemp- « tion une misérable condamnation; si tu sens que « tu es vraiment devant Dieu et devant toutes les « créatures, un fou, un pécheur, un impur, un « homme condamné, et si tu montres, non-seule- « ment par des paroles, mais du fond de ton cœur « et par tes œuvres, qu'il ne te reste aucune con- « solation et aucun salut si ce n'est Christ. Croire « n'est autre chose que manger ce pain du ciel. »

C'est ainsi que Luther demeurait fidèle à sa résolution d'ouvrir les yeux à un peuple aveugle que des prêtres menaient où bon leur plaisait. Ses écrits, répandus en peu de temps dans toute l'Allemagne, y faisaient lever un jour nouveau, et répandaient abondamment les semences de la vérité sur un terrain bien préparé. Mais en pensant à ceux qui étaient loin, il n'oubliait pas ceux qui étaient près.

Les Dominicains damnaient du haut de toutes les chaires l'infâme hérétique. Luther, l'homme du peuple, et qui, s'il l'eût voulu, eût pu avec quelques paroles soulever ses flots furieux, dédaigna toujours de tels triomphes, et ne pensa jamais qu'à instruire ses auditeurs.

Il le faisait. Sa réputation qui s'étendait de plus en plus, le courage avec lequel il élevait la bannière de Christ au milieu de l'Église asservie, augmentaient à Wittemberg l'impatience avec laquelle on suivait ses prédications. Jamais la foule n'avait été si considérable. Luther allait droit au fait. Un jour étant monté dans la chaire, il entreprit d'établir la doctrine de la repentance, et à cette occasion il prononça un discours qui devint depuis très-célèbre, et dans lequel il posa plusieurs des bases de la doctrine évangélique.

Il oppose d'abord le pardon des hommes au pardon du ciel : « Il y a, dit-il, deux rémissions : « la rémission de la peine et la rémission de la « faute. La première réconcilie extérieurement « l'homme avec l'Église chrétienne. La seconde, qui « est l'indulgence céleste, réconcilie l'homme avec

« Dieu. Si un homme ne trouve pas en lui cette « conscience tranquille, ce cœur joyeux que donne « la rémission de Dieu, il n'y a pas d'indulgence « qui puisse l'aider, dût-il acheter toutes celles qui « ont jamais été sur la terre. »

Il continue : « Ils veulent faire de bonnes œu« vres avant que les péchés soient pardonnés, tan« dis qu'il faut que les péchés soient pardonnés « avant que de bonnes œuvres puissent se faire. « Ce ne sont pas les œuvres qui chassent le péché; « mais chasse le péché et tu auras les œuvres[1]! « Car les bonnes œuvres doivent être faites avec « un cœur joyeux et une bonne conscience envers « Dieu, c'est-à-dire avec la rémission des péchés. »

Il en vient au but principal de ce sermon, qui fut aussi celui de toute la réformation. L'Église s'était mise à la place de Dieu et de sa parole; il la récuse, et fait tout dépendre de la foi à la parole de Dieu.

« La rémission de la faute n'est pas dans le pou« voir du pape, de l'évêque, du prêtre, ni de quel« que homme que ce soit, mais elle repose unique« ment sur la parole de Christ et sur ta propre foi. « Car Christ n'a pas voulu édifier notre consolation, « notre attente, notre salut sur une parole ou sur « une œuvre d'homme, mais uniquement sur lui« même, sur son œuvre et sur sa parole... Ton re« pentir et tes œuvres peuvent te tromper... Mais

1. Nicht die Werke treiben die Sünde aus; sondern die Austreibung der Sünde thut gute Werke. (L. Opp. (L.) XVII, p. 162.)

« Christ, ton Dieu, ne te mentira pas, ni ne chancelera pas, et le diable ne renversera pas ses « paroles[1].

« Un pape, un évêque n'ont pas plus de pouvoir que le moindre prêtre quand il s'agit de remettre une faute. Et même, s'il n'y a pas de « prêtre, chaque chrétien, fût-ce une femme, fût-ce un enfant[2], peut faire la même chose. Car si « un simple chrétien te dit : « Dieu pardonne le « péché au nom de Jésus-Christ, » et que toi tu « reçoives cette parole avec une foi ferme, et « comme si Dieu lui-même te l'adressait, tu es « absous...

« Si tu ne crois pas que tes péchés te sont pardonnés, tu fais ton Dieu menteur, et tu te déclares plus sûr de tes vaines pensées que de Dieu « et de sa parole....

« Sous l'ancien Testament, ni prêtre, ni roi, ni « prophète n'avaient la puissance d'annoncer la rémission des péchés. Mais sous le nouveau, chaque fidèle a ce pouvoir. L'Église est toute pleine « de rémission des péchés[3] ! Si un chrétien pieux « console ta conscience par la parole de la croix, « qu'il soit homme ou femme, jeune ou vieux, reçois cette consolation avec une foi telle que tu « te laissasses mettre plusieurs fois à mort, plutôt

1. Christus dein Gott wird dir nicht lügen, noch wanken. (Ibid.)

2. Ob es schon ein Weib oder ein Kind wäre. (Ibid.)

3. Also siehst du dass die ganze Kirche voll vou Vergebung der Sünden ist. (Ibid.)

« que de douter qu'il en soit ainsi devant Dieu....
« Repens-toi, fais toutes les œuvres que tu peux
« faire; mais que la foi que tu as dans le pardon
« de Christ tienne le premier rang, et commande
« seule sur le champ de bataille [1]. »

Ainsi parlait Luther à ses auditeurs étonnés et ravis. Tous ces échafaudages que des prêtres impudents avaient élevés à leur profit entre Dieu et l'âme de l'homme, étaient abattus, et l'homme mis face à face de son Dieu. La parole du pardon descendait pure d'en haut, sans passer par mille canaux corrupteurs. Pour que le témoignage de Dieu fût valable, il n'était plus besoin que des hommes y imposassent leur cachet menteur. Le monopole de la caste sacerdotale était aboli; l'Église était émancipée.

Cependant il fallait que le feu qui avait été allumé à Wittemberg le fût aussi ailleurs. Luther, non content d'annoncer la vérité de l'Évangile dans le lieu de sa résidence, soit à la jeunesse académique, soit au peuple, désirait répandre en d'autres lieux les semences de la saine doctrine. L'ordre des Augustins tenait, au printemps 1518, son chapitre général à Heidelberg. Luther y fut convoqué comme l'un des hommes les plus distingués de l'ordre. Ses amis firent tout ce qu'ils purent pour le dissuader d'entreprendre ce voyage. En effet, les moines s'étaient efforcés de rendre le nom de Luther odieux dans tous les lieux qu'il devait tra-

1. Und Hauptmann im Felde bleibe. (Ibid.)

verser. Aux insultes ils ajoutaient les menaces. « Dans quinze jours, disaient les uns, dans un mois, disaient les autres, nous vous promettons ses cendres[1]. » Il fallait peu de chose pour exciter sur son passage un tumulte populaire, dont il serait la victime. « Ou bien, continuaient tous ses amis, « ce qu'ils n'oseront faire par violence, ils le feront « par embûches et par fraude[2]. » Mais Luther ne se laissa jamais arrêter dans l'accomplissement d'un devoir, par la crainte du danger, même le plus imminent. Il ferma donc l'oreille aux timides discours de ses amis : il leur montra celui dans lequel était sa confiance et sous la garde duquel il voulait entreprendre ce voyage si redouté. Puis les solennités de Pâques étant terminées, il se mit tranquillement en route, à pied[3], le 13 avril 1518.

Il avait avec lui un guide, nommé Urbain, qui portait son petit bagage et devait l'accompagner jusqu'à Wurzbourg. Que de pensées durent se presser dans le cœur du serviteur du Seigneur pendant ce voyage solitaire! A Weissenfels, le pasteur, qu'il ne connaissait pas, le reconnut aussitôt pour le docteur de Wittemberg, et le traita parfaitement[4]. A Erfurt, deux autres frères de l'ordre des Augustins se joignirent à lui. A Judenbach, ils rencontrèrent tous trois le conseiller intime de

1. Adversus me mire fulminant de suggestu. Alius intra quindenum, alius intra mensem me promittunt populo certissime comburendum. (L. Epp. I, p. 98.)

2. Ibid.

3. Pedester veniam. (Ibid.)

4. Ibid., p. 105.

l'électeur, Degenhard Pfeffinger, qui leur fit les honneurs de l'auberge où ils le trouvèrent. « J'ai « eu du plaisir, écrivit Luther à Spalatin, à rendre « ce riche seigneur plus pauvre de quelques gros : « car vous savez combien j'aime en toute occasion « faire quelque brèche aux riches, au profit du « pauvre, surtout si les riches sont de mes amis [1]. » Il arriva à Cobourg accablé de fatigue. « Tout va « bien par la grâce de Dieu, écrit-il, si ce n'est que « j'avoue avoir péché en entreprenant à pied ce « voyage. Mais je n'ai pas besoin, je pense, pour ce « péché-là de la rémission des indulgences, car la « contrition est parfaite et la satisfaction est pleine. « Je suis abîmé de fatigue, et toutes les voitures « sont remplies. N'est-ce pas assez et même trop de « pénitence, de contrition et de satisfaction [2] ? ».

Le réformateur de l'Allemagne, ne trouvant pas même une place dans les voitures publiques, ni quelqu'un qui voulût lui céder la sienne, fut obligé, malgré sa lassitude, de partir le lendemain matin de Cobourg, de nouveau modestement à pied. Il arriva à Wurzbourg le second dimanche après Pâques, vers le soir. Là, il renvoya le messager qu'il avait pris à Wittemberg, et dont, dans une lettre à Spalatin, il vante la fidélité. « Fais-lui donner en- « core quelque chose, dit-il, car, étant pauvre et « devant l'être, je l'ai peu rétribué. »

C'était dans cette ville que se trouvait l'évêque de Bibra, qui avait accueilli ses thèses avec tant

1. L. Epp. I, p. 104.
2. L. Epp. I, p. 106.

d'approbation. Luther était porteur pour lui d'une lettre de l'électeur de Saxe. L'évêque, tout joyeux de l'occasion qui se présentait de connaître personnellement ce hardi champion de la vérité, se hâta de le faire appeler au palais épiscopal. Il alla à sa rencontre, lui parla avec beaucoup d'affection, et offrit de lui fournir un guide jusqu'à Heidelberg. Mais Luther avait rencontré à Wurzbourg ses deux amis, le vicaire général Staupitz et le prieur d'Erfurt, Lange, qui lui avaient offert une place dans leur voiture. Il remercia donc Bibra de son offre; et le lendemain les trois amis partirent de Wurzbourg. Ils voyagèrent ainsi environ trois jours, conversant ensemble. Tous les esprits aussi bien que le temps étaient gros des choses qui allaient arriver. Le 21 avril ils atteignirent Heidelberg. Luther descendit dans le couvent des Augustins.

L'électeur de Saxe lui avait donné une lettre pour le comte palatin Wolfgang, duc de Bavière. Luther se rendit à son superbe château, dont la magnifique situation fait encore à cette heure l'admiration des étrangers. Le moine des plaines de la Saxe avait un cœur pour admirer cette position de Heidelberg, ce confluent des deux belles vallées du Rhin et du Necker. Il remit sa recommandation à Jacques Simler, intendant de la cour. Celui-ci l'ayant prise et lue: « Vraiment, dit-il, vous avez « là une précieuse lettre de créance [1]! » Le comte palatin reçut Luther avec beaucoup de grâce. Il

1. Ihr habt bei Gott einen köstlichen Credenz. (L. Epp. I, 111.)

l'invita souvent à sa table, ainsi que Lange et Staupitz. C'était une grande consolation pour Luther qu'une réception si amicale. « Nous nous réjouis- « sions et nous divertissions les uns les autres par « une agréable et douce conversation, mangeant, bu- « vant, passant en revue toutes les beautés du pa- « lais palatin, admirant les ornements, les armures, « les cuirasses, enfin tout ce que contient de re- « marquable cet illustre château vraiment royal[1]. »

Cependant Luther avait une autre œuvre à faire. Il devait travailler tandis qu'il était jour. Transporté dans une université qui exerçait une grande influence sur l'ouest et le sud de l'Allemagne, il devait y frapper un coup qui ébranlât cette partie intéressante des églises germaniques. Il se mit donc à écrire des thèses qu'il se proposait de soutenir dans une dispute publique. De telles disputes n'avaient rien que d'ordinaire; mais Luther sentait que pour que celle-ci fût utile, elle devait frapper les esprits. Son caractère le portait d'ailleurs à présenter la vérité sous une forme paradoxale. Les professeurs de l'université ne voulurent pas permettre que la dispute eût lieu dans leur grand auditoire. On prit une salle du couvent des Augustins, et le 26 avril fut fixé pour le jour du combat.

La dispute de Heidelberg fut toute autre chose que ces discussions par écrit que Luther avait soutenues auparavant avec divers docteurs. Heidelberg reçut plus tard la parole évangélique, et en as-

1. L. Epp. I, 111.

sistant à la conférence du couvent des Augustins, on pouvait sentir qu'elle porterait des fruits.

La réputation de Luther attira un grand concours d'auditeurs : professeurs, courtisans, bourgeois, étudiants, s'y trouvaient en foule. Voici quelques-uns des « paradoxes du docteur » : c'est le nom qu'il donna à ses thèses. Elles sont peut-être encore de nos jours paradoxes, comme aux temps du réformateur. Il serait pourtant facile de les traduire en propositions évidentes au sens commun.

1. « La loi de Dieu est une doctrine salutaire de « la vie. Cependant elle ne peut point aider l'homme « dans la recherche de la justice ; au contraire elle « lui nuit. »

3. « Des œuvres d'homme, quelque belles et « bonnes qu'elles puissent être, ne sont cependant, « selon toute apparence, que des péchés mortels. »

4. « Des œuvres de Dieu, quelque difformes et « mauvaises qu'elles puissent paraître, ont cependant un mérite immortel. »

7. « Les œuvres des justes eux-mêmes seraient « des péchés mortels, si, remplis d'une sainte révé« rence du Seigneur, ils ne craignaient pas que « leurs œuvres ne fussent en effet des péchés « mortels[1]. »

9. « Dire que les œuvres faites sans Christ sont, « il est vrai, mortes, mais ne sont pas mortelles, est « un oubli dangereux de la crainte de Dieu. »

1. Justorum opera essent mortalia nisi pio Dei timore, ab ipsismet justis, ut mortalia timerentur. (L. Opp. lat. I, 55.)

13. « Le libre arbitre après la chute de l'homme « n'est plus qu'un simple mot ; et s'il fait ce qui « lui est possible de faire, il pèche mortelle- « ment. »

16. « Un homme qui s'imagine parvenir à la grâce « en faisant autant qu'il lui est possible de faire, « ajoute un péché à un autre péché, et il est deux « fois coupable. »

18. « Il est certain que l'homme doit entièrement « désespérer de lui-même, afin d'être rendu capable « de recevoir la grâce de Christ. »

21. « Un théologien d'honneur appelle mal ce « qui est bien, et bien ce qui est mal, mais un théo- « logien de la croix parle justement de la chose. »

22. « La sagesse qui apprend à connaître les « perfections invisibles de Dieu dans ses œuvres, « enfle l'homme, l'aveugle et l'endurcit. »

23. « La loi excite la colère de Dieu, tue, mau- « dit, accuse, juge et condamne tout ce qui n'est « pas en Christ[1]. »

24. « Cependant cette sagesse (§ 22) n'est pas « mauvaise, et la loi (§ 23) n'est pas à rejeter; « mais l'homme qui n'étudie pas la science de Dieu « sous la croix, change en mal tout ce qui est « bon. »

25. « Celui-là n'est pas justifié qui fait beau- « coup d'œuvres, mais celui qui, sans œuvres, croit « beaucoup en Christ. »

26. « La loi dit : Fais cela ! et cela n'est jamais

1. Lex iram Dei operatur, occidit, maledicit, reum facit, judicat, damnat, quicquid non est in Christo. (Ibid.)

« fait. La grâce dit : Crois en celui-ci! et déjà tout « est fait [1]. »

28. « L'amour de Dieu ne trouve rien dans « l'homme; mais il y crée ce qu'il aime. L'amour « de l'homme provient de son bien-aimé[2]. »

Cinq docteurs en théologie attaquèrent ces thèses. Ils les avaient lues avec l'étonnement que la nouveauté excite. Cette théologie leur paraissait fort étrange. Cependant ils disputèrent, d'après le témoignage de Luther lui-même, avec une affabilité qui lui inspira pour eux beaucoup d'estime, mais en même temps avec force et discernement. Luther de son côté montra une admirable douceur dans ses réponses, une incomparable patience à écouter les objections de ses adversaires, et toute la vivacité de saint Paul à résoudre les difficultés qui lui étaient faites. Ses réponses, courtes, mais pleines de la parole de Dieu, remplissaient d'admiration tous ceux qui l'entendaient. « Il est en tout « semblable à Érasme, disaient plusieurs; mais en « une chose il le surpasse : c'est qu'il professe « ouvertement ce qu'Érasme se contente d'insi- « nuer[3]. »

La dispute approchait de sa fin. Les adversaires de Luther s'étaient au moins retirés avec honneur du champ de bataille; le plus jeune d'entre eux, le

1. Lex dicit : Fac hoc! et nunquam fit. Gracia dicit : Crede in hunc! et jam facta sunt omnia. (Ibid.)

2. Amor Dei non invenit, sed creat suum diligibile; amor hominis fit a suo diligibili. (Ibid.)

3. Bucer, dans Scultetet. Annal. evangel. renovat., p. 22.

docteur George Niger, restait seul aux prises avec le puissant athlète : ne sachant plus comment se tirer d'affaire, et effrayé des propositions hardies que Luther énonçait, il s'écria avec l'accent de la crainte : « Si nos paysans entendaient de telles « choses, ils vous lapideraient et vous tueraient[1] ! » A ces mots, une hilarité générale éclata dans l'auditoire.

Jamais auditeurs n'avaient cependant écouté avec tant d'attention une dispute théologique. Les premières paroles du réformateur avaient réveillé les esprits. Des questions qui peu auparavant n'eussent trouvé qu'indifférence, étaient, à cette heure, palpitantes d'intérêt. On lisait sur les physionomies de plusieurs des assistants les idées nouvelles, que les assertions hardies du docteur saxon faisaient naître dans leur esprit.

Trois jeunes gens surtout étaient vivement émus. L'un d'eux était un Dominicain de vingt-sept ans, qui, malgré les préjugés de son ordre, paraissait ne pas vouloir perdre une seule des paroles du docteur. Né dans une petite ville de l'Alsace, il était entré à seize ans dans un couvent. Il montra bientôt tant de moyens, que les moines les plus éclairés conçurent de lui de hautes espérances[2]. « Il fera un jour l'honneur de notre ordre, » disaient-ils. Ses supérieurs l'envoyèrent donc à Heidelberg

1. Si rustici hæc audirent, certe lapidibus vos obruerent et interficerent. (L. Epp. I, p. 111.)

2. Prudentioribus monachis spem de se præclaram excitavit. (Melch. Adam Vit. Buceri, p. 211.)

pour qu'il s'y livrât à l'étude de la philosophie, de la théologie, du grec et de l'hébreu. A cette époque Érasme publiait plusieurs de ses ouvrages. Martin Bucer (c'était le nom du jeune Dominicain) les lut avec avidité.

Bientôt parurent les premiers écrits de Luther. L'étudiant alsacien s'empressa de comparer avec les saintes Écritures la doctrine du réformateur. Quelques soupçons sur la vérité de la religion du pape s'élevèrent alors dans son esprit [1]. C'est ainsi que la lumière se répandait en ces jours. L'électeur palatin distingua ce jeune homme. Sa voix forte et sonore, l'agrément de ses manières, l'éloquence de sa parole, la liberté avec laquelle il attaquait les vices dominants, faisaient de lui un prédicateur distingué. Il fut nommé chapelain de l'électeur; et il remplissait ses fonctions quand on annonça le voyage de Luther à Heidelberg. Quelle joie pour Bucer! Personne ne se rendit avec plus d'impatience dans la salle du couvent des Augustins. Il portait avec lui du papier, des plumes, de l'encre: il voulait coucher par écrit tout ce que dirait le docteur. Mais, pendant que sa main traçait avec rapidité sur ses feuilles ce que disait Luther, la main de Dieu écrivait en caractères plus ineffaçables dans son cœur, les grandes vérités qu'il entendait. Les premières lueurs de la doctrine de la grâce se répandirent dans son âme pendant cette

1. Cum doctrinam in eis traditam, cum sacris literis contulisset, quædam in pontificia religione suspecta habere cœpit. (Ibid.)

heure mémorable [1]. Le Dominicain fut gagné à Christ.

Non loin de Bucer, se trouvait Jean Brenz, ou Brentius, alors âgé de dix-neuf ans. Brenz, fils d'un magistrat d'une ville de la Souabe, avait été inscrit à treize ans sur le rôle des étudiants d'Heidelberg. Nul ne montrait tant d'application. Quand minuit avait sonné, Brenz se levait et se mettait à l'ouvrage. Il en contracta tellement l'habitude, que durant toute sa vie il ne put plus dormir après cette heure. Plus tard il consacra ces moments tranquilles à la méditation des Écritures. Brenz fut un des premiers à s'apercevoir de la lumière nouvelle qui paraissait alors en Allemagne. Il l'accueillit avec une âme pleine d'amour [2]. Il lut avec avidité les écrits de Luther. Mais quel fut son bonheur, quand il put l'entendre lui-même dans Heidelberg! L'une des propositions du docteur frappa surtout le jeune Brenz; ce fut celle-ci : « Celui-là n'est pas « justifié devant Dieu qui fait beaucoup d'œuvres, « mais celui qui, sans œuvres, croit beaucoup en « Jésus-Christ. »

Une femme pieuse d'Heilbronn sur le Necker, épouse d'un sénateur de cette ville, nommé Snepf, avait, à l'exemple d'Anne, consacré au Seigneur son fils premier né, avec un vif désir de le voir se vouer à la théologie. Ce jeune homme, né en 1495,

1. Primam lucem purioris sententiæ de justificatione in suo pectore sensit. (Ibid.)

2. Ingens Dei beneficium lætus Brentius agnovit, et grata mente amplexus est. (Ibid.)

fit de rapides progrès dans les lettres; mais, soit par goût, soit par ambition, soit pour suivre le désir de son père, il se livra à l'étude de la jurisprudence. La pieuse mère voyait avec douleur son fils, son Ehrhard, suivre une autre carrière que celle à laquelle elle l'avait consacré. Elle l'avertissait, elle l'interpellait, elle le sommait sans cesse de se souvenir du vœu qu'elle avait fait au jour de sa naissance[1]. Enfin, vaincu par la constance de sa mère, Ehrhard Snepf se rendit. Bientôt il goûta tellement lui-même ses nouvelles études, que rien au monde n'eût pu l'en détourner.

Il était intimement lié avec Bucer et Brenz, et ils demeurèrent amis toute leur vie; « car, dit l'un de leurs historiens, les amitiés fondées sur l'amour des lettres et de la vertu ne sont jamais détruites. » Il assistait avec ses deux amis à la dispute d'Heidelberg. Les paradoxes et les luttes courageuses du docteur de Wittemberg lui imprimèrent un nouvel élan. Rejetant l'opinion vaine des mérites humains, il embrassa la doctrine de la justification gratuite du pécheur.

Le lendemain, Bucer se rendit vers Luther. « J'eus « avec lui, dit-il, une conversation familière et sans « témoins, le repas le plus exquis, non par les mets, « mais par les vérités qui m'étaient proposées. Quoi « que ce fût que j'objectasse, le docteur répondait « et expliquait tout avec la plus parfaite clarté. Oh!

1. Crebris interpellationibus eum voti quod de nato ipso fecerat, admoneret; et a studio juris ad theologiam quasi conviciis avocaret. (Melch. Adami. Snepfii Vita.)

« plût à Dieu que j'eusse le temps de t'en écrire « davantage[1] !... » Luther lui-même fut touché des sentiments de Bucer. « C'est le seul frère de son or- « dre, écrivait-il à Spalatin, qui ait de la bonne foi; « c'est un jeune homme de grandes espérances. Il « m'a reçu avec simplicité; il a conversé avec moi « avec avidité. Il est digne de notre confiance et de « notre amour[2]. »

Brenz, Snepf, d'autres encore, pressés par les vérités nouvelles qui commencent à se faire jour dans leur esprit, vont de même voir Luther; ils parlent, ils confèrent avec lui; ils lui demandent des éclaircissements sur ce qu'ils n'ont pas compris. Le réformateur, appuyé sur la Bible, leur répond. Chacune de ses paroles fait jaillir pour eux une nouvelle lumière. Un nouveau monde s'ouvre devant eux.

Après le départ de Luther, ces hommes généreux commencèrent à enseigner à Heidelberg. Il fallait poursuivre ce que l'homme de Dieu avait commencé, et ne pas laisser s'éteindre le flambeau qu'il avait allumé. Les écoliers parleront si les docteurs se taisent. Brenz, quoiqu'il fût encore si jeune, expliqua saint Matthieu, d'abord dans sa propre chambre; puis, le local devenant trop petit, dans l'auditoire de philosophie. Les théologiens, pleins d'envie à la vue du grand concours d'auditeurs que ce jeune homme attirait, s'irritèrent. Brenz prit alors les ordres, et transporta ses lectures dans le collége des chanoines du Saint-Esprit. Ainsi le

1. Gerdesius, Monument. antiq., etc.
2. L. Epp. I, p. 412.

feu déjà allumé en Saxe, le fut aussi dans Heidelberg. La lumière multipliait ses foyers. Ce fut, comme on l'a dit, le temps des semailles pour le Palatinat.

Mais ce ne fut pas le Palatinat seulement qui recueillit les fruits de la dispute de Heidelberg. Ces amis courageux de la vérité devinrent bientôt de grands flambeaux dans l'Église. Ils occupèrent tous des places éminentes, et prirent part à beaucoup des transactions auxquelles la réformation donna lieu. Strasbourg, et plus tard l'Angleterre, durent aux travaux de Bucer une connaissance plus pure de la vérité. Snepf la professa d'abord à Marbourg, puis à Stuttgard, à Tubingue, et à Iéna. Brenz enfin, après avoir enseigné à Heidelberg, le fit long-temps à Halle en Souabe, et à Tubingue. Nous retrouverons ces hommes dans le cours de la réformation.

Cette dispute fit avancer Luther lui-même. Il croissait de jour en jour dans la connaissance de la vérité. « Je suis, disait-il, un de ceux qui ont « avancé en écrivant et en instruisant les autres, « et non pas de ceux qui de rien deviennent tout « à coup de hauts et très-savants docteurs. »

Elle lui donna surtout un nouveau courage. Il était plein de joie de voir l'avidité avec laquelle la jeunesse des écoles recevait la vérité naissante. Il se consolait ainsi de ce que les vieux docteurs étaient si fort enracinés dans leurs opinions. « J'ai la magnifique espérance, disait-il, que de « même que Christ rejeté par les Juifs est allé vers « les Gentils, nous verrons maintenant la vraie théo- « logie, que rejettent ces vieillards aux vaines et

« fantastiques opinions, transportée à la génération « nouvelle[1]. »

Le chapitre étant terminé, Luther pensa à retourner à Wittemberg. Le comte palatin lui remit pour l'électeur une lettre datée du 1er mai, dans laquelle il disait que « Luther avait montré tant « d'habileté dans la dispute, qu'il en rejaillissait une « grande gloire sur l'université de Wittemberg. » On ne voulut point permettre qu'il retournât à pied[2]. Les Augustins de Nuremberg le prirent avec eux jusqu'à Wurzbourg. De là il se rendit à Erfurt avec les frères de cette ville. A peine y était-il arrivé, qu'il se rendit à la maison de son ancien maître, Jodocus. Le vieux professeur, très-peiné et très-scandalisé de la route que son disciple avait prise, avait coutume de mettre devant toutes les sentences de Luther un théta, lettre dont se servaient les Grecs pour indiquer la condamnation[3]. Il avait écrit au jeune docteur pour lui faire divers reproches. Celui-ci désirait répondre de bouche à ses lettres. N'ayant pas été reçu, il écrivit à son maître : « Toute l'université, à l'exception d'un licen- « cié, pense comme moi. Il y a plus : le prince, « l'évêque, enfin plusieurs autres prélats, et tout « ce que nous avons de citoyens éclairés, déclarent « d'une seule voix que jusqu'à présent ils n'avaient

1. L. Epp. I, p. 112.

2. Veni autem curru qui ieram pedester. (L. Epp. I p. 110.)

3. Omnibus placitis meis nigrum theta præfigit. (Ibid. p. 111.)

« ni connu ni entendu Christ et son Évangile. Je « suis prêt à recevoir vos corrections. Et quand « même elles seraient dures, elles me paraîtraient « très-douces. Épanchez donc votre cœur sans « crainte, déchargez votre colère. Je ne veux ni ne « puis être irrité contre vous. Dieu et ma conscience « en sont témoins[1]. »

Le vieux docteur fut touché des sentiments de son ancien élève. Il voulut voir s'il n'y avait pas moyen d'enlever le thêta condamnateur. Ils eurent une explication, mais elle fut sans résultat. « Je lui « ai du moins fait comprendre, dit Luther, que « toutes leurs sentences étaient semblables à cette « bête qui, à ce qu'on dit, se mange elle-même. « Mais on a beau parler à un sourd. Ces docteurs « s'attachent obstinément à toutes leurs petites dis- « tinctions, bien qu'ils avouent n'avoir pour les « confirmer que les lumières, comme ils disent, « de la raison naturelle, chaos ténébreux pour « nous qui n'annonçons d'autre lumière que Jésus- « Christ, la seule et la véritable lumière[2]. »

Luther quitta Erfurt dans la voiture du couvent qui le conduisit à Eisleben. De là, les Augustins du lieu, fiers du docteur qui jetait tant d'éclat sur leur ordre et sur leur ville, où il avait vu le jour, le firent mener à Wittemberg avec leurs chevaux,

1. L. Epp. I, ibid.

2. Nisi dictamine rationis naturalis, quod apud nos idem est, quod chaos tenebratum, qui non prædicamus aliam lucem, quam Christum Jesum lucem veram et solam. (L. Epp. I, p. 111.)

et à leurs frais. Chacun voulait donner une marque d'affection et d'estime à cet homme extraordinaire qui grandissait à chaque pas.

Il arriva le samedi après l'Ascension. Le voyage lui avait fait du bien, et ses amis le retrouvèrent plus fort et de meilleure mine qu'avant son départ[1]. Ils se réjouirent de tout ce qu'il avait vu et fait. Luther se reposa quelque temps des fatigues de sa course et du combat de Heidelberg. Mais ce repos ne fut qu'une préparation à de plus rudes travaux.

1. Ita ut nonnullis videar factus habitior et corpulentior. (L. Epp. I, p. 111.)

LIVRE IV.

LUTHER DEVANT LE LÉGAT.

Mai-décembre (1518).

La vérité avait enfin levé la tête au sein de la chrétienté. Victorieuse des organes inférieurs de la papauté, elle devait entrer en lutte avec le chef lui-même. Nous allons voir Luther aux prises avec Rome.

Ce fut à son retour de Heidelberg que Luther prit cet essor. Il avait vu que ses premières thèses sur les indulgences avaient été mal comprises. Il forma la résolution d'en exposer le sens avec clarté. Il avait reconnu, aux cris qu'une haine aveugle faisait pousser à ses ennemis, combien il était important de gagner en faveur de la vérité, la partie la plus éclairée de la nation : il résolut d'en appeler à son jugement, en lui présentant les bases sur lesquelles reposaient ses convictions nouvelles. Enfin il fallait bien une fois provoquer les décisions de Rome : il y enverra donc ces explications ; et les présentant d'une main à tous les hommes impartiaux et éclairés de son peuple, il

les posera de l'autre devant le trône du souverain pontife.

Ces explications de ses thèses, qu'il appela *résolutions* [1], étaient écrites avec beaucoup de modération. Luther cherchait à adoucir les passages qui avaient le plus irrité, et montrait une vraie modestie. Mais d'un autre côté il faisait voir une inébranlable décision, et défendait avec courage toutes les propositions que la vérité l'obligeait à maintenir. Il répétait avec fermeté que tout chrétien qui a une vraie repentance, possède sans indulgence la rémission des péchés ; que le pape, comme le moindre des prêtres, ne peut que déclarer simplement ce que Dieu a déjà pardonné ; que le trésor des mérites des saints administré par le pape, était une chimère ; et que l'Écriture sainte était la seule règle de la foi. Mais entendons-le lui-même sur quelques-uns de ces points.

Il commence par établir la nature de la vraie pénitence, et oppose cet acte de Dieu qui renouvelle l'homme, aux momeries de l'Église romaine. « Le mot grec μετανοεῖτε, dit-il, signifie : revêtez « un nouvel esprit, un nouveau sentiment, ayez « une nouvelle nature, en sorte que, cessant d'être « terrestres, vous deveniez des hommes du ciel... « Christ est un docteur de l'esprit et non de la « lettre, et ses paroles sont esprit et vie. Il ensei- « gne donc une repentance selon l'esprit et la « vérité, et non ces pénitences du dehors dont « peuvent s'acquitter sans s'humilier les pécheurs

1. L. Opp. Leipz. XVII, p. 29 à 113.

« les plus orgueilleux; il veut une repentance qui « puisse s'accomplir dans toutes les situations de « la vie, sous la pourpre des rois, sous la soutane « des prêtres, sous le chapeau des princes, au « milieu de ces pompes de Babylone où se trouvait « un Daniel, comme sous le froc des moines et « sous les haillons des mendiants [1]. »

Plus loin on trouve ces paroles hardies : « Je ne « m'embarrasse pas de ce qui plaît ou déplaît au « pape. Il est un homme comme les autres hommes. « Il y a eu plusieurs papes qui ont aimé non seu- « lement des erreurs et des vices, mais encore des « choses plus extraordinaires. J'écoute le pape « comme pape, c'est-à-dire quand il parle dans les « canons, d'après les canons, ou qu'il arrête une « chose avec un concile, mais non quand il parle « d'après sa tête. Si je faisais autrement, ne devrais-je « pas dire avec ceux qui ne connaissent pas Jésus- « Christ, que les horribles massacres de chrétiens, « dont Jules II s'est souillé, ont été les bienfaits « d'un pieux berger envers les brebis du Sei- « gneur [2]?... »

« Je dois m'étonner, continue-t-il, de la simpli- « cité de ceux qui ont dit que les deux glaives de « l'Évangile représentaient, l'un le pouvoir spirituel « et l'autre le pouvoir matériel. Oui, le pape tient « un glaive de fer; et il s'offre ainsi à la chrétienté, « non comme un tendre père, mais comme un « tyran redoutable. Ah! Dieu irrité nous a donné

1. Sur la première thèse.
2. Thèse 26.

« le glaive que nous avons voulu et nous a retiré « celui que nous avons dédaigné. En aucun lieu du « monde il n'y a eu de guerres plus terribles que « parmi les chrétiens... Pourquoi l'esprit habile « qui a trouvé ce beau commentaire, n'a-t-il pas « interprété l'histoire des deux clefs remises à saint « Pierre, d'une manière aussi subtile, et établi « comme dogme de l'Église, que l'une sert à ouvrir « les trésors du ciel et l'autre les trésors du « monde [1] ? »

« Il est impossible, dit-il encore, qu'un homme « soit chrétien sans avoir Christ; et s'il a Christ, il « a en même temps tout ce qui est à Christ. Ce qui « donne la paix à nos consciences, c'est que par « la foi nos péchés ne sont plus à nous, mais à « Christ, sur qui Dieu les a tous jetés; et que « d'autre part toute la justice de Christ est à nous, « à qui Dieu l'a donnée. Christ pose sa main sur « nous et nous sommes guéris. Il jette sur nous « son manteau, et nous sommes couverts; car il « est le Sauveur de gloire béni éternellement [2]. »

Avec de telles vues de la richesse du salut de Christ, il n'y avait plus besoin d'indulgences.

Luther, tout en attaquant la papauté, parle honorablement de Léon X. « Les temps où nous som- « mes sont si mauvais, dit-il, que même les plus « grands personnages ne peuvent venir au secours « de l'Église. Nous avons maintenant un très-bon « pape en Léon X. Sa sincérité, sa science, nous

1. Thèse 80.
2. Thèse 37.

« remplissent de joie. Mais que peut-il faire seul, « cet homme si aimable et si agréable? Il était « digne certainement d'être pape dans des temps « meilleurs. Nous ne méritons de nos jours que « des Jules II et des Alexandre VI. »

Il en vient au fait : « Je veux dire la chose en « peu de mots et hardiment : l'Église a besoin d'une « réformation. Et ce n'est l'œuvre ni d'un seul « homme, comme le pape, ni de beaucoup d'hom- « mes, comme les cardinaux et les pères des con- « ciles, mais du monde entier, ou plutôt c'est une « œuvre qui appartient à Dieu seul. Quant au « temps où une telle réformation doit commencer, « celui-là seul le sait qui a créé les temps... La « digue est enfoncée, et il n'est plus en notre pou- « voir de retenir les flots qui se précipitent avec « impétuosité. »

Telles sont quelques-unes des déclarations et des pensées que Luther adressait aux gens éclairés de sa patrie. La fête de Pentecôte approchait, et ce fut à cette époque où les apôtres rendirent à Jésus-Christ ressuscité le premier témoignage de leur foi, que Luther, ce nouvel apôtre, publia ce témoignage plein de vie, où il appelait de tous ses vœux une résurrection de l'Église. Le samedi, veille de Pentecôte, 22 mai 1518, il envoya cet ouvrage à l'évêque de Brandebourg son ordinaire, en lui écrivant :

« Très-digne père en Dieu ! il y a quelque temps, « lorsqu'une doctrine nouvelle, inouïe, touchant « les indulgences apostoliques, commença à reten- « tir en ces contrées, les savants et les ignorants

« s'en émurent, et plusieurs personnes, connues « ou inconnues de visage, me sollicitèrent de publier de bouche ou par écrit ce que je pensais « de la nouveauté, je ne veux pas dire de l'impudence de cette doctrine. Je me tins d'abord « tranquille et retiré. Mais enfin les choses en « vinrent à un tel point, que la sainteté du pape « fut compromise.

« Que devais-je faire ? Je crus ne devoir ni approuver, ni condamner ces doctrines, mais établir « une dispute sur ce point important, jusqu'à ce « que la sainte Église eût prononcé.

« Personne ne s'étant présenté au combat auquel « j'avais convoqué tout le monde, et mes thèses « ayant été considérées, non comme matière à « discussion, mais comme des propositions arrêtées [1], je me vois obligé d'en publier une explication. Daignez donc recevoir ces pauvretés [2] que « je vous présente, très-clément évêque. Et afin « que tout le monde puisse voir que je n'agis point « avec audace, je supplie Votre Révérence de prendre la plume et l'encre, d'effacer ou même de « jeter au feu et de brûler tout ce qui peut lui « déplaire. Je sais que Christ n'a pas besoin de « mon travail et de mes services, et qu'il saura « bien sans moi annoncer à son Église de bonnes « nouvelles. Non que les bulles et les menaces « de mes ennemis m'épouvantent. Bien au con-

1. Non ut disputabilia sed asserta acciperentur. (L. Epp. I, 114.)

2. Ineptias.

« traire; s'ils n'étaient pas si impudents et si dé-« hontés, personne n'entendrait parler de moi : je « me blottirais dans un coin et j'y étudierais seul « pour moi-même. Si cette affaire n'est pas celle « de Dieu, elle ne sera certes pas non plus la « mienne, ni celle d'aucun homme, mais chose de « néant. Que la gloire et l'honneur soient à celui « auquel seul ils appartiennent ! »

Huit jours après, le dimanche de la Trinité, 30 mai 1518, Luther porta ses regards sur Rome. Il était encore rempli de respect pour le chef de l'Église. Il croyait à Léon de la justice et un amour sincère de la vérité. C'est à lui qu'il veut s'adresser. Voici quelques fragments de cette lettre :

« Au très-bienheureux Père Léon X, souverain « évêque, le frère Martin Luther, Augustin, sou-« haite le salut éternel !

« J'apprends, très-saint Père, que de mauvais « bruits courent à mon égard, et que l'on met « mon nom en mauvaise odeur devant Votre Sain-« teté. On m'appelle hérétique, apostat, perfide, et « de mille autres noms injurieux. Ce que je vois « m'étonne, ce que j'entends m'épouvante. Mais « l'unique fondement de ma tranquillité demeure, « c'est une conscience pure et paisible. Veuillez « m'écouter, ô très-saint Père, moi qui ne suis qu'un « enfant et qu'un ignorant. »

Luther raconte l'origine de toute l'affaire, puis il continue :

« On n'entendait dans toutes les tavernes que « des plaintes sur l'avarice des prêtres, que des « attaques contre la puissance des clefs et du sou-

« verain évêque. Toute l'Allemagne en est témoin.
« A l'ouïe de ces choses, mon zèle s'est ému pour « la gloire de Christ, me semble-t-il, ou, si l'on « veut l'expliquer autrement, mon sang jeune et « bouillant s'est enflammé.

« J'avertis quelques-uns des princes de l'Église. « Mais les uns se moquaient de moi, d'autres fai- « saient la sourde oreille. La terreur de votre nom « semblait les enchaîner tous. Alors j'ai publié cette « dispute.

« Et voilà, ô très-saint Père, voilà l'incendie que « l'on dit avoir mis en flammes le monde entier.

« Maintenant que dois-je faire? Je ne puis me « rétracter, et je vois que cette publication attire « sur moi de toutes parts une inconcevable haine. « Je n'aime point à paraître au milieu du monde, « car je suis sans science, sans esprit, et beaucoup « trop petit pour de si grandes choses, surtout « dans ce siècle illustre, où Cicéron lui-même, s'il « vivait, serait obligé de se cacher en un coin « obscur [1]. »

« Mais afin de réconcilier mes adversaires, et de « répondre aux sollicitations de plusieurs, voici, « je publie mes pensées. Je les publie, saint Père, « afin d'être d'autant plus en sûreté à l'ombre de « vos ailes. Tous ceux qui le voudront, pourront « ainsi comprendre avec quelle simplicité de cœur « j'ai demandé à l'autorité ecclésiastique de m'in- « struire, et quel respect j'ai témoigné à la puissance

1. Sed cogit necessitas, [illegible] ajoute-t-il. (L. Epp. I, p. 12[illegible]

« des clefs [1]. Si je n'avais pas mené convenable-
« ment mon affaire, il eût été impossible que le
« sérénissime seigneur Frédéric, duc et électeur de
« Saxe, qui brille parmi les amis de la vérité apos-
« tolique et chrétienne, eût jamais souffert dans
« son université de Wittemberg un homme si dan-
« gereux que l'on prétend que je le suis.

« C'est pourquoi, très-saint Père, je tombe aux
« pieds de Votre Sainteté, et je me soumets à elle
« avec tout ce que j'ai et tout ce que je suis. Per-
« dez ma cause ou embrassez-la; donnez-moi droit
« ou donnez-moi tort; ôtez-moi la vie ou rendez-
« la-moi, comme il vous plaira. Je reconnaîtrai
« votre voix pour la voix de Christ, qui préside
« et qui parle par vous. Si j'ai mérité la mort, je
« ne me refuse pas à mourir [2]; la terre appartient
« au Seigneur avec tout ce qui est en elle. Qu'il
« soit loué dans toute éternité! *Amen*. Qu'il vous
« maintienne éternellement! *Amen*.

« Donné au jour de la Sainte-Trinité, l'an 1518.

« Frère MARTIN LUTHER, Augustin. »

Que d'humilité et que de vérité dans cette crainte, ou plutôt cet aveu de Luther, que son sang jeune et bouillant s'est peut-être trop vite

1. Quam pure simpliciterque ecclesiasticam potestatem et reverentiam clavium quæsierim et coluerim. (Ibid.)

2. Quare, beatissime Pater, prostratum me pedibus tuæ Beatitudinis offero, cum omnibus quæ sum et habeo: vivifica, occide; voca, revoca; approba, reproba, ut placuerit. Vocem tuam, vocem Christi in te præsidentis et loquentis agnoscam. Si mortem merui, mori non recusabo. (Ibid.)

enflammé! On reconnaît ici l'homme sincère qui, ne présumant point de lui-même, craint l'influence des passions dans ses actions, même les plus conformes à la parole de Dieu. Il y a loin de ce langage à celui d'un fanatique orgueilleux. On voit dans Luther le désir qui le travaille, de gagner Léon à la cause de la vérité, de prévenir tout déchirement, et de faire procéder du faîte de l'Église cette réformation dont il proclame la nécessité. Certes, ce n'est pas lui que l'on peut accuser d'avoir détruit, dans l'Occident, cette unité que tant de personnes de tous les partis ont plus tard regrettée. Il sacrifia tout pour la maintenir: tout, sauf la vérité. Mais ce furent ses superbes adversaires qui, en refusant de reconnaître la plénitude et la suffisance du salut opéré par Jésus-Christ, déchirèrent, au pied de la croix, la robe du Seigneur.

Après avoir écrit cette lettre, le même jour encore, Luther s'adressa à son ami Staupitz, vicaire général de son ordre. C'était par son entremise qu'il voulait faire parvenir à Léon et ses résolutions et son épître.

« Comme ces pensées enflammaient mon âme, « dit-il, j'entends tout à coup sonner avec éclat « de nouvelles trompettes d'indulgence, et retentir « des cymbales de grâce, qui ne nous appellent « pas à la véritable bataille. Telle est l'affaire pour « laquelle je suis appelé maintenant à me produire « en public, avec grand danger pour ma vie, moi « qui aurais bien mieux aimé être assis tranquil- « lement dans un coin et contempler avec joie la

« brillante lutte où tant d'hommes savants déploient « de nos jours leur adresse.

« Je vous prie donc d'accepter avec bienveil« lance les misères [1] que je vous envoie, et de les « faire parvenir à l'excellent pape Léon X. Non « que je veuille par-là vous entraîner dans le « péril où je me trouve : je veux seul en courir le « danger. Christ verra si ce que j'ai dit vient de « lui ou de moi ; Christ, sans la volonté duquel la « langue du pape ne peut se mouvoir, et le cœur « des rois ne peut agir.

« Quant à ceux qui me menacent, je n'ai à leur « répondre que le mot de Reuchlin : « Le pauvre « n'a rien à craindre, car il n'a rien à perdre [2]. » Je « n'ai ni bien, ni argent, et je n'en demande pas. « Si j'ai eu autrefois quelque honneur et quelque « bonne renommée, celui qui a commencé à me les « ravir achève son œuvre. Il ne me reste que ce « misérable corps affaibli par tant d'épreuves : « qu'ils le tuent, par ruse ou par force, à la gloire « de Dieu ! ils abrégeront ainsi peut-être d'une « heure ou deux le temps de ma vie. Il me suffit « d'avoir un précieux rédempteur, un puissant « sacrificateur, mon Seigneur Jésus-Christ. Je le « louerai tant que j'aurai un souffle de vie. Si « quelqu'un ne veut pas le louer avec moi, que « m'importe !

Ces paroles nous font bien lire dans le cœur de Luther !

1. Ses résolutions.

2. Qui pauper est nihil timet, nihil potest perdere. (Ibid., p. 118.)

Tandis que Luther portait ainsi sur Rome les regards d'une confiance enfantine, Rome avait déjà porté sur Luther ceux de la vengeance. Dès le 3 avril, le cardinal Raphaël de Rovere avait écrit à l'électeur Frédéric, au nom du pape, que l'on avait quelques soupçons sur sa foi, et qu'il devait se garder de protéger Luther. « Le cardinal Ra-« phaël, dit celui-ci, aurait eu grand plaisir à me « voir brûler par le duc Frédéric[1]. » Ainsi Rome commençait à diriger ses armes contre Luther : c'était dans l'esprit de son protecteur qu'elle lui portait le premier coup. Si elle parvenait à détruire cet abri sous lequel reposait le moine de Wittemberg, il devenait une proie facile. Tout était bientôt fini.

La manœuvre était bien calculée. Les princes allemands tenaient fort à leur réputation de princes chrétiens. Le plus léger soupçon d'hérésie les remplissait de crainte. La cour de Rome avait habilement profité de cette disposition. Frédéric avait d'ailleurs une antique dévotion à la religion de ses pères. Aussi cette lettre du courtisan romain fit-elle sur son esprit une impression très-vive. Mais, d'un autre côté, l'électeur avait pour principe de ne se hâter en rien. Il savait que la vérité n'était pas toujours du côté du plus fort. Les affaires de l'Empire avec Rome lui avaient appris à discerner les vues intéressées de cette cour. Il avait reconnu que pour être prince chrétien, il n'était pas nécessaire d'être esclave du pape.

1. L. Opp. (W.) XV, p. 339.

« Il n'était pas de ces esprits profanes, dit Mélanchton, qui veulent que l'on étouffe tous changements, aussitôt et dès leurs premiers principes [1]. Frédéric se soumit à Dieu. Il lut avec soin les écrits qui paraissaient, et ne permit pas que l'on détruisît ce qu'il jugea véritable [2]. » Il en avait la puissance. Maître dans ses États, il jouissait dans l'Empire d'une considération au moins aussi grande que celle que l'on portait à l'empereur lui-même.

Il est probable que quelque chose de cette lettre du cardinal Raphaël, remise à l'électeur le 7 juillet, parvint à Luther. Peut-être fut-ce la perspective de l'excommunication que cette missive romaine semblait présager, qui le porta à monter en chaire à Wittemberg, le 15 du même mois, et à prononcer sur ce sujet un discours qui fit une impression profonde. Il y distingua l'excommunication intérieure et l'excommunication extérieure, la première excluant de la communion de Dieu, et la seconde, des cérémonies de l'Église. « Personne, « dit-il, ne peut réconcilier avec Dieu l'âme dé« chue, si ce n'est l'Éternel. Personne ne peut « séparer un homme de la communion avec Dieu, « si ce n'est cet homme lui-même, par ses propres « péchés. Bienheureux celui qui meurt dans une in« juste excommunication ! Tandis qu'il endure un

1. Nec profana judicia sequens quæ tenera initia omnium mutationum celerrime opprimi jubent. (Melancht. Vit. L.)

2. Deo cessit, et ea quæ vera esse judicavit, deleri non voluit. (Ibid.)

« grave châtiment de la part des hommes, pour « l'amour de la justice, il reçoit de la main de Dieu « la couronne de l'éternelle félicité.... »

Les uns approuvèrent hautement ces paroles hardies; d'autres s'en irritèrent encore davantage.

Mais déjà Luther n'était plus seul; et bien que sa foi n'eût besoin d'autre appui que celui de Dieu même, il s'était formé autour de lui une puissance qui le défendait contre ses ennemis. Le peuple allemand avait entendu la voix de cet homme. De ses discours, de ses écrits, partaient des éclairs qui réveillaient et illuminaient ses contemporains. L'énergie de sa foi se précipitait en torrent de feu sur les cœurs engourdis. La vie que Dieu avait mise en cette âme extraordinaire, se communiquait au corps mort de l'Église. La chrétienté, immobile depuis tant d'années, s'animait d'un religieux enthousiasme. Sans doute tous ne découvraient pas la profondeur des doctrines que Luther annonçait. Il suffisait au grand nombre de savoir qne le nouveau docteur s'élevait contre le pape, et qu'à sa puissante parole l'empire des prêtres et des moines s'ébranlait. L'attaque de Luther était pour eux comme un de ces feux allumés sur les montagnes, qui annoncent à toute une nation le moment de briser ses chaînes. Luther ne se doutait pas de ce qu'il avait fait, que déjà tout ce qu'il y avait de généreux parmi son peuple, l'avait par acclamation reconnu pour son chef. Mais pour un grand nombre l'apparition de Luther fut davantage encore. La parole de Dieu, qu'il maniait avec tant de puissance, pénétra dans les esprits comme

une épée à deux tranchants. On vit s'allumer dans beaucoup de cœurs un désir ardent de trouver l'assurance du pardon et la vie éternelle. Depuis les premiers siècles, on n'avait pas vu une telle faim et une telle soif de la justice. Si la parole de Pierre l'ermite et de Bernard avait agi sur les peuples du moyen âge pour leur faire prendre au dehors une croix périssable, la parole de Luther agit au dedans, pour faire embrasser la croix véritable, la vérité qui sauve. L'échafaudage qui pesait alors sur l'Église avait tout étouffé; les formes avaient détruit la vie. La parole puissante donnée à Luther répandit un souffle vivifiant sur le sol de la chrétienté. Partout se trouvait le sentiment intime qu'on assistait, non à l'établissement d'une secte, mais à une nouvelle naissance de l'Église et de la société. Ceux qui naquirent alors du souffle de l'esprit de Dieu, se rangèrent autour de celui qui en était l'organe. La chrétienté fut partagée en deux camps : les uns combattirent avec l'esprit contre la forme; et les autres avec la forme contre l'esprit. Du côté de la forme étaient, il est vrai, toutes les apparences de la force et de la grandeur; du côté de l'esprit étaient l'impuissance et la petitesse. Mais la forme, dépourvue de l'esprit, n'est qu'un corps vide que le premier souffle peut abattre. Son apparence de pouvoir ne sert même qu'à irriter contre elle, et à précipiter sa fin. Ainsi la simple parole de la vérité avait créé à Luther une puissante armée.

Il le fallait, car les grands commençaient à s'é-

mouvoir, et l'Empire et l'Église unissaient déjà leurs bras pour écarter ce moine importun. L'empereur Maximilien tenait alors une diète impériale à Augsbourg. Six électeurs s'étaient rendus en personne à son appel. Tous les États germaniques y étaient représentés. Les rois de France, de Hongrie et de Pologne, y avaient leurs ambassadeurs. Tous ces princes et envoyés déployaient une grande magnificence. La guerre contre les Turcs était l'un des sujets pour lesquels la diète était assemblée. Le sultan Sélim, après avoir empoisonné son père, s'être défait de ses frères et de leurs enfants, et avoir porté ses armes victorieuses en Arménie, en Égypte et en Syrie, pourrait bien, pensait-on, ne pas s'arrêter là, et menacer l'Italie et la Hongrie. La mort vint bientôt après l'arrêter. Mais Léon X n'en poursuivit pas moins le profit d'une nouvelle croisade. Son légat exhorta vivement les États germaniques à se préparer à la guerre. « Que les ecclé« siastiques, dit-il, paient la dixième, les laïques « la cinquantième partie de leurs biens; que cha« que maison fournisse la solde d'un soldat; que « les riches donnent des contributions annuelles, « et tout ira bien. » Les États, épouvantés par le mauvais usage que l'on avait fait auparavant de telles contributions, et sagement conseillés par l'électeur Frédéric, se contentèrent de déclarer qu'ils réfléchiraient à la chose, et produisirent en même temps de nouveaux griefs contre Rome. Un discours latin publié pendant la diète signalait courageusement aux princes allemands le lieu du danger. « Vous voulez, disait l'auteur, mettre le

« Turc en fuite. C'est très-bien; mais je crains fort « que vous ne vous trompiez sur sa personne. C'est « en Italie et non en Asie que vous devez le cher- « cher. Chacun de nos princes possède assez de puis- « sance pour défendre son pays contre le Turc « d'Asie : mais quant au Turc de Rome, le monde « chrétien tout entier ne suffit pas pour le vain- « cre. Celui-là ne nous a fait encore aucun mal; « celui-ci rôde partout, altéré du sang des malheu- « reux[1] ! »

Une autre affaire non moins importante devait occuper la diète. Maximilien désirait faire proclamer roi des Romains et son successeur dans la dignité impériale, son petits-fils Charles, déjà roi d'Espagne et de Naples. Le pape connaissait trop bien ses intérêts pour désirer de voir le trône impérial occupé par un prince, dont la puissance en Italie pourrait lui devenir si redoutable. L'empereur pensait avoir déjà gagné en sa faveur la plupart des électeurs et des États; mais il trouva une ferme opposition dans Frédéric. En vain le sollicita-t-il; en vain les ministres et les meilleurs amis de l'électeur joignirent-ils leurs prières aux sollicitations de l'empereur, ce prince fut inébranlable et montra, ainsi qu'on l'a dit, qu'il était d'une fermeté et d'une grandeur d'âme à ne se départir jamais d'une résolution, quand il en avait une fois connu la justice. Le dessein de l'empereur échoua.

Dès lors l'empereur chercha à captiver la bienveillance du pape, pour le gagner à son plan

1. Schröck, K. Gesch. n. d. R. I, p. 156.

favori. Voulant lui donner une preuve particulière de son dévouement, il lui écrivit le 5 août la lettre suivante : « Très-saint Père, nous avons appris il y « a quelques jours, qu'un frère de l'ordre des « Augustins, nommé Martin Luther, s'est mis à « soutenir diverses propositions sur le commerce « des indulgences. Ce qui nous déplaît d'autant « plus que ledit frère trouve beaucoup de protec- « teurs, parmi lesquels sont des personnages puis- « sants[1]. Si Votre Sainteté et les très-dignes Pères « de l'Église (les cardinaux) n'emploient pas bientôt « leur autorité pour mettre fin à ces scandales, non- « seulement ces pernicieux docteurs séduiront les « gens simples, mais ils entraîneront de grands prin- « ces dans leur ruine. Nous veillerons à ce que tout « ce que Votre Sainteté arrêtera à cet égard pour la « gloire du Dieu tout-puissant, soit observé par « tous dans notre Empire. »

Cette lettre a dû être écrite à la suite de quelque discussion un peu vive de Maximilien avec Frédéric. Le même jour, l'électeur écrivit à Raphaël de Rovere. Il sut sans doute que l'empereur s'adressait au pontife romain, et, pour parer le coup, il s'adressa lui-même de suite à Rome.

« Je n'aurai jamais d'autre volonté, dit-il, que de « me montrer soumis à l'Église universelle. »

« Aussi n'ai-je jamais défendu les écrits et les ser- « mons du docteur M. Luther. J'apprends d'ailleurs « qu'il s'est toujours offert à paraître, avec un sauf-

1. Defensores et patronos etiam potentes quos dictus frater consecutus est. (Raynald, ad an. 1518.)

« conduit, devant des juges impartiaux, savants et « chrétiens, afin de défendre sa doctrine et de se « soumettre, dans le cas où on le convaincrait par « l'Écriture elle-même [1]. »

Léon X, qui, jusqu'à cette heure, avait laissé l'affaire aller son train, réveillé par les cris des théologiens et des moines, institua à Rome une cour ecclésiastique chargée de juger Luther, et près laquelle Sylvestre Priérias, le grand ennemi du réformateur, était à la fois accusateur et juge. La cause fut bientôt instruite, et la cour somma Luther de comparaître en personne devant elle, dans l'espace de soixante jours.

Luther attendait tranquillement à Wittemberg le bon effet que la lettre pleine de soumission adressée par lui au pape devait, à ce qu'il pensait, produire, lorsque, le 7 août, c'est-à-dire deux jours seulement après le départ des lettres de Maximilien et de Frédéric, on lui remit en main la citation du tribunal romain. « Au moment où j'atten- « dais la bénédiction, dit-il, je vis fondre sur moi « la foudre. Je fus la brebis qui trouble l'eau du « loup. Tezel échappa, et moi je devais me laisser « manger. »

Cette citation jeta Wittemberg dans la consternation : car quelque parti que prît Luther, il ne pouvait échapper au danger. Se rendait-il à Rome, il y deviendrait la victime de ses ennemis. Refusait-il, il serait, selon l'usage, condamné par contu-

1. L. Opp. (L.) XVII, p. 169.

mace, et il n'échapperait pas, car on savait que le légat avait reçu du pape l'ordre de tout faire pour irriter l'empereur et les princes allemands contre Luther. Ses amis s'effrayèrent. Le docteur de la vérité ira-t-il porter sa vie à « cette grande cité « enivrée du sang des saints et du sang des mar- « tyrs de Jésus? » Suffira-t-il qu'une tête s'élève du sein de la chrétienté asservie, pour qu'elle tombe? Cet homme, que Dieu paraissait avoir formé pour résister à une puissance à laquelle jusqu'à présent rien n'a pu résister, sera-t-il aussi renversé? Tous les amis du réformateur qui se sentaient trop faibles pour le remplacer, cherchèrent entre eux quelque moyen de le soustraire au péril. Luther lui-même ne voyait que l'électeur qui pût le sauver; mais il préférait mourir plutôt que de compromettre son prince. Ses amis tombèrent enfin d'accord sur un expédient qui n'exposerait pas Frédéric. Qu'il refuse à Luther un sauf-conduit: celui-ci aura une cause légitime pour ne pas comparaître à Rome.

Le 8 août, Luther écrivit à Spalatin pour lui demander que l'électeur employât son influence à le faire citer en Allemagne. « Sache, » lui dit-il quelques jours plus tard, « qu'en tout ceci je n'ai au- « cune crainte. Quand leurs flatteries ou leurs me- « naces parviendraient à me rendre pour tous un « objet de haine, il me reste cette assurance que « tout ce que ces hommes puissants attaquent, je « l'ai reçu de Dieu, à qui je le rapporte et je l'offre « de bon cœur. S'il me l'ôte, c'est bien : s'il me le « conserve, c'est bien. Que son nom soit sanctifié

« et béni éternellement! *Amen* [1]. » « Vois, » écrit-il à Staupitz, « avec quelles embûches on s'approche « de moi, et comme je suis entouré d'épines. Mais « Christ vit et règne, hier, aujourd'hui, éternelle-« ment. Ma conscience m'assure que c'est la vérité « que j'ai enseignée, bien qu'elle devienne plus « odieuse encore quand c'est moi qui l'enseigne. « L'Église est le ventre de Rebecca. Il faut que les « enfants s'entre-poussent, même jusqu'à mettre la « mère en danger [2]. Au reste, demande au Seigneur « que je n'aie pas trop de joie dans cette épreuve. « Que Dieu ne leur impute pas ce mal! »

Les amis de Luther ne se bornèrent pas à des consultations et à des plaintes. Spalatin écrivit, de la part de l'électeur, à Renner, secrétaire de l'empereur : « Le docteur Martin veut volontiers avoir « pour juges toutes les universités d'Allemagne, « excepté celles d'Erfurt, de Leipzig et de Franc-« fort-sur-l'Oder, qui se sont rendues suspectes. Il « lui est impossible de paraître à Rome en per-« sonne [3]. »

L'université de Wittemberg écrivit au pape lui-même une lettre d'intercession. « La faiblesse de « son corps, disait-elle en parlant de Luther, les « dangers du voyage lui rendent difficile, et même « impossible d'obéir à l'ordre de Votre Sainteté. Sa « peine et ses prières nous portent à avoir compas-

1. L. Epp. I, p. 131 et 132.

2. Uterus Rebeccæ est : parvulos in eo collidi necesse est, etiam usque ad periculum matris. (L. Epp. I, p. 138.)

3. L. Opp. (L.) XVII, p. 173.

« sion de lui. Nous vous prions donc, très-saint
« Père, comme des fils obéissants, de vouloir bien
« le tenir pour un homme qui n'a jamais été enta-
« ché de doctrines opposées à l'opinion de l'Église
« romaine. »

L'université, dans sa sollicitude, s'adressa le même jour à Charles de Miltitz, gentilhomme saxon et camérier du pape, très-aimé de Léon X. Elle rendit à Luther dans cette lettre un témoignage plus décidé que celui qu'elle avait osé insérer dans la première. « Nous n'avons pas appris, disait-elle,
« sans une vive douleur, cher monsieur Charles,
« que le digne père Martin Luther, Augustin, le
« plus noble et le plus honorable membre de notre
« université, est tombé dans une grande défaveur
« auprès du saint-siége apostolique. Depuis plu-
« sieurs années, nous avons vu et connu son ha-
« bileté, ses connaissances, sa haute intelligence
« dans les arts et les lettres, ses mœurs irrépro-
« chables et sa conduite toute chrétienne. Nous
« vous prions donc de le recommander au pape
« Léon X, afin qu'on lui accorde ce qu'il a de-
« mandé. Rendez ce service à votre chère patrie,
« et que l'on sache qu'un Allemand n'en aban-
« donne jamais un autre [1]. »

Luther avait des amis, et ils ne lui manquaient pas dans l'épreuve. Cette active charité de tous ceux qui l'entouraient, est son plus bel éloge.

Tandis qu'on attendait avec anxiété l'issue de

1. L. Opp. (lat.) I, 183 et 184. L. Opp. (L.) XVII, 171 et 172.

cette affaire, elle se décida plus facilement qu'on n'eût pu l'espérer. Le légat de Vio, humilié de n'avoir pas réussi dans la commission qu'il avait reçue de préparer une guerre générale contre les Turcs, désirait de relever et d'illustrer son ambassade en Allemagne par quelque autre acte méritoire. Il pensa que s'il éteignait l'hérésie, il reparaîtrait dans Rome avec gloire. Il demanda donc au pape qu'on lui remît cette affaire. Léon de son côté savait bon gré à Frédéric de s'être opposé si fortement à l'élection du jeune Charles. Il sentait qu'il pourrait avoir encore besoin de son secours. Sans parler davantage de la citation, il chargea son légat, par un bref daté du 23 août, d'examiner l'affaire en Allemagne. Le pape ne perdait rien à cette manière de procéder, et même, si l'on pouvait amener Luther à une rétractation, on évitait le bruit et le scandale que sa comparution à Rome eût occasionés.

« Nous vous chargeons, disait-il, de faire com-
« paraître personnellement devant vous, de pour-
« suivre et de contraindre sans aucun retard, et
« aussitôt que vous aurez reçu cet écrit de nous,
« ledit Luther qui a déjà été déclaré hérétique par
« notre cher frère Jérôme, évêque d'Asculan[1]. »

Puis le pape prescrivait contre Luther les mesures les plus sévères.

« Invoquez à cet effet le bras et le secours de
« notre très-cher fils en Christ, Maximilien, et des

1. Dictum Lutherum hæreticum per prædictum auditorem jam declaratum. (Breve Leonis X ad Thomam.)

« autres princes de l'Allemagne, de toutes les com-
« munautés, universités et potentats, ecclésiasti-
« ques ou séculiers. Et si vous l'atteignez, faites-le
« garder sûrement, afin qu'il soit amené devant
« nous [1]. »

On voit que cette indulgente concession du pape n'était guère qu'une voie plus sûre d'entraîner Luther à Rome. Viennent ensuite les mesures de douceur.

« S'il rentre en lui-même, et demande grâce pour
« un tel forfait, de lui-même et sans y être invité,
« nous vous donnons le pouvoir de le recevoir
« dans l'unité de la sainte mère l'Église. »

Le pape en revient bientôt aux malédictions.

« S'il persiste dans son opiniâtreté, et que vous
« ne puissiez vous rendre maître de lui, nous vous
« donnons le pouvoir de le proscrire dans tous les
« lieux de l'Allemagne, de bannir, de maudire,
« d'excommunier tous ceux qui lui sont attachés,
« et d'ordonner à tous les chrétiens de fuir leur
« présence. »

Cependant ce n'est pas encore assez.

« Et afin, continue le pape, que cette contagion
« soit d'autant plus facilement extirpée, vous ex-
« communierez tous les prélats, ordres religieux,
« universités, communautés, comtes, ducs et po-
« tentats, excepté l'empereur Maximilien, qui ne
« saisiraient pas ledit Martin Luther et ses adhé-

1. Brachio cogas atque compellas, et eo in potestate tua redacto eum sub fideli custodia retineas, ut coram nobis sistatur. (Ibid.)

« rents, et ne vous les enverraient pas en due et « bonne garde. »

Cette terrible tyrannie romaine, qui pesait alors sur l'Église, continue ses ordres et ses malédictions.

« Et si (ce que Dieu préserve) lesdits princes, « communautés, universités et potentats, ou quel-« qu'un à eux appartenant, offraient de quelque « manière un asile audit Martin et à ses adhérents, « lui donnaient publiquement ou en secret, par « eux ou par d'autres, secours et conseils, nous « mettons en interdit ces princes, communautés, « universités et potentats, avec leurs villes, bourgs, « campagnes et villages, aussi bien que les villes, « bourgs, campagnes et villages où ledit Martin « pourra s'enfuir, aussi long-temps qu'il y de-« meurera, et trois jours après qu'il les aura quit-« tés. »

Cette chaire audacieuse, qui prétend représenter sur la terre celui qui a dit : « Dieu n'a point en-« voyé son fils dans le monde, pour condamner le « monde, mais afin que le monde soit sauvé par « lui, » continue ses anathèmes; et après avoir prononcé les peines contre les ecclésiastiques, elle dit :

« Quant à ce qui regarde les laïques, s'ils n'obéis-« sent pas aussitôt, sans aucun retard et aucune « opposition, à vos ordres, nous les déclarons in-« fâmes (à l'exception du très-digne empereur), « inhabiles à s'acquitter de toute action convena-« ble, privés de la sépulture des chrétiens, et dé-« pouillés de tous fiefs, qu'ils les tiennent, soit du

« siége apostolique, soit de quelque seigneur que « ce puisse être [1]. »

Tel était le sort qui attendait Luther. Le monarque de Rome a tout conjuré pour sa perte. Il a tout remué, et jusqu'à la paix des tombeaux. Sa ruine semble assurée. Comment échappera-t-il à cette immense conjuration? Mais Rome s'était trompée; le mouvement suscité par l'esprit de Dieu ne pouvait être dompté par les décrets de sa chancellerie.

On n'avait pas même gardé les apparences d'une enquête juste et impartiale; et Luther avait déjà été déclaré hérétique, non-seulement avant d'avoir été entendu, mais encore bien avant la fin du temps qui lui avait été donné pour comparaître. Les passions (et nulle part elles ne se montrent plus fortes que dans les discussions religieuses) font passer par-dessus toutes les formes de la justice. Ce n'est pas seulement dans l'Église romaine, c'est dans les églises protestantes qui se sont détournées de l'Évangile, c'est partout où n'est pas la vérité, que l'on retrouve à son égard de si étranges procédés. Tout est bon contre l'Évangile. On voit souvent des hommes qui, dans tout autre cas, se feraient scrupule de commettre la moindre injustice, ne pas craindre de fouler aux pieds toutes les règles et tous les droits, dès qu'il s'agit du christianisme et du témoignage qu'on lui rend.

Lorsque plus tard Luther eut connaissance de

1. Infamiæ et inhabilitatis ad omnes actus legitimos, ecclesiasticæ sepulturæ, privationis quoque feudorum. (Ibid.)

ce bref, il exprima toute son indignation. « Le plus « remarquable de la chose est ceci, dit-il : ce bref « a été donné le 23 août; moi, j'ai été cité le 7 août, « en sorte qu'entre la citation et le bref il s'est « écoulé 16 jours. Or, faites le compte, et vous trou- « verez que monseigneur Jérôme, évêque d'Ascu- « lan, a procédé contre moi, a prononcé le juge- « ment, m'a condamné et déclaré hérétique, avant « que la citation me fût parvenue, ou tout au plus « 16 jours après qu'on me l'eût remise. Maintenant « je demande où demeurent donc les 60 jours qui « me sont accordés dans la citation? ils ont com- « mencé le 7 août, ils devaient finir le 7 octobre... « Est-ce là le style et la mode de la cour de Rome, « qu'en un même jour elle cite, exhorte, accuse, « juge, condamne et déclare condamné, et encore « un homme qui est si éloigné de Rome, et qui « ne sait rien de toutes ces choses? Que répon- « dent-ils à tout cela? Sans doute qu'ils ont oublié de « se purger le cerveau avec de l'ellébore, avant de « mettre en œuvre de tels mensonges [1]. »

Mais en même temps que Rome remettait en cachette ses foudres dans les mains de son légat, elle cherchait, par de douces et flatteuses paroles, à détacher de la cause de Luther le prince dont elle redoutait le plus le pouvoir. Le même jour, 23 août 1518, le pape écrivait à l'électeur de Saxe. Il avait recours aux arts de cette vieille politique que nous avons déjà signalée, et s'en prenait à l'amour-propre du prince.

1. L. Opp. (L.) XVII, p. 176.

« Cher fils, disait le pontife de Rome, quand nous « pensons à votre noble et louable race, à vous « qui en êtes le chef et l'ornement; quand nous « nous rappelons comment vous et vos ancêtres « avez toujours désiré maintenir la foi chrétienne, « l'honneur et la dignité du saint-siége, nous ne « pouvons croire qu'un homme qui abandonne « la foi, puisse s'appuyer sur la faveur de Votre « Altesse, et lâcher hardiment la bride à sa méchan- « ceté. Cependant il nous est rapporté de toutes « parts, qu'un frère Martin Luther, ermite de l'or- « dre de Saint-Augustin, a oublié, comme enfant « de malice et contempteur de Dieu, son habit « et son ordre, qui consistent dans l'humilité et « l'obéissance, et se vante de ne craindre ni l'au- « torité, ni la punition d'aucun homme, assuré « qu'il est de votre faveur et de votre protection.

« Mais comme nous savons qu'il se trompe, « nous avons trouvé bon d'écrire à Votre Altesse « et de vous exhorter, selon le Seigneur, à veiller à « l'honneur du nom d'un prince aussi chrétien que « vous, à vous défendre de ces calomnies, vous « l'ornement, la gloire et la bonne odeur de votre « noble race, et à vous garder non seulement d'une « faute aussi grave que celle qu'on vous impute, « mais encore du soupçon même que la hardiesse « insensée de ce frère tend à faire planer sur vous. »

Léon X annonçait en même temps à Frédéric, qu'il avait chargé le cardinal de Saint-Sixte d'examiner la chose, et il lui ordonnait de remettre Luther entre les mains du légat, « de peur, » ajoutait-il en revenant encore à son argument favori,

« que des gens pieux de nos temps ou des temps « futurs ne puissent un jour se lamenter et dire : La « plus pernicieuse hérésie dont ait été affligée l'É- « glise de Dieu, s'est élevée par le secours et la « faveur de cette haute et louable maison. [1] »

Ainsi Rome avait pris toutes ses mesures. D'une main elle faisait respirer le parfum toujours si enivrant de la louange, et de l'autre elle tenait cachées ses vengeances et ses terreurs.

Toutes les puissances de la terre, empereur, pape, princes et légats, commençaient à s'émouvoir contre cet humble frère d'Erfurt, dont nous avons suivi les combats intérieurs. « Les rois de « la terre se trouvent en personne, et les princes « consultent ensemble contre le Seigneur et contre « son oint. »

Cette lettre et ce bref n'étaient point arrivés en Allemagne, et Luther était encore dans la crainte de se voir obligé de comparaître à Rome, lorsqu'un heureux événement vint consoler son cœur. Il lui fallait un ami dans le sein duquel il pût verser ses peines, et dont l'amour fidèle le consolât à l'heure de l'abattement. Dieu lui donna tout cela dans Mélanchton.

George Schwarzerd était un habile maître armurier de Bretten, petite ville du Palatinat. Le 14 février 1497 il lui naquit un fils qui fut nommé Philippe, et qui s'illustra plus tard sous le nom de Mélanchton. Bien vu des princes palatins, de

1. L. Opp. (L.) XVII, p. 173.

ceux de Bavière et de Saxe, George était doué de la plus parfaite honnêteté. Souvent il refusait à des acheteurs le prix qui lui était offert; et s'il apprenait qu'ils fussent pauvres, il les obligeait à reprendre leur argent. Il se levait habituellement à minuit, et faisait alors, à genoux, sa prière. S'il lui arrivait une fois de voir le matin sans l'avoir faite, il était mécontent de lui tout le jour. La femme de Schwarzerd, nommée Barbara, était fille d'un magistrat honorable, Jean Reuter. Elle était d'un caractère tendre, un peu portée à la superstition, du reste douée de sagesse et de prudence. C'est d'elle que sont ces vieilles rimes allemandes bien connues :

« Faire aumône n'appauvrit pas.
« Être au temple n'empêche pas.
« Graisser le char n'arrête pas.
« Bien mal acquis ne produit pas.
« Livre de Dieu ne trompe pas. »

Et ces autres rimes :

« Qui veut toujours plus dépenser
« Que sa charrue ne peut rendre,
« Devra tôt ou tard se ruiner,
« Et peut-être se verra pendre [1]. »

Le jeune Philippe n'avait pas onze ans lorsque son père mourut. George fit venir son fils deux jours avant sa fin, près de son lit de mort, et il l'exhorta à avoir toujours présente à l'esprit la

1. Almosen geben armt nicht, etc. Wer mehr will verzehren, etc. (Müller's Reliquien.)

pensée de Dieu : « Je prévois, dit l'armurier mou-« rant, que de terribles tempêtes viendront ébran-« ler le monde. J'ai vu beaucoup de grandes choses; « mais de plus grandes se préparent. Que Dieu te « conduise et te gouverne ! » Après que Philippe eut reçu la bénédiction paternelle, on l'envoya à Spire pour qu'il ne fût pas témoin de la mort de son père. Il s'éloigna tout en larmes.

L'aïeul du jeune garçon, le digne bailli Reuter, qui lui-même avait un jeune fils, tint lieu de père à Philippe et le prit dans sa maison avec son frère George. Peu de temps après, il donna pour précepteur aux trois jeunes garçons Jean Hungarus, homme excellent, qui plus tard annonça l'Évangile avec une grande force et jusque dans l'âge le plus avancé. Il ne passait rien au jeune homme. Il le punissait pour chaque faute, mais avec sagesse : « C'est ainsi, dit Melanchton en 1554, qu'il « a fait de moi un grammairien. Il m'aima comme « un fils : je l'aimai comme un père, et nous nous « rencontrerons, je l'espère, dans la vie éter-« nelle[1]. »

Philippe se distingua par l'excellence de son esprit, par sa facilité à apprendre et à exposer ce qu'il avait appris. Il ne pouvait demeurer dans l'oisiveté, et cherchait toujours quelqu'un avec qui il pût discuter sur ce qu'il avait entendu[2]. Il arri-

1. Dilexit me ut filium et ego eum ut patrem : et conveniemus, spero, in vita æterna. (Melancht. Explicat. Evang.)

2. Quiescere non poterat, sed quærebat ubique aliquem cum quo de auditis disputaret. (Camerarius, Vit. Melancht., p. 7.)

vait souvent que des étrangers instruits passaient par Bretten et visitaient Reuter. Aussitôt le petit-fils du bailli les abordait, entrait en conversation avec eux, et les pressait tellement dans la discussion, que les auditeurs en étaient dans l'admiration, et que ses champions se trouvaient confus.

A la force du génie il joignait une grande douceur, et se conciliait ainsi la faveur de tous. Il avait un défaut dans l'organe de la bouche : il bégayait ; mais, comme l'illustre orateur des Grecs, il s'appliqua avec tant de soins à s'en corriger, que plus tard on n'en aperçut plus aucune trace.

Le grand-père étant mort, le jeune Philippe fut envoyé avec son frère et son jeune oncle Jean, à l'école de Pforzheim. Ces jeunes garçons demeuraient chez une de leurs parentes, sœur du fameux Reuchlin. Avide de connaissances, Philippe fit, sous la conduite de George Simler, de rapides progrès dans les sciences et surtout dans l'étude de la langue grecque, pour laquelle il avait une véritable passion. Reuchlin venait souvent à Pforzheim. Il fit chez sa sœur la connaissance de ses jeunes pensionnaires, et fut bientôt frappé des réponses de Philippe. Il lui donna une grammaire grecque et une Bible. Ces deux livres devaient être l'étude de toute sa vie.

Lorsque Reuchlin revint de son second voyage en Italie, son jeune parent, âgé de douze ans, fêta le jour de son arrivée, en jouant devant lui, avec quelques amis, une comédie latine qu'il avait lui-même composée. Reuchlin, ravi du talent du jeune homme, l'embrassa tendrement, l'appela son

fils bien-aimé, et lui donna en riant le chapeau rouge qu'il avait reçu lorsqu'il avait été fait docteur. Ce fut alors que Reuchlin changea son nom de Schwarzerd en celui de Mélanchton. Ces deux mots signifient *terre noire*, l'un en allemand et l'autre en grec. La plupart des savants du temps traduisaient leur nom en grec ou en latin.

Melanchton à douze ans se rendit à l'université de Heidelberg. Ce fut là qu'il commença à étancher la soif de science qui le consumait. Il fut fait bachelier à quatorze ans. En 1512, Reuchlin l'appela à Tubingue, où un grand nombre de savants distingués se trouvaient réunis. Il les écoutait tous. Il fréquentait à la fois les leçons des théologiens, celles des médecins et celles des jurisconsultes. Il n'y avait aucune connaissance qu'il ne crût devoir rechercher. Ce n'était pas la louange qu'il poursuivait, mais la possession et les fruits de la science.

L'Écriture sainte surtout l'occupait alors. Les habitués de l'église de Tubingue avaient remarqué qu'il avait souvent en mains un livre dont il s'occupait entre les services. Ce volume inconnu paraissait plus grand que les manuels de prières; et l'on répandit que Philippe lisait alors des ouvrages profanes. Mais il se trouva que le livre si soupçonné était un exemplaire des saintes Écritures, imprimé peu auparavant à Bâle par Jean Frobenius. Il continua toute sa vie cette lecture avec l'application la plus assidue. Il eut toujours sur lui ce volume précieux qui avait excité si fort l'étonnement des fidèles de Tubingue, et il le portait à toutes les assemblées publiques auxquelles il était

appelé [1]. Il rejetait les vains systèmes scolastiques et s'attachait à la simple parole de l'Évangile. « J'ai « de Mélanchton, écrivait alors Érasme à Écolam- « pade, les sentiments les plus distingués et des « espérances magnifiques. Que Christ fasse seule- « ment que ce jeune homme nous survive long- « temps. Il éclipsera entièrement Érasme [2]. »

Néanmoins il partageait les erreurs de son siècle. « Je frémis, dit-il à une époque avancée de sa vie, « quand je pense à l'honneur que je rendais aux « statues, lorsque je me trouvais encore dans la pa- « pauté [3]. »

En 1514, il fut fait docteur en philosophie et commença à enseigner. Il avait 17 ans. La grâce, les attraits qu'il savait donner à ses enseignements, faisaient le plus frappant constraste avec la méthode dépourvue de goût, que les docteurs, et surtout les moines, avaient jusqu'alors suivie. Il prit une vive part au combat dans lequel Reuchlin se trouvait engagé avec les obscurants de son siècle. D'une conversation agréable, de mœurs douces et élégantes, aimé de tous ceux qui le connaissaient, il se trouva bientôt jouir dans le monde savant d'une grande autorité et d'une réputation étendue.

Ce fut alors que l'électeur Frédéric conçut l'idée d'appeler Mélanchton comme professeur des langues anciennes à son université de Wittemberg. Il

1. Camerar. Vita Philip. Melanchtonis, p. 16.
2. Erasmi epist. I, 7.
3. Cohorresco quando cogito quomodo ipse accesserim ad statuas in papatu. (Explicat. Evangel.)

comprenait tout l'éclat que ce jeune helléniste répandrait sur une institution qui lui était si chère. L'électeur s'adressa à Reuchlin qui, ravi de voir s'ouvrir un si beau champ pour son jeune ami, lui écrivit ces paroles de l'Éternel à Abraham : « Sors « de ton pays et d'avec ta parenté et de la maison de « ton père, et je rendrai ton nom grand, et tu seras « béni. » — « Oui, continue le vieillard, j'espère « qu'il en sera ainsi de toi, mon cher Philippe, « mon œuvre et ma consolation. » Mélanchton reconnut dans cette vocation un appel de Dieu. A son départ, toute l'université fut dans la douleur. Il quitta sa patrie en s'écriant : « Que la volonté du « Seigneur s'accomplisse ! » Il avait alors vingt et un ans.

Mélanchton fit le voyage à cheval. A Nuremberg, il se lia avec l'excellent Pirckheimer ; à Leipsig, avec le savant helléniste Mosellanus. L'université donna dans cette dernière ville un festin à son honneur. C'était un repas vraiment académique. Les plats se succédaient en abondance, et à chaque plat nouveau, l'un des professeurs se levait et adressait à Mélanchton un discours latin préparé. Celui-ci improvisait aussitôt une réponse. A la fin : « Hommes très-illustres, leur dit-il, permettez-moi « de répondre une fois pour toutes à vos harangues, « car n'étant point préparé, je ne saurais mettre « dans mes réponses autant de variété que vous « dans vos allocutions. » Dès lors les plats arrivèrent sans l'accompagnement d'un discours [1].

1. Camer. Vit. Mel. 26.

Le jeune parent de Reuchlin arriva à Wittemberg le 25 août 1518, deux jours après que Léon X eût signé le bref adressé à Cajetan, et la lettre à l'électeur.

Les professeurs de Wittemberg ne reçurent pas Mélanchton avec autant de faveur que l'avaient fait ceux de Leipsig. La première impression ne répondit point à leur attente. Ils virent un jeune homme qui semblait plus jeune encore que son âge ne l'indiquait, d'une stature peu apparente, d'un air faible et timide. Est-ce là cet illustre docteur que les plus grands hommes du temps, Érasme et Reuchlin, élèvent si haut?... Ni Luther, dont il fit d'abord la connaissance, ni ses collègues, ne conçurent de grandes espérances, en voyant sa jeunesse, son embarras, et ses manières.

Quatre jours après son arrivée, le 29 août, il prononça son discours d'inauguration. Toute l'université était assemblée. Le jeune garçon, comme l'appelle Luther[1], parla en une latinité si élégante, et montra tant de science, un esprit si cultivé, un jugement si sain, que tous ses auditeurs furent dans l'admiration.

Le discours terminé, tous s'empressèrent de le féliciter; mais personne ne ressentait plus de joie que Luther. Il se hâta de communiquer à ses amis les sentiments qui remplissaient son cœur. « Mé-« lanchton, écrivit-il à Spalatin le 31 août, a pro-« noncé, quatre jours après son arrivée, une si

1. Puer et adolescentulus, si ætatem consideres. (L. Epp. I, 141.)

« belle et si savante harangue, que tous l'ont écouté « avec approbation et avec étonnement. Nous som- « mes bientôt revenus des préjugés qu'avaient fait « naître sa stature et sa personne; nous louons et « nous admirons ses paroles; nous rendons grâces « au prince et à vous, pour le service que vous « nous avez rendu. Je ne demande pas d'autre « maître de grec. Mais je crains que son corps dé- « licat ne puisse supporter nos aliments, et que « nous ne le gardions pas long-temps à cause de la « modicité de son traitement. J'apprends que les « gens de Leipsig se vantent déjà de nous l'enlever. « O mon cher Spalatin, prenez garde de ne pas « mépriser son âge et sa personne. Cet homme est « digne de tout honneur [1]. »

Mélanchton se mit aussitôt à expliquer Homère et l'épître de saint Paul à Tite. Quatre jours après l'inauguration, Luther écrivait encore à Spalatin :

« Je vous recommande très-particulièrement le « très-savant et très-aimable grec Philippe. Son « auditoire est toujours plein. Tous les théologiens « surtout viennent l'entendre. Il fait que tous, de « haut, de bas, et de moyen étage, se mettent à « apprendre le grec [2]. »

Mélanchton répondit de son côté à toute cette affection de Luther. Il découvrit bientôt en lui une bonté de caractère, une force d'esprit, un courage, une sagesse, qu'il n'avait trouvés jus-

1. L. Epp. I, 135.

2. Summos cum mediis et infimis, studiosos facit græcitatis. (L. Epp. I, 140.)

qu'alors chez aucun homme. Il le vénéra, il l'aima par-dessus tous. « S'il est quelqu'un, disait-il, que « j'aime avec force, et que mon esprit tout entier « embrasse, c'est Martin Luther [1]. »

Ainsi se rencontrèrent Luther et Mélanchton, et ils furent amis jusqu'à la mort. On ne peut assez admirer la bonté et la sagesse de Dieu qui réunissait deux hommes si différents et pourtant si nécessaires l'un à l'autre. Ce que Luther était en chaleur, en élan, en force, Mélanchton l'était en clarté, en sagesse, en douceur. Luther animait Mélanchton, Mélanchton modérait Luther. Ils étaient comme ces couches de matière électrique, l'une en plus, l'autre en moins, qui se tempèrent mutuellement. Si Mélanchton avait manqué à Luther, peut-être le fleuve se fût-il débordé. Lorsque Luther manqua à Mélanchton, Mélanchton hésita, céda même, là où il n'aurait pas dû céder [2]. Luther fit beaucoup avec puissance. Mélanchton ne fit pas moins peut-être en suivant une voie plus lente et plus tranquille. Tous deux étaient droits, ouverts, généreux; tous deux, pleins d'amour pour la parole de la vie éternelle, la servirent avec une fidélité et un dévouement qui dominèrent toute leur vie.

Au reste, l'arrivée de Mélanchton opéra une révolution, non seulement dans Wittemberg, mais en-

1. Martinum, si omnino in rebus humanis quidquam, vehementissime diligo et animo integerrimo complector. (Mel. Epp. I, 411.)

2. Calvin écrit à Sleidan : Dominus eum fortiore spiritu instruat, ne gravem ex ejus timiditate jacturam sentiat posteritas.

core dans toute l'Allemagne et tout le monde savant. L'étude qu'il avait faite des classiques grecs et latins et de la philosophie lui avait donné un ordre, une clarté, une précision d'idées, qui répandaient sur tous les sujets qu'il traitait une nouvelle lumière, une inexprimable beauté. Le doux esprit de l'Évangile fécondait, animait toutes ses méditations, et les sciences les plus arides se trouvaient revêtues dans ses expositions d'une grâce infinie qui captivait tous les auditeurs. La stérilité que la scolastique avait répandue sur l'enseignement prit fin. Une nouvelle manière d'enseigner et d'étudier commença avec Mélanchton. «Grâces à lui,» dit un illustre historien allemand [1], «Wittemberg devint «l'école de la nation.»

L'impulsion que Mélanchton donna à Luther pour la traduction de la Bible, est l'une des circonstances les plus marquantes de l'amitié de ces deux grands hommes. Déjà en 1517 Luther avait commencé quelques essais de traduction. Il se procurait autant de livres grecs et latins qu'il pouvait en acquérir. Maintenant avec son cher Philippe, son travail prit un nouvel essor; Luther obligeait Mélanchton à prendre part à ses recherches; il le consultait sur les passages difficiles; et cette œuvre, qui devait être l'un des grands bienfaits du réformateur, avançait plus sûrement et plus rapidement.

Sans doute l'arrivée de Mélanchton procura une douce distraction à Luther, dans un moment si

1. Plank.

critique pour lui ; sans doute, dans les doux épanchements d'une amitié naissante, et au milieu des travaux bibliques auxquels il se livrait avec un nouveau zèle, il oublia quelquefois Rome, Priérias, Léon, et la cour ecclésiastique devant laquelle il devait comparaître. Cependant ce n'était là que des moments fugitifs. Le cours de ses pensées se reportait naturellement sur le tribunal redoutable devant lequel d'implacables ennemis avaient fait citer le moine hérétique. De quelles terreurs cette pensée n'eût-elle pas rempli une âme qui eût cherché autre chose que la vérité ! Mais Luther ne tremblait pas; plein de foi en la fidélité et en la puissance de Dieu, il demeurait ferme, et il était tout prêt à s'exposer seul à des ennemis plus terribles que ceux qui avaient allumé le bûcher de Hus.

Peu de jours après l'arrivée de Mélanchton et avant que pût être connue la résolution du pape qui transportait de Rome à Augsbourg la citation de Luther, celui-ci écrivit à Spalatin. « J'apprends « que quelques-uns cherchent à noircir dans le ciel « et sur la terre notre sérénissime prince. Quelle « criante injustice ! Ce que j'ai toujours dit, je le « répète encore. Je ne demande pas que notre in« nocent souverain fasse la moindre chose pour la « défense de mes thèses ; mais je veux être livré et « jeté seul entre les mains de tous mes adversaires. « J'espère que l'électeur le fera, à moins qu'il puisse, « sans se compromettre, empêcher que l'on ne me « fasse violence. S'il ne le peut, qu'il laisse seule« ment tout l'orage se déchaîner sur moi. Ce que « j'ai entrepris de défendre, j'espère pouvoir le

« soutenir, malgré tous les sophistes, avec le se-
« cours de Christ. Quant à la violence, il faut bien
« lui céder; néanmoins sauf la vérité [1]. »

Le courage de Luther se gagnait; les hommes les plus doux et les plus timides trouvaient, à la vue du danger suspendu sur la tête du témoin de la vérité, des paroles pleines de force et d'indignation. Le prudent, le pacifique Staupitz écrivit à Spalatin, le 7 septembre : « Ne cessez d'exhorter
« le sérénissime prince, votre maître et le mien,
« à ne pas se laisser épouvanter par le mugissement
« des lions; car il est écrit de l'homme dont la
« vérité de Dieu est le bouclier : Tu fouleras les
« lions et les dragons. Que le prince défende la
« vérité, sans s'inquiéter ni de Luther, ni de Stau-
« pitz, ni de l'ordre. Qu'il y ait un lieu où l'on
« puisse parler librement et sans crainte. Je sais
« que la peste de Babylone (j'allais presque dire de
« Rome) se déchaîne contre quiconque attaque les
« abus de ceux qui vendent Jésus-Christ. J'ai vu
« moi-même précipiter de la chaire un prédicateur
« qui enseignait la vérité; je l'ai vu, bien que ce fût
« un jour de fête, lier et traîner dans un cachot.
« D'autres ont vu des choses plus cruelles encore.
« C'est pourquoi, ô très-cher, faites en sorte que
« S. A. persiste dans ses sentiments [2]. »

L'ordre de comparaître à Augsbourg devant le cardinal légat, arriva enfin à Luther. C'est avec un des princes de l'Église de Rome qu'il allait mainte-

1. L. Epp. I, 139.
2. Jen. Aug. I, p. 384.

nant avoir affaire. Tous ses amis le sollicitèrent de ne point partir [1]. Ils craignaient que déjà pendant le voyage on ne lui tendît des piéges, et que l'on n'attentât à sa vie; quelques-uns s'occupaient à lui chercher un asile. Staupitz lui-même, le craintif Staupitz, se sentit ému à la pensée des dangers auxquels allait être exposé ce frère Martin, qu'il avait tiré de l'obscurité du cloître, et qu'il avait lancé sur cette scène agitée, où maintenant sa vie était en péril. Ah! n'eût-il pas mieux valu pour le pauvre frère, demeurer à jamais inconnu! Il est trop tard. Néanmoins il fera ce qu'il peut pour le sauver. Il lui écrivit donc de son couvent de Salzbourg, le 15 septembre, pour le solliciter de fuir et de chercher un asile auprès de lui. « Il me sem« ble, disait-il, que le monde entier est irrité et « coalisé contre la vérité. Jésus crucifié fut haï de « même. Je ne vois pas que vous ayez autre chose « à attendre que la persécution. Personne ne pourra « bientôt, sans la permission du pape, sonder les « Écritures et y chercher Jésus-Christ, ce que Christ « pourtant ordonne. Vous n'avez que peu d'amis, « et plût à Dieu que la crainte de vos adversaires « n'empêchât pas ce petit nombre de se déclarer en « votre faveur! Le plus sage est donc que vous « abandonniez pour quelque temps Wittemberg, et « que vous veniez vers moi. Alors vivons et mou« rons ensemble. C'est aussi là, ajoute Staupitz, « l'avis du prince [2]. »

1. Contra omnium amicorum consilium comparui.
2. Epp. I, 61.

De divers côtés Luther recevait les avis les plus alarmants. Le comte Albert de Mansfeld lui fit dire de se garder de se mettre en route, attendu que quelques grands seigneurs avaient juré de se rendre maîtres de sa personne et de l'étrangler ou de le noyer [1]. Mais rien ne pouvait l'épouvanter. Il ne pensa point à profiter de l'offre du vicaire-général. Il n'ira point se cacher dans l'obscurité du couvent de Salzbourg; il demeurera fidèlement sur cette scène orageuse où la main de Dieu l'a placé. C'est en persévérant malgré les adversaires, c'est en proclamant à haute voix la vérité au milieu du monde, que le règne de cette vérité s'avance. Pourquoi donc fuirait-il? Il n'est pas de ceux qui se retirent pour périr, mais de ceux qui gardent la foi pour sauver leur âme. Sans cesse retentit dans son cœur cette parole du maître qu'il veut servir et qu'il aime plus que la vie: « Quiconque me confessera devant les hommes, je « le confesserai aussi devant mon père qui est aux « cieux. » On retrouve partout dans Luther et dans la réformation ce courage intrépide, cette haute moralité, cette charité immense que le premier avénement du christianisme avait déjà fait voir au monde. « Je suis comme Jérémie, » dit Luther au moment dont nous nous occupons, « l'homme des « querelles et des discordes; mais plus ils augmen- « tent leurs menaces, plus ils multiplient ma joie. « Ma femme et mes enfants sont bien pourvus; mes « champs, mes maisons et tous mes biens sont en

1. Ut vel stranguler, vel baptizer ad mortem. (L. Epp. I, 129.)

« ordre[1]. Ils ont déjà déchiré mon honneur et « ma réputation. Il ne me reste qu'une chose, c'est « mon misérable corps; qu'ils le prennent, ils abré« geront ainsi ma vie de quelques heures. Mais « quant à mon âme, ils ne me la prendront pas. « Celui qui veut porter la parole de Christ dans le « monde, doit attendre à chaque heure la mort; « car notre époux est un époux de sang[2]. »

L'électeur se trouvait alors à Augsbourg. Peu avant de quitter cette ville et la diète, il promit au légat que Luther se présenterait devant lui. Spalatin écrivit à son ami, de la part du prince, que le pape avait nommé une commission pour l'entendre en Allemagne, que l'électeur ne permettrait pas qu'on le traînât à Rome, et qu'il devait se préparer à partir pour Augsbourg. Luther résolut d'obéir. L'avis que le comte de Mansfeld lui avait fait parvenir, le porta à demander à Frédéric un sauf-conduit. Celui-ci répondit que cela n'était pas nécessaire, et lui envoya seulement des recommandations pour quelques-uns des conseillers les plus distingués d'Augsbourg. Il lui fit remettre quelque argent pour son voyage; et le réformateur, pauvre et sans défense, partit à pied pour venir se placer dans les mains de ses adversaires[3].

1. Uxor mea et liberi mei provisi sunt. (L. Epp. I, 129.) Il n'avait rien de tout cela.

2. Sic enim sponsus noster, sponsus sanguinum nobis est. (Ibid.) Voyez Exode, IV, 25.

3. Veni igitur pedester et pauper Augustam.... (L. Opp. lat. in præf.)

Avec quels sentiments dut-il quitter Wittemberg et se diriger vers Augsbourg, où l'attendait le légat du pape! Le but de ce voyage n'était pas, comme à Heidelberg, une réunion amicale; il allait comparaître en présence du pouvoir de Rome, sans sauf-conduit, et la fin pouvait être la mort. Mais sa foi ne consistait pas en paroles; elle était une vérité. Aussi lui donna-t-elle la paix, et il s'avança sans crainte, au nom du Dieu des armées, pour rendre témoignage à l'Évangile.

Il arriva à Weimar le 28 septembre, et logea dans le couvent des Cordeliers. L'un des moines ne pouvait détacher de dessus lui ses regards; c'était Myconius. Il voyait Luther pour la première fois; il voulait s'approcher, lui dire qu'il lui devait la paix de son âme, que tout son désir était de travailler avec lui. Mais Myconius était gardé de près par ses chefs : on ne lui permit point de parler à Luther [1].

L'électeur de Saxe tenait alors sa cour à Weymar, et c'est probablement pour cette cause que les Cordeliers firent accueil au docteur. Le lendemain de son arrivée, on célébrait la fête de saint Michel. Luther dit la messe, et fut même invité à prêcher dans l'église du château. C'était une marque de faveur que son prince aimait à lui donner. Il prêcha d'abondance, en présence de la cour, sur le texte du jour, qui est dans l'Évangile selon

1. Ibi Myconius primum vidit Lutherum : sed ab accessu et colloquio ejus tunc est prohibitus. (M. Adami, Vita Myconii, p. 176.)

saint Matthieu, chap. 18, versets 1 à 11. Il parla avec force contre les hypocrites et contre ceux qui se vantent de leur propre justice. Mais il ne parla point des anges, quoique ce fût toujours la coutume le jour de Saint-Michel.

Ce courage du docteur de Wittemberg, qui se rendait tranquillement et à pied à un appel qui, pour tant d'autres avant lui, avait été un appel de mort, étonnait ceux qui le voyaient. L'intérêt, l'admiration, la compassion se succédaient dans les cœurs. Jean Kestner, proviseur des Franciscains, frappé d'épouvante à la pensée des dangers qui attendaient son hôte, lui dit : « Mon frère, vous « trouverez à Augsbourg des Italiens, qui sont de « savantes gens, de subtils antagonistes, et qui « vous donneront beaucoup à faire. Je crains que « vous ne puissiez défendre contre eux votre cause. « Ils vous jetteront au feu et leurs flammes vous « consumeront [1]. » Luther répondit avec gravité : « Cher ami, priez notre Seigneur Dieu, qui est dans « le ciel, et présentez-lui un *Pater noster* pour moi « et pour son cher enfant Jésus, dont ma cause « est la cause, afin qu'il use de grâce envers lui. « S'il maintient sa cause, la mienne est maintenue. « Mais s'il ne veut pas la lui maintenir, certes ce « n'est pas moi qui la lui maintiendrai, et c'est lui « qui en portera l'opprobre. »

Luther continua à pied son voyage et arriva à Nuremberg. Il allait se présenter devant un prince

1. Profecto in ignem te conjicient et flammis exurent. (Melch. Adam. Vit. Myc., p. 176. Myconis ref. hist., p. 30.)

de l'Église; il voulait paraître convenablement. L'habit qu'il portait était déjà vieux, et avait d'ailleurs beaucoup souffert dans le voyage. Il emprunta donc un froc à son fidèle ami Wenceslas Link, prédicateur à Nuremberg.

Luther ne se contenta pas sans doute de voir Link; il vit ses autres amis de Nuremberg, le secrétaire de la ville Scheurl, l'illustre peintre Albert Durer, auquel cette ville élève maintenant une statue, et d'autres encore. Il se fortifia dans le commerce de ces excellents de la terre. Mais il trouvait aussi parmi les moines et les laïques bien des gens qui s'effrayaient de son passage et le conjuraient de rebrousser chemin. Des lettres qu'il écrivit de cette ville montrent l'esprit qui animait alors ce courageux témoin de la vérité : « J'ai rencontré, dit-il, des hommes pusillanimes qui veulent me persuader de ne pas me rendre à Augsbourg; mais je suis déterminé à le faire. Que la « volonté du Seigneur s'accomplisse! Même à Augsbourg, même au milieu de ses ennemis, Jésus-Christ règne. Que Christ vive; que Luther meure, « et tout pécheur, selon ce qui est écrit! Que le « Dieu de mon salut soit exalté! Portez-vous bien, « persévérez, demeurez debout; car il est nécessaire « d'être réprouvé ou par les hommes ou par Dieu : « mais Dieu est véritable et l'homme est menteur [1]. »

1. Vivat Christus; moriatur Martinus.... (Weismanni Hist. sacr. novi Test., p. 1465.) Weismann avait lu cette lettre en manuscrit. Elle n'existe pas dans le recueil de M. De Wette.

Link et un moine augustin, nommé Léonard, ne purent se décider à laisser Luther marcher seul à la rencontre des dangers qui le menaçaient. Ils connaissaient son caractère et ils savaient que, plein d'abandon et de courage, il aurait peut-être peu de prudence. Ils partirent donc tous trois ensemble à pied. Mais comme ils étaient environ à cinq lieues d'Augsbourg, Luther, que la fatigue du voyage et les agitations diverses de son cœur avaient sans doute éprouvé, fut saisi de violentes douleurs d'estomac. Il crut en mourir. Ses deux amis, très-inquiets, louèrent un char sur lequel on transporta le docteur. Ils arrivèrent à Augsbourg le vendredi 7 octobre au soir, et descendirent au couvent des Augustins. Luther était très-fatigué. Mais il se remit bientôt, et sans doute sa foi et la vivacité de son esprit relevèrent promptement son corps.

A peine à Augsbourg, et avant même d'avoir vu personne, Luther, voulant rendre au légat toutes sortes d'honneurs, pria Wenceslas Link d'aller chez lui pour lui annoncer son arrivée. Link le fit, et déclara très-humblement au cardinal de la part du docteur de Wittemberg, que celui-ci était prêt à comparaître devant lui, quand il l'ordonnerait. De Vio se réjouit à cette nouvelle. Il tenait donc enfin le fougueux hérétique; il se promettait bien qu'il ne ressortirait pas des murailles d'Augsbourg comme il y était entré. En même temps que Link se rendit vers le légat, le moine Léonard partit pour annoncer à Staupitz l'arrivée

de Luther à Augsbourg. Le vicaire-général avait écrit au docteur qu'il viendrait certainement aussitôt qu'il le saurait arrivé. Luther ne voulait pas tarder un instant à lui faire connaître sa présence[1].

La diète était terminée. L'empereur et les électeurs s'étaient déjà séparés. L'empereur, il est vrai, n'était pas parti ; mais il se trouvait à la chasse dans les contrées voisines. L'ambassadeur de Rome restait donc seul à Augsbourg. Si Luther y avait paru pendant la diète, il y eût trouvé de puissants défenseurs ; mais tout maintenant semblait devoir plier sous le poids de l'autorité papale.

Le juge devant lequel Luther devait comparaître n'était pas bien propre à le rassurer. Thomas de Vio, qui tenait le surnom de Cajetan, de la ville de Gaëte dans le royaume de Naples, où il était né en 1469, avait donné dès sa jeunesse de grandes espérances. A seize ans il était entré dans l'ordre des Dominicains, contre la volonté expresse de ses parents. Plus tard il était devenu général de son ordre et cardinal de l'Église romaine. Mais ce qui était pis pour Luther, ce savant docteur était l'un des plus zélés défenseurs de cette théologie scolastique que le réformateur avait toujours si impitoyablement traitée. Sa science, la sévérité de son caractère et la pureté de ses mœurs, lui assuraient d'ailleurs en Allemagne une influence et une autorité que d'autres courtisans romains n'eussent pas facilement obtenues. Ce fut sans doute à cette réputation de sainteté qu'il dut

1. L. Epp. I, p. 144.

sa mission. Rome avait calculé qu'elle servirait admirablement ses vues. Ainsi les qualités mêmes de Cajetan le rendaient plus redoutable encore. Du reste, l'affaire dont il était chargé était peu compliquée. Luther était déjà déclaré hérétique. S'il ne voulait pas se rétracter, le légat devait le faire mettre en prison; et s'il lui échappait, il devait frapper d'excommunication quiconque oserait lui donner asile. Voilà ce qu'avait à faire de par Rome le prince de l'Église devant lequel Luther allait comparaître [1].

Luther avait repris des forces pendant la nuit. Le samedi matin 8 octobre, déjà un peu reposé du voyage, il se mit à considérer sa situation étrange. Il était soumis et attendait ce qui allait arriver : il n'attendit pas long-temps. Un ordre du légat l'appela bientôt à paraître devant lui. Luther pensait à se rendre à cet appel, lorsqu'il reçut un avis d'un personnage qui lui était inconnu, et qui lui faisait dire, comme s'il lui eût été entièrement dévoué, qu'il allait se rendre chez lui, et qu'il devait bien se garder de paraître devant le légat avant de l'avoir vu. Ce message venait d'un courtisan italien, nommé Urbain de Serra-Longa, qui avait été souvent en Allemagne comme envoyé du margrave de Monferrat. Il avait connu l'électeur de Saxe auprès duquel il avait été accrédité, et après la mort du margrave, il s'était attaché au cardinal de Vio.

La finesse et les manières du courtisan for-

1. Bulle du pape. (L. Opp. (L.) XVII, 174.)

maient le plus frappant contraste avec la noble franchise et la généreuse droiture de Luther. L'Italien arriva bientôt au monastère des Augustins. Le cardinal l'envoyait afin de sonder le réformateur et de le préparer à la rétractation qu'on attendait de lui. Serra-Longa s'imaginait que le séjour qu'il avait fait en Allemagne lui donnait de grands avantages sur les autres courtisans de la suite du légat; il espérait avoir beau jeu de ce moine allemand. Il arriva accompagné de deux domestiques et se présenta comme venant de son propre mouvement, par suite de l'amitié qu'il portait à un favori de l'électeur de Saxe, et par amour pour la sainte Église. Après avoir fait à Luther les plus empressées salutations, le diplomate ajouta affectueusement :

« Je viens vous donner un sage et bon conseil. Rattachez-vous à l'Église. Soumettez-vous sans réserve au cardinal. Rétractez vos injures. Rappelez-vous l'abbé Joachim de Florence : il avait, vous le savez, dit des choses hérétiques, et cependant il fut déclaré non hérétique, parce qu'il rétracta ses erreurs. »

Luther parle alors de se justifier.

SERRA-LONGA.

« Gardez-vous de le faire !... prétendriez-vous combattre comme en un tournoi le légat de Sa Sainteté ?...

LUTHER.

Si l'on me prouve que j'ai enseigné quelque chose de contraire à l'Église romaine, je serai

mon propre juge et je me rétracterai aussitôt. Le tout sera de savoir si le légat s'appuie sur saint Thomas plus que la foi ne l'y autorise. S'il le fait, je ne lui céderai pas.

SERRA-LONGA.

Eh! eh! vous prétendez donc rompre des lances!... »

Puis l'Italien se mit à dire des choses que Luther appelle horribles. Il prétendit que l'on pouvait soutenir des propositions fausses, si seulement elles rapportaient de l'argent et remplissaient les coffres-forts ; qu'il fallait bien se garder de disputer dans les universités sur l'autorité du pape; mais qu'on devait maintenir, au contraire, que le pontife peut d'un seul clin d'œil changer, supprimer des articles de foi; et autres choses semblables [1]. Mais le rusé Italien s'aperçut bientôt qu'il s'oubliait; il en revint aux paroles douces, et s'efforça de persuader Luther de se soumettre en toutes choses au légat, et de rétracter sa doctrine, ses serments et ses thèses.

Le docteur, qui dans le premier moment avait ajouté quelque foi aux belles protestations de l'orateur Urbain (comme il l'appelle dans ses rapports), commença à se convaincre qu'elles étaient peu de chose, et qu'il était beaucoup plus du côté du légat que du sien. Il se mit donc un peu moins en dehors, et se contenta de dire qu'il était tout disposé à montrer de l'humilité, de l'obéis-

1. Et nutu solo omnia abrogare, etiam ea quæ fidei essent. (L. Epp. I, 144.)

sance, et à donner satisfaction en toutes choses sur lesquelles il se tromperait. A ces paroles, Serra-Longa s'écria tout joyeux : « Je cours chez le légat, vous allez me suivre. Tout va aller le mieux du monde, et ce sera bientôt fini [1].... »

Il sortit, et le moine saxon, qui avait plus de discernement que le courtisan romain, pensa en lui-même : « Ce rusé Sinon s'est laissé bien mal « dresser et bien mal aviser par ses Grecs [2]. »

Luther, demeuré seul, se trouvait suspendu entre la crainte et l'espérance. Cependant l'espérance prit le dessus. La visite de Serra-Longa, qu'il appelle plus tard un sot médiateur [3], et ses assertions étranges, lui rendirent du courage.

Les divers conseillers et autres hommes notables d'Augsbourg, auxquels l'électeur avait recommandé Luther, s'empressèrent tous de venir voir celui dont le nom retentissait déjà dans toute l'Allemagne. Peutinger, conseiller de l'Empire, l'un des patriciens les plus distingués de la ville et qui invita souvent Luther à sa table, le conseiller Langemantel, le docteur Auerbach de Leipsig, les deux frères Adelmann, chanoines à Augsbourg, et plusieurs autres encore, arrivèrent au couvent des Augustins. Ils abordèrent avec l'amitié la plus franche cet homme extraordinaire qui faisait un grand voyage pour venir se mettre dans les mains des

1. L. Opp. (L.) XVII, p. 179.

2. Hunc Sinonem, parum consulte instructum arte pelasga. (L. Epp. I, 144.) Voyez Enéide de Virgile, chant 2.

3. Mediator ineptus. (Ibid.)

suppôts de Rome. « Avez-vous un sauf-conduit? » lui dirent-ils. « Non, » répondit le moine intrépide. « Quelle hardiesse! » s'écrièrent-ils. « C'était, dit Luther, un mot honnête pour désigner ma téméraire folie. » Tous d'une même voix le sollicitèrent de ne pas se rendre chez le légat avant d'avoir obtenu un sauf-conduit de l'empereur lui-même. Il est probable qu'il avait déjà percé dans le public quelque chose du bref du pape, dont le légat était porteur.

« Mais, répliqua Luther, je me suis bien rendu sans sauf-conduit à Augsbourg, et j'y suis arrivé en bon port. »

« L'électeur, » reprit avec affection, mais avec décision Langemantel, « vous a recommandé à nous: vous devez donc nous obéir et faire ce que nous vous disons. »

Le docteur Auerbach se joignit aux représentations de Langemantel. « Nous savons, dit-il, qu'au fond du cœur le cardinal est irrité au plus haut degré contre vous[1]. On ne peut se fier aux Italiens[2]. »

Le chanoine Adelmann insista de même. « On vous a envoyé sans défense, dit-il, et l'on a précisément oublié de vous pourvoir de ce dont vous aviez le plus besoin[3]. »

Ses amis se chargèrent d'obtenir de l'empereur

1. Sciunt enim eum in me exacerbatissimum intus, quicquid simulet foris... (L. Epp. I, p. 143.)
2. (L. Opp. (L.) XVII, p. 201.)
3. Ibid., p. 203.

le sauf-conduit nécessaire. Ils continuèrent du reste la conversation : ils lui dirent combien de personnes, même d'importance, penchaient en sa faveur. « Le ministre de France lui-même, qui « a quitté il y a peu de jours Augsbourg, a parlé « de vous de la manière la plus honorable[1]. » Ce propos frappa Luther, et il s'en ressouvint plus tard.

Ainsi ce qu'il y avait de plus respectable dans la bourgeoisie de l'une des premières villes de l'Empire, est déjà gagné à la réformation. On en était là, lorsque Serra-Longa reparut. « Venez, dit-il à Luther, le cardinal vous attend. Je vous conduirai moi-même vers lui. Écoutez seulement comment vous devez paraître en sa présence. Quand vous entrerez dans la salle où il se trouve, vous vous prosternerez devant lui la face contre terre ; quand il vous aura dit de vous lever, vous vous mettrez à genoux ; et pour vous tenir debout, vous attendrez encore qu'il vous l'ordonne[2]. Pensez que c'est devant un prince de l'Église que vous allez comparaître. Du reste, ne craignez rien : tout sera bientôt fini, et sans difficulté. »

Luther, qui avait promis auparavant à l'orateur de le suivre dès qu'il l'y inviterait, se sentit embarrassé. Cependant il n'hésita pas à faire connaître le conseil de ses amis d'Augsbourg, et parla d'un sauf-conduit.

« Gardez-vous-en bien, reprit aussitôt Serra-

1. Seckend., 144.
2. Seckend., p. 130.

Longa, vous n'en avez nullement besoin. Le légat est bien disposé et tout prêt à finir la chose amicalement. Si vous demandez un sauf-conduit, vous gâtez toute votre affaire [1]. »

« Mon gracieux seigneur, l'électeur de Saxe, répondit Luther, m'a recommandé en cette ville à plusieurs hommes honorables. Ils me conseillent de ne rien entreprendre sans sauf-conduit : je dois suivre leur avis; car si je ne le faisais et qu'il arrivât quelque chose, ils écriraient à l'électeur mon maître que je n'ai pas voulu les écouter. »

Luther persista dans sa résolution, et Serra-Longa se vit obligé de retourner vers son chef pour lui annoncer l'écueil qu'avait rencontré sa mission, au moment où il se flattait de la voir couronnée de succès.

Ainsi se terminèrent les conférences de ce jour avec l'orateur de Montferrat.

Une autre invitation fut adressée à Luther, mais dans une intention bien différente. Le prieur des Carmélites, Jean Frosch, était son ancien ami. Il avait soutenu des thèses deux ans auparavant, comme licencié en théologie, sous la présidence de Luther. Il vint le voir et le pria instamment de venir demeurer chez lui. Il réclamait l'honneur d'avoir pour hôte le docteur de l'Allemagne. Déjà l'on ne craignait pas de lui rendre hommage en présence de Rome; déjà le faible était le plus fort. Luther accepta, et se rendit en conséquence du couvent des Augustins dans celui des Carmélites.

1. (L. Opp. (L.) 179.)

Le jour ne se termina pas sans qu'il fît des réflexions sérieuses. L'empressement de Serra-Longa et les craintes des conseillers lui donnaient également à comprendre la position difficile dans laquelle il se trouvait. Néanmoins il avait son Dieu dans le ciel, et avec lui il pouvait s'endormir sans frayeur.

Le lendemain était un dimanche[1] : il eut un peu plus de repos. Cependant il dut endurer un autre genre de fatigue. Il n'était question dans toute la ville que du docteur Luther, et tout le monde voulait voir (comme il l'écrit à Mélanchton) « ce nouvel Érostrate qui avait allumé un si immense incendie[2]. » On se pressait sur ses pas; chacun voulait contempler le moine intrépide; et le bon docteur souriait sans doute de ce singulier empressement.

Mais il dut encore subir un autre genre d'importunités. Si l'on était désireux de le voir, on l'était encore plus de l'entendre. De tous côtés on lui demandait de prêcher. Luther n'avait pas de plus grande joie que d'annoncer la parole. Il eût été doux pour lui de prêcher Christ dans cette grande ville et dans les circonstances solennelles où il se trouvait. Mais il montra dans beaucoup d'occasions un sentiment très-juste des convenances et beaucoup de respect pour ses supérieurs. C'est ce qu'il fit encore cette fois-ci. Il refusa avec douceur de prêcher,

1. 9 octobre.

2. Omnes cupiunt videre hominem, tanti incendii Herostratum. (L. Epp. I, p. 146.)

dans la crainte que le légat ne pût croire qu'il le faisait pour lui faire de la peine et pour le braver. Cette modération et cette sagesse valaient bien un sermon sans doute.

Cependant les gens du cardinal ne le laissaient pas tranquille. Ils revinrent à la charge. « Le cardi« nal, lui dirent-ils, vous fait assurer de toute sa « grâce et sa faveur : pourquoi craignez-vous ? » Et ils s'efforçaient par toutes sortes de raisons de le décider à se rendre vers le légat. « C'est un père « plein de miséricorde, » lui dit l'un de ces envoyés. Mais un autre s'approchant, lui dit à l'oreille : « Ne croyez pas ce qu'on vous dit. Il ne tient pas « sa parole[1]. » Luther persista dans sa résolution.

Le lundi matin, 10 octobre, Serra-Longa revint encore à la charge. Le courtisan s'était fait un point d'honneur de réussir dans sa négociation. A peine arrivé :

« Pourquoi, lui dit-il en latin, ne venez-vous pas « vers le cardinal ?... Il vous attend plein d'indul« gence. Il ne s'agit pourtant que de six lettres : « REVOCA, rétracte. Venez ! vous n'avez rien à « craindre. »

Luther pensa en lui-même que c'étaient de précieuses lettres que ces six lettres-là ; mais sans entrer en discussion sur le fond de la chose, il répondit :

« Dès que j'aurai obtenu le sauf-conduit, je pa« raîtrai. »

Serra-Longa s'emporta en entendant ces paroles.

1. L. Opp. (L.) XVII, p. 205.

Il insista : il fit de nouvelles représentations, mais il trouva Luther immobile. Le courtisan italien toujours irrité s'écria :

« Tu t'imagines sans doute que l'électeur prendra les armes en ta faveur, et s'exposera pour toi à perdre les pays qu'il a reçus de ses pères!

LUTHER.

Dieu m'en garde!

SERRA-LONGA.

Abandonné de tous, où donc te réfugieras-tu?

LUTHER, en souriant et en portant en haut le regard de la foi :

Sous le ciel [1]. »

Serra-Longa demeura un instant frappé de cette sublime réponse à laquelle il ne s'attendait pas, puis il continua :

« Que ferais-tu si tu avais en tes mains le légat, le pape et tous les cardinaux, comme maintenant ils t'ont dans les leurs?

LUTHER.

Je leur rendrais tout respect et tout honneur. Mais la parole de Dieu passe pour moi avant tout.

SERRA-LONGA riant, et agitant un de ses doigts à la manière italienne :

Hem! hem! tout honneur!.. Je n'en crois rien... »

Puis il sortit, sauta en selle et disparut.

Serra-Longa ne reparut plus chez Luther; mais il se rappela long-temps et la résistance qu'il avait trouvée chez le réformateur et celle que son maî-

1. Et ubi manebis ?... Respondi : Sub cœlo. (L. Opp. in præf.)

tre dut bientôt éprouver lui-même. Nous le retrouverons plus tard demandant à grands cris le sang de Luther.

Il n'y avait pas long-temps que Serra-Longa avait quitté le docteur, lorsque celui-ci reçut enfin le sauf-conduit. Ses amis l'avaient obtenu des conseillers de l'Empire. Il est probable que ceux-ci avaient consulté à cet égard l'empereur, qui n'était pas loin d'Augsbourg. Il paraîtrait même, d'après ce que le cardinal dit plus tard, que ne voulant point l'offenser, on lui demanda son consentement; peut-être fut-ce la raison pour laquelle de Vio fit travailler Luther par Serra-Longa; car s'opposer ouvertement à ce que l'on donnât un sauf-conduit, eût été révéler des intentions que l'on voulait cacher. Il était plus sûr de porter Luther lui-même à se désister de sa demande. Il fallut finir par céder. On s'aperçut facilement que le moine saxon n'était pas de nature à plier.

Ainsi donc il n'y a plus d'obstacles. Luther va comparaître. Il ne s'appuie pas sur un bras charnel. Il se rappelle qu'un sauf-conduit impérial n'a pas sauvé Jean Hüss des flammes. Mais il a fait son devoir en se soumettant aux avis des amis de son maître. L'Éternel en décidera. Si Dieu le lui demande, il est prêt à laisser joyeusement sa vie. Il veut pourtant s'entretenir encore avec ses amis, surtout avec ce Mélanchton, qui est déjà si cher à son cœur. Il profite de quelques moments de solitude pour lui écrire.

« Comporte-toi en homme, lui dit-il, comme « d'ailleurs tu le fais. Enseigne à notre chère jeu-

« nesse ce qui est droit et selon Dieu. Pour moi « je vais être immolé pour vous et pour elle, si c'est « la volonté du Seigneur[1]. J'aime mieux mourir, « et même, ce qui serait pour moi le plus grand « malheur, être privé éternellement de votre douce « société, que de rétracter ce que j'ai dû ensei- « gner, et de perdre ainsi peut-être par ma faute, « les excellentes études auxquelles nous nous adon- « nons maintenant.

« L'Italie est plongée, comme autrefois l'Égypte, « dans des ténèbres si épaisses que l'on peut les « toucher à la main. Tous ensemble n'y savent rien « de Christ, ni de ce qui lui appartient. Et cepen- « dant ils sont nos seigneurs et maîtres pour la foi « et pour les mœurs. Ainsi la colère de Dieu s'accom- « plit sur nous, comme parle le prophète : « Je leur « donnerai des jeunes gens pour gouverneurs, et « des enfants domineront sur eux » : Porte-toi bien « selon le Seigneur, mon cher Philippe, et éloigne « la colère de Dieu par des prières ferventes et « pures. »

Le légat, informé que Luther comparaîtrait le lendemain devant lui, réunit ceux en qui il avait le plus de confiance, soit Italiens, soit Allemands, afin de considérer avec eux comment on devait en agir avec le moine saxon. Les avis furent partagés. Il faut, dit l'un, le contraindre à se rétracter. Il faut le saisir, dit un autre, et le mettre en prison. Un troisième pensa qu'il fallait s'en défaire. Un quatrième qu'il faudrait plutôt l'apaiser

1. Ego pro illis et vobis vado immolari... (L. Epp. I, 146.)

par la bonté et la douceur. Il paraît que le cardinal se résolut à commencer par ce dernier avis [1].

Enfin arriva le jour de la conférence [2]. Le légat sachant que Luther s'était déclaré prêt à rétracter ce qu'on lui prouverait être contraire à la vérité, était plein d'espérance; il ne doutait pas qu'il en coûtât peu à un homme de son rang et de son savoir, pour ramener ce moine à l'obéissance envers l'Église.

Luther se rendit chez le légat, accompagné du prieur des Carmélites, son hôte et son ami, de deux frères de ce couvent, du docteur Link et d'un Augustin, probablement celui qui l'avait accompagné depuis Nuremberg. A peine était-il entré dans le palais du légat, que tous les Italiens qui formaient la suite de ce prince de l'Église, accoururent; chacun d'eux voulait voir le fameux docteur, et ils se pressaient tellement autour de lui qu'il pouvait à peine avancer. En entrant dans la salle où l'attendait le cardinal, Luther y trouva avec lui le nonce apostolique et Serra-Longa. La réception fut froide, mais honnête, et selon l'étiquette romaine. Luther, suivant l'instruction que lui avait donnée Serra-Longa, se prosterna devant le cardinal; lorsque celui-ci lui dit de se relever, il se mit à genoux; et enfin, à un nouvel ordre du légat, il se releva entièrement. Plusieurs

1. L. Opp. (L.) XVII, p. 183.
2. Mardi 11 octobre.

des Italiens les plus distingués attachés au légat entrèrent dans la chambre, désireux d'assister à cette entrevue, et impatients de voir le moine germain s'humilier devant la majesté romaine.

Le légat garda le silence, s'attendant à ce que Luther allait chanter la palinodie, dit un contemporain. Mais Luther de son côté attendait humblement que le prince romain lui parlât. Voyant cependant que personne n'ouvrait la bouche, il regarda ce silence comme une invitation qui lui était adressée, et dit :

« Très-digne Père, sur la citation de Sa Sainteté papale, et sur la demande de mon gracieux seigneur l'électeur de Saxe, je comparais devant vous comme un fils soumis et obéissant de la sainte Église chrétienne, et je reconnais que c'est moi qui ai publié les propositions et les thèses dont il est question. Je suis prêt à écouter en toute obéissance ce dont on m'accuse, et si je me suis trompé, à me laisser instruire selon la vérité. »

Le cardinal, résolu à se donner les airs d'un père doux et plein de compassion pour un enfant égaré, prit alors le ton le plus amical, il loua l'humilité de Luther; il lui en exprima toute sa joie, et lui dit : «Mon cher fils, tu as soulevé toute l'Allemagne par ta dispute sur les indulgences. J'apprends que tu es un docteur très-savant dans les Écritures, et que tu as beaucoup de disciples. C'est pourquoi, si tu veux être membre de l'Église, et trouver dans le pape un seigneur plein de grâce, écoute-moi. »

Alors le légat n'hésite pas à lui découvrir d'une seule fois tout ce qu'il attend de lui, tant sa con-

fiance est grande : « Voici, lui dit-il, trois articles que d'après l'ordre de notre très-saint Père, le pape Léon X, je dois te présenter :

« Premièrement, il faut que tu rentres en toi-même; que tu reconnaisses tes torts et rétractes tes erreurs, tes propositions et tes discours. Secondement, il faut que tu promettes de t'abstenir à l'avenir de répandre tes opinions. Et troisièmement, il faut être plus modéré, et éviter tout ce qui pourrait attrister ou bouleverser l'Église.

LUTHER.

Je demande, très-digne Père, qu'il me soit donné communication du bref du pape, en vertu duquel vous avez reçu plein pouvoir de traiter cette affaire. »

Serra-Longa et les autres Italiens de la suite du cardinal ouvrirent de grands yeux en entendant une telle demande, et bien que le moine allemand leur eût déjà paru le plus étrange phénomène, ils ne pouvaient revenir d'une parole aussi hardie. Les chrétiens accoutumés aux idées de justice, veulent que l'on procède justement envers les autres ou envers eux-mêmes; mais ceux qui agissent d'après l'arbitraire, sont toujours très-étonnés quand on leur demande de procéder selon les règles, les formes et les lois.

DE VIO.

« Cette demande, très-cher fils, ne peut t'être accordée. Tu dois reconnaître tes erreurs, prendre garde à l'avenir à tes paroles, ne pas manger de nouveau ce que tu auras vomi, en sorte que nous

puissions dormir sans troubles et sans soucis ; et alors, d'après l'ordre et l'autorité de notre très-saint Père le pape, j'arrangerai toute l'affaire.

LUTHER.

Veuillez donc me faire connaître en quoi je puis avoir erré. »

A cette demande, les courtisans italiens, qui s'attendaient à voir le pauvre Allemand crier grâce à genoux, furent frappés d'une nouvelle surprise. Aucun d'eux n'eût voulu s'abaisser à répondre à une si impertinente question. Mais de Vio, qui regardait comme peu généreux d'écraser ce chétif moine du poids de sa grandeur et de son autorité, et qui se confiait d'ailleurs en sa science pour remporter une victoire facile, consentit à dire à Luther ce dont on l'accusait, et à entrer même en discussion avec lui. Il faut rendre justice à ce général des Dominicains. On doit reconnaître en lui plus d'équité, plus de sentiments des convenances, et moins de passion, que l'on n'en a vu souvent dès lors dans des affaires semblables. Il prit le ton d'une condescendance paternelle et dit :

« Très-cher fils ! voici deux propositions avancées par toi, et que tu dois avant tout rétracter : 1° « Le « trésor des indulgences n'est point composé des « mérites et des souffrances de Notre-Seigneur « Jésus-Christ. » 2° « L'homme qui reçoit le saint « sacrement doit avoir la foi en la grâce qui lui est « offerte. »

L'une et l'autre de ces propositions portaient en effet un coup mortel au commerce de Rome. Si le pape n'avait pas le pouvoir de disposer à

son gré des mérites du Sauveur; si, en recevant les billets que négociaient les courtiers de l'Église, on ne recevait pas une partie de cette justice infinie, ces papiers perdaient toute leur valeur, et on n'en ferait pas plus de cas que d'un chiffon ordinaire. Il en était de même pour les sacrements. Les indulgences étaient plus ou moins une branche extraordinaire du commerce de Rome; les sacrements rentraient dans son négoce habituel. Les revenus qu'ils produisaient n'étaient pas minimes. Mais prétendre que la foi était nécessaire pour qu'ils apportassent à l'âme chrétienne un bienfait véritable, était ruiner toute l'affaire. Car la foi, ce n'est pas le pape qui la donne; elle est hors de son pouvoir; elle ne procède que de Dieu. La déclarer nécessaire, c'est donc enlever des mains de Rome et la spéculation et ses profits. Luther, en attaquant ces deux doctrines, avait imité Jésus-Christ. Dès le commencement de son ministère, il avait renversé les tables des changeurs et chassé les marchands du temple. «Ne faites pas de la maison de « mon père un lieu de marché.»

« Je ne veux point, pour combattre ces erreurs, continua Cajetan, invoquer l'autorité de saint Thomas et des autres docteurs scolastiques; je ne veux m'appuyer que sur la sainte Écriture et parler avec toi en toute amitié.»

Mais à peine de Vio avait-il commencé à développer ses preuves, que sa bouche n'était déjà plus remplie que de saint Thomas, des scolastiques et de leurs opinions[1]. Il combattit la première

1. L. Opp. (L.) XVII, p. 180.

proposition de Luther par une extravagante ou constitution du pape Clément, et la seconde par toutes sortes d'opinions des scolastiques. La dispute s'établit d'abord sur cette constitution du pape en faveur des indulgences. A la fin, Luther, indigné de voir quelle autorité le légat attribuait à un décret de Rome, s'écria :

« Je ne puis recevoir de telles constitutions, comme des preuves suffisantes pour de si grandes choses. Car elles tordent la sainte Écriture et ne la citent jamais à propos.

DE VIO.

Le pape a autorité et pouvoir sur toutes choses.

LUTHER, vivement.

Sauf l'Écriture[1] !

DE VIO, se moquant.

Sauf l'Écriture !... Le pape, ne le sais-tu pas ? est au-dessus des conciles, car il a récemment condamné et puni le concile de Bâle.

LUTHER.

L'université de Paris en a appelé.

DE VIO.

Messieurs de Paris en recevront leur peine. »

La dispute entre le cardinal et Luther s'établit ensuite sur le second article, savoir sur la foi que Luther déclarait être nécessaire pour que les sacrements fussent utiles. Luther, suivant sa marche ordinaire, cita en faveur de l'opinion qu'il maintenait plusieurs passages de l'Écriture. Mais le légat

1. Salva Scriptura.

les accueillit par des rires. « C'est de la foi géné-
« rale que vous parlez là, » dit-il. « Non ! » répondit Luther. — L'un des Italiens, maître de cérémonies du légat, impatienté de la résistance de Luther et de ses réponses, brûlait du désir de parler. Il prenait constamment la parole, mais le légat lui imposait silence. A la fin il dut le reprendre avec tant d'autorité, que le maître des cérémonies tout confus quitta la chambre [1].

« Quant aux indulgences, dit Luther au légat, si l'on peut me montrer que je me trompe, je suis prêt à me laisser instruire. On peut passer là-dessus sans être pour cela un mauvais chrétien. Mais quant à l'article de la foi, si je cédais quelque chose ce serait renier Christ. Je ne puis donc ni ne veux céder à cet égard, et avec la grâce de Dieu je ne céderai jamais.

DE VIO, commençant à s'irriter.

Que tu veuilles ou que tu ne veuilles pas, il faut qu'aujourd'hui même tu rétractes cet article, ou bien, pour cet article seul, je vais rejeter et condamner toute ta doctrine.

LUTHER.

Je n'ai point d'autre volonté que celle du Seigneur. Il fera de moi ce qu'il voudra. Mais quand j'aurais quatre cents têtes, j'aimerais mieux les perdre toutes, que de rétracter le témoignage que j'ai rendu à la sainte foi des chrétiens.

DE VIO.

Je ne suis point venu ici pour disputer avec toi.

1. L. Opp. (L.) XVII, 180.

Rétracte, ou prépare-toi à souffrir et à endurer les peines que tu as méritées [1]. »

Luther vit bien qu'il était impossible de terminer la chose par un entretien. Son adversaire siégeait devant lui comme un pape, et prétendait qu'il reçût humblement et avec soumission tout ce qu'il lui disait, tandis que ses réponses, lors même qu'elles étaient fondées sur l'Écriture sainte, étaient reçues avec haussements d'épaules, du bruit, des ris, des moqueries. Il crut que le parti le plus sage serait de répondre par écrit au cardinal. Ce moyen, pensait-il, laisse au moins aux opprimés une consolation. D'autres peuvent prononcer sur l'affaire; et l'adversaire injuste qui par ses clameurs reste maître du champ de bataille, peut en être effrayé [2].

Ayant donc témoigné l'intention de se retirer: « Veux-tu, lui dit le légat, que je te donne un « sauf-conduit pour te rendre à Rome? »

Rien n'eût été plus agréable à Cajetan que l'acceptation de cette offre. Il eût été ainsi débarrassé d'une affaire dont il commençait à comprendre les difficultés, et Luther et son hérésie fussent tombés en des mains qui auraient su y mettre ordre. Mais le réformateur, qui voyait tous les dangers dont il était environné, même à Augsbourg, se garda bien d'accepter une offre qui l'eût livré pieds et mains liés à la vengeance de ses ennemis. Il la rejeta chaque fois qu'il plut à de Vio de la renouveler:

1. L. Opp. (L.) XVII, p. 180, 183, 206, etc.
2. L. Opp. (L.) p. 209.

ce qui arriva souvent. Le légat cacha la peine que lui causait le refus de Luther : il s'enveloppa de sa dignité, et congédia le moine avec un sourire de compassion sous lequel il cherchait à dérober sa confusion, et en même temps avec cette politesse d'un homme qui espère mieux réussir une seconde fois.

A peine Luther était-il dans la cour du palais, que cet Italien babillard, ce maître des cérémonies, que les réprimandes de son seigneur avaient obligé à quitter la salle de la conférence, joyeux de pouvoir lui parler loin du regard de Cajetan, et brûlant du désir de confondre par ses raisons lumineuses cet abominable hérétique, courut après lui et commença, tout en marchant, à lui débiter ses sophismes. Mais Luther, ennuyé de ce sot personnage, lui répondit par une de ces paroles mordantes qu'il avait si fort en son pouvoir, et le pauvre maître des cérémonies, tout confus, lâcha la partie et rentra honteux dans le palais du cardinal.

Luther n'emportait pas une très-haute idée de son adversaire. Il avait entendu de lui, comme il l'écrivit plus tard à Spalatin, des propositions qui étaient tout à fait contraires à la théologie, et qui, dans la bouche d'un autre, eussent été regardées comme archi-hérétiques. Et pourtant de Vio était estimé comme le plus savant des Dominicains. Le second après lui était Priérias. « On peut conclure de là, dit Luther, ce que doivent être ceux qui se trouvent au dixième ou au centième rang [1] ! »

1. L. Epp. I, 173

D'un autre côté, la manière noble et décidée du docteur de Wittemberg avait fort surpris le cardinal et tous ses courtisans. Au lieu d'un pauvre moine qui réclamerait son pardon comme une grande faveur, ils avaient trouvé un homme libre, un chrétien ferme, un docteur éclairé qui demandait qu'on appuyât par des preuves, des accusations injustes, et qui défendait victorieusement sa doctrine. Tout le monde se récriait dans le palais de Cajetan sur l'orgueil, l'obstination, l'effronterie de cet hérétique. Luther et de Vio avaient mutuellement appris à se connaître, et l'un et l'autre se préparaient en conséquence à la seconde entrevue.

Une surprise bien agréable attendait Luther à son retour dans le couvent des Carmélites. Le vicaire-général de l'ordre des Augustins, son ami, son père, Staupitz, était arrivé à Augsbourg. N'ayant pu empêcher Luther de se rendre en cette ville, Staupitz venait donner à son ami une nouvelle et touchante preuve de son amour, en le joignant à Augsbourg dans l'espérance de lui être utile. Cet excellent homme prévoyait que la conférence avec le légat aurait les conséquences les plus graves. Ses craintes et l'amitié qu'il avait pour Luther l'agitaient également. Ce fut un rafraîchissement pour le cœur du docteur, après une séance aussi pénible, que de serrer dans ses bras un ami si précieux. Il lui raconta comment il lui avait été impossible d'obtenir une réponse valable, et l'on s'était contenté d'exiger de lui une rétractation sans l'avoir convaincu. — « Il faut absolument, « dit Staupitz, répondre au légat par écrit. »

D'après ce qu'il venait d'apprendre de la première entrevue, Staupitz n'espérait rien des autres. Il se détermina donc à un acte qu'il crut désormais nécessaire; il voulut délier Luther de l'obéissance envers son ordre. Staupitz pensait atteindre par là deux buts : si, comme tout le faisait présager, Luther succombait dans cette affaire, il empêcherait ainsi que la honte de sa condamnation ne rejaillît sur l'ordre entier; et si le cardinal lui ordonnait d'obliger Luther au silence ou à une rétractation, il aurait une excuse [1]. Cet acte s'accomplit selon les formes accoutumées. Luther sentit tout ce qu'il lui présageait. Son âme fut vivement émue en voyant rompre des liens qu'il avait formés dans l'enthousiasme de sa jeunesse. L'ordre qu'il a choisi le rejette. Ses protecteurs naturels s'éloignent. Déjà il devient étranger à ses frères. Mais quoique son cœur soit saisi de tristesse à cette pensée, il retrouve toute sa joie en portant ses regards sur les promesses de ce Dieu fidèle qui a dit : « Je ne te délaisserai point; « je ne t'abandonnerai point. »

Les conseillers de l'empereur ayant fait savoir au légat, par l'évêque de Trente, que Luther était muni d'un sauf-conduit impérial, l'orgueilleux cardinal ne put cacher son mécontentement. Il était contraire aux maximes papales, que l'empereur protégeât un moine étranger à sa juridiction. Le bref dont Cajetan était muni punissait même d'excommunication et de spoliation tous ceux qui prendraient le parti de Luther, l'empereur seul

1. Seckend., p. 130.

excepté. Les conseillers de l'empereur firent dire en même temps au légat de ne rien entreprendre contre le docteur. Alors de Vio s'emporta et répondit brusquement par ces paroles toutes romaines : « C'est bien ; mais je ferai ce que le pape commande [1]. » Nous savons ce que le pape avait commandé.

Le lendemain [2] on se prépara de part et d'autre à la seconde entrevue qui paraissait devoir être décisive. Les amis de Luther, résolus à l'accompagner chez le légat, se rendirent au couvent des Carmélites. Le doyen de Trente, Peutinger, l'un et l'autre conseillers de l'empereur, et Staupitz, arrivèrent l'un après l'autre. Bientôt Luther eut la joie de voir se joindre à eux le chevalier Philippe de Feilitzsch et le docteur Ruhel, conseillers de l'électeur, qui avaient reçu de leur maître l'ordre d'assister aux conférences et de protéger la liberté de Luther. Ils étaient arrivés la veille à Augsbourg. Le docteur prit de plus un notaire, et, accompagné de tous ces amis, il se rendit chez le légat.

Dans ce moment Staupitz s'approcha de lui : il sentait tout ce que Luther allait avoir à soutenir ; il savait que si son regard n'était fixé sur le Seigneur, qui est la délivrance de son peuple, il devait succomber : « Mon cher frère, lui dit-il avec gravité, rappelez-vous constamment que vous avez « commencé ces choses au nom de notre Seigneur

1. L. Opp. (L.) XVII, 201.
2. Mercredi 12 octobre.

« Jésus-Christ [1]. » Ainsi Dieu entourait son humble serviteur de consolations et d'encouragements.

Luther en arrivant chez le cardinal y trouva un nouvel adversaire : c'était le prieur des Dominicains d'Augsbourg, qui était assis à côté de son chef. Luther, conformément à la résolution qu'il avait prise, avait écrit sa réponse. Les salutations d'usage étant terminées, il lut d'une voix forte la déclaration et protestation suivante :

« Je déclare que j'honore la sainte Église ro-« maine, et que je le ferai aussi à l'avenir. J'ai « cherché la vérité dans des disputes publiques, et « je ne sache pas que j'aie dit quelque chose qui « fût contraire à la sainte Écriture, aux Pères de « l'Église, aux Décrétales des papes et à la saine « raison. On ne peut me contraindre à me rétracter, « sans m'avoir entendu, sans m'avoir convaincu, « car tout ce que j'ai dit je le regarde, encore à « cette heure, comme juste, véritable et chrétien.

« Cependant je suis homme, et je puis me trom-« per. Je suis donc disposé à me laisser instruire et « corriger dans ce en quoi je puis avoir erré. Je « me déclare prêt à rendre compte en personne à « Augsbourg ou ailleurs, de ma doctrine et de mes « écrits, et à répondre, soit en public, soit en par-« ticulier, à tout ce que l'on pourra avoir à dire « sur les propositions que j'ai maintenues. Je me « déclare prêt à répondre de bouche ou par écrit « à toutes les objections et tous les reproches que « peut me faire le seigneur légat. Je me déclare

1. Seckend., p. 137.

« prêt à soumettre mes thèses aux quatre universités de Bâle, Fribourg en Brisgau, Louvain et « Paris, et à rétracter ce qu'elles déclareront « erroné. En un mot, je suis prêt à tout ce que « l'on peut exiger d'un homme chrétien. Mais je « proteste solennellement contre la marche que « l'on a voulu donner à cette affaire, et contre « cette prétention étrange de me contraindre à me « rétracter sans m'avoir réfuté [1]. »

Sans doute rien n'était plus équitable que ces propositions de Luther, et elles devaient mettre très-fort dans l'embarras un juge auquel avait été prescrit à l'avance le jugement qu'il devait rendre. Le légat, qui ne s'était pas attendu à cette protestation, chercha à cacher son trouble, en affectant de rire de la chose et en revêtant tous les dehors de la douceur.

« Cette protestation, dit-il à Luther en souriant, n'est point nécessaire; je ne veux disputer avec toi ni en public ni en particulier, mais je me propose d'arranger toute l'affaire avec bonté et comme un père. »

Toute la politique du cardinal était de mettre de côté les formes sévères de la justice, qui protégent ceux qui sont poursuivis, et de ne traiter la chose que comme une affaire d'administration entre un supérieur et son inférieur : voie commode en ce qu'elle ouvre à l'arbitraire le champ le plus vaste.

Continuant avec l'air le plus affectueux : « Mon

1. Löscher, II, 463. L. Opp. (L.) XVII, 181, 209.

cher ami, dit de Vio, abandonne, je te prie, un dessein inutile ; rentre plutôt en toi-même, reconnais la vérité, et je suis prêt à te réconcilier avec l'Église et le souveain évêque... Rétracte, mon ami, rétracte, telle est la volonté du pape. Que tu le veuilles ou que tu ne le veuilles pas, peu importe! Il te serait difficile de regimber contre l'aiguillon...»

Luther, qui se voyait traité comme s'il était déjà un enfant rebelle et rejeté par l'Église, s'écria : « Je ne puis rétracter! mais je m'offre à répondre, et par écrit. Hier nous avons assez débattu [1]. »

De Vio fut irrité par cette expression, qui lui rappelait qu'il n'avait pas agi avec assez de prudence; mais il se remit et dit en souriant :

« Débattu! mon cher fils; je n'ai pas débattu avec toi : je ne veux pas non plus débattre, mais je suis prêt, pour plaire au sérénissime électeur Frédéric, à t'entendre et à t'exhorter amicalement et paternellement. »

Luther ne comprenait pas que le légat fût si fort scandalisé de l'expression qu'il avait employée; car, pensait-il, si je n'avais pas voulu parler avec politesse, j'eusse dû dire, non débattre, mais disputer et quereller, car c'est vraiment ce que nous fîmes hier.

Cependant de Vio qui sentait qu'en présence des témoins respectables qui assistaient à la conférence, il fallait au moins paraître convaincre Luther et chercher à l'écraser, revint aux deux propositions qu'il lui avait signalées comme des erreurs

1. Digladiatum, bataillé. (L. Epp. I, p. 181.)

fondamentales, bien résolu à laisser le réformateur prendre le moins que possible la parole. Fort de sa volubilité italienne, il l'accable d'objections, auxquelles il n'attend pas la réponse. Tantôt il plaisante et tantôt il gronde; il déclame avec une chaleur passionnée; il mêle les choses les plus bizarres; il cite saint Thomas et Aristote; il crie et s'emporte contre tous ceux qui pensent autrement; il apostrophe Luther. Celui-ci plus de dix fois veut prendre la parole; mais le légat l'interrompt aussitôt et l'accable de menaces. Rétractation! rétractation! voilà tout ce qu'il veut; il tonne, il règne, et parle tout seul[1]. Staupitz prend sur lui d'arrêter le légat. « Veuillez permet« tre, lui dit-il, que le docteur Martin ait le temps « de vous répondre. » Mais le légat recommence ses discours : il cite les extravagantes et les opinions de saint Thomas; il a pris son parti de pérorer seul. S'il ne peut convaincre, et s'il n'ose frapper, il prétend du moins étourdir.

Luther et Staupitz virent clairement qu'il fallait renoncer à l'espérance non-seulement d'éclairer de Vio par une discussion, mais encore de faire une profession de foi utile. Luther en revint donc à la requête qu'il avait faite au commencement de la séance, et que le cardinal avait alors éludée. Et puisqu'il ne lui était pas permis de parler, il demanda qu'il lui fût au moins permis d'écrire et de remettre sa réponse écrite au légat. Staupitz l'ap-

1. (L. Opp. (L.) XVII, p. 181, 209.) Decies fere cœpi ut loquerer, toties rursus tonabat et solus regnabat.

puya; plusieurs des assistants se joignirent à cette prière; et Cajetan, malgré toute sa répugnance pour ce qui est écrit, car il se souvenait que les écrits restent, y consentit enfin. On se sépara. L'espérance qu'on avait eue de terminer l'affaire dans cette entrevue, était ainsi ajournée, et il fallait attendre ce que déciderait la conférence prochaine.

La permission que le général des Dominicains donna à Luther de prendre du temps pour répondre et pour répondre par écrit, sur les deux accusations clairement articulées qu'il lui avait faites touchant les indulgences et la foi, était sans doute conforme à la plus stricte justice; et pourtant nous devons en savoir gré à de Vio, comme d'une marque de modération et d'impartialité.

Luther sortit de chez le cardinal, joyeux de ce que sa juste demande lui était accordée. En allant chez Cajetan, et en en revenant, il était l'objet de l'attention publique. Il avait gagné le cœur de tout le monde. Tous les hommes éclairés s'intéressaient à son affaire, comme s'ils eussent dû être jugés eux-mêmes. On sentait que c'était la cause de l'Évangile, de la justice et de la liberté, qui se plaidait alors à Augsbourg. Le bas peuple seul tenait avec Cajetan, et il en donna sans doute quelques marques significatives au réformateur, car il s'en aperçut[1].

Il était toujours plus évident que le légat ne voulait entendre de lui que ces paroles; « Je rétracte : »

1. L. Opp. (L.) XVII, 186.

et il était résolu à ne pas les prononcer. Quelle sera l'issue d'une lutte si inégale? Comment imaginer que toute la puissance de Rome, aux prises avec un moine, ne parviendra pas à l'écraser? Luther voit ces choses; il sent le poids de cette main terrible sous laquelle il est venu se placer; il perd l'espérance de retourner jamais à Wittemberg, de revoir son cher Philippe, de se retrouver au milieu de cette jeunesse généreuse dans les cœurs de laquelle il aimait tant à répandre les semences de la vie. Il voit l'excommunication suspendue sur sa tête et ne doute nullement qu'elle ne vienne bientôt le frapper[1]. Ces prévisions affligent son âme, mais elles ne l'abattent point. Sa confiance en Dieu n'en est point ébranlée. Dieu peut briser l'instrument qu'il lui a plu d'employer jusqu'à cette heure; mais il maintiendra la vérité. Quoi qu'il arrive, Luther doit la défendre jusqu'à la fin. Il se met donc à préparer la protestation qu'il veut présenter au légat. Il paraît qu'il y consacra une partie de la journée du 13.

Le vendredi, 14 octobre, Luther retourna chez le cardinal, accompagné des conseillers de l'électeur. Il tenait en mains sa protestation. Les Italiens se pressaient comme à l'ordinaire autour de lui et assistaient en grand nombre à la conférence. Luther s'avança et présenta au légat sa déclaration. Les gens du cardinal fixaient leurs regards sur cet écrit, si audacieux et si impudent à leurs yeux.

1. L. Opp. (L.) XVII, 185.

Voici ce que le docteur de Wittemberg y déclarait à leur maître [1] :

« J'ai cherché la vérité; en cela je n'ai pu faire « mal : bien moins encore peut-on me contrain« dre à me rétracter, sans m'entendre et sans me « convaincre.

« Je suis prêt à rendre compte de toutes mes pa« roles, et c'est ce que je veux faire humblement « dans cette épître.

« Vous m'attaquez sur deux points. Et d'abord « vous m'opposez la constitution du pape Clé« ment VI, qui commence par ces mots : *Unigeni« tus, etc.*, dans laquelle il doit être dit que le tré« sor des indulgences est le mérite du Seigneur « Jésus-Christ et des saints, ce que je nie dans « mes thèses.

« On donne à l'Écriture sainte dans cette consti« tution un sens qui lui est étranger. Souvent les « décrétales se trompent et sont contre l'Écriture « sainte et la charité ; et bien que l'on doive les « écouter comme la voix de saint Pierre, cela ne « se peut, cependant, qu'autant qu'elles ne sont « pas opposées à d'autres décrétales ou à la sainte « Écriture. »

« Ce qui me porte encore davantage, dit-il en« suite, à faire peu de cas des indulgences, c'est « que saint Pierre lui-même, lorsqu'il ne marcha « pas droitement selon la vérité de l'Évangile, fut « repris par saint Paul (Gal. 2). Serait-ce donc un « si grand miracle qu'un successeur de saint Pierre « se trompât quelquefois ?... Panormitanus, » conti-

1. L. Opp. (L.) XVII, p. 187.

nue-t-il, désignant ainsi l'auteur du fameux recueil de droit ecclésiastique intitulé *Panormia*, Ives, évêque de Chartres à la fin du onzième siècle, « Panormitanus déclare dans son premier livre, « qu'en ce qui regarde la sainte foi, non-seulement un concile général, mais encore chaque « fidèle, est au-dessus du pape, s'il peut citer des « déclarations de l'Écriture et des raisons meilleures que celles du pape [1]. La voix de Notre-Seigneur Christ s'élève beaucoup au-dessus de toutes « les voix d'hommes, quel que soit le nom qu'elles « portent.

« Ce qui me cause le plus de peine et me donne « le plus à penser, c'est que cette constitution renferme des doctrines tout à fait opposées à la vérité. D'abord elle déclare que le mérite des saints « est un trésor, tandis que toute l'Écriture témoigne que Dieu récompense bien plus richement « que nous ne l'avons mérité. Le prophète s'écrie : « Seigneur, n'entre point en jugement avec ton « serviteur, car nul homme vivant ne sera trouvé « juste devant toi [2] ! » « Malheur à la vie des hommes, « quelque honorable et quelque louable qu'elle « puisse être, dit saint Augustin, s'il devait être « prononcé sur elle un jugement dont la miséricorde fût exclue [3] ! »

1. ...Ostendit in materia fidei, non modo generale concilium esse super papam, sed etiam quemlibet fidelium, si melioribus nitatur auctoritate et ratione quam papa. (L. Opp. lat. I, p. 209.)

2. Ps. 143, 2.

3. Confess. IX.

« Ainsi les saints ne sont pas sauvés par leurs mé-
« rites, mais uniquement par la miséricorde de Dieu,
« comme je l'ai déclaré. Je maintiens ceci et j'y de-
« meure. Les paroles de l'Écriture sainte qui décla-
« rent que les saints n'ont pas assez de mérites, doi-
« vent être mises au-dessus de paroles d'hommes
« qui affirment qu'ils en ont trop. Car le pape n'est
« pas au-dessus, mais au-dessous de la parole de
« Dieu. »

Luther ne s'arrête pas là : il montre que si les indulgences ne peuvent être le mérite des saints, elles ne sont pas davantage le mérite de Christ. Il fait voir que les indulgences sont stériles et sans fruits, puisqu'elles n'ont d'autres effets que d'exempter les hommes de faire de bonnes œuvres, telles que la prière, l'aumône, etc. « Non, s'écrie-
« t-il alors, le mérite de Christ n'est pas un trésor
« d'indulgences qui exempte du bien, mais un tré-
« sor de grâce qui vivifie. Le mérite de Christ est
« appliqué au fidèle sans indulgences, sans clefs,
« par le Saint-Esprit seul, et non par le pape.

« Si quelqu'un a une opinion mieux fondée que
« la mienne, ajoute-t-il en terminant ce qui re-
« garde ce premier point, qu'il la fasse connaître et
« alors je me rétracte.... »

Mais si Luther se montre disposé à céder par égards, sur l'article des indulgences, qu'il ne croit pas essentiel au salut, il n'en est pas de même pour ce qui concerne la foi, qui est et demeure toujours le grand point du christianisme.

« J'ai affirmé, dit-il en en venant à ce second
« article, qu'aucun homme ne peut être justifié

« devant Dieu, si ce n'est par la foi, en sorte qu'il « est nécessaire que l'homme croie avec une en- « tière assurance qu'il a obtenu grâce. Car douter « de cette grâce, c'est la rejeter. La foi du juste « est sa justice et sa vie[1]. »

Luther prouve sa proposition par une multitude de déclarations de l'Écriture.

« Je prie humblement votre charité paternelle « de me communiquer la lumière véritable, au « moyen de laquelle je puisse comprendre autre- « ment que je ne l'ai fait jusqu'à cette heure, les « déclarations que j'ai citées. Je ne veux ni ne « puis me rétracter, à moins que l'on ne me mon- « tre une autre doctrine dans la sainte Écriture.

« Veuillez donc intercéder pour moi auprès de « notre très-saint seigneur le pape, Léon X, afin « qu'il ne me traite pas avec tant de défaveur... Mon « âme cherche la lumière de la vérité. Je ne suis « pas tellement orgueilleux et désireux de vaine « gloire, que j'eusse honte de me rétracter si j'avais « enseigné des choses fausses. Ma plus grande joie « sera de voir triompher ce qui est selon Dieu. « Seulement que l'on ne me force pas à rien faire « contre le cri de ma conscience. »

Le légat avait pris en mains la déclaration de Luther; après l'avoir parcourue, il lui dit froidement : « Tu as fait là un verbiage inutile; tu as « écrit beaucoup de paroles vaines; tu as répondu « follement aux deux articles, et tu as noirci ton

1. Justitia justi et vita ejus, est fides ejus. (L. Opp. lat. I, p. 211.)

« papier d'un grand nombre de passages de la « sainte Écriture, qui ne se rapportent point au « sujet. » Puis, d'un air dédaigneux, de Vio jette la protestation de Luther, comme n'en faisant aucun cas, et recommençant sur le ton qui lui avait assez bien réussi dans la dernière entrevue, il se met à crier de toutes ses forces que Luther doit se rétracter. Celui-ci est inébranlable. « Frère ! frère ! » s'écrie en italien de Vio, en voyant cette fermeté, « la dernière fois tu as été très-bon, mais aujour- « d'hui tu es tout à fait méchant. » Puis le cardinal commence un long discours, tiré des fables de saint Thomas ; il élève de nouveau de toutes ses forces la constitution de Clément VI ; il persiste à maintenir qu'en vertu de cette constitution, ce sont les mérites même de Christ qui sont distribués aux fidèles par le moyen des indulgences, dans le but de relever ce trafic. Il croit avoir réduit Luther au silence : celui-ci prend quelquefois la parole ; mais de Vio gronde, tonne sans cesse, et prétend, comme l'avant-veille, s'agiter seul sur le champ de bataille.

Cette manière avait pu lui réussir une fois ; Luther n'était pas homme à la souffrir une seconde. Son indignation éclate à la fin, et c'est à son tour de frapper d'étonnement les spectateurs qui le croyaient déja vaincu par la volubilité du prélat italien. Il élève sa voix retentissante ; il saisit l'objection favorite du cardinal, et lui fait payer cher la témérité qu'il a eue d'entrer en lutte avec lui. « Rétracte ! rétracte ! » lui répétait de Vio, en lui montrant la constitution du pape.

« Eh bien! dit Luther, s'il peut être prouvé par « cette constitution que le trésor des indulgen-« ces est le mérite même de Christ, je consens à « rétracter selon la volonté et le bon plaisir de « Votre Éminence... » Les Italiens ouvrent de grands yeux à ces paroles, et ne peuvent se contenir de joie de voir l'adversaire pris enfin dans le filet. Pour le cardinal, il est comme hors de lui, il rit tout haut, mais d'un rire où se mêlent l'indignation et la colère : il s'élance, il saisit le livre dans lequel est contenue la fameuse constitution, il la cherche, il la trouve, et, tout fier de sa victoire, il la lit à haute voix, avec fougue et tout haletant [1]. Les Italiens triomphent ; les conseillers de l'électeur sont inquiets et embarrassés ; Luther attend son adversaire. Enfin, quand le cardinal en vient à ces paroles : « Le Seigneur Jésus-Christ a « acquis ce trésor par sa souffrance, » Luther l'arrête : « Très-digne Père, lui dit-il, veuillez bien « considérer et méditer avec soin cette parole : « Il « a acquis [2]. » Christ a acquis un trésor par ses « mérites ; les mérites ne sont donc pas le trésor ; « car, pour parler avec les philosophes, la cause « est autre chose que ce qui découle de cette cause-« là. Les mérites de Christ ont acquis au pape le « pouvoir de donner de telles indulgences au peu-« ple ; mais ce ne sont pas les mérites mêmes du « Seigneur que la main du pontife distribue. Ainsi « donc ma conclusion est véritable, et cette con-

1. Legit fervens et anhelans. (L. Epp. I, p. 145.)
2. Acquisivit. (Ibid.)

« stitution que vous invoquez à si grands cris,
« rend témoignage avec moi à la vérité que je pro-
« clame. »

De Vio tient encore le livre en mains; ses regards sont encore fixés sur le fatal passage : il n'y a rien à répondre. Le voilà pris lui-même dans le filet qu'il a tendu; et Luther l'y retient d'une main puissante, à l'inexprimable étonnement des courtisans italiens qui l'entourent. Le légat voudrait bien échapper; mais il n'y a pas moyen : il a déjà abandonné dès long-temps et les témoignages de l'Écriture et les témoignages des Pères; il s'était réfugié dans cette extravagante de Clément VI, et l'y voilà pris. Cependant il est trop fin pour laisser paraître son embarras. Voulant cacher sa honte, le prince de l'Église change brusquement de sujet, et se jette avec violence sur d'autres articles. Luther, qui s'aperçoit de cette manœuvre habile, ne lui permet pas de s'échapper : il serre et ferme de tous côtés le réseau où il a pris le cardinal, et rend l'évasion impossible : « Très-révérend Père, » dit-il avec une ironie revêtue de toutes les apparences du respect, « Votre Éminence ne doit pourtant pas penser que « nous autres Allemands nous ne sachions pas la « grammaire : être un trésor et acquérir un trésor « sont deux choses très-différentes. »

« Rétracte! lui dit de Vio, rétracte! ou si tu ne « le fais, je t'envoie à Rome pour y comparaître « devant les juges qui ont été nommés afin de « prendre connaissance de ta cause. Je t'excommu- « nie, toi, tous tes partisans, tous ceux qui te sont « et te deviendraient favorables, et je les rejette

« de l'Église. Tout pouvoir m'a été donné à cet « égard par le saint-siége apostolique [1]. Penses-tu « que tes protecteurs m'arrêtent? t'imagines-tu que « le pape se soucie de l'Allemagne? Le petit doigt « du pape est plus fort que tous les princes alle- « mands [2]. »

« Daignez, répond Luther, envoyer au pape « Léon X, avec mes très-humbles prières, la réponse « que je vous ai remise par écrit. »

Le légat, à ces paroles, tout content de trouver un moment de relâche, s'enveloppe de nouveau dans le sentiment de sa dignité, et dit à Luther avec fierté et avec colère :

« Rétracte-toi, ou ne reviens pas [3]! »

Cette parole saisit Luther; cette fois-ci il va répondre autrement que par des discours. Il s'incline et il sort. Les conseillers de l'électeur le suivent, et le cardinal et ses Italiens, demeurés seuls, se regardent tout confus d'une telle issue.

Luther et de Vio ne se virent plus; mais le réformateur avait fait sur le légat une impression puissante qui ne s'effaça jamais entièrement. Ce que Luther avait dit sur la foi, ce que de Vio lut dans des écrits postérieurs du docteur de Wittemberg, modifia considérablement les sentiments du cardinal. Les théologiens de Rome virent avec surprise et mécontentement ce qu'il avança sur la justification, dans son commentaire sur l'épître aux Romains. La réformation ne recula pas et ne se ré-

1. L. Opp. (L.) XVII, p. 197.
2. Disc. de table, p. 1331.
3. Revoca aut non revertere. (L. Opp. (L.) XVII, p. 202.)

tracta pas; mais son juge, celui qui n'avait cessé de s'écrier : Rétracte! changea de vues, et rétracta ses erreurs. Ainsi fut couronnée l'inébranlable fidélité du réformateur.

Luther retourna dans le monastère où il avait trouvé l'hospitalité. Il était demeuré ferme; il avait rendu témoignage à la vérité; il avait fait ce qu'il lui appartenait de faire; Dieu fera le reste. Son cœur était rempli de paix et de joie.

Cependant les nouvelles qu'on lui annonçait n'étaient pas rassurantes; le bruit courait dans toute la ville que, s'il ne voulait pas se rétracter, on devait le saisir et le plonger dans un cachot. Le vicaire-général de l'ordre, Staupitz même, assure-t-on, devait y avoir consenti[1]. Luther ne peut croire ce qui regarde son ami. Non! Staupitz ne le trahira pas! Quant aux desseins du cardinal, à en juger d'après ses propres paroles, il est difficile d'en douter. Cependant il ne fuira pas devant le péril; sa vie, comme la vérité elle-même, est en des mains puissantes, et malgré ce qui le menace, il ne quittera point Augsbourg.

Le légat se repentit bientôt de sa violence, il sentit qu'il était sorti de son rôle : il voulut tâcher d'y rentrer. A peine Staupitz avait-il terminé son dîner (c'était le matin que l'entrevue avait eu lieu, et l'on dînait à midi), qu'il reçut un message du cardinal, l'invitant à se rendre chez lui. Staupitz y alla, accompagné de Wenceslas Link[2]. Le vicaire-

1. L. Opp. (L.) XVII, p. 210.
2. Ibid., p. 204.

général trouva le légat seul avec Serra-Longa. De Vio s'approcha aussitôt de Staupitz et lui adressa les plus douces paroles. « Tachez donc, lui dit-il, de persuader votre moine et de l'engager à faire une rétractation. Vraiment, je suis d'ailleurs content de lui, et il n'a pas de meilleur ami que moi [1].

STAUPITZ.

Je l'ai déjà fait, et je lui conseillerai encore maintenant de se soumettre en toute humilité à l'Église.

DE VIO.

Il vous faut répondre aux arguments qu'il tire de la sainte Écriture.

STAUPITZ.

Je dois vous avouer, Monseigneur, que cela est au-dessus de mes forces; car le docteur Martin m'est supérieur et en esprit et en connaissance des saintes Écritures. »

Le cardinal sourit sans doute à cette franchise du vicaire-général. Il savait du reste lui-même à quoi s'en tenir sur la difficulté de convaincre Luther. Il continua et dit à Staupitz et à Link :

« Savez-vous bien que comme partisans d'une doctrine hérétique, vous êtes vous-mêmes exposés aux peines de l'Église.

STAUPITZ.

Daignez reprendre la conférence avec Luther; instituez une dispute publique sur les points controversés.

1. L. Opp. (L.) XVII, p. 185.

DE VIO, frappé d'effroi à cette seule pensée, s'écrie :

Je ne veux plus disputer avec cette bête; car elle a dans la tête des yeux profonds et des espions mystérieux [1]. »

Staupitz obtint enfin du cardinal qu'il remettrait par écrit à Luther ce qu'il devait rétracter.

Le vicaire-général revint vers Luther. Ébranlé par toutes les représentations du cardinal, il chercha à l'amener à quelque accommodement. « Réfutez donc, lui dit Luther, les déclarations de « l'Écriture que j'ai avancées. » — « C'est au-dessus « de moi, » dit Staupitz. — « Eh bien, reprit Luther, « il est contre ma conscience de me rétracter, aussi « long-temps que l'on n'a pu m'expliquer les pas- « sages de l'Écriture. Quoi! continua-t-il, le car- « dinal prétend, à ce que vous m'assurez, qu'il « veut arranger ainsi l'affaire, sans qu'il y ait pour « moi ni honte ni désavantage. Ah! ce sont là des « paroles romaines, qui signifient en bon allemand, « que ce serait mon opprobre et ma ruine éter- « nelle. Qu'a-t-il d'autre à attendre, celui qui, par « crainte des hommes et contre la voix de sa con- « science, renie la vérité [2] ? »

Staupitz n'insista pas; il annonça seulement à Luther que le cardinal avait consenti à lui remettre par écrit les points dont il demandait la rétractation. Puis, sans doute, il lui apprit la réso-

1. Ego nolo amplius cum hac bestia disputare. Habet enim profundos oculos et mirabiles speculationes in capite suo. (Myconius, p. 33.)

2. L. Opp. (L.) XVII, p. 210.

lution où il était de quitter Augsbourg, où il n'avait plus rien à faire. Luther lui communiqua un dessein qu'il avait formé pour consoler et fortifier leurs âmes. Staupitz promit de revenir, et ils se séparèrent pour quelques moments.

Demeuré seul dans sa cellule, Luther tourna ses pensées vers des amis chers à son cœur. Il se transporta à Weimar, à Wittemberg. Il désira informer l'électeur de ce qui se passait, et craignant d'être indiscret en s'adressant au prince lui-même, il écrivit à Spalatin, et pria le chapelain de faire connaître l'état des choses à son maître. Il lui raconta toute l'affaire, jusqu'à la promesse faite par le légat de donner par écrit les points controversés. Il termina en disant : « C'est là qu'en est la « chose; mais je n'ai ni espérance ni confiance dans « le légat. Je ne veux pas rétracter une seule syl- « labe. Je publierai la réponse que je lui ai remise, « afin que s'il en vient à la violence, il soit couvert « de honte dans toute la chrétienté [1]. »

Puis le docteur profita de quelques moments qui lui restaient encore pour donner de ses nouvelles à ses amis de Wittemberg.

« Paix et félicité, écrivit-il au docteur Carlstadt. « Prenez ce peu de mots comme si c'était une lon- « gue lettre; car le temps et les événements me « pressent. Une autre fois, je vous écrirai à vous « et à d'autres plus longuement. Voilà trois jours « que mon affaire se traite, et les choses en sont « au point, que je n'ai plus aucun espoir de re-

1. L. Epp. I, 149.

« tourner vers vous, et que je n'ai plus que l'ex-
« communication à attendre. Le légat ne veut ab-
« solument pas que je dispute ni publiquement
« ni en particulier. Il ne veut pas être pour moi un
« juge, dit-il, mais un père; et pourtant il ne veut
« entendre de moi que cette parole : « Je me ré-
« tracte, et je reconnais que je me suis trompé. »
« Et moi je ne veux pas la dire.

« Ma cause se trouve exposée à des périls d'au-
« tant plus grands, qu'elle a pour juges non-seu-
« lement des ennemis implacables, mais encore
« des hommes incapables de la comprendre. Ce-
« pendant le Seigneur Dieu vit et règne : c'est à sa
« garde que je me recommande, et je ne doute pas
« que, par les prières de quelques âmes pieuses,
« il ne m'envoie du secours : je crois sentir que
« l'on prie pour moi.

« Ou bien je reviendrai vers vous sans que l'on
« m'ait fait de mal; ou bien, frappé d'excommu-
« nication, je devrai chercher ailleurs un refuge.

« Quoi qu'il en soit, portez-vous vaillamment :
« tenez ferme, et exaltez Christ intrépidement et
« avec joie...

« Le cardinal me nomme toujours son cher fils.
« Je sais ce qu'il en faut croire. Je suis néanmoins
« persuadé que je serais pour lui l'homme le plus
« agréable et le plus cher, si je voulais prononcer
« cette seule parole : *Revoco*, c'est-à-dire, je me ré-
« tracte. Mais je ne deviendrai pas hérétique, en
« rétractant la foi qui m'a fait devenir chrétien.
« Plutôt être chassé, maudit, brûlé, mis à mort....

« Portez-vous bien, mon cher docteur, et mon-

« trez cette lettre à nos théologiens, à Amsdorff, « à Philippe, à Otten et aux autres, afin que vous « priiez pour moi, et aussi pour vous; car c'est « aussi votre affaire qui est traitée. C'est celle de « la foi au Seigneur Christ, et de la grâce de « Dieu[1]. »

Douce pensée, qui remplit toujours de consolation et de paix ceux qui ont rendu témoignage à Jésus-Christ, à sa divinité et à sa grâce, quand le monde fait pleuvoir sur eux de toutes parts ses jugements, ses exclusions et sa défaveur! « Notre « affaire est celle de la foi au Seigneur. » Et que de douceur aussi dans cette conviction qu'exprime le réformateur : « Je sens que l'on prie pour moi. » La réformation fut une œuvre de prière et de piété. La lutte de Luther et de de Vio fut celle de l'élément religieux, qui reparaissait plein de vie, avec les débris expirants de la dialectiqne raisonneuse du moyen âge.

Ainsi s'entretenait Luther avec ses amis absents. Bientôt Staupitz revint; le docteur Ruhel et le chevalier de Feilitzsch, l'un et l'autre envoyés de l'électeur, arrivèrent aussi chez Luther, après avoir pris congé du cardinal. Quelques autres amis de l'Évangile se joignirent à eux; et Luther, voyant ainsi réunis ces hommes généreux, qui vont bientôt être dispersés, et desquels il va peut-être se trouver lui-même séparé pour jamais, leur propose de célébrer tous ensemble la cène du Seigneur. Ils acceptent, et ce petit troupeau d'hommes fidèles

1. L. Epp. I, 159.

communie au corps et au sang de Christ. Quels sentiments remplissent le cœur de ces amis du réformateur, dans le moment où, célébrant avec lui l'eucharistie, ils pensent que c'est peut-être la dernière fois qu'il lui sera permis de le faire, et que ce courageux témoin de la vérité va peut-être se voir retranché de la communion de l'Église pour avoir glorifié son Dieu devant les hommes! Ils sentent le besoin de fortifier leur foi en s'approchant du Seigneur. Quelle joie et quel amour remplissent le cœur de Luther, en se voyant si gracieusement reçu par son maître, dans le moment où les hommes le repoussent et le menacent de leurs malédictions! Comme ses souffrances disparaissent devant les souffrances de celui dont il rappelle la mort! Que cette cène dut être solennelle! Que cette soirée dut être sainte[1]!

Le lendemain[2], Luther attendait les articles que le légat devait lui envoyer. Mais, ne recevant de lui ni ces articles ni d'autres messages, il pria son ami le docteur Wenceslas Link, qui la veille avait accompagné Staupitz, de se rendre chez le cardinal, et de lui demander encore de terminer gracieusement cette affaire. De Vio reçut Link de la manière la plus affable, et l'assura qu'il ne voulait agir qu'en ami. « Je ne regarde plus, ajouta-t-il, le docteur « Martin Luther comme un hérétique. Je ne veux « point cette fois-ci l'excommunier, à moins qu'il « ne me vienne d'autres ordres de Rome : car j'ai

1. L. Opp. (L.) XVII, p. 178.
2. Samedi 15 octobre.

« envoyé sa réponse au pape par un exprès. » Puis, pour faire preuve de ses bonnes dispositions, il ajouta : « Si le docteur Luther voulait seulement « rétracter ce qui regarde les indulgences, l'affaire « serait bientôt finie; car, pour ce qui concerne la « foi dans les sacrements, c'est un article que cha« cun peut interpréter et entendre à sa manière. » Spalatin, qui rapporte ces paroles, ajoute cette remarque maligne mais juste : « D'où il paraît clai« rement que Rome cherche l'argent, plus que la « sainte foi et le salut des âmes[1]. »

Link revint chez Luther : il y trouva Staupitz, et rendit compte de sa visite. Lorsqu'il rapporta la concession inattendue du légat : « Il eût valu la « peine, dit Staupitz, que le docteur Wenceslas « eût avec lui un notaire et des témoins, pour cou« cher par écrit cette parole : car si un tel dessein « venait à être connu, cela porterait aux Romains « un grand préjudice. »

Cependant, plus les paroles du prélat romain deviennent douces, et moins les honnêtes Germains se confient en lui. Plusieurs des hommes sages auxquels Luther avait été recommandé tinrent conseil, et le résultat de leurs délibérations fut que Staupitz et Link devaient partir sans tarder, et ne point se fier aux agents de Rome. « Le légat, disent-ils, prépare quelque malheur par ce courrier dont il parle, et il est fort à craindre que vous ne soyez tous ensemble saisis et jetés en prison. »

Staupitz et Wenceslas se décidèrent donc à quit-

1. L. Opp. (L.) XVII, p. 182.

ter la ville : ils embrassèrent Luther, qui persistait à demeurer à Augsbourg, et partirent en toute hâte, par deux routes différentes, pour se rendre à Nuremberg, non sans bien des inquiétudes sur le sort du témoin magnanime qu'ils laissaient derrière eux.

Luther resta privé de ses deux amis, mais tranquille. D'ailleurs personne ne l'inquiétait; nul dans tout Augsbourg n'osait entreprendre de disputer avec lui. Les moines et tous les autres adversaires qui, peu auparavant et surtout durant la diète, avaient si fort crié contre ses hérésies, ne se montraient nulle part. La présence de Luther les avait frappés d'immobilité [1].

Le dimanche se passa assez tranquillement. Luther attendait en vain un message du légat : celui-ci ne lui faisait rien dire. Alors il résolut de lui écrire. Staupitz et Link, avant que de partir, l'avaient supplié de témoigner au cardinal toute la condescendance possible. Luther n'a pas encore essayé de Rome et de ses envoyés : il en est à sa première épreuve. Si la condescendance ne réussit pas, il pourra se tenir pour averti. Mais maintenant du moins il faut la tenter. Pour ce qui concerne sa personne, il n'y a pas de jour où il ne se condamne lui-même, où il ne gémisse sur la facilité avec laquelle il se laisse entraîner à des expressions dont la force dépasse la mesure convenable; pourquoi n'avouera-t-il pas au cardinal ce que tous les jours il avoue à Dieu? Luther avait d'ailleurs

1. L. Opp. (L.) XVII, p. 178.

un cœur qui se laissait facilement toucher, et qui ne soupçonnait pas le mal. Il saisit donc la plume, et dans le sentiment d'une véritable humilité et d'une bienveillance respectueuse, il écrivit au cardinal [1] :

« Très-digne père en Dieu, je viens encore une « fois, non personnellement, mais par écrit, sup- « plier votre bonté paternelle de m'écouter avec « faveur.

« Le révérend docteur Staupitz, mon très-cher « père en Christ, m'a invité à m'humilier, à renon- « cer à mon propre sens, et à soumettre mon opi- « nion au jugement d'hommes pieux et impartiaux. « Il a aussi loué votre bonté paternelle et m'a tout « à fait convaincu des sentiments dévoués dont « vous êtes animé à mon égard. Cette nouvelle « m'a rempli de joie, d'autant plus que j'ai tant « de respect et de confiance pour celui qui me « l'a apportée, que je ne sais aucun homme dans « tout le monde, dont je sois plus porté à suivre « les conseils.

« Mon frère bien-aimé, le docteur Link, qui a « été élevé avec moi, et a partagé dès sa jeunesse « mes études et ma foi, m'a rendu le même té- « moignage.

« Votre bienveillance paternelle n'eût pu m'at- « tirer plus puissamment et avec plus d'amour « que par ces deux médiateurs. Ma crainte diminue « de plus en plus, et elle est déjà changée en un « amour sincère et une soumission toute filiale à « votre paternelle bonté.

1. La lettre est datée du 17 octobre.

« Maintenant donc, très-digne Père, je confesse,
« ainsi que je l'ai déjà fait auparavant, que je n'ai
« pas montré (comme on dit) assez de modestie,
« de douceur et de respect envers le nom du sou-
« verain pontife; et bien que l'on m'ait grandement
« provoqué, je comprends maintenant qu'il eût été
« mieux pour moi de traiter mon affaire avec plus
« d'humilité, de débonnaireté et de vénération, et
« de ne pas répondre au fou selon sa folie, de peur
« de lui être semblable. (Proverbes, XXVI, 4.)

« Cela m'afflige fort et je demande grâce. Je
« veux en donner connaissance au peuple du haut
« de la chaire, comme au reste je l'ai déjà fait
« souvent. Je veux m'appliquer avec la grâce de
« Dieu à parler autrement. Il y a plus : je suis
« prêt à promettre, sans qu'on me le demande,
« de ne plus dire un seul mot sur le sujet des in-
« dulgences, si cette affaire est arrangée. Mais aussi
« que ceux qui m'ont porté à la commencer, soient
« obligés, de leur part, à se modérer désormais dans
« leurs discours ou à se taire.

« Pour ce qui regarde la vérité de ma doctrine,
« je voudrais de tout mon cœur tout rétracter, si
« seulement de quelque manière ma conscience
« pouvait le permettre.

« L'autorité de saint Thomas et des autres doc-
« teurs ne saurait me suffire en cette matière. Il
« faut que j'entende (si j'en suis digne) la voix de
« l'épouse, qui est l'Église. Car il est certain qu'elle
« entend la voix de l'époux, qui est Christ.

« Je prie donc, en toute humilité et soumission,
« votre amour paternel de référer toute cette

« matière si incertaine jusqu'à cette heure, à notre « très-saint seigneur Léon X, afin que l'Église « décide, prononce, ordonne, et que l'on puisse se « rétracter avec une bonne conscience ou croire « avec sincérité [1]. »

En lisant cette lettre, une réflexion se présente encore. On voit que Luther n'agissait point par suite d'un système formé à l'avance, mais uniquement en vertu de convictions imprimées successivement dans son esprit et dans son cœur. Bien loin qu'il y eût en lui système arrêté, opposition calculée, il était parfois, sans s'en douter, en contradiction avec lui-même; d'anciennes convictions étant encore debout dans son esprit, bien que des convictions opposées y eussent déjà pris place. Et cependant c'est dans ces marques de sincérité et de vérité qu'on est allé chercher des armes contre la réforme; c'est parce qu'elle a suivi cette loi obligatoire de progrès, qui est imposée en toutes choses à l'esprit humain, qu'on a écrit l'histoire de ses variations; c'est dans les traits mêmes qui montrent sa sincérité, et qui par conséquent la rendent honorable, que l'un des génies chrétiens les plus éminents a trouvé ses objections les plus puissantes [2] !... Inconcevables aberrations de l'esprit de l'homme!

Luther ne reçut pas de réponse à sa lettre. Cajetan et tous ses courtisans, après s'être si fort agités, étaient devenus tout à coup immobiles.

1. L. Opp. (L.) 198.
2. Hist. des variations, de Bossuet. (Livre I, p. 25, etc.)

Quelle en pouvait être la raison? Ne serait-ce pas le calme qui précède un grand orage? Quelques-uns pensent comme Pallavicini : « Le cardinal s'at-« tendait, remarque-t-il, à ce que le moine or-« gueilleux, semblable à un soufflet enflé, perdrait « peu à peu le vent dont il était rempli et devien-« drait tout à fait humble[1]. » Ceux qui croient mieux connaître les voies de Rome, sont assurés que le légat veut se saisir de Luther ; mais que n'osant pas procéder de lui-même à de telles extrémités, à cause du sauf-conduit impérial, il attend de Rome la réponse à son message. D'autres encore ne peuvent pas croire que le cardinal attende si long-temps. L'empereur Maximilien, disent-ils (et ceci pourrait bien être la vérité), ne se fera pas plus scrupule de livrer Luther au jugement de l'Église, malgré le sauf-conduit, que Sigismond n'en a eu de livrer Hus au concile de Constance. Le légat est peut-être maintenant en négociation avec l'empereur. L'autorisation de Maximilien peut arriver à toute heure. Autant il montrait auparavant d'opposition au pape, autant dans ce moment et jusqu'à ce que la couronne impériale ceigne la tête de son petit-fils, semble-t-il le flatter. Il n'y a pas un instant à perdre. « Dressez, » disent à Luther les hommes généreux qui l'entourent, « dressez un appel au pape, et quittez sans délai « Augsbourg. »

Luther dont la présence dans cette ville est depuis quatre jours tout à fait inutile, et qui a suffi-

1. Pallavicini, Hist. Concil. Trid., I, p. 17.

samment montré, en restant après le départ des conseillers saxons envoyés par l'électeur pour veiller à sa sûreté, qu'il ne craignait rien et qu'il était prêt à répondre, se rend enfin aux vœux de ses amis. Mais auparavant il veut instruire de Vio de son dessein; il lui écrit le mardi, veille de son départ. Cette seconde lettre est plus ferme que la première. Il semble que Luther, voyant que toutes ses avances sont vaines, commence à relever la tête, dans le sentiment de son droit et de l'injustice de ses ennemis.

« Très-digne père en Dieu, écrit-il à de Vio, votre « bonté paternelle a vu, oui vu, dis-je, et suffi« samment reconnu mon obéissance. J'ai entrepris « un si lointain voyage, au milieu de grands dan« gers, avec une grande faiblesse de corps, et « malgré ma pauvreté extrême; sur l'ordre de « notre très-saint seigneur Léon X, j'ai comparu « en personne devant Votre Éminence; enfin, je « me suis jeté aux pieds de Sa Sainteté, et j'attends « maintenant ce qui lui semblera bon, prêt à re« connaître son jugement, soit qu'il me condamne, « soit qu'il me justifie. J'ai donc le sentiment de « n'avoir rien omis de ce qui est bienséant à un fils « obéissant de l'Église.

« Je pense en conséquence ne pas prolonger ici « inutilement le temps de mon séjour; cela m'est « d'ailleurs impossible, je manque de moyens; et « votre bonté paternelle m'a commandé d'une voix « forte de ne plus paraître sous ses yeux, si je ne « voulais pas me rétracter.

« Ainsi donc, je pars maintenant au nom du « Seigneur, voulant chercher s'il me sera possible « de me rendre dans quelque lieu où je puisse « vivre en paix. Divers personnages plus impor- « tants que moi m'ont invité à en appeler de votre « bonté paternelle, et même de notre très-saint « seigneur Léon X, mal informé, à lui-même mieux « informé. Bien que je sache qu'un tel appel sera « beaucoup plus agréable à notre sérénissime élec- « teur qu'une rétractation, néanmoins, si je n'eusse « dû consulter que moi-même, je ne l'eusse pas « fait.... Je n'ai commis aucune faute, je ne dois « donc rien craindre. »

Luther ayant écrit cette lettre (qui ne fut remise au légat qu'après son départ), se disposa à quitter Augsbourg. Dieu l'y a gardé jusqu'à cette heure, et tout son cœur en louait le Seigneur. Mais il ne devait pas tenter Dieu. Il embrassa ses amis précieux, Peutinger, Langemantel, les Adelman, Auerbach, et le prieur des Carmélites qui lui avait donné une hospitalité si chrétienne. Le mercredi avant jour, il était debout et prêt à partir. Ses amis lui avaient recommandé de prendre beaucoup de précautions, de peur que remarquant sa sortie on n'y mît obstacle. Il suivit autant qu'il le pouvait ces conseils. Un bidet que Staupitz avait laissé à sa disposition lui fut amené devant la porte du couvent. Encore une fois un adieu à ses frères; puis il monte et part, sans avoir de bride pour son cheval, sans bottes, sans éperons, sans armes. Le magistrat de la ville lui avait donné pour l'accompagner un huissier à cheval qui connaissait par-

faitement les chemins. Ce serviteur le conduit à travers les ténèbres, dans les rues silencieuses d'Augsbourg. Ils se dirigent vers une petite porte qui se trouve dans le mur de la ville. L'un des conseillers, Langemantel, avait donné ordre qu'elle lui fût ouverte. Il est encore en la puissance du légat. La main de Rome pourrait encore s'étendre sur lui; sans doute si les Italiens savaient que la proie sur laquelle ils ont fixé leurs regards leur échappe, ils pousseraient un cri; qui sait si l'adversaire intrépide de Rome ne serait pas encore saisi et plongé dans un cachot?... Enfin Luther et son guide arrivent à la petite porte : ils la passent. Ils se trouvent hors d'Augsbourg, et bientôt ils lancent au galop leurs chevaux, et s'éloignent rapidement.

Luther en partant avait laissé son appel au pape entre les mains du prieur de Pomesaw. Ses amis n'avaient pas été d'avis de le remettre au légat. Le prieur était chargé de le faire afficher deux ou trois jours après le départ du docteur, à la porte de la cathédrale, en présence d'un notaire et de témoins. Il en fut ainsi.

Luther représente dans cet appel, qu'il n'a traité dans ses disputes publiques ni de la foi, ni des bonnes mœurs, ni des commandements de Dieu et de l'Église, mais seulement des indulgences, matière sur laquelle il y avait eu jusqu'à ce jour beaucoup de pensées diverses parmi les théologiens, sans que l'Église eût encore prononcé. Il passe en revue toute son affaire; il s'arrête sur sa conférence avec Cajetan; et protestant de sa sou-

mission au saint-siége, il déclare qu'il en appelle du très-saint père le pape mal informé de cette affaire, au très-saint seigneur et père en Christ, Léon Xme du nom, par la grâce de Dieu, mieux instruit, etc., etc. [1]. Cet appel avait été dressé dans le style et les formes voulues, par le ministère du notaire impérial Gall de Herbrachtingen, en présence des deux moines augustins Barthélemy Utzmair et Wenzel Steinbies. Il était daté du 16 octobre.

Quand le cardinal apprit le départ de Luther, il s'en étonna; et même, à ce qu'il assure dans une lettre à l'électeur, il s'en effraya et s'en épouvanta. En effet, il y avait de quoi l'irriter. Ce départ, qui mettait fin d'une manière si brusque à toutes ses négociations, déjouait toutes les espérances dont son orgueil s'était si long-temps flatté. Il avait ambitionné l'honneur de guérir les plaies de l'Église, de rétablir en Allemagne l'influence chancelante du pape; et non-seulement l'hérétique lui échappait sans qu'il l'eût puni, mais même sans qu'il fût parvenu à l'humilier. La conférence n'avait servi qu'à mettre dans un grand jour, d'un côté la simplicité, la droiture, la fermeté de Luther, et de l'autre, la conduite impérieuse et déraisonnable du pape et de son ambassadeur. Puisque Rome n'y avait rien gagné, elle y perdait, et puisque son autorité n'y avait pas été raffermie, elle y avait reçu un nouvel échec. Que va-t-on dire au Vatican? Quels messages vont arriver de Rome?

1. Melius informandum. (L. Opp. lat. I, p. 219.)

On oubliera les difficultés de sa situation ; on imputera à son inhabileté la mauvaise issue de cette affaire. Serra-Longa et tous les Italiens sont furieux de se voir, eux gens si habiles, déjoués par un moine allemand. De Vio a peine à cacher son irritation. Un tel affront crie vengeance ; et nous le verrons bientôt exhaler sa colère dans sa lettre à l'électeur.

Cependant Luther continuait avec son cavalier à fuir loin d'Augsbourg. Il pressait son cheval et le faisait aller aussi vite que le pauvre animal le pouvait. Il se rappelait la fuite supposée ou non de Jean Hus, la manière dont on l'atteignit, et l'assertion de ses adversaires, qui prétendirent que Hus, ayant, par cette fuite, annulé le sauf-conduit de l'empereur, on avait eu le droit de le condamner aux flammes [1]. Cependant ces inquiétudes ne se fixent pas dans le cœur de Luther. Sorti de la ville où il a passé dix jours sous cette main terrible de Rome, qui a déjà écrasé tant de milliers de témoins de la vérité, et fait rejaillir autour d'elle tant de sang, maintenant libre, respirant l'air pur des champs, traversant les villages et les campagnes, se voyant admirablement délivré par le bras du Seigneur, toute son âme bénissait l'Éternel. C'est bien lui qui peut dire à cette heure : « Notre âme est échappée comme l'oiseau du filet « des oiseleurs. Le filet a été rompu, et nous som- « mes échappés... Notre aide soit au nom de l'É-

1. Weissmann, Hist. Eccl. I, p. 1237.

« ternel qui a fait les cieux et la terre[1]! » C'est ainsi que le cœur de Luther est rempli de joie. Mais ses pensées se reportent aussi sur de Vio : « Le cardinal, pense-t-il, aurait bien aimé m'avoir « en ses mains et m'envoyer à Rome. Il est sans « doute bien chagrin que je lui aie échappé. Il « s'imaginait qu'il était maître de moi à Augsbourg. « Il croyait m'avoir : mais il tenait l'anguille par la « queue. N'est-ce pas une honte que ces gens m'es- « timent à un si haut prix? Ils donneraient plu- « sieurs écus pour m'avoir, tandis que notre Sei- « gneur Christ a été vendu à peine trente pièces « d'argent[2]. »

Luther fit ce premier jour quatorze lieues. Le soir, arrivé à l'auberge où il voulait passer la nuit, il était si fatigué (son cheval avait un trot très-dur, nous dit un historien), que, descendu de cheval, il ne put se tenir debout, et tomba roide et tout d'une pièce, étendu sur la paille. Il goûta néanmoins quelque repos. Le lendemain il continua sa route. Il trouva à Nuremberg Staupitz qui y visitait les couvents de son ordre. Ce fut dans cette ville qu'il vit pour la première fois le bref que le pape avait envoyé à Cajetan à son égard. Il en fut indigné, et il est bien probable que s'il avait eu en mains ce bref, avant son départ de Wittemberg, il n'eût jamais comparu devant le cardinal. « Il est impossible de croire, dit-il, que quelque

1. Ps. 124.
2. L. Opp. (L.) XVII, p. 202.

« chose de si monstrueux soit émané d'un souve-
« rain pontife[1]. »

Partout sur la route, Luther était l'objet de l'intérêt public. Il revient sans avoir cédé ni bronché. Une telle victoire remportée par un moine mendiant sur un représentant de Rome, remplissait d'admiration tous les cœurs. L'Allemagne semblait vengée des mépris ultramontains. La parole éternelle a été plus honorée que celle du pape. Cette vaste puissance, qui depuis des siècles dominait tout, vient de recevoir un formidable échec. La fin commence. La marche de Luther fut un triomphe. Cet événement manifesta la décadence de l'autorité papale parmi les peuples germains. On s'applaudissait de l'opiniâtreté de Rome, car elle devait amener sa chute. Si elle n'avait pas voulu conserver des gains honteux, si elle avait été assez sage pour ne pas mépriser les Allemands, si elle avait réformé de criants abus, peut-être, selon les vues humaines, tout fût-il rentré dans cet état de mort duquel Luther s'était réveillé. Mais la papauté ne veut pas céder; et le docteur se verra contraint d'amener à la lumière bien d'autres erreurs, et d'avancer dans la connaissance et la manifestation de la vérité.

Luther arriva le 26 octobre à Græfenthal, à l'extrémité des bois de la Thuringe. Il y rencontra le comte Albert de Mansfeld, le même qui l'avait si fort dissuadé de se rendre à Augsbourg. Le

1. L. Epp. I, p. 166.

comte rit beaucoup en voyant son singulier équipage. Il s'empara de lui et l'obligea à devenir son hôte. Bientôt Luther se remit en route.

Il se hâtait, désirant être à Wittemberg le 31 octobre, dans la pensée que l'électeur s'y trouverait pour la fête de tous les Saints, et qu'il pourrait lui parler. Le bref qu'il avait lu à Nuremberg lui avait révélé tout le danger de sa situation. En effet, déjà condamné à Rome, il ne pouvait espérer ni de demeurer à Wittemberg, ni de trouver un asile dans un couvent, ni de rester quelque part en paix et en sûreté. La protection de l'électeur pourrait peut-être le défendre; mais il était loin d'en être assuré. Il ne pouvait rien attendre des deux grands amis qu'il avait eus jusqu'alors à la cour de ce prince. Staupitz, privé de la faveur dont il avait long-temps joui, quitta alors la Saxe. Spalatin était aimé de Frédéric, mais n'avait pas sur lui une grande influence. L'électeur lui-même ne connaissait pas assez la doctrine de l'Évangile pour s'exposer à cause d'elle à des dangers manifestes. Cependant Luther pensa qu'il n'avait rien de mieux à faire que de retourner à Wittemberg, et d'y attendre ce que le Dieu éternel et miséricordieux ferait de lui. Si, comme c'est la pensée de plusieurs, on le laisse tranquille, il se donnera tout entier à l'étude et à l'enseignement de la jeunesse[1].

Luther arriva à Wittemberg le 30 octobre. C'était en vain qu'il s'était hâté. L'électeur ni Spalatin n'y étaient venus pour célébrer la fête. Ses amis

1. L. Opp. (L.) XVII, p. 183.

furent tout joyeux en le revoyant parmi eux. Il s'empressa d'annoncer le même jour son arrivée à Spalatin : « Je suis arrivé aujourd'hui à Wittem-« berg sain et sauf par la grâce de Dieu, lui dit-il; « mais combien de temps j'y resterai, c'est ce que « j'ignore... Je suis rempli de joie et de paix, en « sorte que je m'étonne fort que l'épreuve que « j'endure puisse paraître si grande à tant et de si « grands hommes. »

De Vio n'avait pas attendu long-temps, après le départ de Luther, pour exhaler devant l'électeur toute son indignation. Sa lettre respire la vengeance.

Il rend compte à Frédéric de la conférence, avec un air de confiance : « Puisque le frère Mar-« tin, dit-il en terminant, ne peut être amené par « des voies paternelles à reconnaître son erreur et « à demeurer fidèle à l'Église catholique, je prie « Votre Altesse de l'envoyer à Rome ou de le « chasser de vos états. Sachez bien que cette affaire « difficile, méchante et pleine de venin, ne peut « durer long-temps encore; car dès que j'aurai fait « connaître à notre très-saint seigneur tant de « ruse et de malice, on en aura bientôt fini. »

Dans un post-scriptum, écrit de sa propre main, le cardinal sollicite l'électeur de ne pas souiller d'une manière si honteuse son honneur et celui de ses illustres ancêtres, pour un misérable petit frère [1].

Jamais peut-être l'âme de Luther ne fut remplie

1. L. Opp. (L.) XVII, p. 203.

d'une plus noble indignation, que lorsqu'il lut la copie de cette lettre qui lui fut envoyée par l'électeur. Le sentiment des souffrances qu'il doit endurer, le prix de la vérité pour laquelle il combat, le mépris que lui inspire la conduite du légat de Rome, tous ces sentiments remplissent à la fois son cœur. La réponse écrite dans le moment où toute son âme se trouve ainsi agitée, est pleine de ce courage, de cette élévation, de cette foi, qu'on retrouve toujours en lui dans les époques les plus difficiles de sa vie.

Luther commence par faire le récit de la conférence d'Augsbourg. Il expose la conduite du cardinal; puis il continue :

« Ce que le frère Martin avance dans ses thèses, « dit le cardinal, n'est, il est vrai, présenté par lui « que comme un sujet de disputes publiques; mais, « dans ses sermons, ces choses sont avancées « comme véritables et certaines.

« Je réponds :

« Si l'on ne voit là qu'un sujet innocent de dis- « pute, pourquoi les docteurs de Rome m'accablent- « ils donc de tant d'ennuis, moi, pauvre et misérable « homme? pourquoi me ruinent-ils à tant de frais? « pourquoi cherchent-ils si fort à flétrir mon hon- « neur et à me diffamer? pourquoi excitent-ils tant « de scandales, je dirai même de schismes? — Ce « sont des disputes, dit le cardinal. Grâces en soient « rendues à Dieu! je suis absous; car quelle faute « peut-on imputer à une dispute publique, ou à « celui qui la soutient? C'est à cause de la dispute « que j'ai été cité, non à cause des sermons.

« Je veux répondre au légat à la place de l'électeur : « Prouve que tu parles avec science, lui dirais-je ; « que l'on couche par écrit toute l'affaire : alors j'en- « verrai le frère Martin à Rome, ou bien je le saisirai « moi-même et je le ferai mettre à mort. Je pren- « drai soin de ma conscience et de mon honneur, « et je ne permettrai pas qu'aucune tache vienne « souiller ma gloire. Mais aussi long-temps que ta « science certaine fuit la lumière et ne se fait con- « naître que par des clameurs, je ne puis ajouter « foi aux ténèbres.

« C'est ainsi que je voudrais répondre, très-excel- « lent prince.

« Que Votre Altesse juge ce que j'eusse dû ou « ce que je devrais encore faire. J'ai comparu au « grand péril de ma vie et contre le conseil et la « volonté de tous mes amis. J'ai rendu compte de « ma doctrine au très-révérend légat. J'ai consenti « à ce qu'il m'examinât de nouveau. Je n'ai usé « d'aucune fraude. Je n'ai rien omis, si ce n'est « ces six lettres : REVOCO.

« Que le révérend légat, ou le pape lui-même, « spécifient par écrit mes erreurs ; qu'ils exposent « leurs raisons ; qu'ils m'instruisent, moi qui dé- « sire de l'être, qui le demande, qui le veux, qui « l'attends, en sorte qu'un Turc même ne refuserait « pas de le faire. Si je ne me rétracte pas et ne « me condamne pas, quand on m'aura prouvé que « les passages que j'ai cités doivent être compris « autrement que je l'ai fait, alors, ô très-excellent « électeur, que Votre Altesse soit la première à « me poursuivre et à me chasser ; que l'Université

« me repousse et m'accable de sa colère.... Il y a « plus, et j'en prends à témoin le ciel et la terre, « que le Seigneur Jésus-Christ lui-même me rejette « alors et me condamne !... Les paroles que je dis « ne sont pas celles d'une présomption vaine, mais « d'une inébranlable conviction. Je veux que le « Seigneur Dieu me retire sa grâce, et que toute « créature de Dieu me refuse sa faveur, si lorsqu'on « m'aura montré une meilleure doctrine, je ne « l'embrasse pas.

« Que s'ils me méprisent trop, à cause de la bas« sesse de mon état, moi pauvre petit frère men« diant, et qu'ils refusent de m'instruire dans le « chemin de la vérité, que Votre Altesse prie le « légat de lui indiquer par écrit en quoi j'ai erré; « et s'ils refusent cette faveur à Votre Altesse même, « qu'ils écrivent leur pensée, soit à sa Majesté im« périale, soit à quelque archevêque de l'Alle« magne. Que dois-je, que puis-je faire de plus?

« Le cardinal me refuse une dispute publique; « il se refuse à disputer en particulier avec moi; il « ne veut point exposer mon erreur par écrit; il « ne veut pas reconnaître valable le jugement des « quatre plus illustres universités. S'il ajoute encore « à tout cela de rejeter la prière d'un si puissant « prince, que puis-je penser, si ce n'est qu'il « cherche à me perdre par violence et par ruse?

« Ne croyez pas ceux qui disent que le frère Mar« tin a mal parlé, avant qu'on l'entende et qu'on « le convainque.

« Que Votre Altesse écoute la voix de sa con« science et de son honneur, et ne m'envoie pas à

« Rome. Aucun homme ne peut vous le comman-
« der ; car il est impossible que je sois en sûreté
« dans Rome. Le pape lui-même n'y est pas sûr. Ce
« serait vous ordonner de trahir le sang d'un chré-
« tien. Ils y ont du papier, des plumes et de l'en-
« cre ; ils y ont aussi des notaires en nombre infini.
« Il leur est facile d'écrire en quoi et pourquoi
« j'ai erré. Absent, il en coûtera moins de m'in-
« struire par écrit, que, présent, de me faire mourir
« par ruse.

« Je me résigne à l'exil. Mes adversaires me ten-
« dent de tous côtés des piéges ; en sorte que je ne
« puis nulle part vivre en sûreté. Que pourrait es-
« pérer un pauvre et misérable moine tel que moi ?
« Que n'ai-je pas à attendre de mes ennemis, puis-
« qu'ils n'épargnent pas même Votre Altesse ? Afin
« qu'il ne vous arrive aucun mal à mon sujet, j'a-
« bandonne, au nom de Dieu, vos états. Je veux
« aller où le Dieu éternel et miséricordieux veut
« m'avoir. Qu'il fasse de moi ce qu'il voudra.

« Ainsi donc, sérénissime électeur, je vous salue
« avec vénération ; je vous recommande au Dieu
« éternel, et je vous rends d'immortelles actions de
« grâces pour tous vos bienfaits envers moi. Quel
« que soit le peuple au milieu duquel je vivrai à
« l'avenir, je me souviendrai éternellement de vous,
« et je prierai sans cesse avec reconnaissance pour
« votre bonheur et pour celui des vôtres [1]...

« Je suis encore, grâces à Dieu, plein de joie, et

1. Ego enim ubicumque ero gentium, illustrissimæ Dominationis tuæ nunquam non ero memor..... (L. Epp. I, 187.)

« je le bénis de ce que Christ, le fils de Dieu, me « juge digne de souffrir dans une cause si sainte. « Qu'il garde éternellement Votre Altesse illustre! « *Amen.* »

Cette lettre, si pleine des accents de la vérité, fit une grande impression sur l'électeur. « Il fut « ébranlé par une lettre très-éloquente, » dit Mainbourg. Jamais il n'eût pu penser à livrer un innocent entre les mains de Rome. Peut-être eût-il invité Luther à se tenir quelque temps caché. Mais il ne voulut pas même avoir l'apparence de céder en quelque manière aux menaces du légat. Il écrivit à son conseiller Pfeffinger, qui se trouvait auprès de l'empereur, de se rendre vers Sa Majesté, de lui faire connaître l'état des choses, et de la supplier d'écrire à Rome, afin que l'on mît fin à cette affaire, ou du moins qu'on la fît juger en Allemagne par des juges impartiaux [1].

Quelques jours après, l'électeur répondit au légat: « Puisque le docteur Martin a paru devant vous à « Augsbourg, vous devez être satisfait. Nous ne « nous étions pas attendu à ce que, sans l'avoir « convaincu, vous prétendriez le contraindre à se « rétracter. Aucun des savants qui se trouvent dans « nos principautés, ne nous a dit que la doctrine « de Martin fût impie, anti-chrétienne et hérétique. » Le prince refuse ensuite d'envoyer Luther à Rome, ou de le chasser de ses états.

Cette lettre, qui fut communiquée à Luther, le remplit de joie. « Bon Dieu! écrivit-il à Spalatin,

1. L. Opp. (L.) XVII, p. 244.

« avec quelle joie je l'ai lue et relue ; car je sais quelle « confiance on peut avoir en ces paroles, pleines à « la fois d'une force et d'une modestie si admirables. « Je crains que les Romains ne comprennent pas « tout ce qu'elles signifient. Mais ils comprendront « du moins que ce qu'ils croyaient déjà fini, n'est « pas même commencé. Veuillez présenter au « prince mes actions de grâces. Il est étrange que « celui qui, il y a peu de temps encore, était moine « mendiant comme moi (de Vio), ne craigne pas « d'aborder sans respect les princes les plus puis- « sants, de les interpeller, de les menacer, de leur « commander et de les traiter avec un inconcevable « orgueil. Qu'il apprenne, ne fût-ce même que « tard, que la puissance temporelle est de Dieu, « et qu'il n'est pas permis d'en fouler aux pieds la « gloire[1]. »

Ce qui avait sans doute encouragé Frédéric à répondre au légat sur un ton auquel celui-ci ne s'attendait pas, était une lettre que l'université de Wittemberg lui avait adressée. Ce n'était pas sans raison qu'elle se prononçait en faveur du docteur. Elle florissait de plus en plus, et éclipsait toutes les autres écoles. Une foule d'étudiants y accouraient de toutes les contrées de l'Allemagne, pour entendre cet homme extraordinaire, dont les enseignements paraissaient ouvrir à la religion et à la science une ère toute nouvelle. Ces jeunes gens, venus de toutes les provinces, s'arrêtaient au moment où ils découvraient dans le lointain les

1. L. Epp. I, p. 198.

clochers de Wittemberg; ils élevaient alors leurs mains vers le ciel, et louaient Dieu de ce qu'il faisait luire de Wittemberg, comme autrefois de Sion, la lumière de la vérité, et l'envoyait jusqu'aux contrées les plus éloignées[1]. Une vie, une activité toute nouvelle animait l'université. « On « s'échauffe ici à l'étude comme des fourmis, » écrivait Luther[2].

Luther, pensant qu'il pouvait être bientôt chassé de l'Allemagne, s'occupait de la publication des actes de la conférence d'Augsbourg. Il voulait que ces actes demeurassent comme un témoignage de la lutte entre Rome et lui. Il voyait l'orage près d'éclater sur lui, mais il ne le craignait pas. Il attendait de jour en jour les malédictions de Rome. Il disposait et ordonnait tout, afin d'être prêt lorsqu'elles arriveraient. « Ayant retroussé ma robe et « ceint mes reins, disait-il, je suis prêt à partir « comme Abraham, sans savoir où j'irai ; ou plutôt « sachant bien où, puisque Dieu est toutes parts[3]. » Il avait le dessein de laisser derrière lui une lettre d'adieu. « Aie alors le courage, écrivait-il à Spalatin, « de lire la lettre d'un homme maudit et excom- « munié[4]. »

Ses amis étaient remplis à son égard de craintes et de sollicitude. Ils le suppliaient de se constituer

1. Scultet. Annal. I, p. 17.
2. Studium nostrum more formicarum fervet. (L. Opp. I, p. 193.)
3. Ibid., p. 188.
4. Ibid.

prisonnier entre les mains de l'électeur, afin que ce prince le fît garder sûrement quelque part [1].

Ses ennemis, d'un autre côté, ne pouvaient comprendre ce qui lui donnait tant d'assurance. Un jour on s'entretenait de lui à la cour de l'évêque de Brandebourg, et l'on demandait sur quel appui il pouvait se fonder. « C'est Érasme, disait-on, « c'est Capiton, ce sont d'autres hommes savants « qui sont sa confiance. — Non, non, reprit l'évê« que, le pape s'inquiéterait fort peu de ces gens« là. C'est sur l'université de Wittemberg et le duc « de Saxe qu'il se repose.... » Ainsi les uns et les autres ignoraient quelle était la forte forteresse où s'était réfugié le réformateur.

Des pensées de départ traversaient l'esprit de Luther. Ce n'était pas la crainte des dangers qui les faisait naître, mais la pensée des obstacles sans cesse renaissants que trouverait en Allemagne la libre profession de la vérité. « Si je demeure ici, « disait-il, la liberté de dire et d'écrire bien des cho« ses me sera ravie. Si je pars, j'épancherai libre« ment les pensées de mon cœur et j'offrirai ma vie « à Jésus-Christ [2]. »

La France était le pays où Luther pensait pouvoir annoncer, sans entraves, la vérité. La liberté dont jouissaient les docteurs et l'université de Paris, lui paraissait digne d'envie. Il était d'ailleurs d'accord avec eux sur beaucoup de points. Que fût-il arrivé

1. L. Epp. I, p. 189.
2. Si iero totum effundam et vitam offeram Christo. (L. Epp. I, p. 190.)

si Luther eût été transporté de Wittemberg en France? La réformation s'y fût-elle établie comme en Allemagne? La puissance de Rome y eût-elle été détrônée, et la France, qui devait être destinée à voir se combattre long-temps dans son sein les principes hiérarchiques de Rome et les principes destructifs d'une philosophie irréligieuse, fût-elle devenue un grand foyer de lumière évangélique? Il est inutile de faire à ce sujet de vaines suppositions. Mais sans doute, Luther à Paris, eût changé beaucoup aux destinées de l'Église et de la France.

L'âme de Luther était vivement émue. Il prêchait souvent dans l'église de la ville, à la place de Simon Heyns Pontanus, pasteur de Wittemberg, qui était presque toujours malade. Il crut devoir, à toute aventure, prendre congé de ce peuple auquel il avait si souvent annoncé le salut. « Je suis, dit-il « un jour en chaire, un prédicateur bien peu stable « et bien incertain ; que de fois déjà ne suis-je pas « parti tout à coup sans vous avoir salués?... Si ce « cas se représentait encore et que je ne dusse pas « revenir, recevez mes adieux. » Puis ayant ajouté diverses paroles, il finit en disant avec modération et avec douceur : « Je vous avertis enfin de ne point « vous laisser épouvanter, si les censures papales se « déchaînent sur moi avec furie. Ne l'imputez pas « au pape, et n'en veuillez de mal, ni à lui, ni à « quelque mortel que ce soit ; mais remettez toute « la chose à Dieu [1]. »

Le moment parut enfin arrivé. Le prince lui fit

1. Luth. Epp. I, 191.

entendre qu'il désirait le voir s'éloigner de Wittemberg. Les volontés de l'électeur étaient trop sacrées à Luther, pour qu'il ne s'empressât pas de s'y conformer. Le réformateur fit donc ses préparatifs de départ, sans trop savoir de quel côté il dirigerait ses pas. Il voulut pourtant réunir une dernière fois ses amis. Il leur prépara un repas d'adieu. Assis avec eux à la même table, il jouit encore de leurs douces conversations, de leur tendre et craintive amitié. On lui apporte une lettre... Elle vient de la cour. Il l'ouvre, il la lit. Son cœur est saisi... Elle renferme un ordre de départ. Le prince lui demande « pourquoi il tarde si long-temps à s'éloi-« gner. » Son âme fut accablée de tristesse. Cependant il reprit courage, et relevant la tête, il dit avec fermeté et avec joie, en portant ses regards sur ceux qui l'entouraient : « Père et mère m'aban-« donnent, mais le Seigneur me recueillera [1]. » Il fallait partir. Ses amis étaient émus. — Qu'allait-il devenir? Si le protecteur de Luther le rejette, qui l'accueillera? Et cet Évangile, et cette vérité, et cette œuvre admirable.... tout sans doute va tomber avec l'illustre témoin. La réformation semble ne plus tenir qu'à un fil, et le moment où Luther quittera les murs de Wittemberg ne le rompra-t-il pas? Luther et ses amis parlaient peu. Frappés du coup qui frappait leur frère, les regards de ceux-ci se fixaient sur cette lettre de la cour. Des larmes sortaient de leurs yeux. Cependant peu de temps

1. Vater und Mutter verlassen mich, aber der Herr nimmt mich auf.

s'était écoulé, lorsqu'un second message arrive. Luther ouvre la lettre, ne doutant point d'y trouver une sommation nouvelle. Mais, ô main puissante de Dieu! pour le moment il est sauvé. Tout a changé. « Comme le nouvel envoyé du pape espère, « lui écrit-on, que tout pourra s'arranger au moyen « d'un colloque, restez encore [1]. » Que cette heure fut importante! et que fut-il arrivé si Luther, toujours empressé à obéir à la volonté de son prince, eût quitté Wittemberg aussitôt après sa première lettre? Jamais Luther et l'œuvre de la réformation ne furent plus bas que dans ce moment-là. C'en était fait, semblait-il, de leurs destinées : un instant suffit pour les changer. Parvenu au plus bas degré de sa carrière, le docteur de Wittemberg remonta rapidement, et son influence dès lors ne cessa de s'élever. L'Éternel commande, selon le langage d'un prophète, et ses serviteurs descendent aux abîmes et remontent aux cieux.

Spalatin fit appeler Luther à Lichtemberg pour avoir, d'après les ordres de Frédéric, une entrevue avec lui. Ils y parlèrent long-temps de l'état des choses. « Si les censures de Rome viennent, cer- « tainement, dit Luther, je ne demeurerai pas à « Wittemberg. — Gardez-vous, reprit Spalatin, de « trop précipiter votre voyage en France [2]!... » Il le quitta en lui disant d'attendre ses avis. « Recom- « mandez seulement mon âme à Christ, disait « Luther à ses amis. Je vois que les adversaires

1. L. Opp. XV, 824.
2. Ne tam cito in Galliam irem. (L. Epp. I, p. 195.)

« s'affermissent dans le dessein de me détruire. « Mais Christ m'affermit en même temps dans « celui de ne point leur céder [1]. »

Luther publia alors les Actes de la conférence d'Augsbourg. Spalatin lui avait écrit de la part de l'électeur de ne point le faire; mais il était trop tard. Le prince, une fois la publication faite, y donna son approbation : « Grand Dieu ! disait Lu- « ther dans la préface, quel nouveau, quel éton- « nant crime, que de chercher la lumière et la « vérité !... et surtout dans l'Église, c'est-à-dire « dans le royaume de la vérité. » — « Je t'envoie « mes actes, écrivait-il à Link : ils sont plus tran- « chants que le seigneur légat ne l'a sans doute « espéré; mais ma plume est prête à enfanter de « bien plus grandes choses. Je ne sais moi-même « d'où me viennent ces pensées. A mon avis, l'affaire « n'est pas même commencée [2] : tant il s'en faut « que les grands de Rome puissent déjà en espérer « la fin. Je t'enverrai ce que j'ai écrit, afin que tu « voies si j'ai bien deviné en croyant que l'Ante- « christ dont parle saint Paul, règne maintenant « dans la cour de Rome. Je crois pouvoir démon- « trer qu'il est pire aujourd'hui que les Turcs eux- « mêmes. »

De partout revenaient à Luther de sinistres rumeurs. Un de ses amis lui écrivit que le nouvel envoyé de Rome avait reçu l'ordre de se saisir de

1. L. Epp. I, p. 195.

2. Res ista necdum habet initium suum meo judicio. (L. Epp. I, p. 193.)

lui et de le livrer au pape. Un autre lui rapporta, qu'étant en voyage il s'était rencontré quelque part avec un courtisan, et que la conversation s'étant engagée sur les affaires qui préoccupaient alors l'Allemagne, celui-ci lui avait déclaré avoir pris l'engagement de remettre Luther entre les mains du souverain pontife. « Mais plus leur furie « et leur violence augmentent, écrit-il, moins je « tremble [1]. »

On était à Rome très-mécontent de Cajetan. Le dépit que l'on avait de voir échouer cette affaire se porta d'abord sur lui. Tous les courtisans romains se crurent en droit de lui reprocher d'avoir manqué de cette prudence et de cette finesse qui devaient être les premières qualités d'un légat, et de n'avoir pas su faire plier, dans une occasion si importante, la roideur de sa théologie scolastique. C'est à lui qu'est toute la faute, disait-on. Sa lourde pédanterie a tout gâté. Pourquoi avoir irrité Luther par des injures et des menaces, au lieu de le ramener par la promesse d'un bon évêché, ou même d'un chapeau de cardinal [2]? Ces mercenaires jugeaient du réformateur d'après eux-mêmes. Cependant il fallait réparer cette faute. D'un côté, Rome devait se prononcer; de l'autre, elle devait ménager l'électeur, qui lui devenait très-utile pour le choix que l'on serait bientôt appelé à faire d'un empereur. Comme il était impossible à des ecclé-

1. Quo illi magis furunt, et vi affectant viam, eo minus ego terreor. (L. Epp. I, p. 191.)

2. Sarpi. Concile de Trente, p. 8.

siastiques romains de soupçonner ce qui faisait la force et le courage de Luther, ils s'imaginaient que l'électeur était beaucoup plus impliqué dans l'affaire qu'il ne l'était réellement. Le pape résolut donc de suivre une autre ligne de conduite. Il fit publier en Allemagne, par son légat, une bulle dans laquelle il confirmait la doctrine des indulgences, précisément dans les points attaqués, mais où il ne parlait ni de l'électeur, ni de Luther. Comme le réformateur avait toujours dit qu'il se soumettrait à la décision de l'Église romaine, il devait maintenant, pensait le pape, ou tenir sa parole, ou se montrer ouvertement perturbateur de la paix de l'Église et contempteur du saint-siége apostolique. Dans l'un ou l'autre cas, le pape, pensait-on, n'avait qu'à gagner. Mais on ne gagne rien à s'opposer avec tant d'obstination à la vérité. En vain le pape avait-il menacé de l'excommunication quiconque enseignerait autrement qu'il ne l'ordonnait, la lumière ne s'arrête pas à de tels ordres. Il eût été plus sage de tempérer, par certaines restrictions, les prétentions des vendeurs d'indulgences. Ce décret de Rome fut donc une nouvelle faute. En légalisant des erreurs criantes, il irrita tous les hommes sages et rendit impossible le retour de Luther. « On crut, » dit un historien catholique grand ennemi de la réformation [1], « que « cette bulle n'avait été faite que pour l'intérêt du « pape et des quêteurs, qui commençaient à ne « plus trouver personne qui leur voulût rien don- « ner pour ces indulgences. »

1. Maimbourg, p. 38.

Le cardinal de Vio publia ce décret à Lintz en Autriche, le 13 décembre 1518; mais déjà Luther s'était mis à l'abri de ses atteintes. Le 28 novembre, il en avait appelé, dans la chapelle du Corps de Christ à Wittemberg, du pape à un concile général de l'Église. Il prévoyait l'orage qui allait fondre sur lui. Dieu seul pouvait le conjurer. Mais il avait du moins quelque chose à faire et il le fit. Il devait sans doute quitter Wittemberg, ne fût-ce même que pour l'électeur, aussitôt que les malédictions romaines y seraient arrivées; mais il ne voulait pas abandonner la Saxe et l'Allemagne sans une éclatante protestation. Il écrivit donc cet appel, et afin qu'il fût prêt à être répandu au moment où l'atteindraient les fureurs de Rome, comme il parle, il le fit imprimer, sous la condition expresse que le libraire en déposerait chez lui tous les exemplaires. Mais cet homme, avide de gain, les vendit presque tous, tandis que Luther en attendait tranquillement le dépôt. Il se fâcha fort, mais la chose était faite. Cet appel hardi se répandit partout. Luther y protestait de nouveau qu'il n'avait point l'intention de rien dire contre la sainte Église, l'autorité du siége apostolique et du pape bien conseillé. « Mais, continue-t-il, attendu que le pape, « qui est le vicaire de Dieu sur la terre, peut, comme « un autre homme, errer, pécher, mentir, et que « l'appel à un concile général est le seul moyen de « salut contre des actions injustes auxquelles il est « impossible de résister, je me vois obligé d'y avoir « recours[1]. »

1. Löscher, Ref. Act.

Voilà donc la réformation lancée sur un terrain nouveau. Ce n'est plus du pape et de ses résolutions qu'on la fait dépendre, c'est d'un concile universel. Luther s'adresse à toute l'Église, et la voix qui part de la chapelle du Corps de Christ doit parcourir tous les troupeaux du Seigneur. Ce n'est pas le courage qui manque au réformateur, il en donne une preuve nouvelle. Dieu lui manquera-t-il? c'est ce que nous apprendront les périodes diverses de la réformation qui doivent encore se dérouler sous nos yeux.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

LIVRE PREMIER.

ÉTAT DES CHOSES AVANT LA RÉFORMATION.

LIVRE II.

JEUNESSE, CONVERSION, ET PREMIERS TRAVAUX DE LUTHER.
1483 — 1517.

LIVRE III.

LES INDULGENCES ET LES THÈSES.
1517 — mai 1518.

LIVRE IV.

LUTHER DEVANT LE LÉGAT.

Mai — décembre (1518).

FIN DE LA TABLE.





